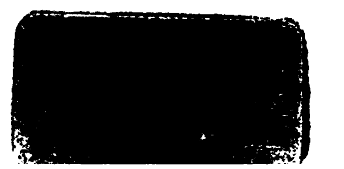

SE TAIRE
FAIRE



ŒUVRES

COMPLÈTES

D'HELVÉTIUS.

TOME TROISIÈME.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'HELVÉTIUS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1818.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'HELVÉTIUS.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉLANGES.

A PARIS,

Chez Mme Ve LEPETIT, Libraire,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÉQUE PORTATIVE DES VOYAGES,

Rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2.

M. DCCC. XVIII.

On a cru pendant long-temps que cet *Essai sur la vie et les ouvrages d'Helvétius* avait été trouvé dans les papiers de Duclos : mais Saint-Lambert s'en est déclaré l'auteur, et l'a placé dans ses *Œuvres philosophiques*, comme *un hommage rendu à l'amitié et au mérite*.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES D'HELVÉTIUS,

PAR SAINT-LAMBERT.

Claude-Adrien Helvétius naquit à Paris au mois de janvier 1715, de Jean-Adrien Helvétius et de Gabrielle d'Armancourt. La famille des Helvétius, originaire du Palatinat, y fut persécutée du temps de la réforme, et s'établit en Hollande, où plusieurs d'entre eux ont possédé des emplois honorables.

Le bisaïeul d'Helvétius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des services qu'il lui avait rendus.

Le fils de cet homme illustre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu sous le nom de *médecin hollandais*, et nous lui devons l'ipécacuanha : il avait appris l'usage de cette racine d'un de ses parens, gouverneur de Batavia ; il s'en servit avec beaucoup de succès à Paris et dans nos armées. Louis XIV, dont les grâces étaient si souvent ce que doivent être les grâces des rois, c'est-à-dire des récompenses, lui donna des lettres de noblesse, et la charge d'inspecteur-général des hôpitaux. Il mourut à Paris en 1727, regretté des pauvres et des gens de bien.

Un de ses fils, héritier de ses talens, cultiva,

comme lui, la médecine avec gloire. Il était jeune encore, lorsqu'il sauva le roi régnant d'une maladie dangereuse dont ce prince fut attaqué à l'âge de sept ans. Il fut depuis premier médecin de la reine, et mérita la confiance et les bontés de cette princesse. Il fut, à Versailles, l'ami de toutes les maisons dont il était le médecin. Il recevait chez lui un grand nombre de pauvres, et allait voir assidument ceux que leurs infirmités retenaient chez eux.

Il aimait beaucoup sa femme, qui était belle et attachée à son mari, comme à tous ses devoirs. Ils aimèrent tendrement leur fils, et s'occupèrent également de son éducation et du soin de rendre son enfance heureuse. Il n'avait pas cinq ans lorsqu'ils le confièrent à M. Lambert, homme sage et sensible, qui lui a survécu et a long-temps pleuré son élève.

Il n'y avait point de travail que l'envie de plaire à un tel précepteur ne fît entreprendre au disciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il est vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de fées et des livres où régnait le merveilleux. Mais il leur associa bientôt Lafontaine, et même Despréaux, dont les ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devraient pas charmer l'enfance.

On venait de mettre le jeune Helvétius au collége. Lorsqu'il lut l'Iliade et Quinte-Curce, ces deux lectures changèrent son caractère : il était fort timide, il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut suspendu pendant quelque temps. Il voulait entrer au service, et ne respirait que la guerre.

D'abord le despotisme de ses régens, leur ton menaçant, et la contrainte, le révoltèrent ; les occupations minutieuses dont on le surchargeait, le dégoûtèrent : il ne fit que des progrès médiocres.

Mais, parvenu à la rhétorique, le P. Porée, son régent dans cette classe, s'aperçut que cet écolier était très-sensible aux éloges, et en louant ses premiers efforts, il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étaient à la mode au collége. Le P. Porée trouva dans celles d'Helvétius plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples : de ce moment, il lui donna une éducation particulière. Il lisait avec lui les meilleurs auteurs anciens et modernes, et lui en faisait remarquer les beautés et les défauts. Ce père n'écrivait pas avec goût, mais il avait d'excellens principes de littérature. C'était un bon maître et un méchant modèle. Il avait surtout le talent de connaître la mesure d'esprit et le caractère de ses élèves, et la France lui doit plus d'un grand homme dont il a deviné et hâté le génie.

La première jouissance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvétius, comblé d'éloges dans les exercices publics de son collége, voulut réussir dans tout ce qui pouvait être loué. Il avait d'abord détesté la danse et l'escrime : il excella depuis dans ces deux arts. Il a même dansé à l'Opéra sous le nom et le masque de Javillier (1), et a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendait à tout, ne prit jamais le caractère de l'envie. Il aimait ses jeunes rivaux; il avait gagné leur confiance. Ils étaient sûrs de sa discrétion dans les petits complots que la sévérité des maîtres et le besoin du plaisir rendent si communs parmi les jeunes gens.

Il était encore au collége, lorsqu'il connut le livre de l'*Entendement humain*. Ce livre fit une révolution dans ses idées. Il devint un zélé disciple

(1) Avant Noverre, les danseurs de l'Opéra étaient masqués.

de Locke, mais disciple comme Aristote l'a été de Platon, en ajoutant des découvertes à celles de son maître.

Il porta dans l'étude du droit l'esprit philosophique que Locke lui avait inspiré. Il cherchait dès lors les rapports des lois avec la nature et le bonheur des hommes.

Son père, dont la fortune était médiocre, et qui avait encouru la disgrâce du cardinal de Fleuri par son attachement à M. le Duc, le destinait à la finance, comme à un état qui pouvait l'enrichir et lui laisser le temps de faire usage de ses talens. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, son oncle maternel, directeur des fermes à Caen. Là, Helvétius fut occupé des lettres et de la philosophie, plus que de la finance; et plus occupé des femmes que des lettres et de la philosophie. Il apprit cependant en peu de temps, et presque sans y songer, tout ce que doit savoir un financier.

Il avait vingt-trois ans, lorsque la reine (Marie Leckzinska), qui aimait M. et Mme Helvétius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre et une demi-place, mais M. Orri lui donna bientôt la place entière. C'était lui donner cent mille écus de rentes. Ses parens emprunterent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, et ils exigèrent de leur fils qu'il prendrait sur les produits de sa place les rentes et même le remboursement de ces fonds.

Il avait deux passions qui pouvaient déranger le financier le plus opulent : l'amour des femmes et l'envie de faire du bien. Mais il avait de l'ordre et de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il sut jouir avec sagesse. Il destina d'abord les deux tiers de ses revenus au remboursement de

ses fonds; le reste fut consacré aux dépenses que son âge et la noblesse de son cœur lui rendaient nécessaires.

Il avait cherché, au sortir de l'enfance, à se lier avec les hommes célèbres dans les lettres. Marivaux était de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ses romans tant d'esprit, de sentiment et de verbiage, était souvent agréable dans la conversation. Il méritait des amis par la délicatesse de son âme et la pureté de ses mœurs. Helvétius lui fit une pension de deux mille francs. Marivaux, quoique un excellent homme, avait de l'humeur et devenait aigre dans la dispute. Il n'était pas celui des amis d'Helvétius pour lequel celui-ci avait le plus de goût; mais, du moment qu'il lui eut fait une pension, il fut celui de ses amis pour lequel il eut le plus d'attentions et d'égards (1).

Le fils de Saurin, de l'Académie des Sciences, n'avait encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation; mais il était connu des gens de lettres comme un esprit étendu, juste et profond, qui avait des connaissances variées, de la vertu et du goût. Il n'avait alors pour subsister qu'une place qui ne convenait point à son caractère. Il reçut d'Helvétius une pension de mille écus, qui lui valut l'indépendance, le loisir de cultiver les lettres, et le plaisir de sentir et de publier qu'il devait son bonheur à son ami. Ce digne ami, lorsque Saurin voulut se marier, l'obligea d'accepter les fonds de la pension qu'il lui faisait.

Il cherchait partout le mérite, pour l'aimer et

(1) Dans une discussion, Marivaux, s'étant emporté, ne ménagea point son ami; lorsqu'il fut parti, Helvétius se contenta de dire : *Comme je lui aurais répondu, si je ne lui avais pas l'obligation d'accepter mes bienfaits!*

le secourir. Quelque soin qu'il ait pris de cacher ses bienfaits, nous pourrions présenter une liste d'hommes connus qu'il a obligés : mais nous croirions manquer à sa mémoire, si nous osions nommer ceux qui ont eu la faiblesse de rougir de ses secours.

Fontenelle était alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ses lumières, sa philosophie saine, la sagesse de sa conduite, la variété de ses talens, l'enjouement de son esprit, la facilité de son commerce, le rendaient agréable à plusieurs sortes de sociétés. Son indifférence même était utile à sa considération. Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être pas ses ennemis, le voyaient avec plaisir. Il avait de plus le mérite d'un grand âge, et celui d'avoir vu ce siècle brillant dont notre siècle aime à s'entretenir. Sa mémoire était remplie d'anecdotes intéressantes, qu'il rendait plus intéressantes encore par la manière de les placer. Ses contes et ses plaisanteries faisaient penser. Les femmes, les hommes de la cour, les artistes, les poètes, les philosophes aimaient sa conversation.

Helvétius faisait sa cour à Fontenelle. Il allait chez lui comme un disciple qui venait proposer ses doutes avec modestie. C'était avec lui qu'il aimait à parler de Hobbes et de Locke. Ce qu'il apprit surtout de Fontenelle, c'est le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ses idées.

Montesquieu n'était alors que l'auteur des *Lettres persanes*. Mais dans cet ouvrage, frivole en apparence, et dans la conversation, Helvétius avait aperçu le guide des législateurs. Montesquieu devina aussi quel homme serait un jour son ami. « Je » ne sais, disait-il, si Helvétius connaît sa supério-

» rité; mais pour moi je sens que c'est un homme
» au-dessus des autres. »

La Henriade, poëme épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançaient celles de nos grands maîtres, l'histoire de Charles XII, si supérieure à toutes les histoires écrites en France, des pièces fugitives qui faisaient oublier cette foule de riens agréables si communs dans le siècle de Louis XIV, une philosophie lumineuse répandue sur plusieurs genres, beaucoup de génie, plusieurs sortes de mérite, attiraient sur Voltaire les regards de la France et de l'Europe. Personne n'a plus excité que lui l'admiration et l'envie. La partie du public qui ne se rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens qui, dans leurs lectures, cherchent de bonne foi du plaisir ou des modèles, étaient ses admirateurs. Le reste à peu près composait le nombre de ses ennemis. Son amour pour les lettres, son art de louer dont il n'a fait que trop d'usage, sa politesse, son envie de plaire, ne pouvaient calmer la rage de l'envie : il cherchait à s'y dérober dans la retraite de Cirey. Helvétius alla l'y chercher. Il lui confia ses secrets les plus chers, c'est-à-dire, le dessein et les deux premiers chants de son poëme du *Bonheur*. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avait consultés jusqu'à ce moment, et un ami zélé pour sa gloire.

On voit, par plusieurs lettres de Voltaire, combien ce grand homme avait été frappé du génie d'Helvétius. « Votre première épître, lui dit-il (1), est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches écrivains qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal en-

(1) Lettre III du recueil imprimé dans ce volume.

vieux ou timide : misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et tombent en se cassant les jambes ! Vous avez un génie mâle ; et j'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affadir. »

Dans d'autres occasions, Voltaire donne à Helvétius des conseils excellens, et que nous rapporterons parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

« Je vous dirai (1), en faveur des progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque : n'offrez que des images vraies ; servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible ? la voici : Quand une pensée est juste et noble, il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose ; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu, s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée, enfin si le mot le plus propre n'est pas mis à sa place, concluez que votre diamant n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront un de ces défauts ne se feront pas relire ; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit. »

Dans une autre lettre, Voltaire reprend Helvétius, qui lui avait dit trop de mal sur Boileau. « Je conviens, dit-il (2), avec vous qu'il n'est pas un poète sublime ; mais il a très-bien fait ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux et pleins d'images ; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses expressions ; il ne s'élève guère, mais il ne tombe pas ; et d'ailleurs ses sujets ne

(1) Lettre III du recueil imprimé dans ce volume.

(2) Lettre VIII, *ibid.*

comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent comme il a senti le sien : vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand ; votre pinceau est fort et hardi ; la nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux ; mais ces talens-là, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette suite d'idées, ces liaisons, cet art aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit du génie. Envoyez-moi, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement. »

Quelques hommes d'esprit, mais dont les idées n'étaient pas fort étendues, disaient souvent à Helvétius que la métaphysique, et en général la philosophie, ne pouvait être traitée en vers. Il n'était pas fait pour les croire ; mais quelquefois il avait des doutes. Voltaire le rassurait.

« Soyez persuadé, lui disait-il (1), que la sublime philosophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Mallebranche. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché ? C'était un poète manqué ; et vous êtes né poète. »

Voltaire avait raison. Est-ce que Lucrèce chez les Romains, et Pope chez les Anglais n'ont pas fait deux poèmes philosophiques et pourtant admirables ?

Des hommes peu éclairés, et quelques amis, peut-être jaloux, répétaient à Helvétius qu'il devait

(1) Lettre XI du recueil imprimé dans ce volume.

son temps à d'autres études qu'à celles de la poésie et de la philosophie. « Continuez, lui écrivait Voltaire (1), de remplir votre âme de toutes les connaissances, de tous les arts et de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnasse de vos talens. Ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître-d'hôtel. Quoi! pour être fermier-général, on n'aurait pas la liberté de penser? Eh! Atticus était fermier-général; les chevaliers romains étaient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus. »

Atticus continua. Il est d'usage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils sont chargés de s'instruire des différentes branches des revenus, de veiller sur les commis, et de faire exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, Helvétius visita successivement la Champagne, les deux Bourgognes et le Bordelais; et nulle part il ne se fit une loi de donner toujours raison aux préposés de la ferme, et toujours tort aux peuples. Il ne voulait point recevoir l'argent des confiscations; et souvent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. La ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'âme: mais depuis, Helvétius ne fit de belles actions qu'à ses dépens, et les fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être souvent l'orateur du peuple auprès de sa compagnie et du ministre. On venait d'employer dans les salines de Lorraine et de

(1) Lettre III du recueil imprimé dans ce volume.

Franche-Comté, une machine appelée *graduation*, qui diminuait la consommation du bois, mais aussi la qualité du sel. Helvétius proposa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du sel. Il est aisé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivait à Bordeaux lorsqu'on venait d'y établir un nouveau droit sur les vins, qui désolait la ville et la province. Il écrivit à sa compagnie contre le nouveau droit, et fut indigné des réponses qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à plusieurs bourgeois de Bordeaux : « Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous assembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne sont pas deux cents. Je me mettrai à leur tête, et nous nous défendrons; mais enfin vous nous battrez, et on vous rendra justice. »

Heureusement ce conseil de jeune homme ne fut pas suivi. Mais de retour à Paris, Helvétius appuya si bien les plaintes des Bordelais, qu'il obtint la suppression de l'impôt.

Cependant il réprimait l'avidité des subalternes, il indiquait les moyens d'en diminuer le nombre, il proposait de donner plus de valeur aux terres du domaine; et c'est ainsi qu'il se rendait utile à la fois à la ferme et à la nation. Ces services ne l'empêchaient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avait affaire à de petits esprits, et il leur proposait de grandes vues; à des hommes endurcis par l'âge et par la finance, et il leur parlait d'humanité. Les malheureux qu'il soulageait, le commerce des gens de lettres, ses études et ses maîtresses, lui faisaient à peine supporter les inconvéniens de son état. Son père, qui avait fait de lui un fermier-

général, ne put jamais en faire un financier. Il avait remboursé ses fonds; et malgré ses dépenses en plaisirs et en bonnes œuvres, il se trouvait encore des sommes considérables. Il acheta des terres, et forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entièrement aux lettres et à la philosophie. Mais il lui fallait une femme qu'il pût aimer, et que la retraite dans laquelle il voulait vivre ne rendrait pas malheureuse.

Chez madame de Graffigni, si connue par le joli roman des *Lettres Péruviennes*, il vit mademoiselle de Ligneville, et fut frappé de sa beauté et des agrémens de son esprit. Mais avant de songer à l'épouser, il voulut la connaître. Il la voyait souvent, sans lui parler de ses desseins, et du goût qu'il avait pour elle. Enfin, après un an d'observation, il vit que mademoiselle de Ligneville avait l'âme élevée sans orgueil, qu'elle supportait sa mauvaise fortune avec dignité, qu'elle avait du courage, de la bonté et de la simplicité. Il jugea qu'elle partagerait volontiers sa retraite, et lui en fit la proposition qui fut acceptée (1). Mais avant de se marier, il voulut quitter la place de fermier-général.

(1) Madame Helvétius, née en 1719, au château de Ligneville, en Lorraine, eut vingt-un frères ou sœurs.

Digne épouse d'un philosophe dont elle partageait les vues bienfaisantes, c'était un besoin pour elle de soulager l'indigence, et la fortune n'était à ses yeux qu'un moyen de réparer les torts de la nature. Sa bonté s'étendait même sur une foule d'animaux, auxquels elle se plaisait à prodiguer des soins journaliers. Comme l'hiver multiplie leurs besoins ainsi que ceux des hommes, sa sollicitude l'arrachait de son lit de grand matin, et elle courait donner la pâture à une nuée d'oiseaux que l'habitude ramenait tous les jours sur sa terrasse. (*Voyez*, dans *les Conseils à ma fille*, le joli conte *des Oiseaux de madame Helvétius*.)

Après avoir perdu son mari, elle fixa sa résidence à Auteuil, où un nom cher à la philosophie et toutes les qualités de l'esprit et du

Helvétius, par complaisance pour son père, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'était pas plus fait pour la cour que pour la finance. Il fut très-sensible aux bontés de la reine. Cette princesse aimait les gens d'esprit, et traita bien Helvétius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritait; on lui pardonna long-temps ses lumières et ses vertus. Sa charge n'exigeait pas beaucoup de services, et lui laissait l'emploi de son temps.

Il se maria enfin au mois de juillet 1751, et partit sur-le-champ pour sa terre de Voré. Il y menait avec lui deux secrétaires, qui lui étaient inutiles depuis qu'il n'était plus fermier-général; mais il leur était nécessaire. L'un d'eux nommé Baudot, était chagrin, caustique et inquiet. Sous le prétexte qu'il avait vu Helvétius dans son enfance, il se permettait de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaisirs de ce Baudot était de discuter avec son maître, la conduite, l'esprit, le caractère, les ouvrages de ce maître indulgent. La discussion ne finissait jamais que par la plus violente satire. Helvétius l'écoutait avec patience; et quelquefois, en le quittant, il disait à madame Helvétius : « Mais, est-il possible que j'aie tous les défauts et tous les torts que me trouve

cœur continuèrent d'attirer tout ce qu'il y avait en France d'hommes célèbres; de ce nombre étaient Franklin et Turgot, qui l'un et l'autre lui offrirent leur main : mais la veuve d'Helvétius l'avait aimé trop passionnément pour se décider à contracter un second mariage.

Bonaparte, après son retour d'Égypte, lui rendit visite dans sa retraite. Se promenant dans son jardin avec l'ambitieux conquérant : *Vous ne savez pas*, lui dit-elle, *combien on peut trouver de bonheur dans trois arpens de terre!*

Elle mourut le 12 août 1800, et laissa deux filles mariées, l'aînée à M. le comte de Meun, père de M. le pair de France de ce nom, et la plus jeune à M. le comte d'Andlaw.

Baudot? Non sans doute. Mais enfin, j'en ai un peu : et qui est-ce qui m'en parlerait, si je ne garde pas Baudot? »

Il n'était occupé dans ses terres que de ses ouvrages, du bonheur de ses vassaux, et de celui de madame Helvétius. Il pouvait dire, comme milord Bolingbroke dans une de ses lettres à Swift : « Je n'ai plus que pour ma femme l'amour que j'avais autrefois pour tout son sexe. »

Il avait cessé depuis deux ans de travailler à son poëme du *Bonheur*. Cet ouvrage l'avait conduit à des recherches sur l'homme. Dès ses premières méditations, il avait entrevu des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, et le conduisirent à d'autres; et il était livré entièrement à la philosophie, lorsqu'en 1765 il perdit son père. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce médecin illustre. Il connaissait parfaitement son fils, c'est-à-dire, qu'il avait de grandes lumières, et qu'il était sans préjugés. Il vit avec plaisir ce fils sacrifier une grande fortune à l'espérance de la gloire. Helvétius regretta beaucoup un si excellent père. Il refusa de recueillir sa succession, qu'il voulait laisser entièrement à sa mère. Après de longues contestations, il obtint qu'elle en conserverait la plus grande partie. La mort de son père était le premier malheur qui jusque alors eût troublé sa vie heureuse, et suspendu ses occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force; et enfin, en 1758, il donna le livre *de l'Esprit*, dont je vais faire l'analyse.

Analyse du Livre de l'Esprit.

Helvétius commence par examiner ce qu'on entend par le mot *esprit* : c'est tantôt la faculté de penser, et tantôt la masse d'idées et de connaissances rassemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquièrent par l'impression des objets extérieurs sur nos sens ; elles se conservent par la mémoire, qui n'est que la première impression continuée mais affaiblie. Ce don d'acquérir des idées par les sens et de les conserver par la mémoire, ne nous donnerait que des connaissances bornées, et nous laisserait sans arts, sans mœurs et sans police, si la nature nous avait conformés comme la plupart des animaux ; c'est à nos mains flexibles que nous devons notre industrie ; et sans cette industrie, occupés dans les forêts du soin de nous défendre et de disputer notre subsistance, à peine aurions-nous formé quelques sociétés faibles ou barbares.

Les objets dont les sens nous transmettent les idées ont des rapports avec nous et entre eux. L'esprit humain s'élève à la connaissance de ces rapports ; voilà sa puissance et ses bornes. L'apercevance de ces rapports est ce qu'on appelle *jugement.*

Juger, c'est sentir.

La couleur que je nomme *rouge* agit sur mes yeux différemment de la couleur que je nomme *jaune.* L'idée de cette différence est un jugement ; ce jugement est une sensation composée de sensations reçues dans le moment, ou conservées dans la mémoire. Les notions même de force, de puissance, de justice, de vertu, etc., quand on les ana-

lyse, se réduisent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout dans l'homme se réduit donc à sentir.

L'homme est sujet aux erreurs. Elles ont trois causes; les passions, l'ignorance, et l'abus des mots.

Les passions nous trompent, parce qu'elles nous font voir les objets sous une seule face. Le prince ambitieux fixe son attention sur l'éclat de la victoire et sur la pompe du triomphe : il oublie les inconstances de la fortune et les malheurs de la guerre.

La crainte présente des fantômes, et ne laisse point d'entrée à la vérité. L'amour est fertile en illusions. « Vous ne m'aimez plus, disait mademoiselle de Caumont à Poncet; vous croyez moins ce que je vous dis que ce que vous voyez. »

L'ignorance est la cause des erreurs dans les questions difficiles. C'est faute de connaissances que la question du luxe a été si long-temps agitée sans être éclaircie. De grands hommes en ont fait l'apologie, d'autres la satire.

Sur l'abus des mots, troisième cause de nos erreurs, Helvétius renvoie à Locke, et ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudraient pas recourir au philosophe anglais. Il fait voir que les sens faux donnés aux mots *espace*, *matière*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les sources de beaucoup d'erreurs en métaphysique et en morale. La *matière* n'est que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*espace* n'est que le néant ou le vide; considéré avec les corps, il n'est que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'absence des bornes. L'*amour-propre* est un sentiment gravé en nous par la nature, et qui devient vertueux ou vicieux, selon la différence des goûts, des passions,

des circonstances. La *liberté* de l'homme consiste dans l'exercice volontaire de ses facultés.

Passons au second Discours.

L'esprit a plus ou moins l'estime du public, selon que les idées sont neuves, utiles et agréables. Ce ne sont pas leur nombre et leur étendue qui emportent notre estime; c'est le rapport qu'elles ont avec notre bonheur, qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainsi, c'est la reconnaissance ou la vengeance qui loue ou qui méprise.

Les idées les plus estimables sont celles qui flattent nos penchans. Le premier des livres pour Charles XII, c'est la vie d'Alexandre; pour une femme sensible, c'est le poète qui peint l'amour. C'est notre intérêt qui nous fait adopter ou rejeter l'opinion des autres.

Il est vrai qu'il y a sur la terre un petit nombre de philosophes conduits par l'amour du vrai, qui estiment de préférence les idées lumineuses; mais ces philosophes sont en si petit nombre qu'il ne faut pas les compter. Le reste du genre humain n'estime que les idées qui flattent son opinion ou son intérêt. Un sot n'a que de sots amis. Auguste, Louis XIV, le grand Condé, vivaient avec les gens d'esprit. Sous un monarque stupide, disait la reine Christine, toute sa cour l'est, ou le devient.

Lorsque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage est établie, nous les louons souvent sans les estimer. Nous n'avons pas pour eux une estime sentie, mais une estime sur parole. Telle est l'estime générale pour Homère, que tout le monde loue, et qui n'est lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de soi la plus haute idée, et n'estime dans les autres que son image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir et le sybarite, la prude et la coquette, se méprisent. Le philosophe qui vivra avec des jeunes gens sera l'imbécille, le ridicule de la société. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant, croient chacun sincèrement que leur sorte d'esprit est la plus estimable.

Ainsi la grande société, la nation, se divise en petites sociétés, qui, selon leurs occupations, leur rang, leur état, estiment la sorte d'esprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour, on estime surtout les hommes du bon ton, quoiqu'ils soient pour la plupart frivoles, ineptes, ignorans.

Si les petites sociétés n'estiment que l'esprit qui est plus près de leur esprit, le public n'accorde son estime qu'à l'esprit qui est utile au public.

En conséquence de cette vérité, l'esprit qui réussit dans les sociétés particulières réussit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage, font honneur à la nation, et ne réussissent pas dans les sociétés particulières.

Si le public ne rend aucun honneur à l'esprit médiocre, c'est qu'il n'est jamais d'aucune utilité. Si pourtant, dans certaines circonstances, des esprits médiocres, devenus généraux ou ministres, sont honorés, c'est qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les grands. On ne demande pas à la comédie italienne les mêmes talens qu'à la comédie française.

Après la mort des hommes en place et des artistes, ceux-ci sont les plus honorés, parce que la postérité jouit de leurs travaux, et que les autres ne sont utiles qu'à leur siècle.

Certains esprits célèbres dans quelques pays et

quelques siècles, ne le sont point dans d'autres siècles et dans d'autres lieux. Les sophistes, les théologiens, si illustres autrefois, recueillent le mépris des siècles éclairés. Les farces de Scarron réussissaient avant que l'on eût vu Molière.

Il y a pourtant des idées qui plaisent dans tous les lieux et dans tous les temps; les unes sont instructives, les autres sont agréables. Il y en a des unes et des autres dans Homère, Virgile, Corneille, le Tasse, Milton, qui ne se sont point bornés à peindre une nation ou un siècle, mais l'humanité. Il est peu d'hommes assez mal organisés pour être insensibles aux tableaux des grands objets et à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaisirs des sens, et surtout ceux de l'amour, sont également du goût de tous les peuples. Les philosophes qui ont découvert des vérités utiles ont l'estime de tous les siècles; et, dans tous les siècles, on aime les poëtes qui ont fait aimer la vertu.

Mais qu'est-ce que la *vertu?* Dans les sociétés particulières, on donne ce nom aux actions utiles à ces sociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des lois un parent coupable passe pour vertueux.

Le ministre qui refuse ses amis, ses parens, les courtisans, pour leur préférer l'homme de mérite et le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur, inutile et malhonnête.

Dans les cours, on appelle prudence la fausseté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les trésors de l'état, le nom d'aimable au prince qui accorde à ses favoris, à sa maîtresse, des emplois importans au bonheur de l'état.

Comment donc savoir si on est vertueux? Dirige-t-on toutes ses actions au bien du plus grand

nombre, on est vertueux. Oui, la vertu n'est que l'habitude de diriger ses actions au bien général. C'est en la considérant sous ce point de vue qu'on peut s'en former des idées nettes et précises, que les moralistes n'ont point eues jusqu'à présent.

Les uns, à la tête desquels est Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, selon eux, est l'idée de l'ordre, de l'harmonie, du beau essentiel. Les autres, à la tête desquels est Montaigne, prétendent que les lois de la vertu sont arbitraires; parce qu'ils voyent qu'une action vicieuse au nord est souvent vertueuse au midi. Les premiers, pour n'avoir point consulté l'histoire, errent dans un dédale de mots. Les seconds, pour n'avoir point médité sur l'histoire, ont pensé que le caprice décidait de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'est donc que le désir du bonheur général. Les actions vertueuses sont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus stupides, dans leurs coutumes les plus singulières, ont en vue leur bonheur; et si, dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paraissent coupables, c'est que, dans ces pays, ces actions sont utiles. Le vol fait avec adresse était honoré à Sparte, parce que dans cette république toute militaire, et où il n'y avait point l'esprit de propriété, la vigilance et l'adresse étaient des qualités utiles. En Chine, où la population est excessive, il est permis au père d'exposer ou de tuer ses enfans. Cette loi, si cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, et par conséquent est utile. Enfin, c'est partout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuses.

Mais dans tous les pays on attache l'idée de vertu

à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui, mais c'est qu'on est persuadé que ces actions produisent un bien, soit pour ce monde, soit pour l'autre; et j'appelle ces habitudes, ces actions, vertus de préjugé, dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que sur la préférence donnée à des sociétés particulières sur la société générale; ce qui seul les rend vicieuses.

Quel bien font au monde et à la patrie les austérités des moines et des fakirs? De quelle utilité peut être la folie des Indiens qui se font dévorer par les crocodiles?

Il est des crimes de préjugé, comme il est des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuisent à personne. Quel mal fait le bramine qui épouse une vierge, et l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poisson?

Les vertus de préjugé sont quelquefois des habitudes atroces; comme la coutume des Giagues, de piler dans un mortier les enfans, pour en composer une pâte qui, selon les prêtres, les rend invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'aient pour les crimes de préjugé plus d'horreur que pour les actions les plus nuisibles à la société, et plus d'estime pour les pratiques minutieuses et indifférentes que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles et des vertus de préjugé, il suit qu'il y a chez les peuples deux espèces de corruption, l'une politique, et l'autre religieuse. Celle-ci peut n'être pas criminelle, quand elle s'allie avec l'amour du bien public, les talens, de véritables vertus.

La corruption politique prépare, au contraire, la chute des empires. Le peuple en est infecté, lorsque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption se joint quelquefois à l'autre. Alors les moralistes ignorans les confondent, mais elles sont souvent séparées. La corruption religieuse n'est souvent que l'amour du plaisir, et inspirée par la nature, qu'elle satisfait sans la dégrader. La corruption politique est l'effet du gouvernement.

C'est dans la législation et l'administration des empires qu'il faut chercher la cause des vices et des vertus des hommes.

Les déclamations des moralistes ne font que satisfaire leur vanité, et ne produisent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos sentimens; et nos sentimens sont l'effet de la nature et des lois.

Il faut moins censurer le luxe, qui peut être nécessaire à un grand état, et la galanterie, à laquelle les hommes peuvent devoir les arts, le goût, et des vertus politiques, que l'institution qui fait de l'homme un lâche, un esclave, un fripon ou un sot.

Il est des moralistes hypocrites : ce sont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, et qui se déchaînent contre quelques excès dans la jouissance des plaisirs.

D'après les principes posés ci-dessus, on peut faire un catéchisme dont les préceptes seront clairs, vrais et invariables. Le peuple qui en serait instruit ne serait infecté ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé. Le législateur le plus éclairé ne donnerait que des lois utiles, et les lois seraient respectées.

L'inexécution des lois prouve toujours l'ineptie du législateur. La récompense, la punition, la gloire, l'infamie, sont quatre divinités qui peuvent répandre les vertus, et créer des hommes illustres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les législateurs ont deux moyens : l'un, d'unir les intérêts particuliers à l'intérêt général ; l'autre, de hâter les progrès de l'esprit. Mais, pour hâter ces progrès, il faut savoir si l'esprit est un don de la nature, ou l'effet de l'éducation.

C'est le sujet du troisième Discours.

Tous les hommes ont des sens assez bons pour apercevoir les mêmes rapports dans les objets ; ils ont les mêmes besoins, et ils auraient la même mémoire s'ils avaient la même attention.

Tous les hommes bien organisés sont capables d'attention ; tous apprennent leur langue, tous apprennent à lire, et conçoivent au moins les premières propositions d'Euclide. Cela suffit pour s'élever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire des efforts d'attention ; et, pour faire des efforts, il faut avoir des passions.

Ce sont les passions qui fécondent l'esprit et l'élèvent aux grandes idées. Ce sont elles qui ont formé et conduit Lycurgue, Alexandre, Épaminondas, etc. Ce sont elles qui ont inspiré les vastes projets, les moyens extraordinaires, les mots sublimes, qui sont les saillies des âmes fortement passionnées.

On devient stupide dans l'absence des passions.

Les princes montrent quelquefois de l'esprit pour s'élever au despotisme. Leurs désirs sont-ils remplis : ils n'ont plus le courage de s'arracher aux

délices de la paresse, et ils s'abrutissent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes sont-ils susceptibles du même degré de passion ?

L'origine des passions est dans la sensibilité physique, dans l'amour du plaisir et la crainte de la douleur, qui remuent également tous les hommes.

L'avare, en se privant de tout, se propose de s'assurer les moyens de jouir des plaisirs et de se dérober aux maux : l'ambitieux a le même objet dans la poursuite des grandeurs. L'amour de la gloire et de la vertu n'est que le désir de jouir des avantages que la gloire et la vertu procurent.

Tous les hommes sont susceptibles de passion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire et la vertu : tous ont donc la puissance de s'élever aux plus grandes idées, et de faire de grandes choses. Les hommes, nés égaux, deviennent différens par les lois, et par l'éducation, qui doit préparer à l'obéissance et au respect pour les lois. L'éducation est trop négligée ; mais pour savoir ce qu'elle peut faire sur les esprits, il est important de fixer d'une manière précise les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'esprit. C'est ce que nous allons voir dans le quatrième Discours.

Le nom de *génie* n'est donné qu'aux esprits inventeurs. Leur invention porte sur les détails ou sur le fond des choses. C'est le travail excité par les passions, et surtout par celle de la gloire, qui porte l'âme aux grandes méditations, et fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaisons. Les objets dont il est entouré, les circonstances où il est placé, déterminent et bornent le génie.

L'imagination est l'invention des images, comme

l'esprit est l'invention des idées; elle brille dans les descriptions, les tableaux. Les peintures sont ou grandes ou voluptueuses.

Le sentiment est l'âme de la poésie. L'auteur qui en est privé est toujours en-deçà ou au-delà de la nature. Celui qui n'a que de l'esprit s'éloigne toujours de la simplicité.

L'esprit n'est qu'un assemblage d'idées nouvelles qui n'ont pas assez d'étendue ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainsi Machiavel et Montesquieu sont des génies; La Rochefoucauld et La Bruyère sont des hommes d'esprit.

Le talent est l'aptitude à un seul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'esprit est fin quand il aperçoit de petits objets et donne à deviner.

L'esprit est fort quand il produit des idées propres à faire de fortes impressions.

Il est lumineux quand il rend clairement des idées abstraites.

Il est étendu lorsqu'il saisit un ensemble et voit des rapports éloignés.

Il est pénétrant, profond, lorsqu'il voit tout dans les objets.

Le bel esprit tient plus au choix des mots et des tours qu'au choix des idées.

L'esprit du siècle, l'esprit du monde, est frivole et porte sur de petits objets: s'il s'occupe un moment des grands hommes et des ouvrages célèbres, il cherche à les rabaisser: c'est le dieu de la raillerie, qui considère avec un ris malin et un œil moqueur le Panthéon, l'église de Saint-Pierre, le Jupiter de Phidias.

Le génie, l'esprit, sont les effets de la force ou de la vivacité des passions: le bon sens est l'effet de

leur modération ; il se borne presqu'à l'esprit de conduite.

Mais il est, dit-on, des peuples qui paraissent insensibles aux passions de la vertu et de la gloire. Est-ce la faute du climat? est-ce celle du gouvernement?

Dans leurs républiques, Horatius Coclès et Léonidas ne pouvaient être que des héros. Dans ces républiques, les hommes peu passionnés étaient du moins bons citoyens.

Les républiques se corrompent, quand les honneurs et les plaisirs sont attachés à la tyrannie, à la puissance. Les hommes qui auraient été des Scipions et des Camilles, seront des Marius et des Catilinas.

La considération est une gloire diminuée. Lorsqu'elle est attachée au crédit, elle fait des flatteurs et des intrigans. L'argent est-il plus honoré que la vertu: on voit aux Cincinnatus, aux Catons, succéder les Crassus et les Séjans. La plus haute vertu, le vice le plus honteux, sont également l'effet du plaisir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un désir secret d'être despote, parce que chaque homme a, du plus au moins, le désir de faire servir les autres à son bonheur.

Il ne faut pas toujours des talens et du courage pour établir la tyrannie : il ne faut quelquefois qu'une audace commune et des vices. Le prince commence par diviser les ordres des citoyens, par répandre une sorte d'anarchie, pour faire désirer à une partie de la nation l'abaissement de l'autre. Il fait ensuite briller le glaive de la puissance, met les vertus au rang des crimes, multiplie les déla-

teurs, veut étouffer les lumières, et proscrit également les Sénèque et les Thraséas.

Mais les despotes donnent à la soldatesque, qui leur est toujours dévouée, le sentiment de la force, et finissent par être ses victimes.

L'histoire des empereurs de Rome et de Constantinople, des sultans des Turcs, des czars, etc., sont une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de lèse-majesté est donc l'homme qui conseille à son prince de porter à l'excès et de faire trop sentir son autorité.

Les despotes, maîtres absolus des peuples qui n'osent les censurer, n'ont plus d'intérêt de s'instruire. Leurs ministres, placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de justice ni d'administration, aucune idée de vertu. Ainsi l'avilissement des peuples entretient l'ignorance et l'ineptie des princes et des ministres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la législation unit l'intérêt particulier à l'intérêt général. Dans ces pays où la puissance est partagée entre le peuple, les grands, les rois, la nécessité où se trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'ils ont de tout penser et de tout dire, donnent aux âmes de la force et de l'élévation.

Une petite ville de la Grèce a produit plus de belles actions et de grands hommes, que tous les riches et vastes empires de l'Orient.

La force des passions est proportionnée aux récompenses qu'on leur propose. Les monceaux d'or du Mexique et du Pérou, en exaltant l'avarice des Espagnols, leur ont fait faire des prodiges. Les disciples de Mahomet et d'Odin, dans l'espérance de posséder les houris ou les valkiries, ont été avides

de la mort. Partout où les lettres mènent à la considération ou à la fortune, elles sont cultivées avec succès.

Le bon sens, qui est l'effet des passions faibles, ne crée, n'invente, ne change, ni n'éclaire. Quand tout est dans l'ordre, il remplit assez bien les grandes places. Faut-il réformer les abus, il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie inspiré par les passions fortes qui fonde ou répare la constitution des empires.

Le goût est la connaissance de ce qui plaît au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette dernière sorte par l'habitude de comparer des jugemens. On acquiert le goût de la première sorte, qui est le vrai goût, par la connaissance profonde de l'humanité.

Pour réussir dans les arts, les sciences et les affaires, il faut d'abord être persuadé qu'on n'excelle pas dans plusieurs genres très-différens. Newton n'est pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géomètres.

Il est plusieurs talens exclusifs. Il y a même certaines qualités, et même, si j'ose le dire, certaines vertus particulières, exclues par certains talens. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On vante la modération d'un philosophe, et on se plaint de son peu de sensibilité, sans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de son âme le talent de l'observation. On veut que l'homme de génie soit toujours sage, et on oublie que le génie est l'effort des passions, rarement compatibles avec la sagesse.

On peut connaître si on est né pour les grandes choses à trois signes certains : 1°. Si on aime assez la gloire pour sacrifier toutes les autres passions ;

2°. Si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages consacrés par les suffrages de tous les siècles; 3°. Si on aime véritablement les grands hommes de son temps.

Après avoir donné ces idées sur les différentes sortes de talens, l'auteur finit, comme il l'avait promis, par nous parler de la science de l'éducation, qui est la connaissance des moyens propres à former des corps robustes, des esprits éclairés, des âmes vertueuses. Ces moyens dépendent absolument du gouvernement. Sous un mauvais gouvernement, la nature et l'éducation ne peuvent rendre les hommes ni éclairés, ni vertueux, parce qu'ils veulent toujours leur bonheur, et que, sous les tyrans, la lumière et la vertu ne conduisent point au bonheur.

Voilà un extrait fidèle du livre *de l'Esprit*. Il ne s'est point fait d'ouvrage où l'homme soit vu plus en grand, et mieux observé dans les détails. On a dit à Descartes qu'il avait créé l'homme : on peut dire d'Helvétius qu'il l'a connu. Il est le premier qui ait fondé la morale sur la base inébranlable de l'intérêt personnel. Il est celui des philosophes qui a le plus dissipé ces nuages, ces faux systèmes, qui nous déguisent à nous-mêmes et nous donnent de fausses idées de la vertu. Son livre est la production d'une âme vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes sociétés. Personne n'a mieux fait sentir sur quels principes il faut établir un gouvernement, et les inconvéniens de toute constitution politique où les avantages du petit nombre sont préférés au bonheur du grand nombre. « Athéniens, » disait Solon, vous serez si convaincus qu'il est de » votre intérêt de suivre mes lois, que vous ne serez » pas tentés de les enfreindre. »

Voilà ce que doivent dire tous les législateurs,

et ce que leur prescrit Helvétius. Son livre a encore un avantage qui le met au-dessus de bien d'autres; c'est le style, qui est partout clair et noble. Lorsque l'auteur parle d'une vérité nouvelle ou abstraite, il n'est que simple et précis. A-t-il accoutumé votre esprit à ces idées neuves, son style prend de la majesté, de la force et des grâces. A-t-il à vous présenter une de ces vérités qui intéressent plus particulièrement les hommes : il la pare des richesses de son imagination; et cette imagination, toujours soumise à la philosophie, l'embellit sans l'égarer. Elle ne sert qu'à rendre les vérités plus sensibles, et, pour ainsi dire, plus palpables. C'est dans la même vue qu'il répand dans son livre tant de contes plaisans ou intéressans. Ces contes sont des apologues; et s'il les a un peu prodigués, il faut se ressouvenir qu'il écrivait en France, et qu'il parlait à un peuple enfant.

Lorsque cet ouvrage parut à Paris, les vrais philosophes l'estimèrent, les petits moralistes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlèrent avec dénigrement; les hypocrites s'alarmèrent, et avec raison. Une femme célèbre par la solidité et les agrémens de son esprit (madame du Deffant) disait d'Helvétius : « C'est un homme qui a dit le secret de tout le » monde. »

Les théologiens préparèrent un plan de persécution qu'ils firent précéder par des critiques absurdes. On disait dans le *Journal chrétien* et dans des mandemens emphatiques : « Que le pernicieux livre *de l'Esprit* était une vapeur sortie de l'abîme; que l'auteur était un lion qui attaquait la vertu à force ouverte, un serpent qui tendait des embûches; qu'il mettait l'homme au rang des bêtes;

sans respect pour Origène, qui a dit expressément que l'homme opère par la raison, et la bête par l'instinct; que l'auteur a tort de parler de législation, attendu qu'on trouve dans l'*Évangile* tout ce qu'il faut savoir là-dessus; qu'il n'y a rien dans les livres sacrés, ni dans les SS. Pères de ce qui est contenu dans le Livre *de l'Esprit;* que l'amour de la gloire et l'amour de la patrie doivent être condamnés comme passions, parce que toutes les passions sont les fruits du péché. »

D'autres théologiens aussi lumineux disaient : « Que la philosophie des encyclopédistes et d'Helvétius répandait une odeur de mort qui infecterait toute la postérité, et que c'était une plante maudite qui étoufferait d'âge en âge le bon grain semé dans le champ du père de famille. »

Helvétius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité; il ne pensa pas même à répondre à des accusations si vagues et si absurdes. Comment l'aurait-il fait? comment prouver, dit Pascal, qu'on n'est pas une porte d'enfer? Il eut quelque inquiétude lorsqu'il fut menacé d'une censure de la Sorbonne. Il la vit paraître, et ne la trouva que ridicule. Une suite de quelques-unes des propositions condamnées par cette faculté justifiera bien le mépris d'Helvétius.

« La sensibilité physique produit nos idées; ou, ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les sens. »

« Le désir de notre bonheur suffit pour nous conduire à la vertu. »

« C'est par de bonnes lois qu'on rend les hommes vertueux. »

« La douleur et le plaisir font penser et agir les hommes. »

« Il faut traiter la morale comme les autres sciences, et faire une morale comme une physique expérimentale. »

« C'est à la différente manière dont le désir du bonheur se modifie, qu'on doit ses vices et ses vertus. »

« Les hommes ne sont point méchans, mais soumis à leurs intérêts. »

« Les actions vertueuses sont les actions utiles au public. »

« De tous les plaisirs des sens, l'amour est le plus vif. »

« Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis en opposition l'intérêt particulier et l'intérêt général. »

« Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, etc. etc. ».

Quelque temps après que cette censure eut paru, quelques prêtres, et le père Neuville, jésuite, prêchèrent à Paris et à la cour contre le Livre *de l'Esprit*.

La haine des molinistes et des jansénistes était alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accusaient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; et, pour se justifier, les uns et les autres se piquaient d'un grand zèle contre les philosophes. Les jansénistes avaient plus de crédit dans le parlement, et les molinistes à Versailles. Les jansénistes voulaient faire brûler l'auteur du livre, et les jésuites voulaient se faire honneur à la cour de le persécuter.

Il faut leur rendre justice : plusieurs d'entre eux étaient amis d'Helvétius, autant que des jésuites peuvent être amis. Il avait ménagé leur ordre; et,

dans son ouvrage, où il se moquait de tant de prédicateurs et de docteurs, il n'avait pas cité un seul jésuite. Ces pères lui en savaient gré; et d'abord ils parlèrent de son livre avec modération; ils lui donnèrent même quelques éloges : mais les jansénistes s'étant déclarés les persécuteurs d'Helvétius, les jésuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier ecclésiastique se déchaînait contre lui. Berthier ne pouvait se taire avec bienséance. Enfin le parlement étant près de sévir, les jésuites furent humiliés de n'avoir point encore cabalé.

L'un d'eux, ami depuis vingt ans d'Helvétius (et cette qualité m'empêchera de le nommer), imagina qu'il ferait un honneur infini à lui et à son ordre, s'il pouvait faire rétracter un philosophe. Il ourdit une intrigue contre son ami et son bienfaiteur, et la suivit avec l'activité et la perfidie affectueuse d'un prêtre de cour.

Il proposa d'abord à Helvétius de signer une petite rétractation qui devait, disait-il, lui ramener les bontés de la reine, et le préserver des fureurs jansénistes. Helvétius consentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avait dit dans sa Préface, « que si, contre son attente, quelques-uns de ses principes n'étaient pas conformes à l'intérêt du genre humain, il déclarait d'avance qu'il les désavouait; et que, sans garantir la vérité d'aucune de ses maximes, il ne garantissait que la droiture et la pureté de ses intentions. »

Le jésuite se fit d'abord valoir d'avoir obtenu une espèce de rétractation; mais il en voulait une plus précise, plus détaillée, et surtout humiliante. Il inspirait à la reine la volonté de l'exiger; il montrait à Helvétius la nécessité de s'y résoudre, et n'en pouvait rien obtenir. Il écrivait à madame

Helvétius pour l'effrayer; mais il écrivait à une femme courageuse, déterminée à passer avec son mari et ses enfans dans les pays étrangers. Il réussit mieux auprès de la mère d'Helvétius. Elle fut persuadée que son fils devait à la reine les démarches que cette princesse lui demandait : elle insista, et déchira long-temps le cœur d'Helvétius, sans pouvoir l'ébranler.

Il croyait s'être exprimé dans son livre avec une bienséance et une réserve qui devaient le mettre à l'abri de la censure. Et de plus, il s'était soumis à toutes les formalités juridiques : il avait eu un censeur royal dont il avait respecté les jugemens. Comment donc pouvait-il être coupable? Quand même son livre aurait été répréhensible, on ne pouvait s'en prendre qu'au censeur; et c'est ce qu'on fit craindre à Helvétius. Il ne pouvait soutenir l'idée qu'il allait être la cause de la disgrâce, peut-être même de la perte d'un homme estimable; et pour le sauver, il signa ce qu'on voulut (1).

Ainsi, pour avoir démontré que l'unique manière de rendre les hommes vertueux et heureux était d'accorder l'intérêt particulier avec l'intérêt général, Helvétius fut traité comme Galilée le fut pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée, après avoir demandé pardon à genoux, dit en se relevant, *E però si muove*. La postérité a été de son avis; et plus elle s'éclairera, et plus elle pensera comme Helvétius.

On croit bien que sa soumission n'apaisa pas les

(1) Voltaire écrivit à M. Lefebvre La Roche au sujet de cette rétractation : « On m'a parlé d'une rétractation; je n'y sens rien que » d'honorable à qui l'a faite : honneur et gloire au persécuté dans » ces sortes de tyrannies » ! (*Voyez*, dans ce volume, Lettre Ire, relative au Livre *de l'Esprit*.)

prêtres. Il reçut ordre de se défaire de sa charge; et M. Tercier, son censeur, fut destitué de sa place de premier commis aux affaires étrangères. Ces rigueurs furent l'ouvrage des jésuites. Les jansénistes voulaient aller plus loin. Le parlement, qui assurément n'entendait pas le Livre *de l'Esprit*, allait poursuivre Tercier et Helvétius, lorsqu'un arrêt du conseil, qui se bornait à supprimer le livre, sauva l'auteur et le censeur.

Tandis qu'une secte de théologiens se ménageait le plaisir d'humilier Helvétius, et qu'une autre se flattait de l'espérance de le faire brûler, les journalistes de France mêlèrent leurs voix à celle de ces tigres. Ils traitèrent le Livre *de l'Esprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'élève au-dessus du médiocre. Leurs critiques ont été répétées, et le sont encore par des hommes de bonne foi, et qui n'ont de commun avec les journalistes que de ne pas entendre Helvétius.

On l'accusa de n'avoir rien dit que les anciens n'eussent dit avant lui. Sans doute plusieurs des vérités qui se trouvent dans son livre se trouvent chez les anciens : mais là, elles sont éparses, isolées, sans qu'on ait aperçu les rapports qui sont entre elles. Dans Helvétius, au contraire, elles sont liées, elles s'appuient et forment le système de l'homme.

Cette vérité, *toutes nos idées nous viennent des sens*, se trouve dans Aristote et dans Épicure; mais ce n'est que dans Locke qu'elle est développée, démontrée, et qu'elle fonde la connaissance de l'esprit humain; par conséquent, c'est à Locke qu'elle appartient.

Ce qui est vice au nord est vertu au midi, est dans Montaigne comme dans Helvétius; mais, dans Mon-

taigne, cette vérité est donnée comme un phénomène dont on ignore la cause; dans Helvétius, la cause en est assignée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les profèrent comme de simples assertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les lient à d'autres vérités et les rendent plus fécondes.

On accusa Helvétius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à Montesquieu; et ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention et de capacité, n'a pas saisi l'ensemble du Livre *de l'Esprit*, ou de l'Esprit des Lois. La chaîne des idées échappe dans Montesquieu, parce qu'il est obligé d'omettre souvent les intermédiaires; mais cette chaîne n'existe pas moins. Elle échappe dans Helvétius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'esprit, frappé de plusieurs détails, perd de vue la suite des idées principales; mais cette suite n'est pas moins dans l'ouvrage.

On osa dire qu'Helvétius anéantissait toutes les vertus (1), parce qu'il faisait de l'intérêt le mobile de toutes les actions. Mais qu'est-ce qu'Helvétius entend par le mot *intérêt?* l'amour du plaisir, l'aversion de la douleur. A quoi se réduit donc ce

(1) Il est resté généralement dans les têtes que ce livre (*l'Esprit*) contient des principes dangereux. Quelle platitude! Premièrement, la plupart du temps, on n'a pas voulu comprendre la véritable signification des termes. En second lieu, il ne dépend d'aucun livre, fût-il inspiré, de corrompre la morale, comme malheureusement il ne dépend d'aucun philosophe, quelque bavard ou éloquent qu'il puisse être, de perfectionner la morale. Le gouvernement et la législation ont seuls ce pouvoir; et c'est d'après leur action et réaction que la morale publique prend tout juste son niveau de sagesse ou de corruption: les livres n'y font rien. (Grimm, *Correspondance littéraire*, janvier 1772.)

qu'il dit? à cette vérité éternelle, que, soit dans la vertu, soit dans les plaisirs, le désir de notre bonheur est toujours notre mobile.

On l'accusa aussi de favoriser la corruption des mœurs et le libertinage, parce qu'il parle de l'enthousiasme de vertu et de gloire que l'amour des femmes a souvent inspiré chez les Spartiates, chez les Samnites, et chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes d'Helvétius, que, si le libertinage régnoit chez un peuple, les femmes y seraient trop peu estimées pour que le désir de leur plaire devînt un mobile puissant, et que, quand les plaisirs sont communs ou faciles, on ne les achète ni par des travaux ni par des dangers.

On blâme Helvétius de parler froidement des vertus privées et seulement utiles à de petites sociétés. Ce n'est pas qu'il ne sentît l'estime qui leur est due; il les possédait toutes : mais elles sont moins son objet que les vertus qui contribuent au bonheur et à la gloire des nations; et quand ces grandes vertus sont une fois établies par de bonnes lois, les autres en deviennent la suite nécessaire.

Ce que le commun des lecteurs a le moins pardonné à Helvétius, c'est d'avoir prétendu que tous les hommes naissaient avec la même disposition à l'esprit, et qu'il n'y avait pas d'homme que l'éducation et le travail ne pussent élever au rang de génie. Selon lui, c'est l'éducation seule qui distingue les hommes. La nature les a faits égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la constitution physique; il suppose que l'organe intérieur qui reçoit les sensations, est le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces sensations de la même manière, qu'il opère dans tous avec la même facilité, et qu'enfin les circonstances seules et l'édu-

cation ont fait Newton géomètre, Homère poëte, Raphaël peintre, et tel critique un sot. Il emploie toutes ses forces pour établir cette opinion; et il faut convenir que jusqu'à présent il ne l'a pas persuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il résulte l'évidence d'une très-grande vérité : c'est qu'en général, pour étendre et former nos talens, nos qualités, nous comptons trop sur la nature, et pas assez sur l'éducation. Cette maxime de Locke, que nous naissons les disciples des objets qui nous environnent, est mise dans tout son jour par Helvétius. Il faut dire encore que, si chaque homme n'est pas né avec les mêmes dispositions qu'un autre homme, les hommes considérés en masse sont réputés égaux. Le législateur qui commande à vingt millions d'hommes, doit voir à tous les mêmes facultés; et ses lois, comme celles de la nature, doivent être générales. Elles ne doivent choisir personne pour inspirer à lui seul la vertu ou le génie. C'est au philosophe qui observe les hommes dans le détail à voir les différences que la nature a mises entre eux. Mais ces différences s'anéantissent aux yeux du législateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce siècle, je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquisition; mais que cette condamnation, sollicitée par le clergé de France, n'eut aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit, admiré et réimprimé. Plusieurs hommes revêtus des premières dignités de l'Église, et entre autres le cardinal Passionei, s'empressèrent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaisir qu'il leur avait donné. Un autre cardinal lui mandait *qu'on ne concevait pas à Rome la sottise et la méchanceté des prêtres français.*

Tous les journaux d'Italie le comblèrent d'éloges. L'un dit, en parlant du livre : *Questa è un opera che all' umanità apporterà infallibilmente un gran vantaggio*. Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore deè rallegrarsi, essendo sicuro della gratitudine et della stima che per lui avranno i veri dotti, e quelli che ben comprendono le di lui grande idee.*

Le succès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit plusieurs éditions dans la première année. En Écosse, Hume et Robertson en parlèrent comme d'un ouvrage supérieur. Plusieurs poètes anglais le célébrèrent. Il n'eut de critiques dans cette île éclairée que celles d'un petit nombre de partisans que s'y conserve la philosophie de Platon, embellie et rendue spécieuse par milord Shaftesbury.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du livre d'Helvétius. Le fameux Gottsched mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit que « si le Livre *de l'Esprit* a été con» damné en France et dans un pays qui croit à l'in» faillibilité du pape, il doit réussir chez les protes» tans et dans les pays où les hommes ont conservé » leurs droits. » Il ajoute que « l'auteur vient de dé» truire plusieurs préjugés funestes à sa patrie, et » qu'il éclaire le monde sur les principes de la mo» rale et de la législation. »

Son livre fut lu avec avidité dans toutes les cours d'Allemagne, et il fut reçu avec les mêmes transports en Suède et jusqu'en Russie. La reine de Suède disait à un homme qu'elle honorait de sa confiance : « Que je voudrais m'entretenir avec Helvétius! je » voudrais au moins qu'il sût le plaisir qu'il me » donne. Écrivez-lui de ma part combien je l'ad» mire. »

L'ambassadeur de France à Pétersbourg lui écrivait : « J'ai trouvé en arrivant l'esprit russe aussi » occupé du vôtre que tout le reste de l'Europe ; et » c'est avec un grand plaisir que je me charge d'être » l'interprète des gens éclairés de cette nation. Je » prends la liberté de m'étendre avec eux sur vos » qualités. Comme citoyen et comme ministre, je » dois connaître et faire connaître tout ce qui honore » ma patrie. »

Le petit nombre de Français dont les suffrages méritent d'être comptés, citaient le Livre *de l'Esprit* avec éloge dans leurs ouvrages, et le défendaient avec chaleur dans la conversation. Voltaire donnait à Helvétius les témoignages les plus flatteurs de son estime.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon ;
Vous n'en avez pour fruit que ma reconnaissance :
Votre livre est dicté par la saine raison ;
Partez vite, et quittez la France.

Voltaire lui offre un asile ; il le console, il le soutient, il l'encourage ; il lui souhaite et lui propose de vivre dans une entière indépendance, où il puisse faire usage de son amour pour la vérité, de son éloquence et de son génie. Il écrit en même temps à d'autres personnes qu'il est le partisan le plus zélé d'Helvétius ; que notre nation est bien ridicule, et que sitôt qu'il paraît une vérité parmi nous tout le monde est alarmé, comme si les Anglais faisaient une descente. Il ajoute (1) qu'en Angleterre le Livre *de l'Esprit* n'aurait fait à son auteur que des disciples et des amis, parce qu'au lieu d'hypocrites et de petits importans, les Anglais n'ont que des philosophes qui nous instruisent, et des marins qui nous donnent sur les oreilles. Il invite surtout ses com-

(1) Lettre IV, relative au Livre *de l'Esprit*.

patriotes à imiter les Anglais dans leur noble liberté de penser et leur profond mépris pour les fadaises de l'école. Il assure que depuis long-temps il n'a pas vu un seul honnête homme qui, sur les choses essentielles, ne pensât comme Helvétius.

Tant de suffrages illustres, les éditions du Livre *de l'Esprit* qui se succédaient rapidement, son succès chez toutes les nations, le témoignage que l'auteur pouvait se rendre d'avoir fait un livre utile au genre humain, les signes éclatans de la reconnaissance universelle, le doux sentiment de sa gloire, guérirent bientôt les blessures qu'avaient faites à Helvétius la cabale et l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il passait la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré. Bon mari et bon père, content de sa femme et de ses enfans, il y goûtait tous les plaisirs de la vie domestique. Le bonheur de cette famille était remarqué de ceux mêmes qui étaient le moins faits pour le sentir. Une femme du monde disait, en parlant d'eux : « Ces gens-là ne prononcent » point comme nous les mots de mon mari, ma » femme, mes enfans. »

Helvétius s'était préparé depuis long-temps une autre source de bonheur. A peine avait-il été possesseur de sa terre de Voré, qu'il s'y était livré à son caractère de bienfaisance.

Il y avait dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vasseconcelle. Il ne possédait qu'un petit bien chargé de redevances au seigneur, et depuis long-temps il ne les avait pas payées. Helvétius, en achetant la terre, achetait aussi les droits sur les sommes qu'on devait à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau seigneur, ne man-

autre entreprise : après avoir été trompé par des agens infidèles ou peu intelligens, il a enfin établi une manufacture de bas au métier qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il passait toutes ses matinées à méditer et à écrire : le reste du jour, il cherchait de la dissipation. Il aimait la chasse ; mais, pour la rendre plus agréable, il n'imaginait pas de multiplier le gibier. Il est vrai qu'il n'aimait pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il était entouré de braconniers. Il fit faire des défenses sévères ; mais les gardes, qui le connaissaient, ne portaient pas fort loin la sévérité. Un jour, un paysan vint chasser jusque sous les fenêtres du château : Helvétius en fut irrité, et ordonna que cet homme fût veillé de près, et arrêté à la première occasion. Dès le lendemain, on lui amène le coupable : Helvétius, fort en colère, se lève, et court au chasseur que deux gardes traînaient dans la cour du château. Après l'avoir regardé un moment : « Mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi : si vous aviez besoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé ? je vous en aurais donné. » Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté au paysan, et lui fit donner du gibier.

Cependant madame Helvétius, indignée de l'insolence des braconniers, assurait son mari que tant qu'il ne les punirait pas, ils continueraient leur chasse : il en convint, et promit d'user de rigueur. Il ordonna à ses gardes de faire payer l'amende à quiconque tirerait sur ses terres, et de le désarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un paysan qui chassait, lui ôtent son fusil, et le conduisent en prison, dont il ne sortit qu'après avoir payé l'amende. Helvétius, informé de cette aven-

ture, va trouver le paysan, mais en secret, dans la crainte d'essuyer les reproches de madame Helvétius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parlerait pas de ce qui allait se passer entre eux, il lui paye le prix de son fusil, et lui rend la somme à laquelle l'amende et les frais pouvaient se monter. Madame Helvétius, de son côté, n'était pas tranquille. Elle disait à ses enfans : « Je suis la cause que ce pauvre homme est ruiné; c'est moi qui ai excité votre père à faire punir les braconniers. » Elle se fait conduire chez celui qui lui faisait tant de pitié; elle demande à quoi se monte la somme de l'amende et des frais, et le prix du fusil; elle paye le tout; et le paysan reçut l'argent, sans manquer au secret qu'il avait promis à Helvétius (1).

La même année, à son retour à Paris, il lui arriva une petite aventure qui prouve que sa philosophie et sa bonté ne le quittaient jamais. Son carrosse fut arrêté dans une rue par une charrette chargée de bois, et qui pouvait se détourner aisément, et rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. Helvétius, impatienté, traita de coquin le conducteur de la charrette. « Vous avez raison, lui dit le paysan, je suis un coquin, et vous un honnête homme; car je suis à pied, et vous êtes en carrosse. — Mon ami, lui dit Helvétius, je vous demande pardon; mais vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer » : il lui donna six francs, et le fit aider par ses gens à ranger sa charrette.

Après avoir passé sept ou huit mois dans ses

(1) Ce trait de bienfaisance du généreux philosophe de Voré et de sa digne épouse a été le sujet de deux comédies, dont l'une, intitulée *Helvétius à Voré*, a été représentée en l'an VI ; et la seconde, sous le titre de *un Trait d'Helvétius*, a été jouée en l'an IX.

terres, il ramenait sa famille à Paris, et y vivait dans une assez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenaient par leurs lumières et par leurs mœurs : seulement il donnait un jour de la semaine aux simples connaissances. Ce jour-là, sa maison était le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation et de beaucoup d'étrangers : princes, ministres, philosophes, grands seigneurs, littérateurs, étaient empressés de connaître Helvétius.

Un genre de vie si délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, et connaître cette nation célèbre à qui l'Europe doit tant de lumières. Il voulait voir l'effet des bonnes lois et d'une administration vigilante. Il partit pour Londres au mois de mars 1764. Il fut reçu du roi, des hommes en place, des savans, comme devait l'être un homme illustre que sa réputation avait devancé. Il vit les campagnes, il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France; mais il trouvait des cultivateurs plus heureux. Il remarquait dans le peuple de l'intérieur de l'Angleterre beaucoup d'humanité, et rien de cette insolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitans de Londres.

En traversant un bourg de la province d'Yorckshire, un postillon maladroit le renversa; les glaces de la chaise furent brisées, et le postillon, qui avait été fort froissé, jetait des cris. Helvétius, que les éclats des glaces avaient blessé, sortant de sa chaise, les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques paysans qui étaient accourus pour les secourir, remarquèrent ce trait d'humanité, et le firent remarquer à d'autres. Dans le moment, Helvétius fut environné de tous les habitans du

bourg. Tous s'empressaient de lui offrir leur maison, leurs chevaux, des vivres, enfin des secours de toute espèce. Plusieurs, et même des plus riches, voulaient lui servir de postillon.

Il remarquait dans les Anglais un amour extrême pour leurs enfans. Ce qu'on appelle en France l'esprit de société leur est presque inconnu; mais ils jouissent beaucoup des douceurs de la vie domestique. L'esprit de société rassemble à Paris des hommes qui ont le besoin des amusemens frivoles: l'esprit de société rassemble les Anglais pour s'occuper des intérêts de l'état et de la prospérité de leur patrie. Ils ne cherchent pas les dissipations, parce qu'ils ont des jouissances solides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus souvent le signe de la folie que l'expression du bonheur; mais on voit l'aisance et un sage emploi du temps. On voit un peuple sérieux, occupé, et content. Helvétius, en quittant ce pays où il n'avait point vu l'humanité humiliée et souffrante, répandit des larmes.

Il céda, l'année suivante, aux instances du roi de Prusse (Frédéric II), et de plusieurs princes, qui depuis long-temps l'invitaient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on savait qu'il pouvait se déterminer à voyager, les instances devenaient plus vives; et il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il était pressé de se rendre à Berlin et de voir un grand homme. Le roi de Prusse voulut le loger, et il ne permit pas qu'il eût une autre table que la sienne. Il l'entretint souvent, et prit pour sa personne et son caractère l'estime qu'il avait pour son esprit. Il fut accueilli avec la même considération chez plusieurs princes d'Allemagne, et surtout à Gotha.

Il remarquait, en général, dans toutes ces cours et dans la noblesse allemande, de la philosophie, de

l'amour de l'ordre et de l'humanité. Il résulte de cet esprit que, sous le joug de plusieurs princes, dont la plupart sont despotes, le peuple n'est point misérable. Helvétius avait alors quelque crainte d'être encore persécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offraient à l'envi une retraite. Tous voulaient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant, si la persécution s'était renouvelée contre lui, l'Angleterre est le pays qu'il aurait choisi pour asile.

En attendant, il revint en France. On y avait dissous l'Ordre des jésuites. Cette société d'intrigans, cette cabale éternelle, à laquelle se ralliaient tous les ambitieux sans mérite, cette société funeste aux mœurs et aux progrès des lumières, n'avait point été proscrite par des philosophes. Ils auraient détruit l'Ordre; mais ils auraient bien traité les individus. Les parlemens, pour la plupart jansénistes, avaient traité l'Ordre comme ils le devaient, et les individus avec barbarie.

Helvétius avait appris que ce jésuite qui avait abusé de sa confiance et trahi son amitié (1), ce jésuite qui lui avait fait perdre les bontés de la reine, et animé contre lui les tartufes de la cour, était confiné dans un village où il souffrait la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, et lui donna cinquante louis. « Portez-les, lui dit-il, au père ***, mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offensé, et il serait humilié de recevoir mes secours. »

Helvétius, dans sa retraite de Voré, s'occupait à développer, à prouver les *principes du Livre de l'Esprit.*

Il avait d'abord travaillé à les justifier, à répondre

(1) Ce jésuite est le P. Berthier, ou, suivant Collé, le P. Pleix.

aux critiques; mais l'ouvrage fut à peine fini, que les critiques étaient oubliés. Renonçant à ce projet, il aima mieux suivre ses premières idées, et former un plan général d'éducation. C'est le sujet de son Livre *de l'Homme*, dont il a donné lui-même l'analyse suivante.

Analyse du Livre de l'Homme (1).

Après avoir, dans l'exposition de cet ouvrage, dit un mot de son importance, de l'ignorance où l'on est des vrais principes de l'éducation, enfin, de la sécheresse de ce sujet, et de la difficulté de le traiter, il examine, Section Ire, « si l'éducation nécessairement différente des divers hommes n'est » pas la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à » présent attribuée à l'inégale perfection des or- » ganes. »

L'auteur demande, à cet effet, à quel âge commence l'éducation de l'homme, et quels sont ses instituteurs.

Il voit que l'homme est disciple de tous les objets qui l'environnent, de toutes les positions où le hasard le place, enfin de tous les accidens qui lui arrivent;

Que ces objets, ces positions et ces accidens ne sont exactement les mêmes pour personne, et qu'ainsi nul ne reçoit les mêmes instructions;

Que, dans la supposition impossible où les hommes eussent les mêmes objets sous les yeux, ces

(1) Dans la plupart des éditions du Livre *de l'Homme*, cette analyse a été placée à la fin de ce Livre, en forme de *Récapitulation*; il nous a paru plus naturel de la placer ici, après celle du Livre *de l'Esprit*, puisque cette notice est relative à tous les ouvrages d'Helvétius : c'est d'ailleurs ce qu'a fait M. Lefebvre La Roche, dans l'édition *in*-18.

objets ne les frappant point dans le moment précis où leur âme se trouve dans la même situation, ces objets en conséquence n'exciteraient point en eux les mêmes idées; et qu'ainsi la prétendue uniformité d'instruction reçue, soit dans les colléges, soit dans la maison paternelle, est une de ces suppositions dont l'impossibilité est prouvée, et par le fait, et par l'influence qu'un hasard indépendant des maîtres a et aura toujours sur l'éducation de l'enfance et de l'adolescence.

D'après ces données, il considère l'extrême étendue du pouvoir du hasard, et examine:

Si les hommes illustres ne lui doivent pas souvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude, et par conséquent leurs talens et leurs succès en ce même genre;

Si l'on peut perfectionner la science de l'éducation sans resserrer les bornes de l'empire du hasard;

Si les contradictions actuelles, aperçues entre tous les préceptes de l'éducation, n'étendent pas l'empire de ce même hasard;

Si ces contradictions, dont il donne quelques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'opposition qui se trouve entre le système religieux et le système du bonheur public;

Si l'on pourrait rendre les religions moins destructives de la félicité nationale, et les fonder sur des principes plus conformes à l'intérêt général;

Quels sont ces principes;

S'il est possible qu'un prince éclairé les établisse;

Si, parmi les fausses religions, il en est quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des sociétés, et par conséquent à la perfection de la science de l'éducation;

Si, d'après ces divers examens, et dans la supposition où tous les hommes auraient une égale aptitude à l'esprit, la seule différence de leur éducation ne devrait pas en produire une dans leurs idées et leurs talens. D'où il suit que l'inégalité actuelle des esprits ne peut être regardée, dans les hommes communément bien organisés, comme une preuve démonstrative de leur inégale aptitude à en avoir.

Il examine, Section II :

« Si tous les hommes communément bien organisés n'auraient pas une égale aptitude à l'esprit. »

Il convient d'abord que toutes nos idées nous viennent par les sens; qu'en conséquence on a dû regarder l'esprit comme un pur effet, ou de la finesse plus ou moins grande des cinq sens, ou d'une cause occulte ou non déterminée à laquelle on a vaguement donné le nom d'organisation;

Que, pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut recourir à l'expérience, se faire une idée nette du mot *esprit*, le distinguer de l'âme; et, cette distinction faite, observer :

Sur quels objets l'esprit agit;

Comment il agit;

Si toutes ses opérations ne se réduiraient pas à l'observation des ressemblances et des différences, des convenances et des disconvenances que les objets divers ont entre eux et avec nous, et si, par conséquent, tous les jugemens portés sur les objets physiques ne seraient pas de pures sensations;

S'il n'en serait pas de même des jugemens portés sur les idées auxquelles on donne les noms d'abstraites, de collectives, etc.;

Si, dans tous les cas, juger et comparer serait

autre chose que *voir alternativement*, c'est-à-dire, *sentir*;

Si l'on peut éprouver l'impression des objets, sans cependant les comparer entre eux;

Si leur comparaison ne suppose point intérêt de les comparer;

Si cet intérêt ne serait pas la cause unique et ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaisirs, enfin de notre sociabilité.

Sur quoi il observe que cet intérêt prend, en dernière analyse, sa source dans la sensibilité physique; que cette sensibilité, par conséquent, est le seul principe des idées et des actions humaines;

Qu'il n'est point de motif raisonnable pour rejeter cette opinion;

Que, cette opinion une fois démontrée et reconnue pour vraie, on doit nécessairement regarder l'inégalité des esprits comme l'effet

Ou de l'inégale étendue de la mémoire,

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq sens;

Que, dans le fait, ce n'est ni la grande mémoire, ni l'extrême finesse des sens, qui produit et doit produire le grand esprit;

Qu'à l'égard de la finesse des sens, les hommes communément bien organisés ne diffèrent que dans la nuance de leurs sensations;

Que cette légère différence ne change point le rapport de leurs sensations entre elles; que cette différence, par conséquent, n'a nulle influence sur leur esprit, qui n'est et ne peut être que la connaissance des vrais rapports des objets entre eux.

Cause de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence est l'effet de la signification

incertaine et vague de certains mots, tels sont ceux de *bon*, d'*intérêt* et de *vertu* ;

Que, les mots précisément définis et leur définition consignée dans un dictionnaire, toutes les propositions de morale, politique et métaphysique, deviennent aussi susceptibles de démonstration que les vérités géométriques ;

Que, du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les esprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conséquences ;

Qu'il est impossible, puisque les objets se présentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant ces objets entre eux, les hommes (soit dans le monde physique, comme le prouve la géométrie; soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la métaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats ;

Que la vérité de cette proposition se prouve, et par la ressemblance des contes des fées, des contes philosophiques, des contes religieux de tous les pays, et par l'uniformité des impostures partout employées par les ministres des fausses religions pour accroître et conserver leur autorité sur les peuples.

De tous ces faits, il résulte que, la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité, l'auteur la démontre encore, dans la même Section, par un autre enchaînement de propositions. Il fait voir que les plus sublimes idées, une fois simplifiées, sont, de l'aveu de tous les philo-

sophes, réductibles à cette proposition claire, *le blanc est blanc, le noir est noir;*

Que toute vérité de cette espèce est à la portée de tous les esprits; qu'il n'en est donc aucune, quelque grande et générale qu'elle soit, qui, nettement présentée et dégagée de l'obscurité des mots, ne puisse être également saisie de tous les hommes communément bien organisés. Or, pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités, c'est avoir une égale aptitude à l'esprit. Telle est la conclusion de la seconde Section.

L'objet de la Section III est la recherche des causes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des esprits.

Ces causes se réduisent à deux :

L'une est le désir inégal que les hommes ont de s'éclairer;

L'autre, la diversité des positions où le hasard les place : diversité de laquelle résulte celle de leur instruction et de leurs idées. Pour faire sentir que c'est à ces deux causes seules qu'on doit rapporter et la différence et l'inégalité des esprits, l'auteur prouve que la plupart de nos découvertes sont des dons du hasard;

Que les mêmes dons ne sont pas accordés à tous;

Que néanmoins ce partage n'est pas si inégal qu'on l'imagine;

Qu'à cet égard c'est moins le hasard qui nous manque, que nous qui manquons au hasard;

Qu'à la vérité tous les hommes communément bien organisés ont également d'esprit en puissance; mais que cette puissance est morte en eux, lorsqu'elle n'est point mise en action par une passion telle que l'amour de l'estime, de la gloire, etc.;

Que les hommes ne doivent qu'à de telles pas-

sions l'attention propre à féconder les idées que le hasard leur offre;

Que, sans passions, leur esprit peut, si l'on veut, être regardé comme une machine parfaite, mais dont le mouvement est suspendu jusqu'à ce que les passions le lui rendent.

D'où l'on doit conclure que l'inégalité des esprits est, dans les hommes, le produit et du hasard et de l'inégale vivacité de leurs passions. Mais de telles passions seraient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'est ce qu'Helvétius examine dans la Section IV.

Il démontre :

Que les hommes communément bien organisés sont susceptibles du même degré de passion;

Que leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place;

Que le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes; que l'homme naît sans idées, sans passions, et sans autres besoins que ceux de la faim et de la soif, par conséquent sans caractère; qu'il en change souvent sans changer d'organisation; que ces changemens, indépendans de la finesse plus ou moins grande de ses sens, s'opèrent d'après des changemens survenus dans sa position et ses idées;

Que la diversité des caractères dépend uniquement de la manière différente dont se modifie dans les hommes le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous; qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir;

Que ce désir y engendre l'envie, l'amour des

richesses, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices dont les noms divers ne désignent que les diverses applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, l'auteur montre, dans une courte généalogie des passions, que si l'amour du pouvoir n'est qu'un pur effet de la sensibilité physique, et si tous les hommes communément bien organisés sont sensibles, tous par conséquent sont susceptibles de l'espèce de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Mais ces passions peuvent-elles s'allumer aussi vivement dans tous? Ce qu'on peut assurer, c'est que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le sentiment de l'amour de lui-même; c'est que la force de ce sentiment est dans tous les hommes plus que suffisant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités; c'est que l'esprit humain, en conséquence, est susceptible de perfectibilité; et qu'enfin, dans les hommes communément bien organisés, l'inégalité des talens ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence il faut comprendre celle des positions où le hasard les place.

Dans la Section V, l'auteur se propose de montrer les erreurs et les contradictions de ceux qui, sur cette question, adoptent des principes différens des miens, et qui rapportent à l'inégale perfection des organes des sens l'inégale supériorité des esprits.

Nul n'a sur cette matière mieux écrit que Rousseau; mais, toujours contraire à lui-même, tantôt il regarde l'esprit et le caractère comme l'effet de

la diversité des tempéramens, et tantôt il adopte l'opinion contraire.

Helvétius montre que de ses contradictions à ce sujet il résulte :

Que la vertu, l'humanité, l'esprit et les talens, sont des acquisitions ;

Que la bonté n'est point le partage de l'homme au berceau ;

Que les besoins physiques sont en lui des semences de cruauté ;

Que l'humanité, par conséquent, est toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation ;

Que Rousseau, d'après ses premières contradictions, tombe sans cesse dans de nouvelles ; qu'il croit tour à tour l'éducation utile et inutile.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'instruction publique de quelques idées de Rousseau :

Que, d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance et la première jeunesse sans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr sur l'adolescence : qu'ils sont nuls.

Des éloges donnés par Rousseau à l'ignorance : des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiste :

Que les lumières n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs ; que Rousseau lui-même ne le croit pas.

Des causes de la décadence des empires : qu'entre ces causes l'on peut citer la perfection des arts et des sciences ;

Et que leur culture retarde la ruine d'un empire despotique.

Dans la Section VI, l'auteur considère les divers maux produits par l'ignorance.

De l'esprit religieux, destructif de l'esprit législatif.

Qu'une religion vraiment utile forcerait les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agissent point conséquemment à leur croyance, mais à leur avantage personnel.

Que plus de conséquence dans leurs esprits rendrait la religion papiste plus nuisible.

Qu'en général les principes spéculatifs ont peu d'influence sur la conduite des hommes; qu'ils n'obéissent qu'aux lois de leurs pays et à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la législation que le gouvernement des jésuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois et d'exécuter les plus grands attentats.

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inspirés par les passions de la gloire, de l'ambition, et du fanatisme.

Du moyen de distinguer l'espèce de passion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jésuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle secte en France pouvait s'opposer à leurs entreprises.

Que le jansénisme seul pouvait détruire les jésuites.

Que sans les jésuites on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la législation.

Que, pour la porter à sa perfection, il faut, ou comme un saint Benoît avoir un ordre religieux, ou comme un Romulus et un Penn avoir un empire ou une colonie à fonder;

Qu'en toute autre position, le génie légi contraint par les mœurs et les préjugés déjà é ne peut prendre un certain essor, ni dicter le parfaites dont l'établissement procurerait aux nations le plus grand bonheur possible.

Que, pour résoudre le problème de la félicité publique, il faudrait préliminairement connaître ce qui constitue essentiellement le bonheur de l'homme.

Helvétius démontre, dans la Section VIII, en quoi consiste le bonheur de l'individu, et par conséquent la félicité nationale, nécessairement composée de toutes les félicités particulières.

Que, pour résoudre ce problème politique, il faut examiner si, dans toute espèce de condition, les hommes peuvent être également heureux, c'est-à-dire, remplir d'une manière également agréable tous les instans de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi est à peu près le même dans toutes les professions.

Que si les empires ne sont peuplés que d'infortunés, c'est l'effet de l'imperfection des lois et du partage trop inégal des richesses.

Qu'on peut donner plus d'aisance aux citoyens; que cette aisance modérerait en eux le désir trop excessif des richesses.

Des divers motifs qui maintenant justifient ces désirs.

Qu'entre ces motifs un des plus puissans est la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui est plus commune et plus cruelle qu'on n'imagine.

De l'influence de l'ennui sur les mœurs des peuples, et la forme de leurs gouvernemens.

De la religion et de ses cérémonies considérées comme remède à l'ennui.

Que le seul remède à ce mal sont des sensations vives et distinctes.

De là notre amour pour l'éloquence, la poésie, et tous ces arts d'agrément dont l'objet est d'exciter de ces sortes de sensations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agrément; de leur impression sur l'opulent oisif : qu'ils ne peuvent l'arracher à son ennui;

Que les plus riches sont en général les plus ennuyés, parce qu'ils sont passifs dans presque tous leurs plaisirs.

Que les plaisirs passifs sont en général les plus courts et les plus coûteux.

Qu'en conséquence c'est au riche que se fait le plus vivement sentir le besoin des richesses.

Qu'il voudrait toujours être mû sans se donner la peine de se remuer.

Qu'il est sans motif pour s'arracher à une oisiveté à laquelle une fortune médiocre soustrait nécessairement les autres hommes.

De l'association des idées de bonheur et de richesse dans notre mémoire : que cette association est un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produirait l'effet contraire.

Qu'alors, sans être également riches et puissans, les citoyens seraient et pourraient même se croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des sociétés, mais comme un accident

occasionné par l'imperfection de leur législation.

Dans la Section IX, l'auteur traite de la possibilité d'indiquer un bon plan de législation;

Des obstacles que l'ignorance met à sa publication;

Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle et toute étude approfondie de la morale et de la politique;

De la haine de l'ignorant pour toute réforme;

De la difficulté de faire de bonnes lois;

Des premières questions à se faire à ce sujet.

Des récompenses, de quelque espèce qu'elles soient, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompront jamais les mœurs.

Du luxe de plaisir. Que tout plaisir décerné par la reconnaissance publique fait chérir la vertu, fait respecter les lois, dont le renversement, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais l'effet de l'inconstance de l'esprit humain.

Des vraies causes des changemens arrivés dans les lois des peuples.

Que ces changemens prennent leur source dans l'imperfection de ces mêmes lois, dans la négligence des administrateurs, qui ne savent ni contenir l'ambition des nations voisines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la sagesse des règlemens, et qui d'ailleurs, élevés dans des préjugés nuisibles, favorisent l'ignorance des vérités dont la révélation assurerait la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'est jamais funeste qu'à celui qui la dit.

Que sa connaissance, utile aux nations, n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette assertion

est la lenteur avec laquelle la vérité se propage.

Des gouvernemens.

Que, dans aucun, le bonheur du prince n'est, comme on le croit, attaché au malheur des peuples.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire suppose le libre usage des moyens de la découvrir.

Que, privés de cette liberté, les nations croupissent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le législateur, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais forcé de sacrifier le bonheur de la génération présente à celui de la génération future.

Qu'une telle supposition est absurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général, plus indifférens pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fausse selon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle ou telle.

Que cet intérêt leur ferait nier au besoin la vérité des démonstrations géométriques.

Qu'il leur fait estimer en eux la cruauté qu'ils détestent dans les autres.

Qu'il leur fait respecter le crime.

Qu'il fait les saints.

Qu'il prouve aux grands la supériorité de leur espèce sur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puissant commande plus impérieusement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt secret cacha toujours aux parlemens la conformité de la morale des jésuites et du papisme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette

maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. »

Qu'il dérobe à la connaissance du prêtre honnête homme, et les maux produits par le catholicisme, et les progrès d'une secte intolérante parce qu'elle est ambitieuse, et régicide parce qu'elle est intolérante.

Des moyens employés par l'Église pour s'asservir les nations.

Du temps où l'Église catholique laisse reposer ses prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'Eglise prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition ecclésiastique.

Que le tolérantisme seul peut la contenir; peut, en éclairant les esprits, assurer le bonheur et la tranquillité des peuples, dont le caractère est susceptible de toutes les formes que lui donnent les lois, le gouvernement, et surtout l'éducation publique.

La Section X traite de la puissance de l'éducation, des moyens de la perfectionner; des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science;

De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on tracerait le plan d'une excellente éducation.

L'éducation peut tout.

Les princes sont, comme les particuliers, le produit de leur instruction.

L'auteur donne une idée générale de l'éducation physique de l'homme.

Il expose dans quel moment et quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.

Quels sont les obstacles qui s'opposent à la perfection de cette partie de l'éducation.

L'intérêt du prêtre est le premier obstacle.

L'imperfection de la plupart des gouvernemens est le second obstacle.

Toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en suppose une dans les lois et la forme du gouvernement.

Cette réforme faite, et les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'instruction une fois levés, le problème de la meilleure éducation possible est résolu.

Le but de l'auteur, dans sa conclusion, est de prouver l'analogie de ses opinions avec celles de Locke;

De faire sentir toute l'importance et l'étendue du principe de la sensibilité physique;

De répondre au reproche de matérialisme et d'impiété;

De montrer toute l'absurdité de telles accusations, et l'impossibilité pour tout moraliste éclairé d'échapper, à cet égard, aux censures ecclésiastiques.

Cet ouvrage est la suite du Livre *de l'Esprit.* C'est le même fond d'idées vraies, avec de plus grands développemens peut-être, avec plus de profondeur dans les principes et d'étendue dans les conséquences. Son dessein n'étant pas de le publier de son vivant, il n'eut pas le temps de donner à sa composition le même degré de perfection qu'à son livre *de l'Esprit.* La violence de la persécution avait beaucoup diminué de son amour pour la gloire. Le seul désir d'être utile après lui l'animait encore. Sa belle âme était sensiblement touchée du bien que doivent

produire un jour ses écrits; mais il ne voulait plus rien donner au public.

Il voyait la philosophie, persécutée par des cabales puissantes, se former peu de disciples et aucun protecteur. Il en était affligé, mais il n'en était pas étonné. « La vérité, disait-il, qui ne peut jamais nuire au genre humain, ni même à aucune de ces grandes sociétés qu'on appelle *les nations*, est souvent opposée aux intérêts de ce petit nombre d'hommes qui sont à la tête des peuples. Ici vous avez de grands corps qui sont tous remplis de ce qu'on appelle l'*esprit de corps*. Ils tendent sans cesse à usurper les uns sur les autres, et tous sur la patrie. Elle devient comme une grande famille, où les aînés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment sera reçu de ces corps un philosophe qui viendra leur dire : « Avant tout, soyez citoyens; » voilà vos fonctions, remplissez-les avec zèle; voilà » vos droits, conservez-les sans les étendre? » Là, des ministres d'un esprit borné et d'un caractère altier, incapables de voir les abus qui se sont introduits, et ceux qui tiennent à la constitution de l'état, sont conduits par la routine, et la suivent. Ils n'ont point l'habitude de méditer : iront-ils la prendre? C'est ce qu'il faudrait faire cependant pour corriger ces abus que la philosophie vient leur montrer. Ils ont des fantaisies, des projets pour leurs favoris, leurs parens : croyez-vous qu'ils puissent entendre dire sans impatience qu'ils ne doivent avoir en vue que le bien de l'état? Qu'ont-ils à désirer? de ne point éprouver de contradiction. Et pour cela que faut-il faire? ôter à l'autorité toutes ses bornes, dût-on lui ôter toute sa solidité. Mais ces abus que les ministres respectent ou tolèrent, à qui sont-ils nuisibles? à la patrie, qui n'est qu'un

vain nom. A qui peuvent-ils être utiles? aux grands.
Jugez ce que ces grands penseront d'une secte d'hommes qui leur proposent d'être modérés et justes. Le prince, les grands, sont environnés de prêtres, qui, dans les siècles d'ignorance, régnaient sur les princes et sur les peuples. Si le monde s'éclaire, ils seront moins respectés, et on les verra comme des hommes souvent dangereux. Peut-on leur savoir mauvais gré de l'espèce de rage avec laquelle ils déchirent la philosophie? Doit-on s'étonner qu'ils soient bien reçus dans les cours, où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puissance; il nous charge de l'apprendre aux peuples : au lieu de vous fatiguer à faire de bonnes lois, à donner l'exemple de l'amour de la patrie, forcez les nations à nous croire, et laissez-nous faire : cela est plus aisé.

» Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état, et celle des courtisans. Ces gens-là laisseront-ils établir en paix que leurs fortunes ne sont pas toujours légitimes, et qu'ils en font un usage odieux? pourront-ils consentir qu'on les fasse rougir de ces mêmes richesses, qui sont l'aliment de leur orgueil? Vous voyez que la philosophie doit être poursuivie dans les palais et jusque dans les cabanes, par les classes de la société qui, du moins pour un moment, déterminent l'opinion. Et devant qui la philosophie a-t-elle à se défendre? Quels sont ses juges? des sots. Mais, direz-vous, il y a dans la nation des gens de lettres estimables qui, sans être au nombre des philosophes, adoptent leurs principes, s'en parent et les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'esprit sont les rivaux humiliés des hommes de génie, et les détestent. Vous auriez

compté plus d'un bel-esprit dans les détracteurs de Descartes et de Corneille, et, plus près de nous, dans ceux de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon et de Fontenelle. La philosophie réduit le bel-esprit, les petits talens, à leur juste valeur; et ils ont intérêt d'unir leurs voix à celle des hommes frivoles et corrompus qui s'élèvent contre toute liberté de penser. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philosophie y est honorée et heureuse? C'est qu'en Angleterre l'intérêt général et l'intérêt particulier ne sont point opposés; c'est qu'il y règne l'amour de l'ordre et de la patrie. Si l'honneur véritable, si l'esprit du citoyen, si les vraies vertus renaissaient jamais chez les nations où la philosophie est persécutée, elle y aurait de la considération. Si ces nations, au contraire, tombent sous le despotisme, et par conséquent se corrompent de plus en plus, la philosophie y sera proscrite pour jamais. »

C'est d'après ces idées qu'Helvétius était revenu à son premier talent, et qu'il ne s'occupait plus que de son poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avait laissé sans en faire usage, n'était point affaibli: on peut en juger par le sixième chant, et par une partie du quatrième. Il comptait travailler plusieurs années à cet ouvrage, et le donner lorsque ses amis et lui en seraient contens. Et à quel degré de perfection ne l'aurait-il pas porté?

On remarqua, au commencement de 1771, quelques changemens dans son humeur et dans ses goûts; on ne lui trouvait pas sa sérénité ordinaire; il aimait moins les conversations qu'il avait le plus aimées; l'exercice le fatiguait; il n'allait presque plus à la chasse. Ce changement n'alarmait pas sa famille et ses amis: on était bien loin de le regar-

de comme un signe de décadence; on l'attribuait à des causes morales. Ces dernières années ont été l'époque des malheurs publics auxquels Helvétius fut fort sensible. Le désordre des finances, et le changement de constitution de l'état, répandirent une consternation générale. Un plus grand nombre de suicides dans le royaume, un plus grand nombre dans la capitale, sont de tristes preuves de cette consternation. Des maux physiques l'augmentaient encore : les récoltes n'étaient point abondantes. Tant que la disette a duré, les aumônes d'Helvétius n'ont pas permis à ses vassaux d'en souffrir. Dans ces années malheureuses, il a prolongé son séjour à sa campagne, qui lui devenait plus chère par le besoin qu'elle avait de lui : et d'ailleurs le spectacle d'une misère qu'il ne pouvait soulager, lui rendait triste le séjour de Paris. Il y faisait cependant de grands biens. Tous les jours on introduisait chez lui, avec beaucoup de mystère, quelques nouveaux objets de sa générosité. Souvent, en leur présence, il disait à son valet de chambre : « Chevalier, je vous défends de parler » de ce que vous voyez, même après ma mort. »

Il lui arrivait quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets ; et on lui en faisait des reproches : « Si j'étais roi, disait-il, je les corrige» rais ; mais je ne suis que riche, et ils sont pau» vres ; je dois les secourir. »

Sa bonne constitution et une santé rarement altérée semblaient lui promettre une longue vie : cependant, de jour en jour, il sentait qu'il perdait ses forces. Une attaque de goutte qui se portait à la tête et à la poitrine, lui ôta d'abord la connaissance, et bientôt la vie.

Le 26 décembre 1771, il fut enlevé à sa famille,

à ses amis, aux infortunés, et à la philosophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature aussi bien qu'Helvétius. Il en avait reçu la beauté, la santé et le génie. Dans sa jeunesse, il était très-bien fait; ses traits étaient nobles et réguliers; ses yeux exprimaient ce qui dominait dans son caractère, c'est-à-dire, la douceur et la bienveillance (1). Il avait l'âme courageuse et naturellement révoltée contre l'injustice et l'oppression.

Personne n'a dû être plus convaincu que lui, que, pour réussir à tout, il ne faut que vouloir fortement. Il avait été bon danseur, habile à l'escrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poète, grand philosophe, dès qu'il avait voulu l'être. Il avait aimé beaucoup les femmes, mais sans passion, et entraîné par les sens. Il n'avait pas dans l'amitié de préférence exclusive : il y portait plus de procédés que de tendresse. Ses amis, dans leurs peines, le trouvaient sensible, parce qu'il était bon : dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étaient peu nécessaires. Sa conversation était souvent celle d'un homme rempli de ses idées, et il les portait quelquefois dans un monde qui n'était pas digne d'elles.

(1) Si le terme de *galant homme* n'existait pas dans la langue française, il aurait fallu l'inventer pour Helvétius; il en était le prototype. Juste, indulgent, sans humeur, sans fiel, d'une grande égalité dans le commerce, il avait toutes les vertus de la société, et il les tenait en partie de l'idée qu'il avait prise de la nature humaine : il ne lui paraissait pas plus raisonnable de se fâcher contre un méchant homme qu'on trouve dans son chemin, que contre une pierre qui ne s'est pas *rangée*. L'habitude qu'il avait contractée de généraliser ses idées et de n'en voir jamais que les grands résultats, en le rendant quelquefois indifférent sur le bien, l'avait rendu aussi le plus tolérant des hommes : mais cette tolérance ne s'étendait que sur les vices particuliers de la société; car, pour les auteurs des maux publics, il les pendait ou les brûlait sans miséricorde. (Grimm, *Correspondance littéraire*, janvier 1772.)

Il aimait assez la dispute, et il avançait des paradoxes pour les voir combattre : il aimait à faire penser ceux qu'il en croyait capables; il disait qu'il allait avec eux *à la chasse des idées*. Il avait les plus grands égards pour l'amour-propre des autres; et il se parait si peu de sa supériorité, que plusieurs hommes d'esprit qui le voyaient beaucoup ont été long-temps sans la deviner. Il craignait le commerce des grands; il avait d'abord avec eux l'air de l'embarras et de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, et c'est la seule passion qu'il ait éprouvée : elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inspiré ses bienfaits; personne ne les a cachés avec plus de soin. Il n'aurait pas donné à ses plaisirs un temps qu'il destinait à l'étude; et, dans sa jeunesse même, lorsqu'il était retiré dans son cabinet, il n'était permis de l'interrompre qu'aux malheureux.

Nota. Dans cet Essai sur les ouvrages d'Helvétius, Saint-Lambert ne fait mention que des trois principaux : le Livre *de l'Esprit*, celui *de l'Homme*, et le *Poëme du Bonheur*. On doit depuis à M. François de Neufchâteau la connaissance d'une épître sur *l'Orgueil et la Paresse de l'Esprit*, dont Helvétius a soumis à Voltaire trois leçons successives; et *le Magasin encyclopédique* (1814) a publié une épître sur *l'Amour de l'Étude*, adressée à madame du Châtelet par *un élève de Voltaire*, avec des notes du maître : ces deux pièces sont évidemment d'Helvétius. Les *Progrès de la Raison dans la recherche du vrai*, publiés pour la première fois dans une édition de Londres, en 1777, et l'*Essai sur le Droit et les Lois politiques du gouvernement*, inséré en l'an IV dans *la Décade philosophique*, lui ont été

attribués; et l'on y retrouve en effet les mêmes principes et la même force de style; cependant on ne pourrait affirmer qu'ils soient réellement de lui.

M. Pierre Didot a joint à l'édition des *OEuvres de Montesquieu* qu'il a publiée en 1795, les notes qu'Helvétius avait tracées en marge d'un exemplaire de *l'Esprit des Lois*.

M. Firmin Didot possède un exemplaire précieux des *OEuvres de Voltaire*, qui, outre les additions et corrections de la main de Voltaire lui-même, est chargé de notes au crayon de la main d'Helvétius. L'édition est celle d'Amsterdam, 1739, et ne forme que quatre volumes *in*-8°. Dans le premier volume, qui contient *la Henriade*, on trouve en marge beaucoup de traits de crayon; mais on n'a pas la clef du système qu'Helvétius s'était fait pour distinguer ces marques, qui tombent ordinairement sur les idées les plus saillantes et sur les plus beaux vers. Quelquefois des critiques sont écrites en toutes lettres; mais la plupart ne sont plus lisibles. On voit, par les coups de crayon en marge de la tragédie de *Brutus*, contenue dans le tome second, l'admiration qu'Helvétius avait pour les grands sentimens développés dans cette pièce. *La Mort de César*, dans le troisième volume, donne lieu à la même observation. Les premiers et derniers feuillets de chacun des volumes sont écrits au crayon, de la main d'Helvétius; mais à peine peut-on en déchiffrer quelques lignes.

Ces notes et ces remarques, du plus vif intérêt lorsqu'elles sont jointes aux ouvrages auxquels elles ont rapport, n'en présenteraient aucun si on les imprimait séparément.

LE BONHEUR,

POËME ALLÉGORIQUE.

AVERTISSEMENT.

La poésie avait beaucoup occupé Helvétius dans sa jeunesse. A vingt ans, il avait fait une tragédie de la conjuration de Fiesque, qui donna à Voltaire l'espérance d'un grand talent. Il avait aussi composé plusieurs épîtres en vers sur différens sujets de philosophie. Voltaire voulut lui servir de guide; et l'on voit dans la correspondance de ces deux hommes célèbres, d'un côté la confiance et la docilité d'un élève qui connaît l'importance des avis, et de l'autre le zèle intéressé d'un grand maître qui se passionne pour un mérite naissant, et qui cherche à nourrir l'enthousiasme d'un jeune homme qui le consulte avec franchise. Cette correspondance n'a fini qu'avec la vie d'Helvétius : sa dernière lettre à Voltaire n'est datée que de quelques mois avant sa mort.

Il avait alors cessé de travailler à son Livre *de l'Homme*, et voulait reprendre son poëme *du Bonheur*, auquel il avait renoncé dès l'âge de vingt-cinq ans pour se livrer tout entier à la philosophie. Ses amis, qui avaient été frappés de quelques beautés de cet ouvrage, le pressaient de le revoir, et d'achever beaucoup de morceaux qu'il n'avait qu'esquissés. Il en refit quelques-uns qui sont les plus beaux de son poëme. Avant d'aller plus loin, et pour mieux pressentir le goût du public sur un talent qu'il avait négligé depuis long-temps, il voulut avoir l'avis de Voltaire qui ne l'avait jamais flatté : il lui envoya des morceaux qu'il avait refaits, et mourut avant la réponse.

Son poëme devait d'abord avoir six Chants. C'est effectivement en six Chants qu'il fut imprimé aussitôt après sa mort, sur un manuscrit mal en ordre resté depuis vingt ans en des mains étrangères. Il importe peu de savoir comment il fut publié ainsi défiguré. Helvétius ne l'a retouché que pendant les deux derniers mois de sa vie; et cette édition est exactement conforme à son dernier manuscrit.

PRÉFACE [1].

Le bonheur est l'objet des désirs de tous les hommes, et non pas de leurs réflexions. En le cherchant sans cesse, ils s'instruisent peu des moyens de l'obtenir, et il ne leur a fait faire jusqu'à présent que quelques maximes, quelques chansons, et peu d'ouvrages.

Les philosophes de l'antiquité s'occupaient beaucoup de cet objet important; mais ils ont donné plus de phrases que d'idées. Il y a bien de l'esprit dans les traités *de Vitâ beatâ*, *de Tranquillitate animi*, de Sénèque, et très-peu de philosophie.

Les moralistes modernes soumis à la superstition, qui ne peut régner sur l'homme qu'autant qu'elle le rabaisse et l'épouvante, ont fait la satire de la nature humaine, et non son histoire; ils promettent de la peindre, et ils la défigurent : ils exilent le bonheur dans le ciel, et ne supposent pas qu'il habite la terre. C'est par le sacrifice des plaisirs qu'ils nous proposent de mériter ce bonheur, qu'ils ont placé au-delà de la vie. Chez eux le présent n'est rien, l'avenir est tout; et dans les plus belles parties du monde, la science du salut a été cultivée aux dépens de la science du bonheur.

Quelques philosophes modernes ont fait de petits traités sur le bonheur; les plus célèbres sont ceux de Fontenelle et de Maupertuis.

Fontenelle, qui n'a été long-temps qu'un bel-esprit, n'était pas encore philosophe quand il a fait son traité. Il ne savait pas alors généraliser ses idées; il répand dans son ouvrage quelques vérités utiles et finement aperçues; mais il arrange son système pour son caractère, ses goûts et sa situa-

(1) Cette Préface du *Poëme du Bonheur* est de Saint-Lambert; elle précédait son *Essai sur la vie et les ouvrages d'Helvétius*, qui fut d'abord imprimé en tête de ce poëme.

tion. Dans ce système, les âmes sensibles ne trouvent rien pour elles : il apprend peu de choses sur la manière de rendre le bonheur plus général, et nous dit seulement comment Fontenelle était heureux.

Maupertuis, esprit chagrin et jaloux, malheureux, parce qu'il n'était pas le premier homme de son siècle; Maupertuis, avec le secours de deux ou trois définitions fausses, en donnant nos désirs pour des tourmens, le travail pour un état de souffrance, nos espérances pour des sources de douleur, nous représente comme accablés sous le poids de nos maux. Selon lui, l'existence est un mal; et, en dissertant sur le bonheur, il paraît tenté de se pendre.

Après ces tristes et vains raisonneurs, et d'autres dont nous ne parlerons pas, on doit entendre avec plaisir un vrai philosophe, un homme aimable, aimé, et heureux, parler du bonheur; et nous pensons que le public ne verra pas sans intérêt l'esquisse que nous lui présentons.

On y trouve une saine philosophie, de grandes idées, des tableaux sublimes, de la verve, de l'énergie, une foule d'images et de vers heureux. Si le plan ne se trouve pas exactement rempli, s'il y a de fréquentes négligences dans les détails, quelques tours, quelques expressions prosaïques, si l'harmonie n'est pas toujours assez variée et assez vraie, ces défauts sont expiés par des beautés de la première classe. Une partie de ces défauts se trouve dans le poëme de Lucrèce, rempli d'ailleurs d'une fausse philosophie; et cependant ce poëme a franchi avec gloire le long espace de vingt siècles.

Lucrèce et Helvétius sont morts avant d'avoir achevé leurs poëmes. Nous espérons que le Français sera traité avec la même indulgence que le Romain a obtenue de son siècle et de la postérité. Il la mérite par cet amour de l'humanité, ce désir du bonheur des hommes qui est répandu dans cet ouvrage, comme dans ses deux autres, et qui anima l'auteur dans tout le cours de sa vie.

LE BONHEUR,

POËME ALLÉGORIQUE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Le poète cherche dans quel état et dans quelle sorte de biens la nature a placé le bonheur. Il interroge la Sagesse, qui lui montre les avantages et les inconvéniens de ce que l'homme appelle des biens. D'abord les plaisirs de l'amour : ils rendent l'homme heureux pendant quelques momens : mais le dégoût et l'ennui les suivent ; et ceux qui se sont abandonnés à ces plaisirs se trouvent, dans un âge avancé, sans ressource pour le bonheur. La Sagesse lui montre les plaisirs et les troubles de l'ambition, ses ravages et ses crimes. Le poète conclut que, si les grandeurs sont une source de plaisirs, elles donnent encore moins le bonheur que les voluptés des sens.

Plongé dans les ennuis, l'homme, disais-je un jour,
Est-il donc au malheur condamné sans retour?
Quels vents impétueux, ô puissante Sagesse,
De l'île du Bonheur me repoussent sans cesse!
Que d'écueils menaçans en défendent les bords!
Oh! si tous les mortels, jetés loin de ses ports,
Errent au gré des vents et sans mâts et sans voiles,
Si leur vaisseau perdu méconnaît les étoiles,
Viens me servir de guide. Eh! que puis-je sans toi?
J'ai cherché le bonheur; il a fui loin de moi.
Séduit par une longue et trop vaine espérance,
J'erre dans les détours d'un labyrinthe immense.

Est-ce dans les plaisirs, est-ce dans la grandeur,
Que l'homme doit poursuivre et trouver le bonheur?
Sagesse, c'est à toi de résoudre mes doutes :
De la félicité tu peux m'ouvrir les routes.
Je dis : un doux sommeil appesantit mes yeux;
Et, descendu soudain de la voûte des cieux,
Un songe bienfaiteur, dans l'azur d'une nue,
Présente à mes regards la Sagesse ingénue.
Simple dans ses discours, aimable en son accueil,
Elle n'affecte point un pédantesque orgueil;
D'une fausse vertu dédaignant l'imposture,
Elle-même applaudit aux leçons d'Épicure :
Indulgente aux humains, de sa paſsible cour
Elle n'écarte point et les Jeux et l'Amour.
Mortel! je viens, dit-elle, apaiser tes alarmes;
De tes humides yeux je viens sécher les larmes,
T'apprendre qu'au hasard tu diriges tes pas,
Et cherches le bonheur où le bonheur n'est pas.
Je me trouve à ces mots au centre d'un bocage;
Une onde vive et pure en rafraîchit l'ombrage;
Sous un berceau de myrte est un trône de fleurs
Dont l'art a nuancé les brillantes couleurs.
Là, du chant des oiseaux mon oreille est charmée;
Là, d'arbustes fleuris la terre est parfumée;
Leurs esprits odorans, leur ombre, leur fraîcheur,
Tout invite à l'amour et mes sens et mon cœur;
Dans ces lieux enchantés tout respire l'ivresse.
C'est ici, dit mon guide, où règne la mollesse.
Je la vois : que d'attraits à mes regards surpris!
Les roses de son teint en animent les lis;
Son corps est demi-nu, sa bouche demi-close;
Sur l'albâtre d'un bras sa tête se repose;
Et, tandis que son œil, qu'enflamme le désir,
Sur son sein palpitant appelle le plaisir,
Des zéphirs indiscrets l'haleine caressante

Soulève son écharpe et sa robe flottante.
Sa coquette pudeur, aux transports des amans,
Oppose ces dédains, ces refus agaçans,
Ces cris entrecoupés, cette faible défense,
Qui, flattant leur espoir et provoquant l'offense,
Au désir enhardi permet de tout tenter.

Quel nouveau charme ici me force à m'arrêter?
Des nymphes, en chantant l'amour et son délire,
Trop jeunes pour jouir, s'exercent à séduire.
L'une d'un pied léger suit un faune amoureux,
Et ses rapides pas ont devancé mes yeux.
En déployant ses bras balancés par les grâces,
L'autre entraîne en riant son amant sur ses traces :
Modeste dans ses vœux, il demande un baiser
Qu'elle laisse ravir et feint de refuser.
Aux pieds d'Omphale, ici, je vois filer Alcide;
Plus loin, Renaud, conduit sous le berceau d'Armide,
S'applaudit dans ses bras de l'oubli du devoir.
Il ne voit point encor le magique miroir
Qui doit, en lui montrant sa honte et sa faiblesse,
L'arracher pour jamais des bras de la Mollesse.

De son trône ombragé par un feuillage épais,
L'œil découvre des bois partagés en bosquets;
Arène des plaisirs, voluptueux théâtre,
Où, variant ses jeux, la vive Hébé folâtre.
Là, conduit par les Ris, je m'avance, et je vois
Des belles s'enfoncer dans l'épaisseur d'un bois,
Fuir le jour, et tomber sur un lit de fougère.
Leurs appas sont voilés d'une gaze légère,
Obstacle au doux plaisir, mais obstacle impuissant :
Le voile est déchiré, l'amour est triomphant;
L'amant donne et reçoit mille baisers de flamme,
Sur sa brûlante lèvre il sent errer son âme,
Et mon œil attentif voit, au sein du plaisir,
De charmes ignorés la beauté s'embellir.

Plus loin, près d'un ruisseau, sont les jeux de la lutte,
C'est là qu'à son amant une amante dispute
Ce myrte, ces faveurs que sa main veut ravir.
Je les vois tour à tour s'approcher et se fuir.
La nymphe cède enfin sur l'arène étendue.
Que de secrets appas sont offerts à la vue!
Aux prières, aux cris, sa pudeur a recours:
Vains efforts! le ruisseau réfléchit leurs amours.
Vainement la naïade en ses grottes profondes
Dérobe ses beautés sous le cristal des ondes;
L'amour plonge, l'atteint, l'embrasse dans les flots,
Et le feu du désir s'allume au sein des eaux.
Dans ces lieux, de jouir tout s'occupe sans cesse.
C'est ici que l'Amour, prolongeant son ivresse,
Découvre un nouvel art d'irriter les désirs,
Et d'y multiplier la forme des plaisirs.
Je le sens, dis-je alors, tout sage est sybarite.
Cherche-t-on le bonheur? c'est ici qu'il habite.
Reine de ces beaux lieux, je suis à vos genoux;
Prêtresse du plaisir, je me consacre à vous.
Mais déjà les amans, plus froids dans leurs caresses,
Sentent dans ces transports expirer leurs tendresses;
Leurs yeux ne brillent plus des flammes du désir,
Et les langueurs en eux succèdent au plaisir.
Au sein des voluptés, je le vois, ô Sagesse,
Le rapide bonheur n'est qu'un éclair d'ivresse.
Eh quoi! pour ranimer les besoins satisfaits,
La beauté n'aurait plus que d'impuissans attraits!
Quoi! ces myrtes flétris ne jettent plus d'ombrage!
Regarde, dit mon guide, au fond de ce bocage;
Vois ce cortége affreux de regrets, de douleurs,
Et les ronces déjà croître parmi les fleurs.
Quand Hébé disparaît, le ciel ici n'envoie
Que des chagrins cuisans sans mélange de joie;
Et ce temple où ton œil cherche encor le bonheur,

Assiégé de dégoûts, n'est qu'un séjour d'horreur.
Quand le plaisir s'enfuit, en vain on le rappelle.
La flamme de l'amour ne peut être éternelle.
C'est en vain qu'un instant sa faveur te séduit;
Le transport l'accompagne, et le dégoût le suit.
Hébé fuit à l'instant. Déjà sur ces bocages
Borée au front neigeux rassemble les nuages;
Et, sur un char obscur transporté par les vents,
Le froid Hiver détruit le palais du Printemps.
De son rameau flétri la feuille est détachée,
L'onde se consolide, et l'herbe desséchée
Implore, mais en vain, le dieu brillant du jour.
Sur le trône où régnaient la Mollesse et l'Amour,
Que vois-je? c'est l'Ennui, monstre qui se dévore,
Qui se fuit en tout lieu, se retrouve et s'abhorre.
Le front environné d'un rameau de cyprès,
Il voit auprès de lui, poussant de vains regrets,
Les amans malheureux qu'aucun transport n'enflamme
Sonder avec effroi le vide de leur âme.
Déjà l'Infirmité, les yeux éteints et creux,
Le corps moitié courbé sur un bâton noueux,
A de l'âge caduc hâté le lent outrage,
Et de son doigt d'airain sillonné leur visage.
Ils invoquent la Mort, espoir du malheureux;
Et la trop lente Mort se refuse à leurs vœux.
Ici, je le vois trop, le bonheur n'est qu'une ombre;
C'est l'éclair fugitif au sein d'une nuit sombre.
Sybarite, pourquoi ces regrets impuissans?
Quoi! les plaisirs passés sont tes malheurs présens!
Il pouvait être heureux, répliqua la Sagesse.
Que l'amour de plaisirs eût semé sa jeunesse!
L'amour est un présent de la divinité,
L'image de l'excès de sa félicité.
Il pouvait en jouir; mais il devait, en sage,
Se ménager dès lors des plaisirs de tout âge.

Que lui servent, hélas! ces regrets superflus?
L'inutile remords n'est qu'un malheur de plus.
Mais s'il est des instans où, plein de sa tendresse,
Un amant en voudrait éterniser l'ivresse,
En fut-il un jamais où, libre de désir,
L'ambitieux voulût s'arrêter pour jouir?
La grandeur qu'il obtient toujours porte avec elle
L'impatient espoir d'une grandeur nouvelle.
De cet espoir rempli naît un désir nouveau;
Et d'espoir en espoir il arrive au tombeau.
A ces mots, entraîné par la main qui me guide,
Je me sens transporté dans une plaine aride.
Là s'élèvent des monts couverts de toutes parts
De débris et de morts confusément épars.
Leur croupe ravagée et leurs superbes faîtes
Sont frappés de la foudre et battus des tempêtes.
Quel effroi me saisit! quels cris tumultueux!
Par quel espoir guidé sur ces monts orageux
Ce héros tente-t-il d'escalader leurs cîmes?
Quel est ce roc altier environné d'abîmes
Qui sort d'entre ces monts et monte jusqu'aux cieux?
O mortel, c'est ici que les ambitieux,
Étouffant le remords et sa voix importune,
Viennent à prix d'honneur conquérir la fortune,
Revêtir leur orgueil de ces biens apparens,
De ces titres pompeux qu'idolâtrent les grands,
De ces bandeaux sacrés, de ce pouvoir suprême,
Fantôme du bonheur, et non le bonheur même.
Au pied de ce rocher, sur ces débris épars,
Tu vois l'ambition porter des yeux hagards.
Ce monstre errant sans cesse aux bords de ces abîmes,
Rongé par les chagrins, escorté par les crimes,
Troublé par le présent, rarement y peut voir
L'avenir embelli des rayons de l'espoir:
La crainte prévoyante, à travers les ténèbres,

Le lui montre éclairé par des lueurs funèbres.
Il se hait, il se fuit : souvent, pour le punir,
Le ciel lui rend présens tous les maux à venir.
O folle Ambition, poursuivait la Sagesse,
Déjà gronde sur toi la foudre vengeresse.
Lorsque la Trahison, la Fourbe et les Fureurs
Ont aplani pour toi la route des grandeurs,
Au trône où tu t'assieds, tu portes les alarmes;
J'y vois ton voile d'or inondé de tes larmes.
Elle dit, et j'entends sur ces monts caverneux
L'Ambition pousser des hurlemens affreux.
Avec un bruit pareil au long bruit du tonnerre,
Ses cris sont répétés aux deux bouts de la terre.
Tous les ambitieux accourant à sa voix,
Par trois chemins divers s'avancent à la fois.
Les premiers, précédés de la pâle Épouvante,
Le bras ensanglanté, la tête menaçante,
Marchent en décochant les flèches du trépas.
La Désolation se roule sur leurs pas;
L'Esclavage les suit, traînant ses lourdes chaînes,
Et conjurant la Mort de terminer ses peines.
Cette plaine à tes yeux présente les guerriers
Que la victoire a ceints de coupables lauriers.
Fléaux du monde entier, ses maux sont leur ouvrage.
Mais quels tristes accens! quel effroi! quel ravage!
De palais, de hameaux et de moissons couverts,
Les champs à leur aspect se changent en déserts.
Ici, vois la Terreur, à l'œil fixe, au teint blême,
Qui fuit, s'arrête, écoute, et s'effraie elle-même.
Plus loin, c'est la Fureur, la froide Cruauté,
Qui de leurs pieds d'airain foulent l'Humanité;
L'aveugle Désespoir, qui, nourri pour la guerre,
Le bras nu, l'œil troublé, court, combat et s'enferre.
Vois ces fiers conquérans, ces superbes Romains,
Sous le poids de leur gloire oppresser les humains;

Vois leurs pas destructeurs marqués par le carnage,
Les remparts enflammés éclairant leur passage,
Les temples de la Paix tombant à leurs regards,
Et les Arts éperdus fuyant de toutes parts.
Tels sont donc les mortels dont la terre en silence
Adore les décrets, révère la puissance!
Partout on leur construit des tombeaux fastueux,
D'un pouvoir qui n'est plus monumens orgueilleux;
On les élève au ciel, l'univers les admire :
Avec ses destructeurs c'est ainsi qu'il conspire,
Et qu'en déifiant les fureurs des héros
L'homme les encourage à des crimes nouveaux.
O toi, d'un faux honneur imprudemment avide,
Qui dans les champs de Mars consacres l'homicide,
O mortel, puisses-tu mesurer désormais
L'héroïsme des rois au bonheur des sujets!
Mais, plus loin, quelle foule, humble en sa contenance,
Par des sentiers obscurs, jusqu'à ces monts s'avance,
Et veut, en affectant le mépris des grandeurs,
Par ce mépris lui-même arriver aux honneurs!
Quel monstre les conduit! la sombre Hypocrisie,
Aux crimes, à la honte, aux remords endurcie,
Qui se jouant de Dieu feint de le respecter,
Qui dans tous ses forfaits ose encor l'attester,
Pour marcher au pouvoir rampe dans la poussière,
Et cache son orgueil sous la cendre et la haire.
Des aveugles mortels ce monstre respecté,
Règne par l'imposture et la stupidité,
Par la crainte d'un Dieu qu'en secret il blasphème,
Par la crédulité qui s'aveugle elle-même.
Il guide sur ces monts d'autres ambitieux :
Implacable en sa haine, il écarte loin d'eux
La tendre Charité, qui, brûlant d'un saint zèle,
Rend aux humains l'amour que les dieux ont pour elle.
De toutes les vertus zélé persécuteur,

La paix est sur son front, la guerre est dans son cœur :
Avec horreur le ciel, et le voit et l'écoute.
Mais détourne la vue, et vois, par cette route,
Sur ce même rocher gravir ce courtisan,
Au palais d'un vizir caméléon changeant,
Qui, rampant à la cour, dédaigneux à la ville,
Perfide à ses amis, à l'état inutile,
Et fier du joug des rois qu'il porte avec orgueil,
Attend à leur lever son bonheur d'un coup d'œil.
Que le bonheur souvent est loin du rang suprême!
Vois ce roi sans son faste, et seul avec lui-même :
Le Remords inquiet l'effraie et le poursuit,
S'enferme en ses rideaux, et le ronge en son lit.
Cependant, jusqu'au pied de la roche fatale,
Où gronde le tonnerre, où la fortune étale
Ces titres, ces honneurs, si chers aux préjugés,
Tous les ambitieux s'étaient déjà rangés.
Prêts à l'escalader, ils s'avancent en foule;
La terre sous leurs pas mugit, tremble, s'écroule :
L'un échappe au danger et gravit sur les monts,
L'autre tombe englouti dans des gouffres profonds.
Je vois briller l'acier dans ces mains meurtrières;
Les Séjans orgueilleux frappés par les Tibères;
Les Aarons à leurs pieds renverser les Dathans;
Les Bajazets tomber aux fers des Tamerlans.
Dans mon cœur détrompé tout portait l'épouvante,
L'effroi glaçait mes sens, quand, de sa main puissante,
L'inconstante déesse, un bandeau sur les yeux,
Saisissant au hasard un de ces orgueilleux,
Elle-même le place au plus haut de son trône.
C'est là que sous le dais l'ambitieux s'étonne,
Se plaint d'être à ce terme où son cœur doit sentir
Le malheur imprévu d'exister sans désir.
Eh quoi! dit-il, frappé de terreurs légitimes,
Consumé de remords allumés par mes crimes,

Entouré d'ennemis prêts à me déchirer,
J'aurai donc tout à perdre et rien à désirer!
Oui : ces ambitieux à qui l'on rend hommage,
Sages aux yeux du fou, sont fous aux yeux du sage.
Il vous dira qu'un grand n'est rien sans la vertu;
Que, de quelque splendeur qu'un Dieu l'ait revêtu,
Il n'est à ses regards qu'un léger météore
Qui brille de l'éclat du feu qui le dévore.
Grand, accablé d'ennuis, affaissé sous leur poids,
Tu souffres chaque instant les maux que tu prévois :
Je fuis de tes tourmens le spectacle funeste.
Sagesse, arrache-moi d'un lieu que je déteste.
La terre s'ouvre alors, la mer monte et mugit,
L'Ambition s'envole, et le mont s'engloutit.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Les richesses sont moins des biens réels que le moyen d'en acquérir ; les rechercher pour elles-mêmes, c'est n'en pas connaître l'usage. Le riche ignorant éprouve l'ennui, le mépris des hommes à talens, des savans. Il ne faut point de connaissances dans une fortune bornée ; la nature indique les jouissances. Il faut des lumières pour jouir d'une grande fortune, qui ne serait qu'à charge si elle ne donnait de nouveaux goûts. Recherchez donc le commerce des philosophes et des savans : apprenez à penser avec eux, en vous défiant de leurs systèmes. Les Stoïciens ont placé le bonheur dans le calme d'une âme impassible ; état chimérique dont l'orgueil veut persuader l'existence sans en être persuadé lui-même.

Si l'amour, ses plaisirs, le pouvoir, la grandeur,
N'ouvrent point aux mortels le temple du Bonheur,
Faudra-t-il le chercher au sein de la richesse ?
On ne l'y trouve point, répliqua la Sagesse.
La richesse n'est rien : ses stériles métaux
N'enferment en leur sein ni les biens ni les maux.
L'or a sans doute un prix qu'il doit à son usage :
Échange du plaisir entre les mains du sage,
Dans celles de l'avare il l'est du repentir.
Sans attraits pour les arts, de quoi peut-il jouir ?
Non, ce n'est pas pour lui que Bouchardon enfante,
Que Rameau prend la lyre, et que Voltaire chante ;
Qu'Uranie a tracé le plan des vastes cieux ;
Que, sur son roc encore aride et nébuleux,
Fontenelle répand les fleurs et la lumière ;
Et qu'au pied d'un ormeau, le front orné de lierre,
Il instruit les bergers à chanter leur plaisir.
L'opulent, accablé du poids de son loisir,

Aux dégoûts, à l'ennui, conduit par l'ignorance,
Cherche en vain le bonheur au sein de l'abondance.
Empressé de jouir, il ne jouit jamais
Que du plaisir grossier des besoins satisfaits.
Son imbécillité croît avec sa richesse.
Ne t'en étonne point, ajouta la Sagesse;
Vil jouet des objets dont il est entouré,
Tout homme à l'ignorance en naissant est livré.
Du don de la pensée a-t-il fait peu d'usage;
Dans son orgueil jaloux s'éloigne-t-il du sage:
A la caducité parvenu sans talent,
Son corps est d'un vieillard, son esprit d'un enfant.
Rien ne chasse l'ennui de son âme inquiète.
Sous ses lambris dorés que fait-il? il végète.
De quelque éclat, mon fils, dont l'or frappe les yeux,
Son possesseur avide est rarement heureux.
Il a peu de vertus. Fastueux, souple et traître,
Tyran avec l'esclave, esclave avec le maître;
Comme l'ambitieux, jaloux de ses rivaux,
Sans avoir ses talens, le riche a ses défauts.
L'un paraît à nos yeux toujours près de sa chute:
L'autre est aux coups du sort peut-être moins en butte;
Mais aux fameux revers s'il est moins exposé,
Plus envié du peuple, il est plus méprisé.
Les dangers que l'on brave ennoblissent les crimes.
Tous les ambitieux passent pour magnanimes.
Plus criminels sans doute, ils sont moins odieux;
La fortune en un jour les perd, nous venge d'eux;
Le sort qui les attend les dérobe à la haine.
Mais quelle est du mortel l'âme libre et hautaine
Qui ne voit les grandeurs que d'un œil de mépris?
Plus le péril est grand, plus, pour un si haut prix,
Chacun portant en soi la semence du crime,
L'excuse dans un autre, et trop souvent l'estime.
Le bonheur n'est donc pas dans des biens superflus

Relégué par le ciel au palais de Plutus.
Où le chercher? disais-je; est-ce auprès de ces sages
Dont le nom est encor respecté par les âges?
La Sagesse me dit : on a vu des mortels,
Jaloux de s'ériger eux-mêmes des autels,
Oser d'un Dieu moteur pénétrer le mystère;
Mais ces sages, mon fils, que l'univers révère,
N'ont été bien souvent que d'adroits imposteurs.
Trop admirés du monde, ils l'ont rempli d'erreurs,
Et fait, dans l'espoir vain d'expliquer la nature,
Sous le nom de Sagesse, adorer l'Imposture.
Un Perse, le premier, se dit ami des dieux,
Ravisseur de la flamme et des secrets des cieux;
Le premier en Asie il assemble des mages,
Enseigne follement la science des sages;
Il peint l'abîme obscur, berceau des élémens,
Le feu, secret auteur de tous leurs mouvemens.
Le grand Dieu, disait-il, sur son aile rapide,
Fendait avant le temps la vaste mer du vide :
Une fleur y flottait de toute éternité;
Dieu l'aperçoit, en fait une divinité.
Elle a pour nom Brama, la bonté pour essence;
Ce superbe univers est fils de sa puissance;
Par lui le mouvement, succédant au repos,
Du pavillon des cieux a couronné les eaux.
Du sédiment des mers le Dieu pétrit la terre.
Les nuages épais, ces foyers du tonnerre,
Sont, par le choc des vents, enflammés dans les airs.
Le brûlant équateur ceint le vaste univers.
Brama du premier jour ouvre enfin la barrière;
Les soleils allumés commencent leur carrière,
Donnent aux vastes cieux leur forme et leurs couleurs,
Aux forêts leur verdure, aux campagnes leurs fleurs.
Ami du merveilleux, faible, ignorant, crédule,
Le mage crut long-temps ce conte ridicule;

Et Zoroastre ainsi, par l'orgueil inspiré,
Égara tout un peuple, après s'être égaré.
Ce fut en ce moment que le Dieu du système
Sur son front orgueilleux ceignit le diadème.
Voilé d'une orgueilleuse et sainte obscurité,
Moins il fut entendu, plus il fut respecté.
Mais de la Perse enfin chassé par la mollesse,
Il traverse les mers, s'établit dans la Grèce.
Il connaît, il a vu la cause en ses effets;
Et la terre et les cieux sont pour lui sans secrets.
Hésiode prétend que sur l'abîme immense
Régnait le sombre Érèbe et l'éternel Silence,
Alors que dans les flancs du chaos ténébreux
L'Amour fut engendré pour commander aux dieux.
Déjà l'antique nuit qui couvre l'empirée
Est par les feux du jour à moitié dévorée.
L'Amour né, tout s'anime et s'arrache au repos;
Le ciel étincelant se courbe autour des eaux;
Thétis creuse le lit des ondes mugissantes;
Et Thitée, au-dessus des vagues écumantes,
Lève un superbe front couronné par les airs.
L'ordre, né du chaos, embellit l'univers.
Ainsi, dans des esprits admirateurs d'eux-mêmes,
L'orgueil de tout connaître enfante des systèmes;
Ainsi les nations, jouets des imposteurs,
Se disputant encor sur le choix des erreurs,
Aux plus folles souvent rendent le plus d'hommages;
Ainsi notre univers, par de prétendus sages,
Tant de fois tour à tour détruit, édifié,
Ne fut jamais qu'un temple à l'erreur dédié.
Hélas! si du savoir les bornes sont prescrites,
Si l'esprit est fini, l'orgueil est sans limites.
C'est par l'orgueil jadis que Platon emporté
Crut que rien n'échappait à sa sagacité.
Du pouvoir de penser dépouillant la matière,

Notre âme, enseignait-il, n'est point une lumière
Qui naisse, s'affaiblisse, et croisse avec le corps;
Substance inétendue, elle en meut les ressorts;
Esprit indivisible, elle est donc immortelle.
L'âme fut tour à tour une vive étincelle,
Un atome subtil, un souffle aérien;
Chacun en discourut, mais aucun n'en sut rien.

Ce n'était point assez; et l'homme, en son audace,
Après avoir franchi les déserts de l'espace,
De l'âme par degrés s'éleva jusqu'à Dieu.
Dieu remplit l'univers, et n'est en aucun lieu;
Rien n'est Dieu, nous dit-il, mais il est chaque chose.
Puis, en longs argumens, il discute, il propose;
Il forme enfin son Dieu d'un mélange confus
D'attributs différens, de contraires vertus.
Trop souvent ébloui par sa fausse éloquence,
Cachant sous de grands mots sa superbe ignorance,
Il se trompe lui-même, et, sourd à sa raison,
Croit donner une idée, et ne forme qu'un son.
Dans les sentiers obscurs d'une science vaine,
Fallait-il perdre un temps que la raison humaine,
Aux premiers jours du monde, aurait employé mieux
A rechercher le vrai qu'à se créer des dieux?
Folle en un esprit faux, éclairée en un sage,
Locke, qu'elle anima, nous en montra l'usage.
Choisissons-le pour maître, et qu'en nos premiers ans
Il guide jusqu'au vrai nos pas encor tremblans.
Locke n'atteignit point au bout de la carrière,
Mais sa prudente main en ouvrit la barrière.
Pour mieux connaître l'homme il le prend au berceau,
Il le suit de l'enfance aux portes du tombeau,
Observe son esprit, voit comment la pensée
Par tous nos sens divers est dans l'âme tracée,
Et combien des savans les dogmes imposteurs,
Combien l'abus des mots, ont enfanté d'erreurs.

D'un bras il abaissa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il limita les champs du pyrrhonisme,
Nous découvrit enfin le chemin écarté
Et le parvis du temple où luit la vérité.
Pénétrons avec lui sous sa voûte sacrée.
Mais quels monstres nombreux en défendent l'entrée!
La Paresse, épanchant le suc de ses pavots,
Engourdit les esprits d'un stupide repos;
Le Système, entouré d'éclairs et de nuages,
En les éblouissant en écarte les sages;
L'odieux Despotisme, entouré de gibets,
Commande à la Terreur d'en défendre l'accès;
La Superstition, du fond d'une cellule,
En chasse, en l'effrayant, l'esprit faible et crédule;
Par ses cris douloureux, le Besoin menaçant
Sur la porte du temple arrête l'indigent;
L'opiniâtre Erreur le cache à la vieillesse,
Et l'Amour en défend l'entrée à la jeunesse:
Mais il s'ouvre aux mortels qui, d'un pied dédaigneux,
Foulant les vains plaisirs, les préjugés honteux,
Attendent leurs succès de leur persévérance,
Et font devant leurs pas marcher l'Expérience.
Elle les a conduits jusqu'à la Vérité;
Les conduit-elle encore à la Félicité?
  D'un astre impérieux la puissance ennemie
Où sème de douleurs le cours de notre vie,
Ou du moins y répand plus de maux que de biens.
Si je veux être heureux, et jamais n'y parviens;
Si je ne puis jouir que de l'espoir de l'être,
Infortunés mortels, je ne sais, mais peut-être
Le bonheur n'est pour vous que l'absence des maux.
  Sans doute qu'endormi dans un parfait repos,
Le sage, inaccessible à l'amour, à la haine,
Riche dans l'indigence, et libre sous la chaîne,
Porte indifféremment la couronne ou les fers.

Sous l'égide stoïque, à l'abri des revers,
Ce mortel doit jouir d'un calme inaltérable;
Que l'univers s'écroule, il reste inébranlable.
 Apprends, dit la Sagesse, à le connaître mieux;
Qui feint d'être insensible est toujours orgueilleux.
Comment peux-tu, trompé par son dehors austère,
Prendre pour sage un fou, superbe atrabilaire,
Qui, sensible aux plaisirs, les fuit pour éviter
Le danger de les perdre et de les regretter;
Qui recherche partout la douleur et l'injure,
Comme les seuls creusets où la vertu s'épure:
Qui, toujours préparé contre un mal à venir,
Se façonne à l'opprobre, et s'exerce à souffrir;
Foule aux pieds la richesse, et, bravant la misère,
Se dévoue aux rigueurs de son destin contraire?
Livrant aux passions de stériles combats,
Vois ces fous insulter aux plaisirs qu'ils n'ont pas;
S'enivrer des vapeurs de leur faux héroïsme;
Apôtres et martyrs d'un morne zénonisme;
Préférer sottement la douleur au plaisir,
Et l'orgueil d'en médire au bonheur d'en jouir.
 Mais par leurs vains discours, comment donc, ô Sagesse,
Ont-ils pu si long-temps tromper Rome et la Grèce?
Ton esprit, reprit-elle, en est-il étonné?
Chez des peuples altiers le stoïcisme est né.
Comme un être impassible il leur peignit son sage;
Il portait sur son front le masque du courage;
Son maintien est farouche, austère, impérieux:
Hélas! en faut-il tant pour fasciner les yeux?
 Vois pousser à l'excès sa feinte indifférence;
Vois comme en tous les temps, séduit par l'apparence,
Et du joug de l'erreur tardif à s'échapper,
L'imbécille univers est facile à tromper.
 A ces mots, je me trouve en une place immense
Qu'un peuple curieux remplit de sa présence.

Là s'élève un bûcher, où, la torche à la main,
Un fier mortel s'assied avec un front serein.
Sur ce bûcher funèbre, où ton œil me contemple,
Peuple, s'écriait-il, apprends, par mon exemple,
Qu'un sage, en tout état, égal en tout aux dieux,
Est calme, indépendant, impassible comme eux :
Rien ne peut l'émouvoir : la dévorante flamme
Qui pénètre son corps n'atteint point à son âme;
La crainte, qui subjugue un coursier indomté,
Qui couche l'ours aux pieds de son maître irrité;
Et courbe un peuple entier au joug de l'esclavage,
Peut tout sur la nature, et rien sur mon courage.
Il dit : à son bûcher lui-même il met le feu.
La foule épouvantée en lui croit voir un dieu;
Elle avance, se presse, elle s'écrie, admire.
Quelle est donc, reprend-il, la terreur que j'inspire?
Que pourrait la douleur contre ma fermeté?
Malgré moi j'admirais son intrépidité;
Son courage féroce étonnait ma faiblesse,
Alors que du bûcher la puissante Sagesse
Écartant cette foule, apaise la clameur.
Le stoïque le voit; il en frémit d'horreur.
A ce coup imprévu sa constance s'étonne;
Il pousse un cri plaintif, sa force l'abandonne :
Son orgueil l'a laissé seul avec la douleur,
Et le dieu disparaît avec l'admirateur.
Égaré, dis-je alors, en ma route incertaine,
J'ai cherché le bonheur, et ma poursuite est vaine.
Sans doute aux passions je devais résister;
Télémaque ou Mentor, les fuir ou les domter.
Non, je n'écoute plus leur trompeuse promesse.
Quel est ce faux bonheur promis dans leur ivresse?
Quelques plaisirs semés dans d'immenses déserts.
Sur leur illusion mes yeux se sont ouverts.
Le transport d'un instant n'est pas le bien suprême;

Quels seraient ces faux biens qu'on poursuit et qu'on aime,
S'ils étaient mieux connus, s'ils étaient comparés
Au trouble, aux noirs soucis dont ils sont entourés?
C'est l'éclair allumé dans le flanc des orages,
Qui d'un jour fugitif sillonne les nuages,
Et dont l'éclat subit répandu dans les cieux
Paraît d'autant plus vif qu'ils sont plus ténébreux.
Sous un ciel éclairé d'une égale lumière
L'heureux doit commencer et finir sa carrière.
Ce bonheur, ô mortels, que nous recherchons tous,
N'est que l'enchaînement des instans les plus doux.
Qui pourra me l'offrir? O divine Sagesse,
Sur les lieux qu'il habite éclairez ma jeunesse.
Nos plaisirs orageux entraînent mille maux.
Le bonheur serait-il un stupide repos?

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

L'homme le plus heureux est celui qui rend son bonheur le moins dépendant des autres, et en même temps celui qui possède plusieurs goûts auxquels il commande : c'est l'homme qui aime l'étude et les sciences. Il est à la fois plus indépendant et plus éclairé. Il est des plaisirs vifs que donne la philosophie, soit celle qui étudie la nature, soit celle qui étudie l'homme. Le philosophe jouit même en se trompant. Il aime l'histoire qui sert à l'étude expérimentale de l'homme. Il ne renonce point aux plaisirs des sens, mais il les maîtrise. La poésie, la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, sont pour lui de nouvelles sources de plaisirs.

Au faîte des grandeurs, au sein de la richesse,
Qui peut tourmenter l'homme et l'agiter sans cesse?
Quel serpent sous les fleurs se glisse auprès de lui?
Ce monstre à l'œil glacé, dit mon guide, est l'Ennui.
Du venin qu'il répand la maligne influence,
Jusque dans son palais dévore l'opulence;
Dans les bras du plaisir, dans le sein des amours,
Son souffle empoisonné ternit les plus beaux jours.
Quel remède à ce mal? sans doute c'est l'étude,
Plaisir toujours nouveau qu'augmente l'habitude.
Aux charmes qu'elle t'offre abandonne ton cœur;
En elle reconnais la source du bonheur;
En elle viens puiser ce plaisir dont l'usage
Convient à tout état, en tous lieux, à tout âge;
Plaisir vrai dont le sage a la semence en lui.
Malheur à l'insensé qui, l'attendant d'autrui,
Et qui, de la fortune ignorant le caprice,
De son bonheur sur elle a fondé l'édifice,
L'a mis dans les grandeurs, dans le faste et les biens!

Pour rivaux il aura tous ses concitoyens.
Vers des monts escarpés à ces mots elle avance.
Sur leur cime je vois le Doute, le Silence,
La Méditation à l'œil perçant et vif,
La sage Expérience au regard attentif:
Ensemble ils assuraient par des travaux immenses,
Les nouveaux fondemens du palais des sciences:
Ils y portaient déjà le jour des vérités.
Ces monts par des mortels seraient-ils habités?
Que vois-je à leur sommet? Des sages, reprit-elle.
Ils s'abreuvent ici d'une joie immortelle;
A leur puissante voix la nature obéit;
Son voile est transparent à l'œil de leur esprit;
D'un pas ils ont franchi la borne qui sépare
Le vrai le plus commun d'un vrai fin et plus rare;
Dans les secrets du ciel leurs yeux ont su percer;
Des effets à leur cause ardente à s'élancer,
Leur raison a détruit le règne des prestiges;
A leurs sages regards il n'est plus de prodiges:
Semblables à des dieux, ils ont pesé les airs,
Mesuré leur hauteur, cintré notre univers,
A d'uniformes lois asservi la nature.
Dans la variété que forme sa parure,
Dans l'abîme des eaux, sur les monts, dans les cieux,
Que de secrets profonds ne s'offrent qu'à leurs yeux!
L'un examine ici quelles forces puissantes
Suspendent dans l'éther ces étoiles errantes:
Comment, en débrouillant l'immobile chaos,
L'attraction rompit les chaînes du repos.
Cet autre a rallumé les flambeaux de la vie;
De la rapide mort la course est ralentie;
L'art émousse déjà le tranchant de sa faux,
Et le temps est plus lent à creuser les tombeaux.
Plus loin, reconnais-tu ces âmes courageuses
Qui fendirent du nord les ondes paresseuses,

Ces flots qui, soulevés et durcis par les vents,
Surnagent sur les mers en rochers transparens?
Dans ces tristes climats où leur gloire se fonde,
Sur un axe plus court ils suspendent le monde.
Que leurs vastes travaux étonnent mon esprit!
Je sens qu'à leur aspect mon âme s'agrandit.
Ici je pourrai donc épier la nature,
Percer de ses secrets la profondeur obscure!
Je pourrai donc enfin rencontrer le bonheur!
N'eussé-je qu'un seul goût, il suffit à mon cœur.
Un doute cependant me saisit et m'accable:
L'erreur est de nos maux la source inépuisable;
Elle s'ouvre un accès dans le plus grand esprit:
C'est l'onde qui partout et filtre et s'introduit.
On la vit autrefois chez les Romains, en Grèce,
Subjuguer dans Zénon, et charmer dans Lucrèce.
Le plus sage est trompé: souvent la vanité
Doit mêler des ennuis à sa félicité.
Mais Descartes m'entend: J'ai, me dit-il, moi-même,
Marché les yeux couverts du bandeau du système,
Remplacé par l'erreur les erreurs d'un ancien,
Bâti mon univers sur les débris du sien.
Dois-je m'en affliger? J'errai, mais comme un sage;
Et j'ai du moins marqué l'écueil par mon naufrage.
Il faut, dit Mallebranche, en faire ici l'aveu;
L'on ne vit rien en moi quand je vis tout en Dieu.
Si je n'étincelai que de fausses lumières,
Et si Locke a flétri mes lauriers éphémères,
Instruit par mes erreurs, il m'a pu devancer:
C'est par l'erreur qu'au vrai l'homme peut s'avancer.
Si je me suis trompé, si ma raison esclave
Des préjugés du temps ne put briser l'entrave,
Pardonne, ô vérité; quand j'en reçus la loi,
Je ne t'offensais pas, je les prenais pour toi.
Il dit: et j'aperçois plusieurs d'entre les sages,

Qui mêlent en riant sous des épais feuillages
Les voluptés des sens aux plaisirs de l'esprit.
Quel est sous ces berceaux le dieu qui les conduit?
L'Amour a-t-il quitté les bosquets d'Idalie
Pour les arides monts où se plaît Uranie?
Les sages voudraient-il se bannir de ces lieux?
Non : mais, dit la Sagesse, ils sont dans l'âge heureux
Où le dieu de l'amour les brûle de ses flammes :
Doivent-ils, chastes fous, les éteindre en leurs âmes?
Ma main entrelaça dans le sacré vallon,
Le myrte de Vénus aux lauriers d'Apollon.
L'Amour est un des dieux à qui je rends hommage :
C'est le tyran d'un fou, mais l'esclave d'un sage;
Il donne à l'un des fers, à l'autre des plaisirs.
Ici, des sens, du cœur, maîtrisant les désirs,
L'heureux Anacréon, guidé par la Sagesse,
Des roses du plaisir colore sa maîtresse,
Dévoile ses beautés, et célèbre l'Amour.
Chantre voluptueux, il règne en ce séjour.
« Jouissez des beaux jours que le printemps fait naître :
» La fleur à peine éclose est prête à disparaître.
» En vos cœurs, nous dit-il, que l'heureux souvenir
» D'un plaisir qui s'éteint y rallume un désir.
» Causez avec Zénon, dansez avec les Grâces.
» Puisse l'Amour folâtre, empressé sur vos traces,
» De son ivresse en nous prolonger les instans!
» Voyez ce papillon, au retour du printemps,
» Comme il voltige autour d'une rose nouvelle,
» Se balance dans l'air, suspendu sur son aile,
» Contemple quelque temps sa forme et ses couleurs,
» Et vole sur son sein pour ravir ses faveurs.
» Ainsi lorsque l'aurore, éclairant l'hémisphère,
» Vient rendre à la beauté le don heureux de plaire,
» Ce papillon c'est moi, la rose c'est Doris.
» Admirant de son sein l'incarnat et les lis,

» Mon avide regard contemple avec ivresse
» Son beau corps arrondi des mains de la Mollesse.
» Ne puis-je du désir modérer les fureurs?
» Je vole entre ses bras et ravis ses faveurs.
» Dans l'excès du plaisir nos âmes semblent croître,
» S'unir, se pénétrer, et ne former qu'un être.
» Mourons et renaissons sur l'autel des amours.»
Peux-tu, dis-je, ô Sagesse, écouter ces discours?
Des fausses voluptés tel serait le langage.
Non, ce n'est point ici la demeure du sage;
Et le remords toujours mêle dans notre sein
Au nectar du plaisir le poison du chagrin.
L'Ennui, qui dans tout lieu poursuit le sybarite,
N'entre point, reprit-elle, au séjour que j'habite;
Et, quand la jouissance attiédit ses désirs,
Le sage en d'autres lieux cherche d'autres plaisirs.
Apprends de moi qu'un goût, alors qu'il est unique,
Se change en passion, et devient tyrannique;
Que la variété rend vif un plaisir doux.
Un homme a-t-il en soi rassemblé plusieurs goûts:
S'il en perd un, sa perte est pour lui moins sensible.
En achevant ces mots, un pouvoir invincible
M'a déjà transporté près d'un vaste palais.
Ses abords sont couverts par un nuage épais;
On n'aperçoit au loin que ruines antiques;
Des débris entassés en forment les portiques,
Et ce palais, fameux par son antiquité,
Est bâti par la Fable et par la Vérité.
Là, les crayons en main, la muse de l'histoire
Éternise des morts ou la honte ou la gloire.
Le sage la consulte, et, d'un œil curieux,
Voit comment l'amour-propre, en tous temps, en tous lieux,
Père unique et commun des vertus et des crimes,
Creusa de nos malheurs et combla les abîmes;
Forma des citoyens, les soumit à des rois;

Fit, rompit, resserra le nœud sacré des lois;
Éteignit, ralluma les flambeaux de la guerre,
Et mut diversement tous les fils de la terre.
Des antiques Romains l'autre observant les mœurs,
Et leur férocité, germe de leurs grandeurs,
Voit chez eux aux vertus succéder la richesse,
Voit ce peuple vainqueur vaincu par la mollesse,
Et son trône, construit du trône de cent rois,
S'écrouler tout à coup affaissé sous son poids.
Quelques-uns, moins amis d'une étude profonde,
Parcouraient d'un coup d'œil tous les siècles du monde,
Qui, semblables aux flots l'un sur l'autre roulans,
Paraissaient s'abîmer dans le gouffre du temps,
Et, dans leur cours rapide, entraîner et détruire
Les arts, les lois, les mœurs, les rois et leur empire.
Hélas! disait l'un d'eux, tout passe et se détruit :
Hâtons-nous de jouir, tout nous en avertit.
Homme insensé! pourquoi, si les mains éternelles
Aux siècles comme aux jours ont attaché des ailes,
Pourquoi fuir les plaisirs, t'épuiser en projets,
Et poursuivre des biens que tu n'atteins jamais?
Que mon âme, lui dis-je, est surprise et ravie!
S'il est beau d'observer, sur les monts d'Uranie,
Les ressorts employés pour mouvoir l'univers,
De nombrer les soleils suspendus dans les airs,
De voir, de calculer quelle force les guide,
Les fait flotter épars dans l'océan du vide;
Comment, des vastes cieux peuplant la profondeur,
Tant d'astres différens de forme et de grandeur,
Jetés comme au hasard dans cet espace immense,
Par la loi de Newton s'y tiennent en balance;
Est-il moins beau de voir quels ressorts éternels
Et quel agent commun meuvent tous les mortels;
De dévoiler des temps l'obscurité profonde,
D'observer l'amour-propre aux premiers temps du monde;

De le voir en nos cœurs créer les passions,
Éclairer les humains, former les nations;
Contre l'outrage ici déchaîner la vengeance;
Là contre l'assassin cuirasser la prudence,
Et forger de sa main la balance des lois,
La chaîne de l'esclave et le sceptre des rois;
De voir les nations tour à tour sur la terre
S'illustrer par leurs lois, par les arts, par la guerre;
D'examiner les mœurs dans chaque état naissant,
De prévoir sa grandeur ou son abaissement;
D'en découvrir la cause encore imperceptible;
Et, d'un œil prophétique à qui tout est visible,
De se rendre présens les siècles à venir?
Qu'en ces lieux, ô Clio, tu m'offres de plaisir!
Non: jamais sur ces monts la célèbre Uranie
A de plus grands objets n'éleva mon génie.
Sagesse, en ce moment je suis deux fois heureux:
J'unis deux goûts divers. Cependant à mes yeux
Le temple du Bonheur ne s'offre point encore.
Sans doute un dieu l'habite. Est-ce en vain qu'on l'implore?
De ma félicité le ciel est-il jaloux?
Pourquoi le serait-il? Créé pour tous les goûts,
Non, tu n'es point heureux autant que tu peux l'être;
Chaque instant, ô mon fils, ton bonheur peut s'accroître:
Viens, il te reste encor des plaisirs à sentir:
La carrière des arts à tes yeux va s'ouvrir.
Je me trouve à ces mots au milieu d'une plaine.
Dans un cercle argenté que forme l'Hypocrène
Est un bois de palmiers qui se voûte en berceaux,
Et dont l'art bienfaiteur a tissu les rameaux.
De leurs fronts reverdis descend un frais ombrage;
Mille festons de fleurs suspendus au feuillage
Y parfument au loin les haleines des vents.
Quelles mains ont créé ces palais du printemps?
Pour qui tous ces autels? quelle est cette déesse?

L'Imagination, répliqua la Sagesse,
Qui peut rouvrir encor les gouffres du chaos,
Et produire à son gré cent univers nouveaux.
Son œil perce au-delà du monde qu'elle embrasse;
Elle franchit d'un saut et le temps et l'espace.
C'est elle qui courba tous les cercles des cieux,
Qui bâtit l'empyrée, et créa tous les dieux;
Qui, perçant par l'Etna jusqu'au séjour des âmes,
Y creusa le Tartare, en alluma les flammes;
Puis, de là remontant à la clarté du jour,
Danse avec les Sylvains, folâtre avec l'Amour;
Au retour du printemps chante Zéphire et Flore,
Et les prés émaillés des perles de l'Aurore.
Ici, le Jugement, à ses côtés assis,
La domte, la dirige en ses essorts hardis:
Aux œuvres du génie avec elle il préside.
Dans ces divers bosquets où le destin te guide
J'ai rassemblé les arts : chacun a ses autels.
 Et quels sont, dis-je alors, ces fortunés mortels
Qui, dans l'art de Linus instruits par Polymnie,
Par leurs sublimes chants ont fait taire l'Envie?
Ceux dont les vers hardis, mais toujours pleins de sens,
Ont subi, soutenu les épreuves du temps.
Tu vois Lucrèce, ici, peindre aux regards du sage
Le vrai le plus abstrait sous la plus vive image;
Milton d'un feu solide enfermer les enfers,
Cintrer le pont qui joint l'Érèbe à l'univers;
Les Priors, les Boileaux, les Popes, les Horaces,
Ceindre la Vérité de l'écharpe des Grâces;
Le hardi Crébillon évoquer la terreur,
Et prêter dans ses vers des charmes à l'horreur.
 Non loin, Perse est assis : enfans du seul génie,
Que mes vers, disait-il, plaisent sans harmonie.
Je n'imiterai point ces rimeurs sans talens
Qui, prodigues de sons, mais avares de sens,

D'un déluge de mots sans verve et sans idées
Inondent le papier en phrases débordées;
Et je n'allierai point, imbécille orateur,
L'or pur des vérités au plomb vil de l'erreur.
  Semblable au dieu brillant qui verse la lumière,
Qui paraît? c'est celui dont la voix la première
Fit entendre aux Français les fiers accens de Mars.
Né pour tous les plaisirs, il chanta tous les arts.
Sa main cueille à la fois le laurier et la rose,
Peint les travaux d'Henri, les charmes de Monrose;
Les fureurs des Cléments, les malheurs de Valois,
Le monde par Newton soumis à d'autres lois,
Le rayon que Denis enfourchoit pour monture,
Et le prisme où notre œil en sonde la nature.
Tel on voit dans un lac à la fois dessiné
L'objet le plus prochain et le plus éloigné,
Le côteau qui l'enceint, la forêt qui l'ombrage,
L'herbe, le jonc, la fleur, qui borde son rivage,
Et l'astre étincelant qui traverse les cieux.
  J'entends l'air retentir de sons harmonieux;
Je reconnais Quinault : l'Amour montait sa lyre.
Du dieu qui l'inspirait il étendait l'empire,
Et dressait ses autels dans ces palais changeans,
Travaux de tous les arts, plaisirs de tous les sens.
  Plus loin, est l'atelier où l'heureuse peinture
Toujours en l'imitant embellit la nature.
Mille groupes divers, chefs-d'œuvre de son art,
Du spectateur surpris arrêtent le regard :
Il a cru voir des corps : sa main impatiente
Touche, veut s'assurer si la toile est vivante;
Et son esprit, encore incertain, curieux,
Doute qui l'a trompé du toucher ou des yeux.
Dans ce tableau hardi, je vois les mers émues
S'élancer, se heurter, et retomber des nues.
Par un nuage noir les cieux au loin couverts

Ne sont plus éclairés que du feu des éclairs.
L'un peint le fier Renaud enchaîné par Armide;
L'autre a ceint d'un serpent le front d'une Euménide.
Plus loin je vois le Temps qui, vengeur des héros,
Traîne, étouffe l'Envie au pied de leurs tombeaux.
Là, du sein entr'ouvert d'une vague écumante
Vénus sort, et paraît sur l'onde mugissante.
L'Amour naît avec elle, et par elle est armé;
Du feu de ses regards le monde est animé.
Déjà Pan sur ses monts a saisi l'Oréade,
Neptune a sous les eaux entraîné la Naïade,
Ixion dans sa nue a poursuivi Junon,
Proserpine aux enfers s'abîme avec Pluton.
Qu'en ces lieux, dis-je alors, j'aime à voir la peinture
Donner des corps aux dieux, une âme à la nature;
Des gouffres de l'oubli retirer les héros,
Et par ce noble espoir en former de nouveaux!
Que de plaisirs divers un seul goût fait éclore!
Du temple du bonheur si je suis loin encore,
Du moins à chaque pas que je fais en ces lieux,
Je me sens à la fois plus sage et plus heureux.
Je dis; et j'éprouvais une joie inconnue,
Quand la Sagesse offrit un héros à ma vue.
Que vois-je? un prince ici!... C'est un roi glorieux
Qui, protecteur des arts et célébré par eux,
Releva leurs autels qu'avait fondés la Grèce.
Dieux! qu'il eût été grand, ajouta la Sagesse,
Si, Socrate au conseil, comme Alcide aux combats,
L'ardeur de conquérir n'eût point armé son bras!
De César trop long-temps s'il suivit les vestiges,
Son siècle fut du moins le siècle des prodiges,
Quand Louis, par les arts se laissant enchanter,
Embellit l'univers, las de l'épouvanter.
Admire auprès de lui ceux qui durant sa vie
Ont par d'heureux travaux illustré leur patrie.

Quand le goût des beaux-arts germera dans ton cœur,
De cent plaisirs nouveaux vois croître ton bonheur.
Déjà l'Architecture en main prend son équerre;
Elle a levé ses plans. Là, du sein de la terre,
Tu vois ces longs leviers au même axe attachés,
Tirer en gémissant ces informes rochers.
Sous les coups du ciseau le marbre se façonne.
Perrault courbe la voûte, arrondit la colonne,
Élève, assemble, unit, et présente aux regards
Un palais, le chef-d'œuvre et l'asile des arts.
Vois Le Nôtre cintrer ces salons de verdure,
Des palais du printemps varier la parure;
Vois les tilleuls en boule et les ifs arrondis;
Cybèle sous tes pas déployer ses tapis;
Cent pompes à la fois puiser dans les campagnes
Ce fleuve impétueux porté sur les montagnes,
D'où, se précipitant par de larges canaux,
L'onde roule en cascade, ou s'élève en jets d'eau.
Muses, que cette enceinte est par vous embellie!
Le Pujet y reçoit le ciseau du génie.
Vois dans son atelier le rocher transformé,
Sous les coups du marteau par degrés animé,
Tout à coup disparaître, et n'offrir à la vue
Qu'Adonis expirant, ou Didon éperdue.
Que de tableaux divers ont frappé mes regards!
Chastes filles du ciel qui présidez aux arts,
Muses, quel feu nouveau me pénètre et m'enflamme!
Je sens que tous les goûts sont entrés dans mon âme.
Si j'en crois le transport qui fait battre mon cœur,
Vos mains m'ouvrent enfin le palais du bonheur.
Les goûts que tu fais naître, ô sublime Sagesse,
Comme les passions, ont aussi leur ivresse:
Je sens qu'à ses plaisirs l'homme encor, en ces lieux,
Joint le plaisir nouveau de se sentir heureux.
En achevant ces mots sur les pas de mon guide,

Entraîné tout à coup d'une course rapide,
Dans un séjour riant je me vois transporté,
Et me trouve au palais de la Félicité.
Les Arts et les Plaisirs environnaient son trône;
Apollon et l'Amour soutenaient sa couronne.
Le calme de son âme était peint dans ses yeux,
Et la joie y brillait toujours des mêmes feux.
Le Temps, me dit alors la divine Sagesse,
Dont parmi les humains, la joie ou la tristesse,
Tour à tour précipite ou ralentit le cours,
Par des plaisirs égaux mesure ici les jours.
Et moi, du vrai bonheur la source intarissable,
Qu'à la Félicité le destin immuable
Attacha de tous temps par le plus doux lien,
J'habite ce palais, et ce trône est le mien.
Elle dit; et mon œil, à travers cent nuages,
Ne vit plus qu'un amas de confuses images:
Mon songe disparut. Je vis qu'à chaque instant
Les arts consolateurs, plaisir indépendant,
Nous ouvraient du bonheur la source incorruptible;
Que de goûts différens plus l'homme est susceptible,
Plus un mortel en peut rassembler dans son cœur,
Et plus il réunit de rayons du bonheur;
Que l'étude lui fait braver les injustices;
Peut seule, en l'occupant, le dérober aux vices;
Et dans un cœur enfin qu'ils n'ont point corrompu
Achever le bonheur qu'ébauche la vertu.
Du monde, dis-je alors, j'éviterai l'ivresse.
Dans le sentier fleuri que m'ouvre la Sagesse
Je veux porter mes pas, résolu d'y chercher
Des plaisirs que le sort ne pourra m'arracher,
Trop doux pour me troubler, assez vifs pour me plaire;
De passer tour à tour du Parnasse à Cythère;
Et d'être, en mon printemps, attentif à cueillir
Les fruits de la raison et les fleurs du plaisir.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Le progrès des connaissances peut seul faire le bonheur général et particulier. Les rois instruits verront que le plaisir de faire du bien est le seul plaisir réel que donnent les grandeurs. Les hommes éclairés et bien gouvernés se rendront heureux en contribuant au bonheur des autres; mais le monde est encore loin de cet état. Sous le joug de l'oppression des rois et des prêtres, le sage doit jouir des arts, du plaisir d'aimer, et de celui d'éclairer les hommes autant qu'il lui est possible. Fable d'Oromaze et d'Ariman.

Compagne des Vertus, sublime Vérité,
Qu'instruit par tes leçons, guidé par ta clarté,
L'homme apprenne de toi que c'est le plaisir même,
L'âme de l'univers, le don d'un Dieu suprême,
Qui lui fera trouver, loin des mortels jaloux,
Son bonheur personnel dans le bonheur de tous.
O sainte Vérité, c'est dans ton temple auguste
Que l'homme doit puiser les notions du juste.
Aveuglé par l'erreur, trop long-temps on l'a vu
S'égarer dans le crime en cherchant la vertu.
Il est temps que ta main dessille sa paupière.
Montre-lui qu'ici-bas ton utile lumière
Peut seule y ramener un siècle de bonheur;
Que le vice est enfin étranger à son cœur.
  Si j'en crois l'Indien, il fut jadis un âge
Où de l'homme innocent le vrai fut le partage.
On ne voyait partout que des cœurs vertueux,
Des esprits éclairés, et des mortels heureux.
Ce siècle fortuné disparut comme un songe.
Le siècle qui le suit voit le dieu du mensonge,
Le superbe Ariman, échappé des enfers,
Des ombres de l'erreur couvrir cet univers.

La terre à son aspect pousse des cris funèbres,
Le cœur aime le vice, et l'esprit les ténèbres;
On voit à la candeur, à l'ordre, à l'équité,
Succéder l'intérêt et la férocité;
La paix voile son front, et fait place à la guerre :
Tout combat, tout périt, tout change sur la terre.
Vous, des bords de l'Indus fortunés habitans,
Vous, les premiers témoins de ces grands changemens,
Qui vîtes, de la nuit éternelle et profonde,
Ariman s'élever sur le trône du monde;
Puissé-je, en traduisant vos sublimes écrits,
Sur les maux à venir rassurer les esprits;
Présenter aux humains la douce et vive image
Des vertus, des plaisirs, des mœurs du premier âge!
Je veux, lorsque, empruntant un plus hardi pinceau,
J'aurai de leurs malheurs esquissé le tableau,
Leur annoncer enfin qu'un siècle de lumière
Doit rendre l'homme encore à sa vertu première.
Oromaze, engendré de cet immense feu
Qui se meut, qui conçoit, veut, vivifie, est Dieu,
A peine dans les cieux eut suspendu le monde,
Qu'en faveur des mortels sa main sage et féconde
Enrichit de ses dons tous les climats divers.
Entre les habitans de ce vaste univers,
Il en est deux surtout qu'il aime et qu'il inspire :
L'un se nomme Élidor et l'autre Netzanire.
« Que béni soit le ciel! dit Élidor un jour;
» Enchaînés à la fois par l'hymen et l'amour,
» Couple d'époux amans, quel bonheur est le nôtre!
» Nous vivons, Netzanire, et vivons l'un pour l'autre!
» Rappelle à ton esprit ce jour où dans les bois
» Je m'offris à tes yeux pour la première fois.
» Je te vis, et l'amour circula dans mes veines;
» Impatient d'aimer, je demandais tes chaînes.
» Tu daignais m'écouter; mes soupirs et mes vœux

» N'étaient point détournés par les vents envieux.
» Tu brûlais de l'amour qui dévorait mon âme.
» L'hymen, loin de l'éteindre, en irrite la flamme :
» Elle résiste au temps. Chaque jour je te vois
» Plus adorable encor que la première fois.
» Le rayon argenté de la naissante aurore
» Est moins vivifiant, moins agréable à Flore,
» Que ton regard ne l'est à ton époux heureux.
» Être charmant, sais-tu ce que peuvent tes yeux,
» Ta forme, ta beauté, ta grâce enchanteresse ?
» Sais-tu ce qu'en un cœur elle porte d'ivresse ?
» De ce corps façonné par la main des Amours
» N'as-tu jamais au bain admiré les contours ?
» Mon âme jusqu'aux cieux s'est souvent élancée ;
» Plein de toi, j'ai souvent, de l'œil de la pensée,
» Voulu tout comparer dans ce monde habité :
» Je n'ai rien aperçu qui t'égale en beauté.
» Si, distrait un instant de l'objet que j'adore,
» Je fixe mes regards sur l'éclatante aurore,
» Sur les cercles des cieux, sur les immenses mers,
» Sur ces orbes brûlans qui traversent les airs,
» Malgré l'étonnement qu'éprouve alors mon âme,
» Ce spectacle n'a rien qui m'émeuve et m'enflamme ;
» Je ne sens point en moi de secret mouvement ;
» Mon être enfin n'éprouve aucun grand changement.
» Ce superbe spectacle, excitant ma surprise,
» M'échauffe d'un plaisir que mon âme maîtrise.
» Que je suis différent alors que je te voi !
» Tout mon être se change en approchant de toi.
» Le ciel à mon amour lia mon existence ;
» C'est par toi que je sens, c'est par toi que je pense :
» Loin de toi, je te cherche et tout m'est odieux ;
» Mais lorsque ta présence embellit ces beaux lieux,
» Elle y répand l'esprit et d'amour et de joie.
» Aux ennuis dévorans mon cœur est-il en proie,

» Du chagrin près de toi perdant le souvenir,
» Mes yeux n'y sont mouillés que des pleurs du désir:
» Transporté je regarde, et transporté je touche:
» Le soir, lorsque l'hymen me conduit à ta couche,
» Ta naïve pudeur irrite encor mes feux:
» La grâce est dans ton geste, et le ciel dans tes yeux.
» Occupé de toi seule, ô l'âme de ma vie,
» Le don de te charmer est le seul que j'envie.
» Que servent le savoir, l'esprit et le talent?
» T'aimer, te plaire est tout; le reste est un néant.
» Des sages quelquefois j'entends la voix sublime
» Chanter les dieux, le temps, le chaos et l'abîme,
» Et peindre les beautés du naissant univers:
» Je ne sais, mais l'ennui se mêle à leurs concerts.
» Auprès de ta beauté qu'est-ce que le génie?
» Discourant près de toi la Sagesse est folie.
» Tout est créé pour toi: la rose en ce jardin
» Croît pour qu'on la compare aux roses de ton teint.
» Près d'elle le zéphir, murmurant sa tendresse,
» De son souffle amoureux rallume mon ivresse.
» L'amour, les doux baisers, le chant de ces oiseaux,
» La vigne entrelacée aux troncs de ces ormeaux,
» L'ombre de ces bosquets, ces fleurs, cette verdure,
» Et ces lits de gazon, et toute la nature
» Me ramène à l'objet dont mon cœur est épris.
» L'astre doré du jour, l'astre argenté des nuits,
» Chefs-d'œuvre que créa la parole féconde,
» Montent-ils dans les cieux pour embellir le monde?
» Non, mais pour éclairer de leurs douces couleurs
» Le matin tes beautés, et le soir tes faveurs.
» L'onde qui réfléchit en cet heureux asile
» L'image présentée à son miroir mobile,
» De ses limpides flots n'embrasse ce séjour
» Que pour multiplier l'objet de mon amour.
» Mais le soleil déjà s'élève en sa carrière,

» Au puissant Oromaze, au dieu de la lumière,
» Il est temps de payer le tribut de nos vœux.
» C'est lui qui te créa, par lui je suis heureux :
» C'est un dieu de bonté que Netzanire adore;
» Les plaisirs sont ses dons, et qui jouit l'honore :
» Au temple de l'Amour il plaça ses autels :
» Oromaze est heureux du bonheur des mortels. »
Élidor, à ces mots, embrasse sa compagne.
Tous deux sont parvenus au pied d'une montagne
Que l'aube matinale éclairait de ses feux.
Par un charme invincible, attiré vers ces lieux,
On se sentait forcé d'y diriger sa course.
Du penchant d'un rocher jaillissait une source
Dont les eaux, serpentant à travers mille fleurs,
De l'astre des saisons tempéraient les ardeurs.
Les airs sont parfumés par d'odorantes herbes.
Là s'élèvent dans l'air des platanes superbes,
Dont les troncs, éclairés des premiers traits du jour,
Servent de péristyle au temple de l'Amour.
Du milieu d'un bassin des ondes bouillonnantes
Jaillissaient, retombaient en nappes transparentes;
Leur cours se partageait en différens canaux,
L'Aurore, à son réveil, en nuançait les flots;
Ces flots, par cent détours roulant vers la campagne,
D'une zone argentée entouraient la montagne.
Plus loin montait dans l'air le temple de l'Amour :
C'est là que ces époux se rendaient chaque jour.
Ils allaient, invoquant le dieu de la lumière,
A ses sacrés autels adresser leur prière.
Un cri s'est fait ouir du sein des antres creux;
Des signes effrayans ont paru dans les cieux;
Des gouffres du Ténare une vapeur obscure,
Dans les airs répandue, a voilé la nature;
La montagne s'agite, et la terre frémit.
C'était l'instant fatal, par le destin prédit,

Où le fier Ariman, dieu d'erreur et de haine,
Dieu terrible aux mortels, devait briser sa chaîne.
De l'univers, soumis à sa divinité,
Le temple de l'Amour était seul excepté.
Sous son portique auguste, à la crainte docile,
L'heureux couple d'amans coûrt chercher un asile.
A peine ils l'ont atteint que leurs yeux étonnés
Se portent vers les lieux qu'ils ont abandonnés.
Quel spectacle effrayant! l'astre de la lumière
Pâlit, suspend sa course, et recule en arrière.
Les cieux ne brillent plus que du feu des éclairs;
Un bruissement sourd parcourt les vastes mers;
L'air souterrain mugit, s'échauffe, se dilate;
Avec un bruit affreux la montagne s'éclate,
Et laisse apercevoir, dans son flanc calciné,
Le féroce Ariman sur un roc enchaîné.
Son corps est engourdi, son âme sans pensée
Du sommeil du trépas paraissait oppressée,
Lorsqu'un coup de tonnerre ébranle et fend les cieux.
A ce coup Ariman s'éveille, ouvre les yeux.
Son état un moment l'humilie et l'étonne;
Mais sa force renaît : il a ceint la couronne,
Le roc s'est abîmé, ses fers se sont brisés.
Il lance autour de lui des regards embrasés
Qui répandent partout la crainte et les alarmes;
Et sa vue aux dieux bons arrache quelques larmes.
« Cieux, élémens, dit-il, et vous, orbes brûlans,
» Qui fécondez la terre et mesurez les ans,
» Ariman est vainqueur; adorez votre maître.
» Que l'univers enfin apprenne à me connaître.
» Le sceptre d'Oromaze a passé dans ma main.
» Terre, aujourd'hui reçois ton nouveau souverain.
» Vous, monts que les forêts couronnent de verdure,
» Grottes que rafraîchit une onde vive et pure,
» Bocages toujours verds qu'éclaire un demi-jour,

» Temples par le plaisir consacrés à l'amour,
» Jardin délicieux, Éden que l'on renomme,
» Ornement de la terre et délices de l'homme,
» Disparaissez : les maux, les pleurs de l'univers,
» Vont me venger du dieu dont j'ai porté les fers.
» Mortels, c'est aujourd'hui que mon règne commence.
» Foudres, que vos éclats annoncent ma présence :
» Cieux, soyez attentifs à mes commandemens :
» Vous, mugissantes mers, et vous, feux dévorans,
» Tour à tour submergez et consumez la terre.
» Élémens, entre vous je viens semer la guerre.
» Je te commande, ô Mort, de décocher tes traits.
» Que tout soit confondu. Je veux que désormais
» La physique, en fouillant la profondeur des mines,
» Ne découvre partout qu'un amas de ruines,
» Et lise avec effroi dans les bancs souterrains
» L'histoire de la terre et celle des humains.
» Mortels, vous ramperez sur les débris du monde :
» Dans sa destruction que l'enfer me seconde.
» Oromaze n'est plus : j'ai vaincu mon rival.
» Que l'univers physique et l'univers moral
» Éprouvent à la fois les coups de ma vengeance.
» Homme, que le malheur préside à ta naissance ;
» Que la faim, que la soif assiégent ton berceau :
» Je charge la douleur de creuser ton tombeau.
» De tes divers besoins chaque jour la victime,
» Qu'ils portent dans ton cœur la semence du crime.
» Mon pouvoir bannira la justice et l'honneur ;
» Je mettrai sur le trône et le vice et l'erreur.
» Leurs efforts réunis, opprimant l'innocence,
» Contre elle enhardiront l'audace et la licence.
» Le cruel despotisme, armé contre les lois,
» Va dépeupler la terre, et massacrer les rois.
» Que l'homme dégradé se courbe à l'esclavage :
» De la raison en lui j'étoufferai l'usage.

» Si son esprit est vain, je saurai l'abaisser.
» Qu'abruti par la crainte, il n'ose plus penser :
» Que la nuit de l'esprit succède à la lumière.
» Homme crédule et vil, couvre-toi de poussière;
» De toi-même ennemi, vis dans l'affliction;
» Reçois pour ton tyran la superstition.
» A son sceptre d'airain je soumets la nature :
» L'esprit sera nourri d'erreur et d'imposture;
» Le rebelle à ses lois, traîné dans les cachots,
» Reconnaîtra son règne à des crimes nouveaux.
» Par sa stupide foi que tout mortel m'honore.
» Prêtres, baignez de sang l'autel où l'on m'adore.
» Trop indulgent, sans doute, Oromaze autrefois
» N'imposait aux humains que leurs désirs pour lois;
» On adorait ce dieu sans crainte et sans alarmes :
» Mon culte, plus sévère, est le culte des larmes.
» Que l'univers, créé par ce dieu bienfaisant,
» A mon ordre en ce jour rentre dans le néant. »
Il s'élève à ces mots aux régions tonnantes,
Les airs sont comprimés sous ses aîles pesantes;
Il plane sur les vents qui lui servent d'appui :
L'impitoyable Mort s'avance devant lui.
Ariman a déjà, d'une main meurtrière,
Sous la terre allumé le soufre incendiaire;
Les cieux autour de lui sont sillonnés d'éclairs;
Et, des monts dont le pied sert de voûte aux enfers,
Et dont le front altier ne présente à la vue
Que des rochers de glace élancés dans la nue,
On a vu s'élever, avec un bruit affreux,
Des tourbillons de cendre et des torrens de feux.
De l'aride équateur jusques au pôle arctique
La flamme avec fureur s'étend, se communique.
Le terrain soulevé se rompt avec effort.
L'Atlas brûle au midi; l'Hécla s'allume au nord,
Et ses feux, réfléchis au loin sur le rivage,

Versent un jour affreux sur ce climat sauvage.
Les rocs avec fracas roulans dans les vallons
Font mugir les échos et frissonner les monts.
Ce bruit affreux se mêle aux éclats du tonnerre :
Il gronde dans les cieux, il roule sur la terre.
Jusqu'en ses fondemens le monde est ébranlé;
Des crêpes de la nuit le soleil s'est voilé;
Les vents sont déchaînés, les vagues sont émues;
Les flots amoncelés s'élèvent jusqu'aux nues :
La terre à tous les yeux offre une mer sans ports;
Le féroce océan a surmonté ses bords;
Il bouillonne, frémit, sort des grottes profondes
Où jadis Oromaze a renfermé ses ondes;
Et ses eaux se mêlant avec les eaux des cieux,
Tout est détruit, tout meurt. En vain le malheureux
Cherche encore un asile en sa fuite incertaine,
Sur le sommet du mont, sur la cime du chêne;
L'océan l'y poursuit : la mort avec les flots
Monte, approche; il expire englouti sous les eaux.
  La mer est cependant en son lit rappelée;
Le tonnerre se tait, l'onde s'est écoulée.
Quel spectacle d'horreur! ces cités, autrefois
Aimables par les arts, heureuses par les lois,
N'offrent de tous côtés à la vue interdite
Qu'un aride désert que la terreur habite.
Ariman sent déjà qu'il manque à son courroux
Un nouvel univers pour y lancer ses coups.
Entre les élémens sa voix suspend la guerre;
Son ordre tout-puissant a repeuplé la terre;
Et trop sûr de trouver sous des cieux plus sereins
De nouveaux malheureux dans de nouveaux humains,
De la sphère ébranlée il raffermit la base.
  Les époux prosternés aux autels d'Oromaze,
Quel dieu s'arme pour nous? s'écriait Élidor;
L'univers est détruit, et nous vivons encor;

Nous vivons, nous aimons : ô puissance céleste,
Tu me conserves tout, Netzanire me reste.
Tout entier à l'amour, dans ce palais de fleurs
Dont l'art et les plaisirs ont mêlé les couleurs,
J'oublie et les mortels, et leurs maux, et moi-même.
Il n'est point de douleur près de l'objet qu'on aime.
Je mêle tour à tour sur ces lits odorans
Les voluptés de l'âme aux voluptés des sens.
Jure-moi, quand la mort, à la suite de l'âge,
S'approchant à pas lents de ce paisible ombrage,
Dans la tombe avec toi viendra m'ensevelir,
Qu'elle me trouvera dans les bras du plaisir.
De cet espoir si doux ton amour est le gage :
L'amour est des mortels le plus bel apanage;
C'est l'ivresse des sens, le plus beau don des cieux,
Le seul bien qui nous soit commun avec les dieux :
Goûtons-le. Tu le sais, lui répond Netzanire,
Pour toi, jusqu'à ce jour, j'ai vécu, je respire.
L'univers ne m'est rien. Hélas! pour mon bonheur,
Je n'ai rien désiré qu'un désert et ton cœur.
Mon âme, pour toi seul à l'amour accessible,
Au malheur des humains n'en est que plus sensible.
Il semble que l'amour dont mon cœur est ému
Exalte encore en moi l'amour de la vertu.
Tu vois de toutes parts la terre ravagée :
Ah! mon cher Élidor, elle n'est point vengée.
Du dieu que nous servons renversant les autels,
Ariman à son joug a soumis les mortels.
Sa rage, en cet instant, qui paraît adoucie,
Pour les rendre au malheur les rappelle à la vie.
Des vices qu'il inspire il a fait leurs bourreaux;
Il veut que chacun soit l'artisan de ses maux :
Pour les multiplier, il laisse à l'ignorance
Le soin de féconder leur funeste semence.
Du pouvoir d'Ariman affranchis les humains :

Que leurs indignes fers soient brisés par tes mains !
Il faut par ta présence adoucir leurs misères,
Secourir les mortels : ces mortels sont nos frères.
Sois pour eux sur la terre un dieu consolateur.
Pour t'éloigner de moi s'il en coûte à ton cœur,
Crois qu'il en coûte au mien; et sois sûr que d'avance
J'éprouve en ce moment tous les maux de l'absence.
Mais n'importe; je veux qu'en mon cœur agité
L'amour quelques instans cède à l'humanité.
Ton époux à ces traits reconnaît Netzanire :
Non, je n'en doute plus, c'est le ciel qui t'inspire :
Il me parle; et je vais, à ton commandement,
Jusque sur ses autels défier Ariman.
Dans ses mains, si je puis, j'éteindrai le tonnerre.
Je vais me dévouer au bonheur de la terre.
Tu le veux; ton désir est ma suprême loi.
Puissé-je revenir plus digne encor de toi !
Il la quitte à ces mots. L'humanité le guide :
Il traverse à grands pas une campagne aride;
Il y cherche des yeux ces vergers et ces champs
Qu'embaumaient les parfums d'un éternel printemps,
Où Flore captivait le dieu léger qu'elle aime,
Où, sans art et sans soins, la terre d'elle-même
Et colorait les fleurs, et mûrissait les fruits.
Quels objets différens frappent ses yeux surpris !
Il voit, la bêche en main, le Travail et la Peine,
Dégouttans de sueur, ensemencer la plaine;
La Peste, la Famine et les Chagrins cruels
A différentes morts condamner les mortels;
L'astre éclatant du jour, parcourant l'écliptique,
Lancer sur l'univers une lumière oblique;
Y faire succéder, sous des cieux sans chaleur,
Les hivers aux printemps, et les frimas aux fleurs.
Élidor cependant avance : il veut s'instruire,
Et des lois et des mœurs qu'Ariman doit prescrire

Aux nouveaux habitans d'un nouvel univers.
D'un terrain sablonneux traversant les déserts,
Il dirige ses pas vers un bois de platanes.
Au pied d'une montagne il a vu des cabanes :
Il s'approche ; il entend des torrens qui, par bonds,
Du sommet des rochers tombaient dans les vallons.
L'astre brillant des cieux, du haut de sa carrière,
Sur ce mont darde en vain une pâle lumière ;
Des chênes monstrueux, monarques des forêts,
Absorbent ses rayons dans leur feuillage épais.
De stériles rochers on voit de longues chaînes
Mêler leur cime aride à la cime des chênes.
Des lieux qu'un jour obscur consacre à la terreur
La vaste solitude augmente encor l'horreur.
Là, guidé par l'espoir de secourir ses frères,
De pleurer avec eux, d'adoucir leurs misères,
Élidor a gravi sur des monts sourcilleux
Dont le sommet se perd dans un ciel orageux.
Sur leur croupe escarpée il voit un précipice,
Abîme caverneux creusé par l'Avarice,
Qui, la pioche en main, y suit un filon d'or.
Elle n'arrêta point ses yeux sur Élidor.
Tandis qu'il s'égarait dans cette solitude,
Un spectre s'offre à lui ; c'était l'Inquiétude,
Monstre qui, de ses mains sans cesse déchiré,
Doit son être aux tourmens dont il est dévoré.
Le Trouble, l'œil hagard, le suit ou le devance.
Élidor ignorait sa funeste existence.
Il voit des opulens que ce monstre poursuit,
Et sur leur triste sort son âme s'attendrit.
Cependant il atteint le sommet des montagnes.
Quel spectacle d'horreur ! Il voit dans les campagnes
Des guerriers rassemblés sous différens drapeaux
S'attaquer, se défendre, et mourir en héros.
De carnage et de sang ils ont couvert la plaine.

Dieux ! s'écrie Élidor, quelle gloire inhumaine
Appelle ces guerriers dans les champs de la mort ?
Y vont-ils arracher le faible au joug du fort ?
Non : ils ont combattu pour décider peut-être
De deux tyrans cruels lequel sera leur maître.
S'il est, dit Élidor, des mortels vertueux,
Ils vivent ignorés dans les temples des dieux :
Pour trouver le bonheur, visitons ces asiles ;
C'est là que les humains coulent des jours tranquilles.
Ah ! puissé-je y revoir la Justice, la Paix,
Du reste de la terre exilés à jamais !
Élidor sent en lui renaître l'espérance.
Descendu dans la plaine, auprès d'un temple immense,
Qu'y voit-il ? Habité par des dieux courroucés,
Les murs en sont construits d'ossemens entassés.
Il entend retentir les voûtes souterraines
Du sifflement des fouets, du froissement des chaînes,
Des coups sourds des bourreaux, des cris de leur fureur
Mêlés aux cris aigus poussés par la douleur.
Eh quoi ! dit-il, eh quoi ! la foudre vengeresse
Épargne encor l'autel de la scélératesse ?
Et depuis quand les dieux, ennemis des humains,
Trempent-ils dans le sang leurs bienfaisantes mains ?
Quel sénat assemblé sous cette voûte obscure ?
Qui s'asseoit sur l'autel ? Que vois-je ? l'Imposture !
C'est le superbe Éblis, grand-prêtre d'Ariman,
Qui, pontife et monarque, y règne insolemment.
Une jeune Indienne en ces lieux amenée,
Doit être en cet instant aux flammes condamnée.
Mais tu la vois paraître. Il faut, lui dit Éblis,
Encenser aujourd'hui le dieu de mon pays.
Que je l'encense, ou non, que t'importe ? dit-elle.
J'ai, jusqu'à ce moment, à la vertu fidèle,
Adoré, comme Éblis, un être bienfaisant,
Dans un lieu, sous un nom peut-être différent.

Si le dieu que tu sers protége l'innocence,
C'est le crime qui peut allumer sa vengeance.
Ce dieu, dont l'indulgence égale le pouvoir,
Demande seulement ce qu'on croit lui devoir.
Ton dieu peut tout; eh bien! qu'il se fasse connaître :
Mon cœur est dans ses mains, lui seul en est le maître.
A son ordre puissant tout fléchit et se tait.
Je crois quand il le veut, et non quand il me plaît.
J'ai fermé, diras-tu, mes yeux à la lumière :
Que ton Dieu vienne donc dessiller ma paupière.
Tu le sais; la croyance est, dans tous les instans,
L'œuvre de sa bonté, non celui des tourmens.
Je te connais, Éblis : mon œil enfin démêle
L'intérêt qui te meut à travers ton faux zèle.
La terre est contre toi prête à se révolter :
Pour te l'assujettir, tu veux l'épouvanter;
Tu veux être puissant, et l'être par le crime;
De ton ambition tu me fais la victime.
Sans un arrêt du ciel, ne crois pas que ma main
Osât, reprend Éblis, verser le sang humain :
Contre toi de mon dieu la colère est armée.
Sur cet affreux bûcher si je suis consumée,
C'est par l'ordre d'Éblis, non par celui des dieux.
Que ton culte soit saint; tu le dis, je le veux;
Mais de ce culte enfin quelque soit l'excellence,
Réponds : ton Dieu peut-il punir comme une offense
Le forfait innocent de l'avoir méconnu?
Je m'en rapporte à toi : me condamnerais-tu,
Si, reléguée encore en de vastes contrées
De ces funestes lieux par des mers séparées,
J'avais, prêtant l'oreille à des bruits imposteurs,
Méconnu ton pouvoir, ton nom et tes grandeurs?
Tu frémis : ce soupçon te paraît une injure.
Si je suis innocente aux yeux de l'imposture,

Si j'obtiens grâce enfin d'un monstre tel que toi,
Qu'aurais-je à redouter de notre commun roi?
Il punit les forfaits, pardonne à l'ignorance;
Et, s'il n'a point d'égal en sagesse, en puissance,
Ce Dieu sans doute est bon : c'est ton impiété
Qui prête à ce Dieu saint ton inhumanité.
Viens-tu jusqu'en ces lieux braver l'Être suprême?
Tu respires encore, et j'entends ce blasphème!
Ariman m'apparaît; Dieu terrible et jaloux,
Tu vas le reconnaître à ses rapides coups,
Que ne peut mesurer ni le temps ni l'espace.
Il parle : et sous sa main tout tombe, tout s'entasse.
Meurs; et que le bûcher dont j'allume les feux
Épouvante à jamais tout mortel orgueilleux
Qui, rebelle à mon culte, et sous le nom de sage,
Consulte sa raison, ose en vanter l'usage.
Eh quoi! dit Élidor, l'orgueilleux imposteur
Prétend associer le ciel à sa fureur!
Sa main verse le sang; et c'est Dieu qui l'inspire!
Ah! fuyons ces autels que je ne puis détruire!
Quelque sage, peut-être, en ces lieux retiré,
M'enseignera le temple aux vertus consacré;
M'apprendra si ce monde est créé pour la guerre,
Si la force est enfin le seul dieu de la terre.
Élidor jette au loin un rapide regard :
Une caverne s'ouvre; il en sort un vieillard.
Hélas! ce n'est donc plus qu'en un antre sauvage,
Qu'on peut, dit Élidor, trouver enfin un sage!
Le crime a-t-il partout élevé ses autels?
Le sage, devenu l'ennemi des mortels,
De leur iniquité serait-il la victime?
Parlez : loin des humains qui vous bannit?... Le crime.
Mon fils, dit le vieillard, j'ai vécu, j'ai régné :
Comme toi, j'ai vu l'homme au vice abandonné.

Je voulais son bonheur : j'essayai de le rendre
Plus vertueux, plus juste; et je devais m'attendre
Que les dieux m'aideraient dans mes nobles projets.
Chaque jour, détrompé par mon peu de succès,
J'éprouvai des chagrins sans mélange de joie.
Las d'un trône où j'étais à mes soucis en proie,
Je n'ai plus mesuré l'empire et son orgueil
Que par l'espace étroit qu'il faut pour un cercueil.
Le reste est inutile, et l'aveugle fortune
N'offre que des grandeurs dont l'éclat importune :
Je m'en suis dégoûté. De ce siècle pervers
J'ai fui; j'ai recherché le repos des déserts.

Oromaze est-il donc oublié sur la terre?
Oui, reprend le vieillard; l'injustice, la guerre,
Oppriment les humains. Tu vois sur les autels
Régner insolemment les plus grands criminels.
La vertu s'en exile. Il fut jadis un âge
Où le ciel avec joie en recevait l'hommage.
Le prêtre est corrompu : dans sa perversité
Il n'admet pour vertu que la crédulité;
Il proscrit la justice; et la fière ignorance
Fait plier à son joug l'aveugle obéissance.
La sombre hypocrisie exige des humains,
Non le culte du cœur, mais l'offrande des mains.
Les dieux, en l'épargnant, deviennent ses complices;
Et l'autel chaque jour est souillé par ses vices.
Je t'en ai dit assez; crois-moi donc, il faut fuir
Les malheureux humains qu'on ne peut secourir.
O vieillard vertueux, puissiez-vous, loin du monde,
Oublier tous les maux dont Ariman l'inonde!

Il s'éloigne à ces mots, et retourne au séjour
Où l'amour inquiet attendait son retour.
Ariman a vaincu; la terre est son empire :
Et je reviens, dit-il, ma chère Netzanire,

Oublier, si je puis, le spectacle effrayant
Des mortels opprimés sous le joug d'Ariman.
Ce spectacle à mes yeux se présente sans cesse.
Tout, même dans tes bras, m'accable de tristesse.
Quel déluge de maux inonde l'univers!
Ariman a partout transporté les enfers.
J'ai vu l'homme encenser et couronner le vice;
J'ai vu le vrai talent courbé sous l'injustice,
Au rôle de flatteur s'abaisser sans effort;
Le vertueux forcé de ramper sous le fort;
Des rois ambitieux, se disputant la terre,
Dans le champ des combats se lancer le tonnerre:
J'ai vu l'Intolérance, au pied des saints autels,
En invoquant les dieux, égorger les mortels;
Et le sage, à genoux devant l'erreur altière,
En recevoir des lois, et n'oser s'y soustraire.
Oromaze l'entend, et des voûtes des cieux,
Descend enveloppé d'un tourbillon de feux.
C'est à l'espoir, dit-il, à ranimer ton zèle.
Non, la nuit de l'erreur ne peut être éternelle:
Sois assuré que l'homme, ô sensible Élidor,
A son premier état peut s'élever encor.
Si le bien est du vrai toujours inséparable,
La perte de ce bien n'est point irréparable.
Un siècle de lumière, un jour, doit ramener
Ce siècle de bonheur qui semble s'éloigner.
Au milieu des besoins dont le cri t'importune,
Dont Ariman a fait la pomme d'infortune,
Vois du sein de la nuit qui paraît s'épaissir,
Sortir le germe heureux d'un bonheur à venir:
Vois ces besoins, moteurs de l'active industrie,
Des humains éclairés embellissant la vie,
Les arracher un jour à l'assoupissement
Où les ensevelit le pouvoir d'Ariman.

Du jour des vérités je vois poindre l'aurore;
Et, si de son midi ce jour est loin encore,
De l'auteur de vos maux les barbares projets
Ne pourront de ce jour suspendre les progrès.
Heureux sans doute alors autant qu'il le peut être,
L'homme aura mérité de m'avoir pour seul maître.
Trop superbe Ariman, oui, ton règne est passé;
Je vois déjà, je vois ton trône renversé.
Tu portais jusqu'aux cieux ton orgueilleuse tête :
Tremble; mon œil sur toi voit fondre la tempête.
Privé de ton pouvoir, banni de l'univers,
Ce bras vengeur te suit jusqu'au fond des enfers.
Tu tombes, dévoré des flammes du tonnerre;
Le mal s'anéantit, le ciel est sur la terre.

Monarques, qui tenez dans vos puissantes mains
Les rênes de l'état et le sort des humains,
De votre autorité quelle sera la base?
Complices d'Ariman ou les fils d'Oromaze,
Vous pouvez, ou chéris, ou craints dans votre cour,
Régner par la terreur, ou régner par l'amour;
Vous pouvez (ce récit a dû vous en instruire)
Par vos soins vigilans étendre en votre empire
Le jour des vérités ou la nuit de l'erreur,
Et suspendre ou hâter le siècle du bonheur :
C'est à vous de choisir ce que vous voulez être,
Et lequel de ces dieux vous adoptez pour maître.

O toi dont le suffrage et les divins regards,
En enflammant l'artiste, eussent créé les arts;
Toi qui sais, enchaînant les plaisirs sur tes traces,
Aux lauriers de Minerve unir les fleurs des Grâces;
O fille de Vénus, arbitre des talens;
J'ai chanté le bonheur; anime mes accens.
Tu peux tout : à ta voix, immortelle Aspasie.
L'amour seul donnera des aîles au génie.

Tu commandes au nom des plaisirs les plus doux :
Te plaire est le seul prix dont mon cœur soit jaloux.
Sexe charmant, c'est vous qui jadis sur la terre
Armiez pour les combats les enfans de la guerre :
Vous pouvez plus encor pour les fils d'Apollon ;
Vous donnez des plaisirs ; la gloire est un vain nom.
Par de nouveaux bienfaits méritez nos hommages :
Vous fîtes les héros ; faites encor les sages.

FIN DU POÈME DU BONHEUR.

ÉPÎTRES.

AVERTISSEMENT.

L'ÉPÎTRE sur *l'Orgueil et la Paresse de l'Esprit* et celle sur *l'Amour de l'Étude*, que nous joignons ici aux essais poétiques d'Helvétius, n'ont encore paru dans aucune édition des œuvres de ce philosophe. C'est à M. François de Neufchâteau qu'on doit la connaissance de la première de ces pièces, qu'il a publiée en l'an VIII, dans *le Conservateur*, tome II, page 261 : la seconde a été insérée dans *le Magasin encyclopédique*, année 1814 ; et le manuscrit, qui nous a été communiqué, est déposé à la Bibliothéque royale.

Helvétius ne s'occupa de poésie que dans sa jeunesse ; il copiait ses épîtres sur un des côtés du papier, et laissait une page blanche pour que Voltaire pût écrire ses observations à côté des vers mêmes. C'est ainsi qu'il soumit à son maître trois leçons successives de son *Épître sur l'Orgueil*.

Nous ne croyons pas faire tort à la mémoire d'un grand homme en reproduisant ces essais, que lui-même a jugés informes, puisqu'il n'en a conservé qu'un très-petit nombre de vers qu'il a placés dans son poëme *du Bonheur*. Nous pouvons, sans nuire à sa gloire, copier les vers faibles que son illustre ami lui conseillait de corriger, et qu'il a changés quelquefois avec le plus grand succès. On aime à suivre les progrès de son style, à connaître l'une après l'autre les diverses manières dont il fit ces changemens, à relire les avis que donnait au génie naissant un autre génie consommé dans l'art si difficile d'être éloquent en vers.

Nous avons placé en notes (1) les remarques critiques et souvent vives de Voltaire, qui rendent ces morceaux précieux : on y retrouve son esprit, sa touche, sa vivacité. Ce genre de correspondance entre deux hommes si fameux est fait pour piquer vivement la curiosité, et présente un modèle de critique qui peut être médité avec fruit par les gens de lettres.

(1) Ayant sous les yeux le manuscrit de l'épître sur l'Amour de l'Étude, nous avons conservé dans les notes l'orthographe que Voltaire avait adoptée. Il est singulier de le voir ôter l'*e* au mot *beau*, doubler l'*r* dans *araignée*, et finir les mots *toi*, *ami*, *ennui*, par un *y*.

ÉPÎTRE

SUR

L'ORGUEIL ET LA PARESSE DE L'ESPRIT.

La première leçon donnait à cette épître un titre trop développé. Helvétius y annonçait qu'il se proposait de prouver « que tout est rapport ; que les » philosophes se sont perdus dans le vague des idées » absolues ; qu'ils eussent mieux fait de travailler » au bien de la société ; que Locke nous a ouvert la » route de la vérité, qui est celle du bonheur. »

Voici la note que Voltaire adressait à ce sujet à son jeune élève :

« Ce titre est un peu long et ne paraît pas extrê» mement clair. Le mot d'*idées absolues* ne donne » pas une idée bien nette. D'ailleurs, en général, » la chose n'est pas vraie.

» Il y a un temps *absolu*, un espace *absolu*, etc. » Locke les considère comme tels, et vous êtes ici » partisan de Locke.

» Locke n'est point regardé comme un philosophe » moral, qui ait abandonné l'étude des choses ab» straites pour envisager seulement la vertu.

» La route de la vérité n'est pas toujours celle du » bonheur. On peut être très-malheureux, et savoir » mesurer des courbes ; on peut être très-heureux, » et ignorant. »

En conséquence de cet avis judicieux, Helvétius rendit son titre plus simple. Il mit d'abord « que » c'est par les effets qu'on doit remonter aux causes,

» en physique, métaphysique et morale. » Mais il reconnut qu'il fallait encore abréger davantage, et il donna enfin à l'épître ce dernier titre clair et simple : *Sur l'Orgueil et la Paresse de l'Esprit.*

I[re] LEÇON.

Les six premiers vers paraissaient à Voltaire un peu embrouillés ; il dit à cette occasion : « Mettez les » six premiers vers en prose, et demandez à quel- » qu'un s'il entendra cette prose : la poésie demande » la même clarté au moins. »

. . . .
. . . .

De la droite raison les rapports sont les guides (1).
Ils ont fondé les mers (2), ils ont percé les cieux.
Les plus vastes esprits, sans leur secours heureux,
Sont, entre les écueils, des vaisseaux sans boussoles.
De là ces dogmes vains, si savamment frivoles,
De ces célèbres fous ingénieux romans (3).
Mon œil, s'écriait l'un, perce au-delà des temps (4) :

(1) Diriez-vous, dans un discours ; Les rapports sont les guides de la raison ? Vous diriez : Ce n'est que par comparaison que l'esprit peut juger ; c'est en examinant les rapports des choses que l'on parvient à les connaître. Mais les rapports en général, et les rapports qui sont les guides, font un sens confus. Ce qu'on examine peut-il être un guide ?

(2) Des *rapports* qui ont fondé des mers !

(3) Ceci me paraît bien écrit.

(4) Quoi ! tout d'un coup, passer de cette exposition *qu'il faut examiner les rapports*, aux systèmes sur la formation de l'univers ! Il faudrait vingt liaisons pour amener cela ; c'est un saut épouvantable ! voilà le principe de continuité bien violé.

N'est-il pas tout naturel de commencer votre ouvrage par dire en beaux vers qu'il y a des choses qui ne sont pas à la portée de l'homme ? Ce tour vous menait tout droit à ces différens systèmes sur la création, sans parler des *rapports*, qui n'ont aucun rapport à ces belles rêveries des philosophes.

Écoutez-moi; je vais, sagement téméraire,
De la création dévoiler le mystère.

. . . .

Helvétius disait ensuite, en parlant du système inventé par les mages :

Un Dieu, tel autrefois qu'une araignée immense,
Dévida l'univers de sa propre substance,
Alluma les soleils, fila l'air et les cieux,
Prit sa place au milieu de ces orbes de feux, etc. (1).

. . . .

. . . .

Les Mages, dit Burnet, sont des visionnaires
Dont le faible Persan adopte les chimères (2).

. . . .

. . . .

Ainsi sous de grands mots la superbe Sagesse,
A ses propres regards dérobant sa faiblesse,
Et ayant son orgueil de dogmes imposteurs,
Disputa si long-temps pour le choix des erreurs (3).
Ainsi l'orgueil s'égare en de vagues pensées :
Ainsi notre univers, par ses mains insensées
Tant de fois tour à tour détruit, rédifié,
N'est encore qu'un temple à l'erreur dédié (4).
Heureux si l'homme encor, moins souple à l'imposture,
Maître de s'égarer au champ de la nature,

(1) Les Indiens ont inventé la comparaison de l'araignée; mais, outre qu'une araignée immense fait en vers un fort vilain tableau, comment est-ce qu'une araignée qui dévide peut allumer un soleil? Quand on s'asservit à une métaphore, il faut la suivre. Jamais araignée n'alluma rien : elle file et tapisse; elle ne dévide pas même.

(2) On croit que des mages vous allez passer aux Égyptiens, aux Grecs, etc.; vous sautez à Burnet; le saut est périlleux.

Le reste du système ridicule de Burnet me paraît bien exprimé.

(3) Très-beau, et l'imitation de Corneille en cet endroit est un coup de maître.

(4) Me paraît excellent.

Par-delà ses confins n'eût puisé ses erreurs (1)!

. . . .

Un autre peint de Dieu les attributs, l'essence,
Remet tout au destin, dit son pouvoir, son nom,
Croit donner une idée et ne forme qu'un son (2).

. . . .

Sans les rapports, enfin (3), la raison qui s'égare
Prend souvent pour idée un son vain et bizarre (4);
Et ce ne fut jamais que dans l'obscurité
Que l'Erreur s'écria : je suis la Vérité.

. . . .

. . . . Pourquoi donc le malheur
Est-il chez les humains le seul législateur (5)?
Pourquoi créer le nom de vertus absolues (6)?

. . . .

Locke (7) étudia l'homme. Il le prend au berceau,

(1) Ce *puisé* ne me paraît pas propre; j'aimerais mieux *cherché*. Ce qui précède est beau.

(2) Ce dernier vers est très-beau; mais prenez garde qu'il appartient à tous les rêveurs dont il est question. Il faut, pour qu'une idée soit parfaitement belle, qu'elle soit tellement à sa place qu'elle ne puisse pas être ailleurs.

(3) Il semble par *ces rapports enfin* que vous ayez parlé une heure des rapports; mais vous n'en avez pas dit un seul mot. Je vois bien qu'en faisant votre épître, vous pensiez que tous ces philosophes prétendus n'avaient point examiné les rapports et la chaîne des choses de ce monde, qu'ils n'avaient point raisonné par analyse, que ce défaut était la source de leurs erreurs. Mais comment le lecteur devinera-t-il que ce soit là votre pensée?

(4) Ce *son vain et bizarre* n'a nulle analogie à l'obscurité, et cela forme des métaphores incohérentes. C'est le défaut de la plupart des poëtes anglais. Jamais les Romains n'y ont tombé. Jamais ni Boileau ni Racine ne se sont permis cet amas d'idées incompatibles.

(5) Ce n'est point le malheur qui est le législateur des humains, c'est l'amour-propre. On dit bien que le malheur instruit, mais alors il est précepteur, et non législateur.

(6) *Vertus absolues* ne s'entend point du tout. Tout cet endroit manque encore de liaison et de clarté; et, sans ces deux qualités nécessaires, il n'y a jamais de beauté.

(7) L'endroit de Locke est bien. Aussi les idées en sont-elles liées, les mots sont propres, et cela serait beau en prose.

L'observe en ses progrès, le suit jusqu'au tombeau,
Cherche par quel agent nos âmes sont guidées;
Si les sens ne sont point les germes des idées.
Le mensonge jamais, sous l'appui d'un grand nom,
Ne put en imposer aux yeux de sa raison.

. . . .

Mallebranche (1), plein d'esprit et de subtilité,
Partout étincelant de brillantes chimères,
Croit en vain échapper à ses regards sévères:
Dans ses détours obscurs, Locke le joint, le suit;
Il raisonne; il combat; le système est détruit.

. . . .

Locke vit les effets de l'orgueil impuissant,
Rendit l'homme moins vain, et l'homme en fut plus grand(2).

. . . .

Du chemin des erreurs Locke nous arracha,
Dans le sentier du vrai devant nous il marcha (3).
D'un bras il apaisa l'orgueil du platonisme;
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme (4).

IIe LEÇON.

Helvétius corrigea son épître; il la commença ainsi:

Quel funeste pouvoir, quelle invisible chaîne,
Loin de la vérité retient l'homme et l'enchaîne?
Est-il esclave-né des mensonges divers?

(1) L'endroit de Mallebranche, bien écrit, parce qu'il est sagement écrit.

(2) Ce n'est pas grande merveille que l'homme moins vain soit plus grand, cela ne rend pas la belle devise de Locke : *Scientiam minuit ut certiorem faceret*; il diminua la science pour augmenter la certitude.

(3) Ce vers est beau.

(4) Voilà deux vers admirables et que je retiendrai par cœur toute ma vie. Je vous demande même la permission de les citer dans une nouvelle édition des Élémens de Newton, à laquelle j'ajoute un petit traité de ce que pensait Newton en métaphysique.

Ces deux vers-là valent mieux qu'une épître de Boileau.

Non, sans doute, et lui-même il peut briser ses fers;
Il peut, sourd à l'erreur, écouter la sagesse,
S'il connaît ses tyrans, l'Orgueil et la Paresse (1).

. . . .

Zoroastre prétend (2) dévoiler les secrets
Au sein de la Nature enfoncés à jamais.
Le premier, en Égypte, il attesta les mages
Que Dieu lui révélait la science des sages.

. . . .

Amant du merveilleux, faible, ignorant, crédule,
Le mage crut long-temps ce conte ridicule;
Et Zoroastre ainsi, par l'orgueil inspiré,
Égara tout un peuple après s'être égaré (3).
Je ne viens point tracer à la raison humaine
La suite des erreurs où son orgueil l'entraîne;
Mais lui montrer encor qu'en des siècles savans,
Burnet substitua sa fable à ces romans.

. . . .

(4) Heureux si l'homme encor, moins souple à l'Imposture,
Maître de s'égarer au champ de la Nature,
Par-delà tous les cieux n'eût poursuivi l'Erreur!
Mais d'un fougueux esprit qui peut calmer l'ardeur;
Qui peut le retenir dans les bornes prescrites?

(1) Ce commencement me paraît bien; il est clair, il est exprimé comme il faut. Peut-être le dernier vers est-il un peu brusque.

(2) Je n'aime point Zoroastre au présent. Il me semble que ce *prétend* ne convient qu'à un auteur qu'on lit tous les jours.

D'ailleurs Zoroastre n'est pas connu en Égypte, mais en Asie. Il n'attesta pas les mages, il les fonda.

(3) Ces quatre vers sont beaux; mais je dois vous redire que le saut de Zoroastre, fondateur d'une religion et d'une philosophie, à Burnet dont on se moque, est un saut périlleux, et c'est aller d'un océan dans un crachat.

Burnet parle du déluge, etc. On se soucie fort peu de tout cela. J'aimerais bien mieux mettre en beaux vers le sentiment de tous les philosophes grecs sur l'éternité de la matière, et dire quelque chose d'Epicure.

(4) Les six vers suivans sont très-beaux.

L'univers est borné, l'Orgueil est sans limites.
Que n'ose point l'Orgueil? il passe jusqu'à Dieu.
L'un dit qu'il est partout sans être en aucun lieu,
Dans un long argument qu'à l'école il propose,
Prétend que rien n'est Dieu, mais qu'il est chaque chose;
Et le pédant ainsi, tyran de la raison,
Croit donner une idée et ne forme qu'un son (1).

Helvétius fait ensuite le portrait de la Paresse :

Elle seule (la Paresse) s'admire en sa propre ignorance,
Par un faux ridicule avilit la science (2),
Et parée au-dehors d'un dédain affecté,
Dans son dépit jaloux prêche l'oisiveté.
Loin des travaux, dit-elle, au sein de la mollesse,
Vivez et soyez tous ignorans par sagesse.
Votre esprit n'est point fait pour pénétrer, pour voir;
C'est assez s'il apprend qu'il ne peut rien savoir.

. . . .

Sachons que, s'il nous faut consentir d'ignorer
Les secrets où l'esprit ne saurait pénétrer,
Que (3) la Nature aussi, trop semblable à Protée,
N'ouvrit jamais son sein qu'aux yeux d'un Aristée.

(1) *A merveille!*

(2) Ces deux vers sont à la Molière, les deux suivans à la Boileau, les quatre derniers à la Helvétius, et très-beaux.

(3) Il y a là deux *que* pour un. Prenez garde aux *que* et aux *qui*. Ces maudits *qui* énervent tout. D'ailleurs Protée et Aristée viennent là trop *abrupto*. Cela serait bon si cette seconde partie de la période avait quelque rapport avec la première. On pourrait dire : Sachons que, si la nature est un Protée qui se cache aux paresseux, elle se découvre aux Aristées. Sans cette attention à toutes vos périodes, vous n'écrirez jamais clairement : et sans la clarté, il n'y a jamais de beauté. Souvenez-vous du vers de Despréaux :

Ma pensée au grand jour toujours s'offre et s'expose.

Voltaire, à la fin de l'épître, ajoute pour dernière note : Cette fin tourne trop court, est trop négligée. En remaniant cet ouvrage, vous pouvez le rendre excellent.

IIIe. LEÇON.

Quel funeste pouvoir, quelle invisible chaîne,
Loin de la vérité, retient l'homme ou l'entraîne?
Esclave infortuné des mensonges divers,
Doit-il subir leur joug, peut-il briser leurs fers (1)?
Peut-il, sourd à l'Erreur, écouter la Sagesse?
Oui, s'il fuit deux tyrans : l'Orgueil et la Paresse.
L'un, Icare insensé, veut s'élever aux cieux,
S'asseoir, loin des mortels, sur le trône des dieux,
D'où l'univers entier se découvre à sa vue.
Il le veut, il s'élance, et se perd dans la nue (2).
L'autre, tyran moins fier, sybarite hébêté,
Conduit par l'Ignorance à l'Imbécillité,
Ne désire, ne veut, n'agit qu'avec faiblesse.
Si d'un pas chancelant il marche à la Sagesse,
Trop lâche, il se rebute à son premier effort;
Au sein des voluptés il tombe et se rendort (3).
De l'univers captif si l'Erreur est la reine,
Jadis ces deux tyrans en ont forgé la chaîne.
   C'est par le fol orgueil qu'autrefois emportés,
De sublimes esprits amans des vérités,
Nés pour vaincre l'Erreur, pour éclairer le monde,
Le couvrirent encor d'une nuit plus profonde.
Un Persan le premier prétendit dans les cieux
Avoir enfin ravi tous les secrets des dieux (4).
Le premier en Asie il assembla des mages,
Enseigna follement la science des sages;
Raconta quel pouvoir préside aux élémens,
Quel bras leur imprima les premiers mouvemens.

(1) Très-bien.
(2) Bien ces six vers.
(3) Les deux vers auxquels vous avez substitué ces deux-ci étaient bien, et ceux-ci sont mieux.
(4) Bien.

Le grand Dieu, disait-il, sur son aîle rapide,
Fendait superbement les vastes mers du vide;
Une fleur y flottait de toute éternité;
Dieu l'aperçoit, en fait une divinité :
Elle a pour nom Brama, la bonté pour essence;
L'ordre et le mouvement sont fils de sa puissance.
(1) . . . .
. . . .
. . . .
Du sédiment des eaux sa main pétrit la terre (2).
Les nuages épais, ces prisons du tonnerre,
Sur les ailes des vents s'élèvent dans les airs.
Le brûlant équateur ceint le vaste univers (3).
Vénus du premier jour ouvre alors la barrière,
Les soleils allumés commencent leur carrière,
Donnent aux vastes cieux leur forme et leurs couleurs,
Aux forêts la verdure, aux campagnes les fleurs (4).
Amant du merveilleux, faible, ignorant, crédule,
Le mage crut long-temps ce conte ridicule;
Et Zoroastre ainsi, par l'Orgueil inspiré,
Égara tout un peuple après s'être égaré (5).

(1) Ici étaient des vers sur lesquels Voltaire disait : « Je retranche» rais ces quatre vers; on ne se soucie pas de savoir à fond le sys» tème de Zoroastre, qui peut-être n'est rien de tout cela.

» Loin d'épuiser une matière,
» Il n'en faut prendre que la fleur.

» Il ne faut peindre que ce qui mérite de l'être, *et quæ desperat* » *tractata nitescere posse relinquit.* »

(2) Bon.

(3) Vers admirable. Je vous dirai en passant que le roi de Prusse en fut extasié; je ne vous dis pas cela pour vous faire honneur, mais pour lui en faire beaucoup.

Ce vers, il est vrai, appartient à tous les systèmes; mais on peut très-bien lui conserver ici sa place en disant que c'est un effet du système de Zoroastre; et si ce vers convient à tous les systèmes, ne convient-il pas aussi à celui-ci?

(4) Beau.

(5) Beau.

Ce fut en ce moment que l'aveugle Système
Sur son front attacha son premier diadème (1);
Qu'il se fit nommer roi de cent peuples divers,
Et qu'il osa donner des dieux à l'univers.
De la Perse depuis chassé par la Mollesse,
Il traversa les mers, s'établit dans la Grèce.
Un sage, à son abord, brigua le fol honneur
D'enrichir son pays d'une nouvelle erreur.
Hésiode conta qu'autrefois la Nuit sombre
Couvrit l'Érèbe entier des voiles de son ombre;
Dans les stériles flancs du chaos ténébreux
Perça l'œuf d'où sortit l'Amour, maître des dieux.
(2) . . . .
. . . .
Thétis creuse le lit des ondes mugissantes,
Et Tithée au-dessus des vagues écumantes
Lève un superbe front couronné par les airs:
Le flambeau de l'Amour anime l'univers.
Ainsi donc un esprit plein d'une vaine ivresse
Donne à l'orgueil le nom de sublime sagesse;
Ainsi les nations, jouets des imposteurs,
Se disputent encor sur le choix des erreurs,
Applaudissent toujours aux plus folles pensées;
Ainsi notre univers, par des mains insensées
Tant de fois tour à tour détruit, rédifié,
Ne fut jamais qu'un temple à l'Erreur dédié (3).
Heureux si quelquefois, rebelle à l'Imposture,
Maître de s'égarer au champ de la Nature,
L'homme au-delà des cieux eût poursuivi l'Erreur!
Mais d'un superbe esprit qui modéra l'ardeur?

(1) Celà est nouveau et très-noble.

(2) Ici étaient encore plusieurs vers sur lesquels Voltaire disait : « J'ôterais tout cela. Plus vous resserrerez votre ouvrage, plus il aura » de force »

(3) Très-beau.

Qui put le retenir dans les bornes prescrites ?
L'univers est borné, l'Orgueil est sans limites (1) :
Aux régions de l'âme il a déjà percé ;
Sur l'aile de l'Orgueil Platon s'est élancé ;
Du pouvoir de penser il prive la matière (2).
Notre âme, enseignait-il, n'est point une lumière
Qui naît, qui s'affaiblit, qui croît avec le corps ;
Mais l'âme inétendue en meut tous les ressorts :
Elle est indivisible, elle est donc immortelle.
L'âme fut tour à tour une vive étincelle,
Un atome subtil, un souffle aérien :
Chacun en discourut, mais aucun n'en sut rien (3).
Ainsi toujours le ciel, aux yeux même du sage,
Cacha ses vérités dans un sombre nuage.

Enfin l'Orgueil osa s'élever jusqu'à Dieu.
Dieu remplit l'univers et n'est dans aucun lieu ;
Rien n'est Dieu, me dit l'un ; mais il est chaque chose.
A la crédulité ce faux prophète impose
L'indispensable loi d'étouffer la raison,
Et de prendre toujours pour idée un vain nom.
Un autre peint son dieu comme une mer immense,
Berceau vaste où le monde a reçu la naissance.

. . . .
. . . .
. . . .

En mensonges ainsi la vanité féconde
Fit ces différens dieux, ces divers plans du monde.
Chaque école autrefois eut sa divinité,
Et le seul dieu commun était la Vanité.

Quelquefois, en fuyant l'Orgueil et son ivresse,
L'homme est pris aux filets que lui tend sa paresse.
La Paresse épaissit dans son lâche repos

(1) Vers admirable.
(2) On ne peut mieux.
(3) Vers très-joli.

L'ombre dont l'Ignorance entoura nos berceaux.
Le vrai sur les mortels darde en vain sa lumière;
Le doigt de l'Indolence a fermé leur paupière (1).
La Paresse jamais n'est féconde en erreurs;
Mais souvent elle est souple au joug des imposteurs.
L'Orgueil, comme un coursier qui part de la barrière,
Fait, sous son pied rapide, étinceler la pierre,
S'écarte de la borne, et les naseaux ouverts,
Le frein entre les dents, s'empórte en des déserts.
La Paresse, au contraire, au milieu de l'arène,
Comme un lâche coursier, sans force, sans haleine,
Marche, tombe, se roule, et, sans le disputer,
Voit le prix, l'abandonne à qui veut l'emporter.
Elle tient à la cour école d'ignorance,
Du trône de l'estime arrache la science,
Et, parée au dehors d'un dédain affecté,
Dans son dépit jaloux prêche l'oisiveté.
Loin des travaux, dit-elle, au sein de la mollesse,
Vivez et soyez tous ignorans par sagesse.
Votre esprit n'est point fait pour pénétrer, pour voir;
C'est assez s'il apprend qu'il ne peut rien savoir (2).
De ce dogme naquit le subtil pyrrhonisme;
Son front est entouré des bandeaux du sophisme;
L'astre du vrai, dit-il, ne peut nous éclairer:
Qui s'y veut élever est prêt à s'égarer.
Il porte la ruine au temple du Système,
S'y dresse de ses mains un trophée à lui-même;
Mais ce nouveau Samson tombe et s'ensevelit
Sous les vastes débris du temple qu'il détruit (3).
Écoutez ce marquis nourri dans la mollesse,
Ivre de pharaon, de vin et de tendresse,

(1) Vers charmant.

(2) Voilà qui est très-bien; cela est net, précis, et dans le vrai style de l'épître.

(3) La moitié de cette page me paraît parfaite.

Au sortir d'un souper où le brûlant désir
Vient d'éteindre ses feux sur l'autel du plaisir.
Ce galant précepteur du peuple du beau monde,
Indigne d'admirer les écrivains qu'il fronde,
Dit aux sots assemblés : Je suis pyrrhonien,
Veut follement que l'homme ou sache tout ou rien.
Si Socrate autrefois consentit d'ignorer
Les secrets qu'un mortel ne saurait pénétrer,
Dans leur abîme au moins il tenta de descendre;
S'il ne put le sonder, il osa l'entreprendre.
Que Locke soit ton guide, et qu'en tes premiers ans,
Il affermisse au moins tes pas encor tremblans (1).
Si Locke n'atteint point au bout de la carrière,
Du moins sa main puissante en ouvrit la barrière.
A travers les brouillards des superstitions,
Lui seul des vérités aperçut les rayons.
D'un bras il abaissa l'orgueil du Platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du Pyrrhonisme.
Locke enfin évita la paresse et l'orgueil.
Fuyons également et l'un et l'autre écueil.
Le vrai n'est point un don, c'est une récompense,
C'est un prix du travail perdu par l'indolence !
Qu'il est peu de mortels par ce prix excités,
Qui descendent encore au puits des vérités (2) !
Le Plaisir en défend l'entrée à la jeunesse;
L'Opiniâtreté la cache à la vieillesse (3).
Le prince, le prélat, l'amant, l'ambitieux,
Au jour des vérités tous ont fermé les yeux.
Et le ciel cependant (4) pour s'avancer vers elles,

(1) Page encore excellente.

(2) Je ne sais si *puits* n'est pas un peu trop commun ; du reste cela est excellent.

(3) On ne peut mieux.

(4) Je voudrais quelque chose de mieux que *et le ciel*. Je voudrais aussi finir par quelque vers frappant. Votre Épître en est pleine.

Nous laisse encor des pieds, s'il nous coupa les ailes;
Jusqu'au temple du vrai, loin du mensonge impur (1),
La Sagesse à pas lents peut marcher d'un pied sûr.

(1) Je n'aime pas ce mensonge impur; vous sentez que ce n'est qu'une épithète; je crois vous avoir dit là-dessus mon scrupule.

« Vous voyez bien, mon cher ami, qu'il n'y a plus que quelques » rameaux à élaguer dans ce bel arbre. Croyez-moi, resserrez beau- » coup ces rêveries de nos anciens philosophes; c'est moins par là » que par des peintures modernes que l'on réussit. Je vous le dis » encore, vous pouvez aisément faire de cette Épître un ouvrage » qui sera unique en notre langue, et qui suffirait seul pour vous » faire une très-grande réputation. Je vous embrasse, et je serais » jaloux de vous si je n'en étais enchanté. »

FIN DE L'ÉPÎTRE SUR L'ORGUEIL ET LA PARESSE DE L'ESPRIT.

ÉPÎTRE

SUR L'AMOUR DE L'ÉTUDE.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET;

PAR UN ÉLÈVE DE VOLTAIRE, AVEC DES NOTES DU MAÎTRE.

Oui, de nos passions toute (1) l'activité
Est moins à redouter que n'est (2) l'oisiveté;
Son calme (3) est plus affreux que ne sont leurs tempêtes;
Gardons-nous à son joug (4) de soumettre nos têtes.
Fuyons surtout (5) l'ennui, dont la sombre langueur
Est plus (6) insupportable encor que la douleur.
Toi qui détruit (7) l'esprit, en amortit (8) la flamme:
Toi, la honte à la fois (9) et la rouille de l'âme:
Toi qui verse (10) en son sein ton assoupissement,

(1) *Toute*, mot qui affaiblit le sens, mot oiseux.

(2) *Que n'est*, allongement qui énerve la pensée. Pensée d'ailleurs trop commune, et qui a besoin d'être relevée par l'expression. De plus *que n'est* est trop près de *que ne sont*; banissez-les tous deux.

(3-4) Son *calme*, son *joug* : deux figures incompatibles l'une avec l'autre; grand défaut dans l'art d'écrire.

(5) Fuyons *surtout l'ennuy*. Surtout, mot inutile : idée non moins inutile; car qui ne veut fuir l'ennuy?

(6) *Plus insuportable*, trop voisin de *moins à redouter*. Ces plus et ces moins trop souvent répétez tuent la poésie.

(7-8) Toy qui *détruit l'esprit*, en amortit la flamme.

Il faut qui *détruis* : ce *toy qui* gouverne la seconde personne. De plus il est superflu de parler de sa flamme amortie quand il est détruit.

(9) La *honte à la fois et la rouille*. Ces deux vices de l'âme ne sont point contraires l'un à l'autre. Ainsi à la fois est de trop. On dirait bien que l'ambition est à la fois la gloire et le malheur de l'âme; ces oppositions sont belles. Mais entre rouille et honte, il n'y a point d'opposition.

(10) Toy qui *verse en son sein* ton assoupissement.

Il faut *verses* et non verse. Mais on ne verse point un assoupissement.

Qui, pour la dévorer, suspend (1) son mouvement,
Étouffe (2) ses pensées et la tient (3) enchaînée:
O monstre, en ta fureur semblable à l'araignée (4),
Qui de ses fils gluans (5) s'efforce d'entourer
L'insecte malheureux qu'elle veut dévorer (6)!
Contre tes vains efforts mon âme est affermie;
Dans les esprits oisifs (7) porte ta léthargie,
Ou refoule (8) en ton sein ton impuissant poison;
J'ai su de tes venins préserver ma raison.
Esprit (9) vaste et fécond, lumière vive et pure,
Qui, dans l'épaisse nuit qui couvre la nature,
Prends, pour guider tes pas, le flambeau de Newton;
Qui, d'un vain préjugé dégageant la raison,
Sais d'un sophisme adroit dissiper les prestiges;
Aux yeux de ton génie il n'est point de prodiges:
L'univers se dévoile à ta sagacité,
Et par toi le Français marche à la vérité.
Des lois qu'aux élémens le Tout-Puissant impose
Achève à nos regards de découvrir la cause;
Vole au sein de Dieu même, et connais les ressorts
Que sa main a forgés pour mouvoir tous les corps.
Ou plutôt dans sa course arrête ton génie:

(1-2-3) *Suspends* et non suspend, etc. Il ne faut point tant retourner sa pensée.

(4) On peut peindre l'arraignée, mais il ne faut pas la nommer. Rien n'est si bau que de ne pas apeler les choses par leur nom.

(5) *Gluants* forme une image plus désagréable que vraye.

(6) Je ne sçai si l'âme oisive peut être comparée à une mouche dans une toile d'arraignée.

(7) Dans les esprits *oisifs* porte la létargie.

L'oisiveté est déjà létargie.

(8) *Refoule* en ton sein. Refoule n'est pas le mot propre. Elle peut reprendre, ravaler, etc., son poison. Mais ces images sont dégoûtantes.

(9) Les vers à Émilie sont baux, mais ne sont pas liez au sujet. Il s'agit de travail, d'oisiveté. Il manque là un enchaînement d'idées.

Tantùm series juncturaque pollet.

Viens servir ton pays, viens, sublime Émilie !
Enseigner aux Français l'art de vivre avec eux :
Qu'ils te doivent encor le grand art d'être heureux ;
Viens, dis-leur que tu sus, dès la plus tendre enfance,
Au faste de ton rang préférer la science ;
Que tes yeux ont toujours discerné chez les grands
De l'éclat du dehors le vide du dedans.
Dis-leur que rien ici n'est à soi que soi-même ;
Que le sage dans lui trouve le bien suprême,
Et que l'étude enfin peut seule dans un cœur (1),
En l'ornant de vertus, enfanter le bonheur.
Et toi! mortel divin (2), dont l'univers s'honore,
Être que l'on admire et qu'on ignore encore ;
Toi dont l'immensité te dérobe à nos yeux,
Tiens le milieu, Voltaire, entre l'homme et les dieux !
Soleil levé sur nous verse tes influences ;
Fais germer à la fois les arts et les sciences.
Telle on voit chaque année, aux rayons du printemps,
La terre se parer de nouveaux ornemens,
Fouler dans les canaux (3) des arbres et des fleurs
La sève qui produit leurs fruits et leurs couleurs.
J'ai vu des ennemis acharnés à te nuire,
Ne pouvant t'égaler, chercher à te détruire ;
Des amis contre toi s'armer de tes bienfaits.
J'ai vu des envieux, jaloux de tes succès,
T'attaquer sourdement, craignant de te combattre ;
J'ai vu leurs vains efforts t'ébranler sans t'abattre ;
Ainsi que le nageur renversé dans les flots
Peut paraître un moment englouti dans les eaux ;
Mais, se rendant bientôt maître de sa surprise,

(1) Il faudrait que ces derniers vers fussent plus serrez et aussi plus raprochez du commencement du portrait d'Émilie.

(2) Pour Dieu, point de mortel divin ; le mot d'amy vaut bien mieux. Conservez la bauté des vers, et ôtez l'excès des louanges.

(3) Il manque icy deux vers.

Il nage et sort vainqueur de l'onde qu'il maîtrise.
Qui peut armer ton cœur de tant de fermeté ?
Et quel fut ton appui dans ton adversité ?
L'amour seul de l'étude. Au fort de cet orage,
Ce fut lui qui sauva ta raison du naufrage ;
C'est lui seul à présent qui t'arrache aux mortels,
Et c'est lui seul à qui tu devras tes autels (1).
Regardez Scipion (2), ce bouclier de Rome,
Cet ami des vertus, lui qui fut trop grand homme
Pour n'être pas en butte à de jaloux complots ;
L'étude en son exil assure son repos.
Si le chagrin parvient à l'âme de ce sage (3),
Du moins au fond du cœur il ne peut pénétrer :
L'étude est à sa porte, et l'empêche d'entrer.
C'est un nom sur le sable (4) ; un vent souffle et l'efface.
Plaisir (5) dans ta fortune, abri dans ta disgrâce,
Conviens-en (6), Scipion, l'étude seule a pu
Achever ton bonheur qu'ébaucha ta vertu.
(7) Malheureux courtisan ! âme rampante et vile,
Des faiblesses des grands adulateur servile ;
Pour toi (8) ce sont des dieux, va donc les encenser.
Ose appeler vertu (9) l'art de n'oser penser.

(1) Ne gâtez point ces baux vers par des autels.

(2) Scipion n'est pas amené. Il faudrait auparavant passer imperceptiblement de la carrière des sciences à celle des héros. La distance est grande ; il faut un pont qui joigne les deux rivages.

(3) L'ame *de ce* sage. *Ce* fait languir, et est dur. Il manque un vers.

(4) Il manque là quelque chose.

(5) Tout cela est incohérent. *Fiat lux.*

(6) *Conviens-en, Scipion.* Convenez que cela est trop prosaïque, et que cela gâte ce bau vers, et très-bau

Achever ton bonheur qu'ébaucha ta vertu.

(7) Encor manque de liaison, et trop d'apostrophes coup sur coup. C'est un défaut dans lequel je tombe quelquefois, mais je ne veux pas que vous ayez mes défauts.

(8) Pour toy *ce sont. Ce* n'est pas suportable. Ces idées communes ne sont pas bien amenées.

(9) Bau vers qu'il faut mieux préparer.

erve ton courage.

re autant que ta faveur;

re as tu dans le malheur?

n sonde les blessures

clave tu l'endures

! C'est en vain qu'un mortel

heur, fais fumer ton autel;

ncens, son coeur est la victime

randeurs, et plus sa soif s'anime.

vient de l'obtenir,

nouveau desir.

Helvétius.

Sais-tu ce que tu perds; sais-tu que l'esclavage
Rétrécit ton esprit, énerve ton courage.
Eh bien, ton bonheur dure autant que ta faveur;
Mais dis, quelle ressource (1) as-tu dans le malheur?
Nulle que la douleur (2): j'en sonde les blessures (3).
Tu crois la soutenir, esclave tu l'endures.

Funeste ambition (4)! c'est en vain qu'un mortel
Cherche en toi son bonheur, fait fumer ton autel;
Ses mains t'offrent l'encens (5), son cœur est la victime.
Plus il marche aux grandeurs, et plus sa soif s'anime.
Il désirait ce rang, il vient de l'obtenir;
De sa passion (6) naît un nouveau désir.
Un autre après (7) le suit; jamais rien ne l'arrête;
Sa vaste ambition (8) est un pin dont la tête
S'élève (9) d'autant plus qu'il semble en approcher.
Vas, le bonheur n'est pas où tu vas le chercher.
(10) Malheureux en effet, heureux en apparence,
Tu n'as d'autre bonheur que ta vaine espérance.
Que tes vœux soient remplis: la Crainte, aux yeux ouverts,
Te présente aussitôt le miroir des revers.

(1-2) La douleur n'est point une ressource. Encor une fois, il faut que ces lieux comuns soient plus pressez, touchez d'une manière plus neuve.

Difficile est propriè communia dicere.

(3) Esclave ne va point avec blessures, *sonder* jure avec *soutenir*, et tout cela fait un tableau peu dessiné.

(4) Encor un apostrophe.

(5) Encor un lieu comun.

(6) Il manque une sillabe, mais il y a là trop de vers.

(Il manquait une syllabe au premier hémistiche; mais le sens indique qu'Helvétius avait eu intention d'écrire *possession* au lieu de *passion*. Le manuscrit porte en effet ce mot en surcharge.)

(7) Un autre *après le suit*. Sans doute quand on suit on est *après*. Mettez plus de force et de précision, élaguez baucoup.

(8) Ces désirs qui se *suivent* jurent avec ce pin. L'ambition est un *pin* est une expression mauvaise.

(9) La tête d'un pin ne s'élève pas d'autant plus qu'on en aproche; passe pour une montagne escarpée.

(10) Lieux comuns encor: gardez-vous-en.

Aux traits de tes rivaux tu demeures (1) en butte;
Ton élévation te fait craindre ta chute :
Chargé de ta grandeur, tu te plains de son poids,
Et tu souffres déjà les maux que tu prévois (2).
Politiques profonds, allez ourdir vos trames :
Enfantez des projets; lisez au fond des âmes :
Domtez vos passions (3), et maîtrisez vos vœux.
Au milieu des tourmens (4), criez, je suis heureux (5);
Et de tous vos chagrins déguisant l'amertume,
Redoublez la douleur dont le feu vous consume.
Voyez cette montagne (6), où paissent les troupeaux,
Où la vigne avec pompe étale ses rameaux;
La source qui jaillit y roule l'abondance (7).
Tout d'un calme profond présente l'apparence :
Ses côteaux sont fleuris, sa tête est dans les airs,
Et son superbe pied sert de voûte aux enfers.
C'est là qu'avec transport, les plus tendres bergères,
Conduites par l'Amour, célèbrent ses mystères.
Ce bosquet fut témoin de leurs premiers soupirs,
Ce bosquet est témoin de leurs premiers plaisirs.
Flore vient y cueillir (8) les robes qu'elle étale.
C'est là qu'en doux parfums la volupté s'exhale,
Et c'est là qu'on n'entend d'autres gémissemens,
Que les soupirs poussés par les heureux amans.
Autels de leurs plaisirs, théâtre de l'ivresse,

(1) Tu *demeures*, terme trop faible qui fait languir le vers.

(2) Cela a été trop souvent dit.

(3) *Domptez vos passions*, n'est pas fait pour les politiques rongez de la passion de l'envie, de l'ambition, de l'avarice, de l'intrigue, etc.

(4) Au milieu des *tourménts*. Quels tourments? vous n'en avez pas parlé.

(5) Jamais politique n'a crié, je suis heureux.

(6) Encor des apostrophes, encor ce manque de jointure, encor du lieu comun.

(7) Qu'a de comun l'abondance d'une prairie avec ces politiques? Gare l'églogue dans tout ce qui suit, *non erat hic locus*. Quatre vers suffiront, mais il faut qu'ils disent baucoup en peu, et il faut surtout des jointures.

(8) Flore ne cueille point des robes, cela est trop fort.

Où les jeux de l'amour consacrent leur faiblesse.
Tel (1) paraît au dehors ce mont audacieux
Qui roule le tonnerre dans ses flancs caverneux.
Un phosphore pétri de soufre et de bitume
Par le souffle des vents avec fureur s'allume :
Ce feu, d'autant plus vif qu'il est plus comprimé,
Dévore la prison qui le tient enfermé.
Sois le plaisir des yeux (2), et l'ivresse de l'âme,
Doris, porte la joie, où tu portes la flamme;
Vois l'Amour à tes pieds, vois naître ses désirs :
Sur ton sein, sur ta bouche, il cueille ses plaisirs;
Ton orgueil est flatté du tribut de ses larmes :
Règne sur les mortels; tes titres sont tes charmes;
Embellis l'univers d'un seul de tes regards;
Un souris de Vénus fit éclore les arts (3).
Amour (4)! ô toi qui meurs le jour qui t'a vu naître (5)!
O toi qui pourrais seul déifier notre être (6)!
Étincelle ravie à la divinité;
Image de l'excès de sa félicité;
Le plus bel attribut de l'essence suprême;
Amour! enivre l'homme et l'arrache (7) à lui-même.
Tes plaisirs sont (8) les biens les seuls à désirer,
Si tes heureux transports pouvaient toujours durer;
Mais sont-ils échappés, en vain on les rappelle;
Le désir fuit, s'envole, et l'Amour sur son aile.
C'est en vain qu'un instant sa faveur nous séduit;

(1) Déclamation sans but. C'est le plus grand des défauts.

(2) Il manque un vers.

(3) Qu'est-ce que les arts ont à faire là? Tout ce morceau est décousu. *Ægri somnia.*

(4) Comment? encor un apostrophe, point d'autre figure, point d'autre transition?... le fouet.

(5-6) Ce n'est point en mourant si vite qu'il ressemble à la divinité : contradiction intolérable dans de très-baux vers mal amenez.

(7) Ce mot *arracher* ne signifie point transporter hors de soy-même, il donne l'idée de la souffrance et non l'idée du plaisir.

(8) *Sont*. Il faut *seraient;* mais il ne faut rien dire de cela, mais éviter cette déclamation mille fois rebatue.

Le transport l'accompagne, et le vide le suit.
Doris (1), à ton amant prodigue ta tendresse :
Prolonge, si tu peux, le temps de son ivresse.
L'ennui va te saisir au sortir de ses bras;
Tu cherches le bonheur (2) et ne le connais pas.
Ce dieu (3) que tu poursuis, recueilli dans lui-même,
Ne va point au dehors chercher le bien suprême;
Il commande à ses vœux; il fuit également
Et l'agitation et l'assoupissement.
Ami des voluptés, sans en être l'esclave,
Il goûte leur faveur (4), et brise leur entrave;
Il jouit des plaisirs, et les perd sans douleurs.
Vois Daphné (5), dans nos champs, se couronner de fleurs:
Elle aime à se parer d'une rose nouvelle;
Ne s'en trouve-t-il point (6), Daphné n'est pas moins belle.
D'un œil indifférent le tranquille Bonheur (7)
Voit l'aveugle mortel esclave de l'erreur,
Courir au précipice en cherchant sa demeure;
Ivre de passion (8), l'invoquer à toute heure;
Voler incessamment de désirs en désirs,
Et passer tour à tour des douleurs aux plaisirs;
Et tantôt il le voit, constamment misérable,
Gémir sous le fardeau de l'ennui qui l'accable.

(1) Encor apostrophe sans transition ! est-il possible?

(2) Chercher le bonheur et ne le pas connaître, ne sont pas deux idées assez oposées. C'est parce qu'on ne le conait pas bien qu'on le cherche. On cherche tous les jours un inconnu.

(3) *Ce dieu*. On n'a jamais dit que le bonheur fût un dieu. Cette hardiesse, suportable dans une ode, n'est pas convenable à une épître ; il faut à chaque genre son stile.

(4) Faveur n'est pas bien en opposition avec entrave. On ne dit point entrave au singulier.

(5) Eh bien, autre apostrophe sans liaison ! Ah !

(6) *Ne s'en trouve-t-il point*. Le stile de l'épître, tout familier qu'il est, n'admet point ces tours trop comuns : on dit sans s'avilir les plus petites choses.

(7) Le bonheur est là personifié *ab abrupto*, sans aucun adoucissement. Ce sont des images incohérentes.

(8) Ivre de passion, *l'invoquer*; il semble qu'on invoque sa pas-

Étude (1), en tous les temps prête-moi ton secours!
Ami de la vertu, bonheur de tous les jours,
Aliment de l'esprit, trop (2) heureuse habitude,
Venge-moi de l'Amour, brise ma servitude;
Allume dans mon cœur un plus noble désir,
Et viens en mon printemps m'arracher au plaisir.
Je t'appelle, et déjà ton ardeur me dévore;
Tels ces flambeaux éteints, et qui fument encore,
A l'approche du feu s'embrâsent de nouveau.
Leur flamme se ranime, et son jour (3) est plus beau.
Conserve dans mon cœur le désir qui m'enflamme :
Sois mon soutien, ma joie, et l'âme de mon âme.
Étude, par toi l'homme est libre dans les fers (4):
Par toi l'homme est heureux au milieu des revers:
Avec toi l'homme a tout (5) : le reste est inutile (6),
Et sans toi ce même homme (7) est un roseau fragile (8),
Jouet des passions, victime de l'ennui :
C'est un lierre rampant, qui reste sans appui (9).

sion. Et puis chercher sa demeure, courir au précipice, invoquer! lieux comuns mal assortis. Ces 2 pages précédentes devraient être resserrées en vingt vers bien frâpez, et ensuitte on viendrait à l'Étude qui est le but de l'épitre.

(1) Étude. Toujours même défaut, toujours un apostrophe qui n'est point amené.

(2) *Trop heureuse*, terme oiseux. Ce *trop* est de trop.

(3) On ne dit point tout cru le jour d'un flambau.

(4) Les fers n'y viennent pas. *Non erat hic locus*.

(5-6) S'il a tout, l'émistiche qui suit est inutile.

(7) *Ce même homme*, faible et traînant.

(8) *Rosau fragile*, image peu liée avec *avoir tout*.

(9) Trop de comparaisons entassées. Il ne faut prendre que la fleur d'une idée, il faut fuir le stile de déclamateur. Les vers qui ne disent pas plus, et mieux, et plus vîte, que ce que dirait la prose, sont de mauvais vers.

Enfin, il faut venir à une conclusion qui manque à l'ouvrage; il faut un petit mot à la personne à qui il est adressé. Le milieu a besoin d'être baucoup élagué. Le commencement doit être retouché, et il faut finir par quelques vers qui laissent des traces dans l'esprit du lecteur.

FIN DE L'EPÎTRE SUR L'AMOUR DE L'ÉTUDE.

VARIANTE (1).

Page 149, *vers* 12.

Regardez ce mortel dont l'univers s'honore,
Être que l'on admire et qu'on ignore encore;
Au-dessus des mortels comme au-dessous des dieux;
Lui dont l'immensité le dérobe à nos yeux:
Esprit vaste et fécond, et dont les influences
Font germer à la fois les arts et les sciences;
Qui réunit en lui Virgile avec Newton,
Et fait de son pays le temple d'Apollon.
J'ai vu des ennemis acharnés à lui nuire,
Ne pouvant l'égaler, chercher à le détruire;
Des amis contre lui s'armer de ses bienfaits.
J'ai vu des envieux, jaloux de ses succès,
L'attaquer sourdement, craignant de le combattre;
J'ai vu leurs vains efforts l'ébranler sans l'abattre:
Ainsi que le nageur renversé dans les flots,
Peut paraître un moment englouti dans les eaux;
Mais, se rendant bientôt maître de sa surprise,
Il nage, et sort vainqueur de l'onde qu'il maîtrise.
Qui peut armer son cœur de tant de fermeté?
Et quel fut son appui dans son adversité?
L'amour seul de l'étude. Au fort de cet orage,
Ce fut lui qui sauva sa raison du naufrage,
Qui consacre son nom, qui l'arrache aux mortels,
Et qui de son vivant lui dresse des autels.

Ou bien, au lieu des deux derniers vers ci-dessus:

Il consacre son nom, il dresse ses autels,
Et l'arrache vivant aux sphères des mortels.

(1) Les éditeurs du Magasin encyclopédique n'ont point distingué du texte primitif les corrections qu'Helvétius avait faites d'après les remarques de Voltaire. Nous avons évité de commettre cette faute: nous avons présenté, page 149, le véritable texte, et nous donnons ici ce même texte corrigé.

ÉPITRE
SUR LES ARTS.
A M***.

ARGUMENT.

Les talens, dit l'Ignorance, font le malheur de ceux qui les possèdent; l'envie les poursuit : l'homme n'est pas né pour l'étude; les sciences sont inutiles au bonheur du genre humain. Ainsi parle le peuple : mais il ignore que les arts doivent leurs progrès aux sciences; ils ont introduit l'usage des métaux, de l'agriculture, etc. Mais la chimie a donné les poisons, la poudre à canon : on lui doit aussi les remèdes; et la poudre à canon a rendu la guerre moins meurtrière; les peuples sont à l'abri des fréquentes invasions. Mais les arts sont les sources du luxe : le luxe n'est un mal que dans les états mal gouvernés.

Disciple des beaux-arts, ami des vrais talens,
Tu recueilles leurs fruits pour l'hiver de tes ans;
Et chez les morts fameux de Grèce et d'Ausonie,
Ta raison s'enrichit des trésors du génie.
Tu vis heureux, content : mais, toujours dans l'erreur,
Le vulgaire te plaint, ou blâme ce bonheur.
Écoute ce marquis nourri dans l'ignorance,
Ivre de vin, d'amour, d'orgueil et d'opulence,
Au sortir d'un souper où, par tous les plaisirs,
Son cœur vient d'épuiser, d'éteindre ses désirs,
Ce galant précepteur des oisifs du grand monde,
Avec eux au hasard disserte, approuve ou fronde.
Il ne distingue point la voix de l'imposteur.
D'antiques préjugés moderne approbateur,
Le vrai jusques à lui darde en vain sa lumière;
La main de l'ignorance a fermé sa paupière;

Il ne la rouvre point aux sublimes accens
Des demi-dieux mortels fameux par leurs talens.
« Malheur, vient-il nous dire, à celui que la gloire
» Porte à graver son nom au temple de mémoire!
» A combien de dégoûts il doit se préparer!
» Si je veux être heureux, je dois peu désirer.
» De ses rameaux touffus alors que la tempête
» D'un chêne sourcilleux a dépouillé la tête,
» Quelle prise offre-t-il aux coups des ouragans?
» Que peuvent contre lui leurs efforts impuissans?
» Bravant des Aquilons la fureur implacable,
» Il oppose à leur souffle un tronc inébranlable.
» Tel doit être le sage; et son unique soin
» Est d'élaguer en lui les rameaux du besoin:
» Peu jaloux des grandeurs de l'aveugle fortune,
» Il fuit le vain éclat d'une gloire importune:
» Obscurément heureux, on le voit préférer,
» A l'orgueil d'inventer, le plaisir d'admirer.
» Vivez, heureux mortels, au sein de la mollesse:
» Vous naissez ignorans, soyez-le par sagesse.
» Notre esprit n'est point fait pour pénétrer, pour voir;
» C'est assez s'il apprend qu'il ne peut rien savoir.
» Du cercle qu'il parcourt les bornes sont prescrites;
» Dieu de son doigt puissant en traça les limites.
» Cette fière raison qu'on s'obstine à prôner,
» Où l'œil cesse de voir, cesse de discerner.
» Que servent après tout les études immenses,
» Et ce fatras obscur de vaines connaissances?
» Et tous ces longs calculs avec leurs résultats?
» Quels changemens heureux apportent aux états
» Ces illustres savans, ces esprits indociles,
» Incommodes souvent, et toujours inutiles,
» Fainéans orgueilleux tolérés par les lois,
» Accueillis par les foux, méprisés par les rois?
» Je les vois en secret rongés par l'indigence,

» De l'inutilité trop juste récompense.
» Que ne les conduit-on, ces superbes esprits,
» Couronnés de lauriers, hors des murs de Paris! »
Le vulgaire ignorant ainsi parle et s'abuse.
Loin de le condamner, je le plains et l'excuse.
Sait-il qu'en son calcul ce savant absorbé
Qui multiplie *aa* par *ee* plus *bb*,
Doit, reprenant en main le compas et l'équerre,
Tracer sur le papier la figure d'un verre
Qui, brisant les rayons dans sa courbe épaisseur,
Et du dôme des airs abaissant la hauteur,
Doit prêter à nos yeux une force nouvelle?
Sait-il que, l'œil fixé vers la voûte éternelle,
Le pilote attentif à peine a dans les cieux
Pris la hauteur du pôle avec ses nouveaux yeux,
Qu'en un plan plus correct je le verrai réduire
Et dessiner des mers le solitaire empire?
La mort plus rarement nous atteint sur les eaux:
L'homme aperçoit l'écueil recouvert par les flots.
Des lieux où le soleil commence sa carrière,
Jusqu'aux climats obscurs où s'éteint sa lumière,
Le chemin est ouvert, l'océan habité.
Le timide nocher dans le port arrêté
Court affronter les vents assemblés sur sa tête.
Il a déjà doublé le cap de la tempête,
Et dépassé ces monts qui, le front dans les airs,
Semblent les fiers géans, défenseurs de ces mers.
Le commerce a construit, sur des côtes fertiles,
Des comptoirs qui bientôt, magasins de nos villes,
Rendront communs à tous, les arts et les présens
Partagés par le ciel aux peuples différens.
N'est-ce pas le commerce, à chaque peuple utile,
Qui nourrit le Batave en son marais stérile?
Il fonda son empire; il en reste l'appui:
La Hollande lui doit ce qu'elle est aujourd'hui.

Il la soustrait au joug dont l'Espagne l'accable ;
Il lui donne une armée, il la rend redoutable ;
Et, versant la richesse au sein de ses états,
Y sème les lauriers cueillis par ses soldats.
  Les arts commandent-ils : la nature est docile ;
L'onde leur obéit, le métal est ductile :
Amis de nos plaisirs, leurs libérales mains
Ont de bienfaits sans nombre enrichi les humains.
  A décrier ces arts c'est en vain qu'on s'obstine ;
Que ne leur doit-on pas ? ils ont fouillé la mine,
Des gouffres de la terre arraché les métaux :
Là le feu les épure en de vastes fourneaux ;
Ici le flot pressé de l'élément liquide
Tombe, écume, mugit, tourne l'axe rapide
De vingt leviers ailés sur leur centre roulans.
Les marteaux, soulevés par leurs efforts puissans,
Mus en des temps égaux, retombent en cadence,
Et le fer sous leurs coups s'allonge et se condense.
  Ignorant, vois les arts animer nos chantiers,
Vois-les dresser les mâts, courber les madriers,
Fondre l'ancre, l'arquer, et des mains innombrables
Ici tailler la voile, et là filer les cables.
Du superbe vaisseau les membres isolés,
Par l'active industrie à grands frais assemblés,
Ne sont plus endormis sur la mobile arène.
Le navire, cédant au pouvoir qui l'entraîne,
S'élance dans les flots ; et l'humide élément
Jaillit, écume au loin, l'embrasse en mugissant.
  Nos vaisseaux par ces arts sont armés pour la guerre ;
Ils cinglent à Mahon, ils bravent l'Angleterre.
Voyez-les provoquer et chercher les combats.
L'onde gémit au loin, et ces superbes mâts
N'offrent plus aux regards qu'une forêt errante
Qu'éclaire coup sur coup une flamme tonnante.
Ces arts, dit l'ignorant, ne m'en imposent pas.

Regardez ce chimiste entouré de matras ;
S'il a purifié les soufres de la terre,
Broyé les minéraux et pétri le tonnerre,
N'a-t-il pas de ses feux armé les scélérats ?
Soit : mais il rétrécit l'empire du trépas ;
Et, s'il ne peut des rois étouffer les querelles,
Il prête à leurs fureurs des armes moins cruelles ;
La guerre est moins sanglante, et Mars porte aux humains
Des coups plus effrayans, mais des coups moins certains.
Des malheureux mortels lit-on l'antique histoire,
On y voit en tous lieux l'implacable victoire
Briser l'orgueil des rois, les jeter dans les fers,
Et changer tout à coup les cités en déserts.
Un seul combat jadis décidait d'un empire.
Sans défense, sans forts, sans l'art de les construire,
Les états sont partout ouverts aux conquérans.
Des bouts de l'univers ces rapides torrens,
Dont rien n'arrête encor la troupe vagabonde,
Se succèdent l'un l'autre et ravagent le monde.
Mais Vauban est-il né, le génie et les arts,
En creusant les fossés, élèvent les remparts ;
Il oppose en tous lieux des digues aux orages,
Et dans un cercle étroit concentre les courages.
Ce n'est plus aujourd'hui l'âge des conquérans ;
Les rois sont couronnés de lauriers moins sanglans.
Pour maintenir la paix entre chaque puissance,
L'Europe politique en main prend sa balance ;
Dans un juste équilibre y pèse les états.
On ne respire plus le sang et les combats :
Le guerrier sacrifie, en une paix durable,
L'orgueil d'être terrible au désir d'être aimable.
Un héros dans le nord appelle les talens :
Telle la poudre en feu fait effort en tous sens,
En tous sens Frédéric fait effort vers la gloire :
Favori d'Apollon, il l'est de la victoire ;

Capitaine, orateur, des Muses visité,
Il s'ouvre deux chemins à l'immortalité.
Des mains dont il frappa l'aigle de Germanie,
Il caresse les arts, applaudit au génie.
Mais son panégyrique irrite l'ignorant :
J'entrevois son humeur à son rire insultant.

Croyez-m'en, dira-t-il, les grandes découvertes
Par un heureux hasard nous sont toujours offertes ;
Et vos savans enfin, avec tous leurs grands mots,
N'ont rien trouvé que l'art d'en imposer aux sots.
De leur superbe esprit l'orgueilleuse foiblesse
Fait des dons du hasard honneur à leur sagesse,
Et ne veut pas, trompé dans ses vains argumens,
Voir que tout sur la terre est un bienfait du temps.
Le temps nous fit ses dons; je le veux : mais un sage
Fit le plus précieux; il en montra l'usage.
Sans lui, sans son secours, esprit faible et jaloux,
Le prodigue hasard aurait peu fait pour nous.
Je veux qu'il eût ouvert une riche carrière :
Aurait-on, sans les arts, taillé, poli la pierre?
Je le répète encor, sans les arts bienfaisans,
Le ciel nous eût comblés d'inutiles présens.
En quel temps, quels climats, les arts et les sciences
N'ont-ils pas du bonheur répandu les semences?
Il sera son ouvrage. A-t-il enfin germé,
L'ignorant ne sait plus la main qui l'a semé.
Le sage, qui connaît ses causes invisibles,
Observe en les hâtant ses progrès insensibles.
Tout se meut à ses yeux; mais aux regards des sots
Le mobile univers est toujours en repos.

A des yeux aveuglés vainement la nature
Au signe des gémeaux se couvre de verdure :
Que l'astre de la nuit déploie au haut des airs
Les voiles argentés qu'il étend sur les mers ;
Que l'amant de Thétis, éveillé par l'Aurore,

Rende la forme au monde, et ses couleurs à Flore,
Brise ses traits de feux dans le prisme des eaux,
Et sème les rubis sur la cime des flots ;
L'univers, devant lui dépouillé de sa forme,
Ne lui présente rien qu'une nuit uniforme.
Semblable à cet aveugle, et bien plus malheureux,
Pour les beautés des arts le stupide est sans yeux :
A l'étude des mœurs jamais il ne s'abaisse,
Et le moment présent est le seul qu'il connaisse.
Il lut dans l'avenir, ce hardi Richelieu
Dont la faveur prodigue accueillait en tout lieu
Les arts et les talens pour les fixer en France.
Il espérait par eux affermir sa puissance ;
Il sentait leur pouvoir, et qu'en tous les climats
Les arts changent les mœurs, et les mœurs les états.
Les arts ont fécondé nos campagnes stériles,
De riches monumens ont embelli nos villes,
Et dans les cœurs enclins à la férocité
Substitué la tendre et noble humanité.
Nos plaisirs variés sont leurs bienfaits encore,
Et même avec dépit l'ignorant les honore.
Pour le charme des yeux, je vois dans les fourneaux
L'industrieux artiste amollir les métaux,
Leur donner à son gré cent formes agréables ;
Dans des creusets ardens il a fondu ces sables
Qui doivent répéter à mon œil enchanté
Les objets de mon luxe et de ma vanité.
L'artiste a battu l'or ; il en étend les lames ;
De nos riches brocards sa main ourdit les trames ;
Il en croise les fils, et ses heureux efforts
De ces fils nuancés ont fait sortir des corps.
Amis du riche oisif, les arts cherchent sans cesse
A le soustraire aux maux de l'ennui qui le presse.
De tout ce que la terre ou renferme ou produit
Leur main a composé le bonheur qui le fuit.

Colomb, dans ce dessein, fend les plaines de l'onde,
Et rapporte avec lui, du sein d'un autre monde,
Et de nouveaux besoins, et de nouveaux désirs,
Germes qui produiront nos maux et nos plaisirs.
Mais, dira-t-on, quel bien produisit le commerce?
D'un espoir fastueux vainement on nous berce :
Le luxe qui le suit dans les états divers
N'a-t-il pas augmenté les maux de l'univers?
Que de maux, en effet, sont prêts à s'introduire
Chez le peuple où le luxe établit son empire!
L'artisan y gémit sous le faix des impôts;
Le courage avili s'y perd dans le repos;
Le puissant sans pudeur y brigue l'esclavage;
De sa soumission son faste est un otage.
Ces superfluités, ce faste, ces plaisirs,
Ces vains amusemens qui charment nos loisirs,
Ce commerce, ces arts dont chaque ville abonde,
Sont moins les bienfaiteurs que les fléaux du monde.
Mais le mal que nous fait notre luxe effronté
Au luxe proprement doit-il être imputé?
N'est-il pas un effet d'une cause étrangère,
Le produit d'un pouvoir avide et sanguinaire?
Les hommes, par leurs lois sages ou corrompus,
Doivent à leurs tyrans leurs vices, leurs vertus.
Dans nos heureux climats, le luxe, la dépense,
Amuse la richesse et nourrit l'indigence.
Qui peut contre le luxe armer les souverains?
Seraient-ce les plaisirs qu'il procure aux humains?
Des utiles vertus le compagnon fidèle,
Le plaisir sur leurs pas sans cesse nous rappelle.
Sans le plaisir enfin, père du mouvement,
L'univers sans ressort rentre dans le néant.

ÉPÎTRE

SUR LE PLAISIR.

A VOLTAIRE.

ARGUMENT.

C'est le plaisir qui nous appelle au travail. C'est l'espérance des plaisirs qui sont la suite des richesses et des grandeurs, qui nous porte à les chercher. Histoire abrégée de la société, depuis son origine jusqu'à l'état où elle est parvenue, et dans lequel on voit l'amour du plaisir, mobile de toutes les actions : ressort nécessaire des sociétés, il en fait le bonheur et la gloire, la honte ou le malheur, selon qu'il est dirigé par les législateurs. La perfection de la législation est de rendre le bonheur des individus utile au bonheur de la société. Le despotisme, où tout a pour objet le bonheur d'un seul, et la superstition, qui a pour but l'empire et le bonheur des prêtres, sont également opposés à cette bonne législation.

Quand l'homme, par sa pente entraîné vers le crime,
De désirs indiscrets l'esclave ou la victime,
Cède au poids de ses maux qui semble l'écraser,
Est-ce donc le plaisir qu'il en faut accuser?
En vain le faux dévot le bannit de la terre;
Il est à tous nos maux un baume salutaire;
C'est l'éternel objet de tous nos vœux divers :
Adorons donc en lui l'âme de l'univers.
Sa voix, qui nous appelle, à tous se fait entendre.
Si l'espoir d'en jouir nous fait tout entreprendre,
Si, créateur des arts, il nous donne des goûts,
Dois-je les immoler aux caprices des fous?
De ces arts décriés quand l'étude féconde
N'aurait jamais donné que des plaisirs au monde,
Ces arts auraient comblé notre premier désir.

Qui peut de ses besoins distinguer le plaisir?
C'est un présent du ciel fait par l'Être suprême.
Quoi qu'en dise un dévot, c'est un bien en lui-même.
Il en est du plaisir ainsi que des honneurs :
Par les soins vigilans de ses dispensateurs,
Est-il le prix d'un acte injuste ou légitime;
Il nous porte aux vertus, ou nous entraîne au crime.
Éclairant les mortels ou trompant leur raison,
Tour à tour il devient et remède et poison.
Le plaisir, dirigé par une main habile,
Dans tout gouvernement est un ressort utile.

Aux champs iduméens voyez cet imposteur
Éveiller la discorde et répandre l'erreur.
Par quel moyen sut-il, favori de la gloire,
A ses drapeaux sanglans enchaîner la victoire?
Par quel art, abusant les crédules humains,
Échauffait-il les cœurs de ces fiers Sarrasins
Qui, toujours affamés de sang et de carnage,
Courbaient l'orgueil des rois au joug de l'esclavage?
L'univers consterné pliait sous leurs efforts :
Le fourbe, du plaisir employant les ressorts,
A côté des travaux plaçait la récompense;
Il flattait les désirs; et, sûr de leur puissance,
Au féroce vainqueur ouvrant le paradis,
Par-delà les dangers lui montrait les houris.

Veux-tu, plus curieux, t'instruire, et mieux connaître
Les effets du plaisir, ce qu'il peut sur ton être,
Et quel principe actif, puissant et général,
De toute éternité mut le monde moral?
Pénètre dans ton cœur, que ton œil examine
De la société l'enfance et l'origine.
Vois ce moment où Dieu créa cet univers :
Il commande : le feu, l'eau, la terre et les mers,
S'arrondissent en globe, et l'espace docile
A reçu dans ses flancs la matière immobile.

De mille astres épars Dieu maintenant l'accord,
Y porte la chaleur, la force et le ressort.
Pour premier habitant de ce monde visible
Sa main a créé l'homme; il naît, il est sensible;
Il connaît le plaisir et ressent la douleur,
Et déjà l'amour-propre a germé dans son cœur.
Cet amour, en tout temps armé pour sa défense,
Même dans son berceau protége son enfance;
Et, contre tout danger devenu son appui,
Dans sa décrépitude il veille encor sur lui.
Je dois à cet amour ma joie et ma tristesse,
Mes craintes, mes fureurs, mes talens, ma sagesse.
En tout temps cet amour, allumant mes désirs,
Me fait fuir la douleur et chercher les plaisirs.
Parmi ceux que je goûte, il en est un suprême :
Tout autre à son aspect disparaît de lui-même,
Comme un spectre léger fuit à l'aspect du jour;
Et ce plaisir suprême est celui de l'amour.
Ses feux brûlent Adam; il voit Ève, l'admire,
L'aime, l'embrasse, et cède au charme qui l'attire.
Il est père : ses fils se nourrissent de glands.
Dans des antres profonds et creusés par le temps,
L'un de l'autre d'abord écartés sur la terre,
Sans or et sans besoins, ils ont vécu sans guerre.
Victimes ou vainqueurs des ours et des lions,
Rois ensemble et sujets dans de vastes cantons,
Ils suivent tous l'instinct de la simple nature.
Leur nombre enfin s'accroît; la terre, sans culture,
Déjà ne fournit plus d'assez riches présens
Pour sauver de la faim ses nombreux habitans.
L'art vient à leur secours : il a fouillé la mine;
Il en tire le fer, il le fond, il l'affine.
Ce métal sur l'enclume est en soc façonné;
Attelé sous le joug, le bœuf marche incliné.
Le besoin, le plaisir, sources de l'industrie,

Ont fécondé la plaine, émaillé la prairie,
Embelli les jardins, et paré nos guérets
Des couleurs de Vertumne et des fruits de Palès.
La vigne croît, s'élève, et verdit les montagnes;
Les épis ondoyans jaunissent les campagnes;
Et le travail enfin de toutes les saisons
De la stérile terre arrache des moissons.

Mais des premiers mortels lorsque la race entière
D'une course rapide achevait sa carrière;
Lorsque enfin, par les ans entraînée aux tombeaux,
Elle eut cédé la terre à des mortels nouveaux,
Un nouvel art apprit à l'active avarice
A partager le champ qui d'épis se hérisse.
L'homme s'en rendit maître; il l'appela son bien :
C'est alors qu'on connut et le tien et le mien;
Et que la terre, entre eux partageant ses richesses,
N'offrit plus aux humains ses communes largesses.

Un fossé large et creux enferme leur enclos.
C'est là que, se livrant aux douceurs du repos,
Ils vivent quelque temps dans une paix profonde.
Mais qu'il dut être court ce temps si cher au monde!
Dans les hameaux déjà je vois le fort s'armer :
Il veut, le fer en main, recueillir sans semer.
De sa coupable audace osant tout se promettre,
Aux plus rudes travaux son orgueil vient soumettre
Le faible, qui réclame en vain l'appui des dieux.

Thémis, dit-on, alors remonta dans les cieux.
La terre en ce moment est livrée au pillage.
Nulle propriété qu'on ne doive au carnage.
Le vainqueur, insensible au cri de la raison,
Ravit à son voisin sa femme et sa moisson.
Des Pâris ont partout allumé sur la terre
Au flambeau de l'amour le flambeau de la guerre;
Et l'univers entier ne présente à mes yeux
Que des veuves en pleurs et des maisons en feux.

La mort qui pousse au loin des hurlemens terribles,
Va, parcourt l'univers sous cent formes horribles.
Pour réprimer ces maux, on vit, dans les états,
Le public intérêt créer des magistrats.
Chargés de protéger la trop faible innocence,
La loi leur confia le glaive et la puissance.
On jure entre leurs mains de soutenir leurs droits;
Ils jurent à leur tour de maintenir les lois.
Mais à ces vains sermens le magistrat parjure
Oublia qu'il était un droit de la nature :
Le pouvoir affermi cessa d'être en ses mains
L'instrument fortuné du bonheur des humains.
A peine indépendant, je le vois entreprendre
D'anéantir des lois qu'il jurait de défendre;
Ou plutôt s'en armer, pour bientôt s'asservir
Les lâches citoyens qui n'osent l'en punir.
C'est alors qu'à son front attachant la couronne,
On le vit ériger son tribunal en trône.
L'amour du bien public fut un crime à ses yeux :
Qui refusa ses fers fut un séditieux.
L'univers eut pour rois la force et l'artifice :
Ils y règnent encor sous le nom de justice;
Le criminel heureux est partout révéré.
Enfin, dans son palais le tyran massacré
Expire sous les coups des sujets qu'il opprime :
La force était son droit, la faiblesse est son crime.
Lorsque d'aucun remords un roi n'est combattu,
Et qu'il n'admet pour loi que son ordre absolu,
Tout différend alors se juge par la guerre;
Tout mortel est esclave ou tyran sur la terre :
Il n'est plus de vertu, d'équité, de repos;
Et l'univers moral rentre dans le chaos.
Si l'orgueil éleva le pouvoir despotique,
La crainte l'affermit. Alors la politique,
Cet art auparavant si sage en ses desseins,

Ce grand art d'assurer le bonheur des humains,
Ne fut que l'art profond, mais odieux, qui fonde
La grandeur des tyrans sur les malheurs du monde.
L'homme adora le bras qui le tint abattu,
Et de sa servitude il fit une vertu.
Du peuple infortuné l'aveuglement extrême
Sembla le dépouiller de l'amour de lui-même.
Il parut oublier que l'espoir d'être heureux
De l'union publique avait formé les nœuds.
Sous le nom des vertus il méconnut les crimes.

Je vous prends à témoin, malheureuses victimes,
Vous qui, de vos sultans flattant la cruauté,
Placez l'art de régner dans l'inhumanité,
Et semblez préférer, dans vos vœux illicites,
L'art affreux des Séjans à la bonté des Tites.

Dans cette faible esquisse où mon hardi pinceau
A du monde naissant crayonné le tableau,
On voit que le plaisir, seul ressort de notre âme,
Aux grandes actions nous meut et nous enflamme,
Depuis l'esclave vil jusqu'au fier potentat;
Dans chaque empire on voit comment le magistrat,
Avide du plaisir, rechercha la puissance,
Asservit tout au joug de son obéissance,
Souilla par son orgueil le temple de Thémis,
Et du glaive en ses mains par les peuples remis
Pour venger la vertu du puissant qui l'opprime,
Il fit un instrument de vengeance et de crime,
S'en servit pour courber sous un joug illégal
L'homme libre en naissant, et créé son égal.
C'est ce même plaisir dont la seule espérance
Inspire au magistrat l'amour de la puissance;
Et qui, vers la grandeur fixant toujours ses yeux,
Souvent d'un prêtre saint fit un ambitieux.
Pour élever la chaire, il abaisse le trône;
A la mitre bientôt asservit la couronne :

Et, maître des esprits, ce prêtre fait des rois
Des esclaves titrés, mais rampans sous ses lois.
Qui des décrets du ciel se dit dépositaire
Peut toujours à son gré commander au vulgaire.
Sous le nuage saint qui voile les autels,
L'adroite ambition se cache aux yeux mortels.
Le farouche dervis, sous la bure et la haire,
De ses vastes desseins déguise le mystère :
Il paraît occupé du chemin du salut ;
Il cherche le pouvoir; le plaisir est son but.

VARIANTE

DE L'ÉPITRE SUR LE PLAISIR.

Malheureux, éclairés par leurs calamités,
Les humains font entre eux des pactes, des traités;
La sûreté de tous, voilà leur loi première.
Sans la loi, sans ce joug honteux mais nécessaire,
Le faible est opprimé, le fort est oppresseur.
Le grand art de régner, l'art du législateur,
Veut que chaque mortel qui sous des lois s'enchaîne,
En suivant le penchant où son plaisir l'entraîne,
Ne puisse faire un pas qu'il ne marche à la fois
Vers le bonheur public, le chef-d'œuvre des lois.
Selon qu'un potentat est plus ou moins habile
A former, combiner cet art si difficile
D'unir et d'attacher par un lien commun
A l'intérêt de tous l'intérêt de chacun,
Selon que bien ou mal il fonde la justice,
On chérit les vertus, ou l'on se livre au vice.

FRAGMENT

D'UNE

ÉPITRE SUR LA SUPERSTITION.

Dans tout empire, un corps, quelque soit sa sagesse,
Vers sa propre grandeur tend et marche sans cesse.
Sous le prétexte vain de l'intérêt des dieux,
C'est le sien que chérit ce corps ambitieux.
Dans ses hardis projets, constant, invariable,
A ses membres il prête un appui redoutable.
Par de sévères lois n'est-il point contenu,
Il marche sourdement au pouvoir absolu.
    Qui peut armer pour lui la publique ignorance
Des princes outragés ne craint point la vengeance.
Qu'a-t-il à redouter des magistrats, des lois ?
L'interprète des dieux est au-dessus des rois.
Lui seul de la vertu peut distinguer le vice;
Lui seul devient alors juge de la justice :
A ce titre il a droit de commander à tous.
Pour conserver ce droit dont il était jaloux,
Pour les tenir soumis à son dur esclavage,
De la raison en eux il proscrivit l'usage,
Voulut que, dédaignant son impuissant appui,
Ils ne pussent jamais être instruits que par lui.
La terre en ce moment se couvrit de ténèbres;
Le Fanatisme, né sur des tombes funèbres,
Dans le temple des dieux par l'Erreur allaité,
A reçu les respects de la Crédulité :
Le sceptre est dans ses mains un don de l'ignorance;
Sur l'univers craintif il étend sa puissance;
Sa tête est dans les cieux, son pied touche aux enfers ;

L'empyrée est son dais; son trône est l'univers.
Captif d'autant plus sûr que moins il pense l'être,
Ce monde se croit libre, en l'adoptant pour maître.
Il marche environné de folles visions;
Sur son front est écrit *Prince des nations.*
A Lisbonne, à Goa, c'est son pouvoir qui tonne,
Qui forme, qui détruit, qui punit, qui pardonne.
On le vit autrefois, au rivage africain,
Enfermer sa victime en un brûlant airain,
Du couteau de Calchas frapper Iphigénie,
Enterrer la vestale aux champs de l'Ausonie,
Du vertueux Socrate ordonner le trépas,
Porter partout la crainte, armer tous les états.
Mais, dira-t-on, le prêtre atroce et sanguinaire
Tint-il toujours en main la hache meurtrière?
Fit-il toujours couler le sang sur les autels?
S'il parut quelquefois indulgent aux mortels,
C'est lorsqu'à l'univers il commandait en maître:
Mais sitôt que du vrai le jour vint à paraître,
Que le sage voulut saper l'autorité
D'un empire fondé sur l'imbécillité,
Le prêtre alors devint cruel, impitoyable;
Armé par l'intérêt, il fut inexorable.
Il ordonne le meurtre, il en fait un devoir.
Devant son tribunal le prince est sans pouvoir.
A son secours alors c'est en vain qu'il appelle
Cette même raison que bannit le faux zèle :
Aux esprits éclairés en vain il a recours;
Exilés d'un état, ils le sont pour toujours.
Un roi reste entouré de sujets imbécilles,
Contre un clergé puissant défenseurs inhabiles.
Eh! que peut-il alors, sitôt que dans un cœur
L'aveugle intolérance a porté sa fureur?
Qui peut lui résister? un mortel qu'il inspire
Sous ses drapeaux sacrés combat, triomphe, expire;

Pieusement cruel, il foule sans pitié
Les droits du sang, l'amour, et la tendre amitié.
L'interprète des dieux commande-t-il un crime,
Il est trop obéi, tout devient légitime :
Aussi le sang humain, versé par les païens,
A-t-il souvent rougi le temple des chrétiens.
Nous crûmes trop long-temps, aveugles que nous sommes,
Qu'on honorait le ciel en massacrant les hommes;
Qu'on pouvait sur l'autel d'un Dieu de charité
Sanctifier la haine et l'inhumanité.
Déjà, pour se venger du sénat d'Angleterre,
Garnet a comprimé des foudres sous la terre.
A-t-on saisi ce monstre, est-il prêt à périr,
Incendiaire à Londre, à Rome il est martyr.

ÉPÎTRE

DE

VOLTAIRE A HELVÉTIUS (1).

De la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

Tout vouloir est d'un fou; l'excès est son partage.
La modération est le trésor du sage :
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit; avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas; mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter :
Là commence un abîme, il le faut respecter.
   Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter le corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau;
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,

(1) Au sujet de son Épître sur le plaisir.

S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage Du Fay (1), parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
  Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi :
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines;
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
  Courriers de la physique, Argonautes nouveaux (2),
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes
Vos perches, vos secteurs, et surtout deux Laponnes;
Vous avez confirmé, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.
Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur.
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur.
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi, vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné?

(1) Charles-François de Cisternai Du Fay eut l'intendance du Jardin-du-Roi, entièrement négligé avant lui. Il mourut en 1737.

(2) Maupertuis, Clairaut, Le Monnier, allèrent en 1736 à Tornéo mesurer un degré du méridien, et ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Tornéo appartient.

Parcourant en douze ans les célestes demeures?
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous surtout dans notre ambition;
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitans des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse:
Platon va raisonner à la cour de Denis:
Racine janséniste est auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit, je vous aime; et je crus comme un sot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et perdant la raison dont je devais m'armer,

J'allais m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière,
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs, beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux; vivez toujours sans maître.
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître:
Chacune a sa saison, et par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre:
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre;
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture:
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.
Regardez Brossoret (1), de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,

(1) C'était un conseiller au parlement, riche et voluptueux.

Jette encor quelques traits sans force et sans lumière,
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer.
Malheureux, il n'a pas le temps de désirer.
  Jadis, trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse :
La langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; et l'ennui détruisait l'univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail et la peine.
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas :
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
  Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles,
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, et qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête:
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
  O divine amitié! félicité parfaite!
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage!
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur!
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

VERS

SUR LA MORT D'HELVÉTIUS.

AUX MANES DE MON AMI.

O TOI qui ne peux plus m'entendre!
Ami, qui, dans la tombe avant moi descendu,
Trahis mon espoir le plus tendre!
Quand je disais, hélas! que j'avais trop vécu,
Qu'à ce malheur affreux j'étais loin de m'attendre!

O comment exprimer tout ce que j'ai perdu?
C'est toi qui, me cherchant au sein de l'infortune,
Relevas mon sort abattu,
Et sus me rendre chère une vie importune.
Ta vertu bienfaisante égalait tes talens :
Tendre ami des humains, sensible à leurs misères,
Tes écrits combattaient l'erreur et les tyrans,
Et ta main soulageait tes frères.

L'équitable postérité
T'applaudira d'avoir quitté
Le palais de Plutus pour le temple des sages;
Et s'éclairant dans tes ouvrages,
Les marquera du sceau de l'immortalité.

Faible soulagement de ma douleur profonde!
Ta gloire durera tant que vivra le monde.
Que fait la gloire à ceux que la tombe a reçus?
Que t'importent ces pleurs dont le torrent m'inonde?
O douleur impuissante! ô regrets superflus!
Je vis, hélas! je vis, et mon ami n'est plus.

Par SAURIN, *de l'Académie française.*

SUR HELVÉTIUS.

Bienfaiteur délicat, riche sans étalage,
Père tendre, ami généreux,
Au sein de l'opulence il eut les mœurs d'un sage,
Et son or lui servit à faire des heureux.
Mais, vers le déclin de son âge,
Des vices de son temps la désolante image
Vint le blesser d'un trait si douloureux,
Qu'au-delà des rivages sombres,
Entre Platon et Lucrèce attendu,
Doucement il est descendu
Chercher des vertus chez les ombres.

Par Dorat.

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT D'HELVÉTIUS.

Des sages d'Athène et de Rome
Il eut les mœurs et la candeur;
Il peignit l'homme d'après l'homme,
Et la vertu d'après son cœur.

Par l'abbé de La Roche.

LETTRES.

LETTRES

RELATIVES AU LIVRE DE L'ESPRIT.

LETTRE PREMIERE (1).

Vous me direz, monsieur et cher ami, que j'ai été bien long à rendre *l'Esprit.* Binbin répond qu'en cela il croit ressembler à bien du monde, et que ce doit être à qui le rendra le plus tard qu'il pourra. Binbinerie cessante, je l'avoue, j'ai gardé long-temps le beau livre que vous avez eu la bonté de me prêter sans me fixer de terme pour vous le rendre. C'est que je l'ai lu et relu très-attentivement; et vous concevez bien que si c'était un grand plaisir pour mon esprit, ce ne pouvait manquer d'être une terrible fatigue pour d'aussi mauvais yeux que les miens. Je vous en remercie comme d'un bienfait très-réel. J'en ai été affecté le plus agréablement du monde. Judiciaire, génie, logique, éloquence, érudition grave et riante, tout y brille, y abonde, y triomphe. Mais ce n'est pas en deux ou trois mots vagues comme ceux-là que se peut louer quelque chose d'aussi haut, d'aussi vaste et d'aussi profond. L'éloge devrait être du même volume que le livre, et je n'ai ici que l'espace d'une missive. En un mot, je l'ai lu deux fois, et le relirais trois et quatre tout de suite, si mon oculiste ne me le défendait. J'ai entendu des gens y reprocher la fréquence des similitudes et des comparaisons : qu'on en ôte une seule, je

(1) Cette lettre, sans date et sans adresse, est de l'année où le *Livre de l'Esprit* parut. Quoique trouvée dans les papiers d'Helvétius, il ne paraît pas qu'elle ait été adressée à lui-même, mais à quelque ami commun (l'abbé de La Roche) qui avait prêté le *Livre de l'Esprit* à Voltaire.

la réclamerai, n'y en ayant point qui ne soit aussi juste qu'heureuse, et qui ne prouve une des belles et vives imaginations que je connaisse, tout familiers que me soient Homère et Bergerac, mes deux héros. Pour peindre l'ouvrage en entier, texte et notes, en un trait de plume, on peut représenter le texte comme un grand plat de mets exquis, et les notes, comme les guirlandes de fleurs qui le couronnent. L'auteur a souffert des persécutions, et cela ne devait pas manquer. Vaut-on mieux que les autres impunément dans la carrière du bel esprit? et d'ailleurs, rechercher des vérités et les découvrir, ne fut-ce pas de tout temps chercher et trouver des ennemis? Il y a trop d'honnêtes gens intéressés au mensonge pour qu'on leur échappe. Faux citoyens, faux amis, faux sages, et, pis que tout cela, faux dévots, quatre espèces de menteurs incarnés qui, dès qu'il y va du leur, nieraient l'existence des quatre élémens dont ils jouissent. Ainsi, quand on veut s'approcher ou partir du but, je veux dire du vrai, il faut passer absolument à travers ces piques-là. On m'a parlé d'une rétractation; je n'y sens rien que d'honorable à qui l'a faite : honneur et gloire au persécuté, dans ces sortes de tyrannie; *cacasangue* et *maulubec* aux persécuteurs! Le plus loyal, le plus courtois, le plus brave et le plus franc des derniers chevaliers gaulois, François Ier, à Madrid, sous la coupe du plus fort, signa tout ce qu'on voulut. Si ceux qui l'y forçaient disaient dans leur cœur *væ victis!* celui qui signait avait le droit de dire dans le sien *væ victori!* j'ai été le plus vaillant; sortons d'affaires, et le temps fera voir après qui a tort ou droit. Dites-moi, quand le pauvre Galilée aurait dit aux RR. PP. Dominicains, *j'ai menti*, la sainte inquisition en eût-elle été plus glorieuse, et lui moins avancé? Ne restait-il pas un témoin qui nasarde encore tous les jours ces beaux juges, le soleil? Je n'ai

plus qu'un mot à dire pour encourager notre aimable philosophe à dormir, comme je crois qu'il fait déjà, sur l'une et l'autre oreille. Une rétractation bien autrement piquante et bien plus formelle que celle-ci, puisque ce fut de vive voix et en pleine chaire, fait une des belles anecdotes de la vie du plus sage et du plus aimé des beaux génies du siècle passé, de l'archevêque de Cambrai. Je connais des gens qui, d'indignation de cette violence, ne donneraient pas trois sous de l'estampe de Bossuet, que les curieux payent quatre louis. Résultat : l'orage est passé, l'ouvrage reste et restera à jamais, pour la gloire et la justification de son illustre auteur, à qui tous les gens de bien s'intéressent; et non pas à ce maussade moraliste de Genève, qui vient d'écrire à notre d'Alembert, et de dire de si belles injures au gouvernement, au royaume, et nommément à nos pauvres comédiens, qui n'étaient pas déjà, selon lui, assez à plaindre d'être excommuniés de notre sainte Église; il veut qu'ils le soient encore de celle de Genève. Je ne sais s'il y a fou qui le vaille dans les litanies de maître François : j'en doute; car ils n'ont là chacun qu'une épithète, et il en faudrait vingt pour désigner celui-ci.

Qui m'amène cet Allobroge
Avec ses tons secs et pédans ?
De la sagesse il fait l'éloge,
Mais ce n'est qu'en grinçant des dents.
Tels sont ses crayons imprudens,
Que, pour nous donner un modèle,
Il nous fait le portrait fidèle
De lui-même et de son pays,
Et qu'il nous dégoûte ainsi d'elle
Presque autant que de ses écrits.

Haro sur l'ennemi des hommes qui se met à la place du misanthrope de Molière, et qui prétend que c'est

un Jean-Jacques, et non pas un Alceste, qui en devait être le héros.

Bonjour, monsieur et cher ami. Gardez-vous bien de ne vous ressouvenir de moi que dans vos prières.

LETTRE II.

VOLTAIRE A HELVÉTIUS.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon;
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison;
    Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions. Elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort : l'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur, et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon et jardinier; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies et les livres philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse, je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable.

A Ferney, pays de Gex, 17 décembre.

LETTRE III.

HELVÉTIUS A VOLTAIRE.

Vous ne doutez pas que je ne vous eusse adressé un exemplaire de mon ouvrage le jour même qu'il a paru, si j'avais su où vous prendre ; mais les uns vous disaient à Manheim, les autres à Berne, et je vous attendais aux Délices pour vous envoyer ce maudit livre qui excite contre moi la plus violente persécution. Je suis dans une de mes terres à trente lieues de Paris. Vous saurez que le livre est supprimé, que dans ce moment-ci il ne m'est pas possible de vous en envoyer un exemplaire, parce qu'on est trop animé contre moi, et qu'on veille sur toutes mes démarches. J'ai fait les rétractations qu'on a voulues ; mais cela n'a point paré l'orage, qui gronde maintenant plus fort que jamais. Je suis dénoncé à la Sorbonne ; peut-être le serai-je à l'assemblée du clergé. Je ne sais pas trop si ma personne est en sûreté, et si je ne serai pas obligé de quitter la France. Lisez-moi donc. Rappelez-vous, en me lisant, ces mots d'Horace : *Res est sacra, miser.* Je souhaiterais que mon livre vous parût digne de quelque estime. Mais quel ouvrage peut mériter de trouver grâce devant vous ? L'élévation qui vous sépare de tous les autres écrivains ne doit vous laisser apercevoir aucune différence entre eux. Dès que je le pourrai, je vous enverrai donc mon ouvrage, comme un hommage que tout auteur doit à son maître ; en vous conseillant cependant de relire plutôt la moindre de vos brochures que mon *in-4°*.

LETTRE IV.

VOLTAIRE A HELVÉTIUS.

J'ai lu deux fois votre lettre, mon cher philosophe, avec une extrême sensibilité; c'est ma destinée de relire ce que vous écrivez. Mandez-moi, je vous prie, le nom du libraire qui a imprimé votre ouvrage en anglais, et comment il est intitulé; car le mot *esprit*, qui est équivoque chez nous, et qui peut signifier l'*âme*, l'*entendement*, n'a pas ce sens louche dans la langue anglaise. *Wit* signifie *esprit* dans le sens où nous disons *avoir de l'esprit*, et *understanding* signifie *esprit* dans le sens que vous l'entendez.

Certainement votre livre ne vous eût point attiré d'ennemis en Angleterre : il n'y a ni fanatiques ni hypocrites dans ce pays-là : les Anglais n'ont que des philosophes qui nous instruisent, et des marins qui nous donnent sur les oreilles. Si nous n'avons point de marins en France, nous commençons à avoir des philosophes. Leur nombre augmente par la persécution même. Ils n'ont qu'à être sages*, et surtout être unis, comptez qu'ils triompheront; les sots redouteront leur mépris, les gens d'esprit seront leurs disciples; la lumière se répandra en France comme en Angleterre, en Prusse, en Hollande, en Suisse, en Italie même; oui, en Italie : vous serez édifié de la multitude de philosophes qui s'élève sourdement dans le pays de la superstition. Nous ne nous soucions pas que nos laboureurs et nos manœuvres soient éclairés; mais nous voulons que les gens du monde le soient, et ils le seront; c'est le plus grand bien que nous puissions faire à la société; c'est le seul moyen d'adoucir les

mœurs, que la superstition rend toujours atroces.

Je ne me console point que vous ayez donné votre livre sous votre nom; mais il faut partir d'où l'on est.

Comptez que la grande dame a lu les choses comme elles sont imprimées, et qu'elle n'a point lu le *Repentir* du grand Fénelon. Soyez sûr encore que ce mot a fait un très-bon effet; soyez sûr que je suis très-instruit de ce qui se passe.

Je n'ai lu dans Palissot aucune critique des propositions dont vous me parlez. Il faut que ces critiques malhonnêtes soient dans quelques feuilles, ou supplémens de feuilles, qui ne me soient pas encore parvenus.

Vous pouvez m'écrire, mon cher philosophe, très-hardiment. Le roi doit savoir que les philosophes aiment sa personne et sa couronne, qu'ils ne formeront jamais de cabales contre lui, que le petit-fils de Henri IV leur est cher, et que les Damiens n'ont jamais écouté des discours affreux dans nos antichambres. Nous donnerions tous la moitié de nos biens pour fournir au roi des flottes contre l'Angleterre : je ne sais si ses tuteurs en feraient autant. Pour moi, je défriche des terres abandonnées, je dessèche des marais, je bâtis une église, je soulage comme vous les pauvres, et je dis hardiment, par la poste, que le discours de maître Joli de Fleury est un très-mauvais discours. Je prends tout le reste fort gaîment, et j'ai un peu les rieurs de mon côté.

J'ai trouvé de très-beaux vers dans le poëme que vous m'avez envoyé; je souhaite passionnément d'avoir tout l'ouvrage : adressez-le à M. Le Normand ou à quelque autre contresigneur. Vivez, pensez, écrivez librement, parce que la liberté est un don de Dieu et n'est point licence.

Adieu, mon cher philosophe; je vous salue en Platon, en Confucius, vous, madame votre femme, vos enfans; élevez-les dans la crainte de Dieu, dans l'amour du roi, et dans l'horreur des fanatiques, qui n'aiment ni Dieu, ni le roi, ni les philosophes.

13 août.

LETTRES
DE VOLTAIRE A HELVÉTIUS.

LETTRE PREMIÈRE (1).

Mon cher enfant (pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial); jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité. Je vous renvoie votre épître apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits : qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Madame la marquise du Châtelet pense comme moi; elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit; elle vous trouve une imagination féconde : votre ouvrage lui paraît plein de diamans brillans. Mais qu'il y a loin de tant de talens et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous : ne lui demandez plus rien, demandez tout à l'art. Il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont malaisés à faire; et, depuis nos grands maîtres, dites-moi qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite. Je ne connais personne dont on puisse en citer un pareil nombre : et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique, dans ce style bigarré et grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime, le sérieux et le comique, le langage de Rabelais, celui de Villon, et celui de nos jours. A la bonne heure, qu'un laid visage

(1) En lui renvoyant l'*Épître sur l'Amour de l'Étude* que nous avons insérée dans cette édition, page 147.

se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel : c'est un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez. Il ne tient qu'à vous, je vous jure, que vous soyez supérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages. Je passe actuellement les jours et les nuits à réformer *la Henriade, Œdipe, Brutus*, et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas, comme moi, *si non vis sanus, curras hydropicus.* Je songe à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez l'étude avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud.* Que je sois donc votre directeur pour ce royaume des belles-lettres. Vous êtes une belle âme à diriger. Continuez dans le bon chemin; travaillez. Je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon. Le tarif est bientôt connu; mais une épître en vers est un terrible ouvrage : je défie vos quarante fermiers-généraux de la faire. Adieu, je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Madame du Châtelet vous fait ses complimens les plus vrais; elle vous écrira; elle vous remercie. Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage; et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu; je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

A Cirey, ce 4 septembre 1738.

LETTRE II.

Mon cher ami, tandis que vous faites tant d'honneur aux belles-lettres, il faut aussi que vous leur fassiez du bien. Permettez-moi de recommander à vos bontés un jeune homme d'une bonne famille, d'une grande espérance, très-bien né, capable d'attachement et de la plus tendre reconnaissance, qui est plein d'ardeur pour la poésie et pour les sciences, et à qui il ne manque peut-être que de vous connaître pour être heureux. Il est fils d'un homme que des affaires où d'autres s'enrichissent ont ruiné. Il se nomme D***. Beaucoup de mérite et de malheur font sa recommandation auprès d'un cœur comme le vôtre. Si vous pouviez lui procurer quelque petite place, soit par vous, soit par M. de La Poplinière, vous le mettriez en état de cultiver ses talens, et vous rempliriez votre vocation, qui est de faire du bien. Vous m'en faites à moi; car vous avez réchauffé un ami tiède. Jamais votre illustre père n'a fait de si belle cure.

Je lui ai envoyé un autre mémoire, où je sacrifie enfin le littéraire au personnel; mais M. d'Argental pense que c'est une nécessité. Vous le pensez aussi, et je me rends. Ma présence serait nécessaire à Paris; mais je ne peux quitter mes amis pour mes propres affaires. Madame du Châtelet vous fait bien des complimens; on ne peut avoir plus d'estime et d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choses qui feront l'agrément de notre retraite, et qui nous consoleront, si cela se peut, de votre absence. Je vous embrasse avec les transports les plus vifs d'amitié, d'estime et de reconnaissance.

A Cirey, ce 8 janvier.

LETTRE III.

Mon cher ami, l'ami des Muses et de la vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal, envieux, ou plus timide qu'eux : misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes, que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque. N'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers? la voici : Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu, s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée, enfin si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en

faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talens; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs.

Et puis, voilà de plaisans devoirs! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison, et le livre de son maître-d'hôtel. Quoi! pour être fermier-général, on n'aurait pas la liberté de penser! Eh morbleu! Atticus était fermier-général, les chevaliers romains étaient fermiers-généraux, et pensaient en Romains. Continuez donc, Atticus!

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour D***. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils; il a du mérite; il est pauvre et vertueux. Il sent tout ce que vous valez; il vous sera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'est de pouvoir faire du bien; c'est ce que vous savez, et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame du Châtelet vous remerciera des éloges qu'elle mérite, et moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en vile prose; mais je n'ai pas un instant à moi : les jours sont trop courts. Adieu! quand pourrai-je en passer quelques-uns avec vous? Buvez à ma santé avec *xx* Montigni.

Est-il vrai que la philosophie de Newton gagne un peu?

A Cirey, le 25 février 1739.

LETTRE IV.

Je vois, mon charmant ami, que je vous avais écrit d'assez mauvais vers, et qu'Apollon n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent. Ma lettre était adressée à Charleville, où vous deviez être; et j'avais eu soin d'y mettre une petite apostille, afin que la lettre vous fût rendue, en quelque endroit de votre département que vous fussiez. Vous n'avez rien perdu; mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente; je vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends, mon bel Apollon, votre ouvrage avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande; mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles, et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande, qui sont des corsaires maladroits, ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition, et craignent que je ne la voie assez tôt pour m'en plaindre, et pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit que dans quinze jours. Je suis actuellement avec madame du Châtelet à Enguien, chez M. le duc d'Aremberg, à sept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan; mais nos chères études n'y perdent rien. Il faut allier le travail et le plaisir. C'est ainsi que vous en usez, et c'est un petit mélange que je vous conseille de faire toute votre vie; car, en vérité, vous êtes né pour l'un et pour l'autre.

Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu l'*Utopie* de Thomas Morus. Cependant je m'avisai de donner une fête, il y a quelques jours, dans Bruxelles,

sous le nom de l'*envoyé d'Utopie*. La fête était pour madame du Châtelet, comme de raison. Mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire *Utopie?* Ce n'est pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y sont défendus; et je ne peux pas concevoir comment Rousseau a pu choisir un tel asile. Ce doyen des médisans, qui a perdu depuis long-temps l'art de médire, et qui n'en a conservé que la rage, est ici aussi inconnu que les belles-lettres. Je suis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame du Châtelet et moi nous avons apportés; mais, en récompense, il y a des jardins plus beaux que ceux de Chantilly; et on y mène cette vie douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le possesseur de ce beau séjour vaut mieux que beaucoup de livres. Je crois que nous allons jouer des comédies. On y lira du moins les rôles des acteurs.

J'ai bien un autre projet en tête. J'ai fini ce *Mahomet* dont je vous avais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de savoir comment une pièce d'un genre si nouveau et si hasardé réussirait chez nos galans Français. Je voudrais faire jouer la pièce, et laisser ignorer l'auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous? N'avez-vous pas en main cet ami de Paris qui vous doit tout et qui aime tant les vers? Ne pourriez-vous pas la lui envoyer? ne pourrait-il pas la lire aux comédiens? Mais lit-il bien? car une belle prononciation et une lecture pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez, mon cher ami; donnez-moi sur cela vos instructions.

Quelle est donc cette madame Lambert à qui je dois des complimens? Vous me faites des amis des gens qui vous aiment, je serai bientôt aimé de tout le monde. Adieu. Madame du Châtelet vous estime, vous aime; vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour

jamais. Elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu : je vous embrasse du meilleur de mon âme.

A Enguien, ce 6 juillet 1739.

LETTRE V.

Je vous salue au nom d'Apollon, et je vous embrasse au nom de l'amitié. Voici l'ode de la Superstition que vous demandiez, et l'opéra dont nous avons parlé. Quand vous aurez lu l'opéra, mon cher ami, envoyez-le à M. de Pondeveil, porte Saint-Honoré. Mais, pour Dieu, envoyez-moi de meilleures étrennes. Je n'ai jamais tant travaillé que ce dernier mois; j'ai la tête fendue. Guérissez-moi par quelque belle épître. Adieu les vers cet hiver; je n'en ferai point. La physique est de quartier; mais vos lettres, votre souvenir, votre amitié, vos vers seront pour moi de service toute l'année. Avez-vous ce recueil qu'avait fait Prault? Pourquoi le saisir? quelle barbarie! Suis-je né sous les Goths et sous les Vandales? Je méprise la tyrannie autant que la calomnie. Je suis heureux avec Émilie, votre amitié et l'étude. Vous l'avez bien dit, l'étude console de tout. Je vous embrasse mille fois. V.

5 janvier, 1740.

LETTRE VI.

Ne les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, sublime auteur?
Le ciel vous anima de ces flammes secrètes
Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.
Il est des beaux esprits, il est plus d'un rimeur,
Il est rarement des poètes.
Le vrai poète est créateur;
Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création. Vous ne vous reposerez pas après le sixième jour. Vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc aussi des amertumes de ce monde; vous éprouvez des tracasseries; vous sentez combien le commerce des hommes est dangereux. Mais vous aurez toujours des amis qui vous consoleront; et vous aurez, après le plaisir de l'amitié, celui de l'étude.

Nam nil dulcius est benè quàm munita tenere
Edita doctrinæ sapientum templa serena;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ.

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'Amitié et de l'Étude. J'y suis plus heureux que le premier jour; j'y oublie les persécutions des ignorans en place, et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres; j'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame du Châtelet, qui a éprouvé à peu près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi, parce que son âme est au-dessus de la mienne. Vous trou-

verez, mon cher ami, dans votre vie, peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune Apollon. Je vous embrasse; je vous aime à jamais.

Bruxelles, ce 24 janvier 1740.

LETTRE VII.

Mon cher et jeune Apollon, mon poëte philosophe, il y a six semaines que je suis plus errant que vous. Je comptais de jour en jour repasser par Bruxelles, et y relire deux pièces charmantes de poésie et de raison, sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, et aussi quelques points interrogans. Vous êtes le génie que j'aime et qu'il fallait aux Français. Il vous faut encore un peu de travail, et je vous promets que vous irez au sommet du temple de la Gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrais bien, en attendant, trouver un chemin pour me rapprocher de vous. La Providence nous a tous dispersés. Madame du Châtelet est à Fontainebleau, je vais peut-être à Berlin, vous voilà en Champagne; qui sait cependant si je ne passerai pas une partie de l'hiver à Cirey, et si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui *nostri spes altera Pindi?* Ne seriez-vous point à présent avec M. de Buffon? Celui-là va encore à la gloire par d'autres chemins; mais il va aussi au bonheur. Il se porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'âme d'un sage, voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de sage, je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de l'*Anti-Machiavel.* L'auteur était fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose

unique : un Allemand qui écrit mieux que bien des Français qui se piquent de bien écrire, un jeune homme qui pense en philosophe, et un roi qui pense en homme. Vous m'avez accoutumé, mon cher ami, aux choses extraordinaires. L'auteur de l'*Anti-Machiavel* et vous sont deux choses qui me réconcilient avec le siècle. Permettez-moi d'y mettre encore Émilie. Il ne la faut pas oublier dans la liste, et cette liste ne sera jamais bien longue.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Mon imagination et mon cœur courent après vous.

A La Haye, au palais du roi de Prusse, ce 27 octobre 1740.

LETTRE VIII.

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami; mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer sa poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort : il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous. Aussi, il me semble qu'il ne passe point pour un poète sublime; mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions : il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère; ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien; vous êtes philosophe, vous voyez tout en

grand, votre pinceau est fort et hardi; la nature, en tout cela, vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux. Mais ces talens-là, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné; ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées. Enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement, aussi correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas : il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; son habit est simple, mais bien fait; il faut que vos diamans soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point d'être à la fois possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers; je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame du Châtelet, qui vous a écrit, vous fait mille complimens. Adieu! je vous aimerai toute ma vie.

Le 20 juin, à Bruxelles, 1741.

LETTRE IX.

Mon cher confrère en Apollon, mon maître en tout le reste, quand viendrez-vous voir la nymphe de Cirey, et votre tendre ami? Ne manquez pas, je vous prie, d'apporter votre dernière épître. Madame du Châtelet dit que c'est moi qui l'ai perdue, moi je dis que c'est elle; nous cherchons depuis huit jours. Il faut que Bernouilli l'ait emportée pour faire une équation. Je suis désespéré. Mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très-sûr de ne l'avoir confiée à personne. Nous la retrouverons, mais consolez-vous. Ce grand garçon D*** veut vous suivre dans vos royaumes de Champagne; il veut venir à Cirey. J'en ai demandé la permission à madame la marquise; elle le veut bien. Présenté par vous, il ne peut être que bien venu. Je serai charmé qu'il s'attache à vous; je suis le plus trompé du monde s'il n'est né avec du génie et des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien charmant de cultiver les lettres à votre âge avec tant d'ardeur, et d'encourager encore les autres : on ne peut trop vous aimer. Amenez donc ce grand garçon. Madame du Châtelet et madame de Chambonin vous font mille complimens. Adieu : jusqu'au plaisir de vous embrasser.

Ce 2 avril.

LETTRE X.

Mon cher ami, j'ai reçu de vous une lettre sans date, qui me vient par Bar-sur-Aube, au lieu qu'elle devait arriver par Vassi. Vous m'y parlez d'une nouvelle épître : vraiment vous me donnez de violens désirs ; mais songez à la correction, aux liaisons, à l'élégance continue ; en un mot, évitez tous mes défauts. Vous me parlez de Milton : votre imagination sera peut-être aussi féconde que la sienne, je n'en doute même pas ; mais elle sera aussi plus agréable et plus réglée. Je suis fâché que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la malheureuse traduction de mon essai anglais. La dernière édition de *la Henriade*, qu'on trouve chez Prault, vaut bien mieux ; et je serais fort aise d'avoir votre avis sur ce que je dis de Milton dans l'essai qui est à la suite du poëme.

You learn english : for ougth I know. Go on ; your lot is to be eloquent in every language, and master of every science. I love, I esteem you, I am your for ever.

Je vous ai écrit en faveur d'un jeune homme qui me paraît avoir envie de s'attacher à vous. J'ai mille remerciemens à vous faire ; vous avez remis dans mon paradis les tièdes que j'avais de la peine à vomir de ma bouche..... Cette tiédeur m'était cent fois plus sensible que tout le reste. Il faut à un cœur comme le mien des sentimens vifs ou rien du tout.

Tout Cirey est à vous.

Ce 29.

LETTRE XI.

Mon aimable ami, qui ferez honneur à tous les arts, et que j'aime tendrement, courage! *macte animo!* La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers : elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Mallebranche; pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? C'était un poète manqué, et vous êtes né poète. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile; mais vous me paraissez peu étonné du travail. Les obstacles vous feront faire de nouveaux efforts. C'est à cette ardeur pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être. J'aime d'autant plus ce genre métaphysique, que c'est un champ tout nouveau que vous défricherez. *Omnia jam vulgata.*

Vous dites avec Virgile,

> . . . . . *Tentanda via est quâ me quoque possim*
> *Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.*

Oui, *volitabis per ora;* mais vous serez toujours dans le cœur des habitans de Cirey.

Vous avez raison assurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de Locke *de la Puissance ou de la Liberté*; il avouait lui-même qu'il était là comme le diable de Milton, pataugeant dans le chaos.

Au reste, je ne vois pas que son sage système, qu'*il n'y a pas d'idées innées*, soit plus contraire qu'un autre à cette liberté si désirable, si contestée, et peut-être si incompréhensible. Il me semble que, dans tous les systèmes, Dieu peut avoir accordé à l'homme la faculté de choisir quelquefois entre des idées, de quelque nature

que soient ces idées. Je vous avouerai enfin qu'après avoir erré bien long-temps dans ce labyrinthe, après avoir cassé mille fois mon fil, j'en suis revenu à dire que le bien de la société exige que l'homme se croie libre. Nous nous conduisons tous suivant ce principe; et il me paraîtrait un peu étrange d'admettre dans la pratique ce que nous rejetterions dans la spéculation. Je commence, mon cher ami, à faire plus de cas du bonheur de la vie que d'une vérité; et si malheureusement le fatalisme était vrai, je ne voudrais pas d'une vérité si cruelle. Pourquoi l'Être souverain, qui m'a donné un entendement qui ne peut se comprendre, ne m'aura-t-il pas donné aussi un peu de liberté? Nous aurait-il trompés tous? Voilà des argumens de bonne femme. Je suis revenu au sentiment, après m'être égaré dans le raisonnement.

Quant à ce que vous me dites, mon cher ami, de ces rapports infinis du monde dont Locke tire une preuve de l'existence de Dieu, je ne trouve point l'endroit où il le dit. Mais, à tout hasard, je crois concevoir votre difficulté; et sur cela, sans plus de détail, voici mon idée que je vous soumets.

Je crois que la matière aurait, indépendamment de Dieu, des rapports nécessaires à l'infini; j'appelle ces rapports *aveugles*, comme rapports de lieu, de distance, de figure, etc. Mais pour des rapports de dessein, je vous demande pardon : il me semble qu'un mâle et une femelle, un brin d'herbe et sa semence, sont des démonstrations d'un être intelligent qui a présidé à l'ouvrage. Or, de ces rapports de dessein, il y en a à l'infini. Pour moi, je sens mille rapports qui me font aimer votre cœur et votre esprit, et ce ne sont point des rapports aveugles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur; je suis trop de vos amis pour vous faire des complimens.

Madame du Châtelet a la même opinion de vous que moi; mais vous n'en devez aucun remercîment ni à l'un ni à l'autre.

LETTRE XII

Mon jeune Apollon, j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame du Châtelet, je voudrais être à Montbar. Je ne sais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse que j'ai faite aux anti-Newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de Buffon est le chef; et je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur, sans trop entendre les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième épître, *sur la Modération*; cela m'a engagé à la retoucher avec soin : vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poésie. Le père Mallebranche était quelquefois poète en prose; mais vous, vous savez l'être en vers. Il n'avait de l'imagination qu'à contre-temps.

Madame du Châtelet a amené avec elle à Paris son Kæning, qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui, comme vous savez, est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la matière est composée; et il jure, d'après Leibnitz, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, et la matière impénétrable composée de

petites monades pénétrables ; il croit que chaque monade est un miroir de son univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de saint Pâris. D'ailleurs, il est très-bon géomètre, comme vous savez ; et, ce qui vaut mieux, très-bon garçon. Nous irons bientôt philosopher à Bruxelles ensemble ; car on n'a point sa raison à Paris : le tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de Descartes. Je n'ai encore eu ni le temps de penser, ni celui de vous écrire. Pour madame du Châtelet, elle est toute différente : elle pense toujours, elle a toujours son esprit ; et si elle ne vous a pas écrit, elle a tort. Elle vous fait mille complimens, et en dit autant à M. de Buffon.

Le D*** espère que vous ferez un jour quelque chose pour lui, après Montmirel s'entend ; car il faut que chaque chose soit à sa place.

Si je savais où loge votre aimable Montmirel, si j'avais achevé Mahomet, je me confierais à lui *in nomine tuo* ; mais je ne suis pas encore prêt, et je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran.

Adieu, mon cher ami. Envoyez-moi donc ces vers dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de Buffon ; il me plaît tant que je voudrais bien lui plaire. Adieu ; je suis à vous pour le reste de ma vie.

3 novembre, à Paris.

LETTRE XIII.

J'ai reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant, qui n'est pas encore parfaitement taillé, mais qui sera très-brillant. Croyez-moi, commencez par achever la première épître ; elle touche à la perfection, et il manque beaucoup à la seconde. Votre première épître,

je vous le répète, sera un morceau admirable. Sacrifiez tout à la rendre digne de vous; donnez-moi la joie de voir quelque chose de complet sortir de vos mains. Envoyez-la-moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'est plus besoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aisément vous faire entendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie, que votre maîtresse en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne savez pas combien cette première épître sera belle : et moi je vous dis que les plus belles de Despréaux seront au-dessous. Mais il faut travailler, il faut savoir sacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance : vous avez trop de sang, trop de substance; il faut vous saigner et jeûner. Donnez de votre superflu aux petits esprits compassés qui sont si méthodiques et si pauvres, et qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni qui ne mène à rien. Vous deviez venir nous voir ce mois-ci; je vous donne rendez-vous à Lille. Nous y ferons jouer *Mahomet* : La Noue le jouera, et vous en jugerez; vous seriez bien aimable de vous arranger pour cette partie. Madame du Châtelet vous adresse aux fermes-générales un paquet par la poste de Bruxelles, et deux autres par la poste de Lille, comptant que vous ne payerez point de port. Ces paquets sont destinés pour Brémond. Elle compte vous écrire, et je vous avertis déjà qu'elle craint d'abuser de votre amitié.

J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre Mairan, dans le fond; mais Mairan a un peu tort, dans la forme; et madame du Châtelet méritait mieux. Bonsoir, mon cher poète philosophe; bonsoir, aimable Apollon.

5 avril.

LETTRE XIV.

Vous êtes une bien aimable créature; voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami. On me mande que vous venez bientôt à Cirey : je remets à ce temps-là à vous parler des deux leçons de votre belle épître sur l'Étude; vous pouvez de ces deux dessins faire un excellent tableau avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle âme de toutes les vertus et de tous les arts. Les femmes pensent que vous devez tout à l'amour; la poésie vous revendique; la géométrie vous offre des *xx*; l'amitié veut tout votre cœur; et messieurs des fermes voudraient aussi que vous ne fussiez qu'à eux : mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. Mettez-moi toujours, mon cher ami, au nombre des choses que vous aimez; et, dans votre immensité, n'oubliez point Cirey, qui ne vous oubliera jamais. Est-il possible que vous daigniez aller chez Saint-Hyacinthe! vous profanez vos bontés. Je ne sais comment vous remercier.

A Cirey, ce 14 mars.

LETTRE XV.

Eh bien! nous n'entendrons donc parler de vous ni en vers ni en prose? Je me flatte que mon cher Apollon naissant me payera de son silence avec usure. Apparemment que vous préludez à présent, et que bientôt nous aurons la pièce; cependant, mon cher ami, je vous prie de me mander si vous avez reçu le brouillon de *Pandore*, et si vous l'avez envoyé à M. de Ponde-

veile, rue et porte Saint-Honoré. Si vous êtes content de l'esquisse, je finirai le tableau, sinon je le mettrai au rebut. Madame du Châtelet vous fait mille complimens, et moi je vous suis attaché pour la vie. Mandez-nous donc ce que c'est qu'*Eugénie*; cela est-il digne d'être vu plusieurs fois de vous? Mes complimens à votre ami. Adieu; je vous embrasse, mon jeune Apollon.

A Bruxelles, ce 19.

LETTRE XVI.

Je vous renvoie, mon cher ami, le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes sujets d'admiration et de critique. Vous êtes le plus hardi architecte que je connaisse, et celui qui se passe le plus volontiers de ciment. Vous seriez trop au-dessus des autres, si vous vouliez faire attention combien les petites choses servent aux grandes, et à quel point elles sont indispensables. Je vous prie de ne les pas négliger en vers, et surtout dans ce qui regarde votre santé : vous m'avez trop alarmé par le danger où vous avez été. Nous avons besoin de vous, mon cher enfant en Apollon, pour apprendre aux Français à penser un peu vigoureusement; mais moi j'en ai un besoin essentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement, et dont j'attends plus de conseils dans l'occasion que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de M. Gresset. Je ne me presse point de donner *Mahomet*; je le travaille encore tous les jours. A l'égard de *Pandore*, je m'imagine que cet opéra prêterait assez au musicien; mais je ne sais à qui le donner. Il me semble que le récitatif en fait la principale partie, et que le savant Rameau néglige quel-

quefois le récitatif. M. d'Argental en est assez content ; mais il faut encore des coups de lime. M. d'Argental est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons ; il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'*Optique* du P. Castel. Je crois qu'il était aux Petites-Maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer, c'est le quatrième tome de *Joseph Privat* de Molière, où il donne de son crû une preuve de l'existence de Dieu, propre à faire plus d'athées que tous les livres de Spinosa. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de Boissy : je n'en croirai rien de bon que quand vous en serez content. Le janséniste Rollin continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui ? et son parti préconise-t-il toujours comme un grand homme ce prolixe et inutile compilateur ? A-t-on imprimé, ou vend-on enfin l'ouvrage de l'abbé de Gamaches ? Il y aura sans doute un petit système de sa façon ; car il faut des romans aux Français. Adieu, charmant fils d'Apollon ; nous vous aimons tendrement. Ce n'est point un roman cela, c'est une vérité constante ; car nous sommes ici deux êtres très-constans.

Ce 24, à Bruxelles.

LETTRE XVII.

J'AI trop de remercîmens, trop de complimens à vous faire, trop d'éloges à vous donner, mon charmant ami, pour vous écrire ; il faut que je vous voie, il faut que je vous embrasse. On dit que vous venez à Paris, et que peut-être ma lettre ne vous trouvera pas à Montbar. Si vous y êtes encore, tâchez de quitter M. de Buffon ; si

çela se peut. Je sens combien il vous en coûtera à tous deux.

Madame du Châtelet vous désire avec la même vivacité que moi. J'ai vu M. de Montmirel; je n'ai rien vu ici de plus aimable que lui et que ce qu'il m'a apporté. Faites souvenir de moi le très-philosophe M. de Buffon, à qui je suis bien véritablement attaché. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur : venez, l'espérance et le modèle des philosophes et des poètes.

LETTRE XVIII.

Mon cher rival, mon poète, mon philosophe; je reviens de Berlin, après avoir essuyé tout ce que les chemins de la Westphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin, et les vents contraires sur la mer, ont d'insupportable pour un homme qui revole dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de chose à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que, si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé, et qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les quarante; je dis les quarante de l'Académie, comme ceux des Fermes.

Les *Institutions physiques* et l'*Anti-Machiavel* sont deux monumens bien singuliers. Se serait-on attendu qu'un roi du nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres? Prault a dû vous remettre de ma part un *Anti-Machiavel*. Vous avez eu la *Philosophie leibnitzienne* de la main de son aimable et illustre auteur. Si Leibnitz vivait encore, il

mourrait de joie de se voir ainsi expliqué, ou de honte de se voir surpasser en clarté, en méthode et en élégance. Je suis, en peu de choses, de l'avis de Leibnitz; je l'ai même abandonné sur les forces vives : mais, après avoir lu tout ou presque tout ce qu'on a fait en Allemagne sur la philosophie, je n'ai rien vu qui approche, à beaucoup près, du livre de madame du Châtelet. C'est une chose très-honorable pour son sexe et pour la France. Il est peut-être honorable pour l'amitié d'aimer tant les gens qui ne sont pas de notre avis, et même de quitter pour son adversaire un roi qui me comble de bontés, et qui veut me fixer à sa cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt et l'ambition. Vous savez, mon cher ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, et qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connaissez, et vous savez si on a jamais joint à plus de lumières un cœur plus génereux, plus constant et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriseriez bien si j'étais resté à Berlin. M. Gresset, qui probablement a des engagemens plus légers, rompra sans doute ses chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne peut préférer que madame du Châtelet. J'ai bien dit à sa majesté prussienne que Gresset lui plairait plus que moi; mais que je n'étais jaloux ni comme auteur ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'Horace, *est locus unicuique suus*. Pour moi, il ne me manque à présent que mon cher Helvétius : ne reviendra-t-il point sur les frontières? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embrasser?

A Bruxelles, ce 7 janvier.

LETTRE XIX.

Mon cher confrère en Apollon, j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de Plutus nous séparent, quand les Muses devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages; vous prenez donc la lime de Boileau pour polir des pensées à la Corneille. Voilà l'unique façon d'être un grand homme. Il est vrai que vous pourriez vous passer de cette ambition; votre commerce est si aimable que vous n'avez pas besoin de talens. Celui de plaire vaut bien celui d'être admiré. Quelque beaux ouvrages que vous fassiez, vous serez toujours au-dessus d'eux par votre caractère. C'est, pour le dire en passant, un mérite que n'avait pas ce Boileau dont je vous ai tant vanté le style correct et exact. Il avait besoin d'être un grand artiste pour être quelque chose; il n'avait que ses vers, et vous avez tous les charmes de la société. Je suis très-aise qu'après avoir bien raboté en poésie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphysique. On se délasse d'un travail par un autre : je sais bien que de tels délassemens fatigueraient un peu bien des gens que je connais; mais vous ne serez jamais *comme bien des gens* en aucun genre.

Permettez-moi d'embrasser votre aimable ami qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maison est le temple des Muses. Je n'avais pas besoin du jugement de l'Académie *française* ou *françoise* pour sentir le mérite de votre ami; je l'avais vu, je l'avais entendu; et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès.

M. du Châtelet est arrivé ici. Il se pourrait bien faire que, dans un mois, madame du Châtelet fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle soutient sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commission de juges de France pour constater la validité du testament de M. de Trichâteau. Jugez quelle joie ce sera pour nous, si nous pouvons vous enlever sur la route. Je me fais une idée délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de Montmirel ne pourrait-il pas être de la partie? Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur. Il ne manque que vous à la douceur de ma vie.

A Bruxelles, ce 14 août.

LETTRE XX.

Mon cher ami, si vous faites des lettres métaphysiques, vous faites aussi de belles actions de morale. Madame du Châtelet vous regarde comme quelqu'un qui fera bien de l'honneur à l'humanité, si vous allez de ce train-là. Je suis pénétré de reconnaissance, et enchanté de vous. Il est bien triste que les misérables libelles viennent troubler le repos de ma vie et le cours de mes études. Je suis au désespoir, mais c'est de perdre trois ou quatre jours de ma vie; je les aurais consacrés à apprendre et peut-être à faire des choses utiles.

Si l'abbé Desfontaines savait que je ne suis pas plus l'auteur du *Préservatif* que vous, et s'il était capable de repentir, il devrait avoir bien des remords.

Cependant la chose est très-certaine, et j'en ai la preuve en main. L'auteur du *Préservatif*, piqué dès long-temps contre Desfontaines, a fait imprimer plusieurs choses que j'ai écrites il y a plus d'un an à diverses

personnes. Encore une fois, j'en ai la preuve démonstrative; et sur cela, ce monstre vomit ce que la calomnie a de plus noir;

Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Qui tâche sourdement d'appuyer cette injure,
Lui qui d'un honnête homme ose chercher le rang.

Cela est du *Misanthrope*; mais cela ne rend point misanthrope.

Tête-bleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures.

Mais je ne veux pas me fâcher contre les hommes; et tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre, comme celui de M. d'Argental, de Mme du Châtelet, j'imiterai le bon Dieu, qui allait pardonner à Sodome en faveur de quelques justes. Je suis presque tenté de pardonner à un sodomiste en votre faveur. A propos de cœurs justes et tendres, je me flatte que mon ancien ami Thiriot et du nombre. Il a un peu une âme de cire; mais le cachet de l'amitié y est si bien gravé, que je ne crains rien des autres impressions; et d'ailleurs vous le remouleriez.

Adieu, je vous embrasse tendrement, et je vous quitte pour travailler.

Non, je ne vous quitte pas; madame du Châtelet reçoit votre charmante lettre. Pour réponse, je vous envoie le mémoire corrigé. Il est indispensablement nécessaire; la calomnie laisse toujours des cicatrices quand on n'écrase pas le scorpion sur la plaie. Laissez-moi la lettre au P. de Tournemine; il la faut plus courte, mais il faut qu'elle paraisse. Vous ne savez pas l'état où je suis. Il n'est pas question ici d'une intrépidité anglaise; je suis Français, et Français persécuté. Je veux vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis; et je jetterai plutôt dans le feu les *Lettres philosophiques*,

que de faire encore un voyage à Amsterdam, au mois de janvier, avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut, une bonne fois pour toutes, me procurer du repos; et mes amis devraient me forcer à tenir cette conduite, si je m'en écartais : *Primùm vivere.*

Comptez, belle âme, esprit charmant, comptez que c'est en partie pour vivre avec vous que je sacrifie à la bienséance. Je vous embrasse avec transport, et suis à vous pour jamais. Envoyez sur-le-champ, je vous prie, mémoire et lettre à M. d'Argental; ranimez le tiède Thiriot du beau feu que vous avez; qu'il soit ferme, ardent, imperturbable dans l'amitié; et qu'il ne se mêle jamais de faire le politique, et surtout de négocier quand il faut combattre. Adieu, encore une fois.

Ce 19.

LETTRE XXI.

Voici, mon cher élève des Muses, d'Archimède et de Plutus, ces *Élémens de Newton* qui ne vous apprendront rien autre chose, sinon que j'aime à vous soumettre tout ce que je pense et ce que je fais. J'ai reçu une lettre de monsieur votre père; il sait combien j'estime lui et ses ouvrages : mais son meilleur ouvrage c'est vous. Quand vous voudrez travailler à celui que vous avez entrepris, l'ermitage de Cirey vous attend pour être votre Parnasse; chacun travaillera dans sa cellule.

Il y a un nommé Bourlon de Joinville qui a une affaire qui dépend de vous; madame du Châtelet vous le recommande; autant que l'équité le permet, s'entend. *Votisque assuesce vocari.* Je vous embrasse ten-

drement, et je vous aime trop pour mettre ici les formules de très-humble.

A Cirey, ce 17.

LETTRE XXII.

Je reçois dans ce moment, mon aimable petit-fils d'Apollon, une lettre de monsieur votre père, et une de vous. Le père ne veut que me guérir, mais le fils veut faire mes plaisirs. Je suis pour le fils. Que je languisse, que je souffre, j'y consens, pourvu que vos vers soient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant; je vous y exhorte hardiment, parce que je sais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poète et le philosophe seront également estimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

Macte animo, generose puer; sic itur ad astra. En allant *ad astra*, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame du Châtelet, Cirey est sur la route. Elle vous fait ses complimens; et moi je vous assure, sans compliment et sans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus sincère estime. Ces sentimens si vrais ne souffrent point de très-humble et très....

Ce 10 août.

LETTRE XXIII.

Qui eût cru que la v..... dût venger la philosophie? il en est cependant quelque chose. Avant hier quelques médecins tinrent conseil pour savoir si on rognerait le monsieur, ou si on ne le rognerait pas; et je ne sais quel a été le résultat du conseil.

cutent. Ils pourront faire brûler quelque bon livre : mais ils seront honnis dans la société, ils seront sans crédit dans la bonne compagnie ; et c'est la bonne compagnie seule qui gouverne les opinions des hommes. Frère Élisée dirigera quelques badaudes, frère Menou quelques sottes de Nancy ; il y aura encore quelques convulsionnaires au cinquième étage ; mais les bons serviteurs de la raison et du roi triompheront à Paris, à Voré, et même aux Délices.

On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Robin devait avoir l'honneur de vous en présenter un, et à M. Saurin un autre. J'apprends qu'on a soigneusement gardé les ballots à la chambre nommée syndicale, jusqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris. Grand bien leur fasse ! Je vous embrasse, vous aime, vous estime, vous exhorte à rassembler les honnêtes gens, et à faire trembler les sots. V. qui attend H.

27 octobre.

LETTRE XXV.

Mon cher philosophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La chose qui me manque le plus c'est le loisir. Vous savez que ce

> . . . . La Serre,
> Volume sur volume incessamment desserre.

J'ai eu beaucoup de besogne. Vous êtes un grand seigneur qui affermez vos terres ; moi, je laboure moi-même, comme Cincinnatus ; de façon que j'ai rarement un moment à moi. J'ai lu une héroïde d'un disciple de Socrate, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, sans le nommer. La

pièce est roide; Bernard de Fontenelle n'eut jamais ni osé ni pu en faire autant. Si vous avez reçu un *Pierre*, ce n'est pas Simon Barjone; ce n'est pas non plus le *Pierre* russe que je vous avais dépêché par la poste: ce doit être un *Pierre* en feuilles que Robin Mouton devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous, et l'autre pour M. Saurin. Il a plu à messieurs les intendans des postes de se départir des courtoisies qu'ils avaient ci-devant pour moi. Ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus. C'est l'antre du lion. J'ignore même si un gros paquet a été rendu à M. Duclos.

De quelles tracasseries me parlez-vous? je n'en ai essuyé ni pu essuyer aucune. Est-ce de frère Menou? ah! rassurez-vous: les jésuites ne peuvent me faire de mal; c'est moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à déposséder les frères jésuites d'un domaine qu'ils ont acquis auprès de mon château. Ils l'avaient usurpé sur des orphelins, et avaient obtenu *lettres royaux* pour avoir permission de garder la vigne de Naboth. Je les fais déguerpir, mors-dieu, je leur fais rendre gorge; et la Providence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaisir plus pur. Je suis un peu le maître chez moi, par parenthèse. Vous ai-je dit que le frère et le fils d'Omer sont venus chez moi, et comme ils ont été reçus? Vous ai-je dit que j'ai envoyé *Pierre* au roi, et qu'il l'a mieux reçu que le discours et le mémoire de *Le Franc de Pompignan*? Il peut savoir qu'il n'a point de sujets plus fidèles que nous, ni de plus capables de faire sentir le ridicule des cuistres qui voudraient renouveler les temps de la Fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de Pompignan à la cour avec Fréron, et de l'apostrophe de monsieur le Dauphin,

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose.

Voilà à quoi les vers sont bons quelquefois. On les cite, comme vous voyez, dans les grandes occasions.

12 décembre.

LETTRE XXVI.

Il est vrai, mon très-cher philosophe persécuté, que vous m'avez un peu mis dans votre livre *in communi martyrum*; mais vous ne me mettrez jamais *in communi* de ceux qui vous aiment et qui vous estiment. On vous avait assuré, dites-vous, que vous m'aviez déplu. Ceux qui peuvent vous dire cette chose qui n'est pas, comme s'exprime notre ami Swift, sont enfans du diable. Vous, me déplaire! et pourquoi? et en quoi? Vous en qui *gratia, fama*; vous qui êtes né pour plaire, vous que j'ai toujours aimé, et dans qui j'ai chéri toujours, depuis votre enfance, les progrès de votre esprit. On avait, comme cela, dit à Duclos qu'il m'avait déplu, et que je lui avais refusé ma voix à l'Académie. Ce sont en partie ces tracasseries de MM. les gens de lettres, et encore plus les persécutions, les calomnies, les interprétations odieuses des choses les plus raisonnables, la petite envie, les orages continuels attachés à la littérature, qui m'ont fait quitter la France. On vend très-bien des terres pendant la guerre, vu que cette guerre enrichit et MM. les trésoriers de l'extraordinaire, et MM. les entrepreneurs des vivres, fourrages, hôpitaux, vaisseaux, cordages, bœuf salé, artillerie, chevaux, poudre, et MM. leurs commis, et MM. leurs laquais, et mesdames leurs putains. J'ai trois terres ici, dont une jouit de toute franchise, comme le franc-aleu le plus princier; et, le roi m'ayant conservé par un brevet la charge de gentilhomme ordinaire, je jouis de tous les

droits les plus agréables. J'ai terres aux confins de France, terre à Genève, maison à Lausanne, tout cela dans un pays où il n'y a pas d'archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas. Je vous offre tout; disposez-en. Cet archevêque dont vous me parlez ferait mieux d'obéir au roi et de conserver la paix, que de signer des torche-culs de mandemens. Le parlement a très-bien fait, il y a quelques années, d'en brûler quelques-uns, et ferait fort mal de se mêler d'un livre de métaphysique portant privilége du roi. J'aimerais mieux qu'il me fît justice de la banqueroute du fils de Samuel Bernard, Juif, fils de Juif, mort surintendant de la maison de la reine, maître des requêtes, riche de neuf millions, et banqueroutier. Vendez votre charge de maître d'hôtel; *vende omnia quæ habes, et sequere me*. Il est vrai que les prêtres de Genève et de Lausanne sont des hérétiques qui méprisent saint Athanase, et qui ne croient pas Jésus-Christ Dieu; mais on peut du moins croire ici la Trinité comme je fais sans être persécuté. Faites-en autant : soyez bon catholique, bon sujet du roi, comme vous l'avez toujours été, et vous serez tranquille, heureux, aimé, estimé, honoré partout, particulièrement dans cette enceinte charmante, couronnée par les Alpes, arrosée par le lac et par le Rhône, couverte de jardins et de maisons de plaisance, et près d'une grande ville où l'on pense. Je mourrais assez heureux si vous veniez vivre ici. Mille respects à madame votre femme. V.

Notre nièce est très-sensible à l'honneur de votre souvenir.

Aux Délices, 19 janvier.

LETTRE XXVII.

Monsieur,

Pax Christi. Je vois avec une sainte joie combien votre cœur est touché des vérités sublimes de notre sainte religion, et que vous voulez consacrer vos travaux et vos grands talens à réparer le scandale que vous avez pu donner, en mettant dans votre fameux livre quelques vérités d'un ordre qui ont paru dangereuses aux personnes d'une conscience délicate et timorée, comme MM. Omer, Joli de Fleury, MM. Gauchat, Chauméix, et plusieurs de nos pères.

Les petites tribulations que nos pères éprouvent aujourd'hui les affermissent dans leur foi; et plus nous sommes dispersés, et plus nous faisons de bien aux âmes. Je suis à portée de voir ces progrès, étant aumônier de M. le résident de France à Genève. Je ne puis assez bénir Dieu de la résolution que vous prenez de combattre vous-même pour la religion chrétienne, dans un temps où tout le monde l'attaque et se moque d'elle ouvertement. C'est la fatale philosophie des Anglais qui a commencé tout le mal. Ces gens-là, sous prétexte qu'ils sont les meilleurs mathématiciens et les meilleurs physiciens de l'Europe, ont abusé de leur esprit jusqu'à oser examiner les mystères. Cette contagion s'est répandue partout. Le dogme fatal de la tolérance infecte aujourd'hui tous les esprits; les trois quarts de la France, au moins, commencent à demander la liberté de conscience : on la prêche à Genève.

Enfin, monsieur, figurez-vous que lorsque le magistrat de Genève n'a pas pu se dispenser de condamner le roman de Jean-Jacques Rousseau, intitulé *Émile*,

six cents citoyens sont venus par trois fois protester au conseil de Genève qu'ils ne souffriraient pas que l'on condamnât sans l'entendre un citoyen qui avait écrit, à la vérité, contre la religion chrétienne; mais qu'il pouvait avoir ses raisons, qu'il fallait les entendre; qu'un citoyen de Genève peut écrire ce qu'il veut, pourvu qu'il donne de bonnes explications.

Enfin, monsieur, on renouvelle tous les jours les attaques que l'empereur Julien, les philosophes Celse et Porphyre, livrèrent dès les premiers temps à nos saintes vérités. Tout le monde pense comme Bayle, Descartes, Fontenelle, Shaftesbury, Bolingbroke, Colins, Wolston; tout le monde dit hautement qu'il n'y a qu'un Dieu, que la sainte Vierge Marie n'est pas mère de Dieu, que le Saint-Esprit n'est autre chose que la lumière que Dieu nous donne. On prêche je ne sais quelle vertu, qui, ne consistant qu'à faire du bien aux hommes, est entièrement mondaine et de nulle valeur. On oppose au *Pédagogue chrétien* et au *Pensez-y-bien*, livres qui faisaient tant de conversions, de petits livres philosophiques qu'on a soin de répandre partout adroitement. Ces petits livres se succèdent rapidement les uns aux autres. On ne les vend point, on les donne à des personnes affidées, qui les distribuent à des jeunes gens et à des femmes. Tantôt c'est le *Sermon des Cinquante*, qu'on attribue au roi de Prusse; tantôt c'est un extrait du *Testament* de ce malheureux curé Jean Mélier, qui demanda pardon à Dieu en mourant d'avoir enseigné le christianisme; tantôt c'est je ne sais quel *Catéchisme de l'honnête homme*, fait par un certain abbé Durand. Quel titre, monsieur, que le *Catéchisme de l'honnête homme!* comme s'il pouvait y avoir de la vertu hors de la religion catholique.

Opposez-vous à ce torrent, monsieur, puisque Dieu vous a fait la grâce de vous illuminer. Vous vous devez

à la raison et à la vertu indignement outragées. Combattez les méchans comme ils combattent, sans vous compromettre, sans qu'ils vous devinent. Contentez-vous de rendre justice à notre sainte religion d'une manière claire et sensible, sans rechercher d'autre gloire que celle de bienfaire. Imitez notre grand roi Stanislas, père de notre illustre reine, qui a daigné quelquefois faire imprimer de petits livres chrétiens entièrement à ses dépens. Il eut toujours la modestie de cacher son nom; et on ne l'a su que par son digne secrétaire M. de Solignac. Le papier me manque; je vous embrasse en Jésus-Christ.

JEAN PATOUREL, *ci-devant jésuite.*

25 août 1768.

LETTRE XXVIII.

Mon cher philosophe, vous avez raison d'être ferme dans vos principes, parce qu'en général vos principes sont bons. Quelques expressions hasardées ont servi de prétexte aux ennemis de la raison. On n'a cause gagnée avec notre nation qu'à l'aide du plaisant et du ridicule. Votre héros Fontenelle fut en grand danger pour *les Oracles*, et pour *la Reine Méro* et sa *Sœur Enégui*. Et quand il disait que, s'il avait la main pleine de vérités, il n'en lâcherait aucune, c'était parce qu'il en avait lâché, et qu'on lui avait donné sur les doigts. Cependant cette raison tant persécutée gagne tous les jours du terrain. On a beau faire, il arrivera en France chez les honnêtes gens ce qui est arrivé en Angleterre. Nous avons pris des Anglais les annuités, les rentes tournantes, les fonds d'amortissement, la construction et la manœuvre des vaisseaux, l'attraction, le calcul

différentiel, les sept couleurs primitives, l'inoculation. Nous prenons insensiblement leur noble fierté de penser, et leur profond mépris pour les fadaises de l'école. Les jeunes gens se forment. Ceux qui sont destinés aux plus grandes places se sont défaits des infâmes préjugés qui avilissent une nation. Il y aura toujours un grand peuple de sots et une foule de fripons; mais le petit nombre des penseurs se fera respecter. Voyez comme la pièce de Palissot est déjà tombée dans l'oubli. On sait par cœur les traits qui ont percé Pompignan, et on a oublié pour jamais son discours et son mémoire. Si on n'avait pas confondu ce malheureux, l'usage d'insulter les philosophes dans les discours de réception à l'Académie aurait passé en loi. Si on n'avait pas rendu nos persécuteurs ridicules, ils n'auraient pas mis de bornes à leur insolence. Soyez sûr que tant que les gens de bien seront unis, on ne les entamera pas. Vous allez à Paris; vous y serez le lien de la concorde des êtres pensans. Qu'importe, encore une fois, que notre tailleur et notre sellier soient gouvernés par frère Croust et frère Berthier? Le grand point est que ceux avec qui nous vivons soient éclairés, et que le janséniste et le moliniste soient forcés de baisser les yeux devant l'honnête homme. C'est l'intérêt du roi, c'est celui de l'état, que les philosophes aient du crédit dans la société. Ils inspirent l'amour de la patrie, et les fanatiques y portent le trouble. Mais plus ces misérables sentiront votre supériorité, plus vous aurez d'attention à ne leur point donner prise par des paroles dont ils puissent abuser. Notre morale est meilleure que la leur, notre conduite plus respectable. Ils parlent de vertu, et nous la pratiquons. Conservons nos avantages. Cependant vous aurez une bonne maison, vous y rassemblerez vos amis, vous répandrez la lumière de proche en proche, vous serez respecté même

de ces indignes ennemis de la raison et de la vertu. Dans ce loisir heureux, vous vous amuserez à faire de bons ouvrages, sans y exposer votre nom aux censures des fripons. Je vois qu'il faut que vous restiez en France; et vous y serez très-utile. Personne n'est plus fait que vous pour réunir les gens de lettres. Vivez gaîment, travaillez utilement; soyez l'honneur de votre patrie. Le temps est venu où les hommes comme vous doivent triompher. Si vous n'aviez pas été mari et père, je vous aurais dit : *Vende omnia quæ habes, et sequere me.* Mais votre situation, je le vois bien, ne nous permet point un autre établissement, qui peut-être même serait regardé comme un aveu de votre crainte par ceux qui empoisonnent tout. Restez donc parmi vos amis, rendez vos ennemis odieux et ridicules : aimez-moi, et comptez que je vous serai toujours attaché avec toute l'estime et l'amitié que je vous ai vouée depuis votre enfance.

15 septembre.

LETTRE XXIX.

Voici, mon illustre philosophe, un gentilhomme anglais très-instruit, et qui, par conséquent, vous estime. Je me suis vanté à lui d'avoir quelque part à votre amitié; car j'aime à me faire valoir auprès des gens qui pensent. M. Makartney pense tout comme vous; il croit, malgré Omer et Christophe, que si nous n'avions point de mains il serait assez difficile de faire des rabats à Christophe et à Omer, et des sifflets pour les bourdons de Simon-le-Franc, favori du roi, etc. etc. etc. Il trouve notre nation fort drôle. Il dit que sitôt qu'il paraît une vérité parmi nous, tout le monde est alarmé

comme si les Anglais faisaient une descente. Puisque vous avez eu la bonté de rester parmi les singes, tâchez donc d'en faire des hommes. Dieu vous demandera compte de vos talens. Vous pouvez plus que personne écraser l'erreur, sans montrer la main qui la frappe. Jean-Jacques dit, à mon gré, une chose bien plaisante, quoique géométrique, dans sa lettre à Christophe, pour prouver que dans notre secte la partie est plus grande que le tout. Il suppose que notre Sauveur Jésus-Christ communie avec ses apôtres : « En ce cas, » dit-il, il est clair que Jésus met sa tête dans sa bouche. » Il y a par-ci par-là de bons traits dans ce Jean-Jacques. On m'a envoyé les deux extraits de Jean Mélier. Il est vrai que cela est écrit du style d'un cheval de carrosse : mais qu'il rue bien à propos ! et quel témoignage que celui d'un prêtre qui demande pardon en mourant d'avoir enseigné des choses absurdes et horribles ! Quelle réponse aux lieux communs des fanatiques qui ont l'audace d'assurer que la philosophie n'est que le fruit du libertinage !

Vale : je vous estime autant que je vous aime.

1er mai.

LETTRE XXX.

Mon cher philosophe, l'ombre et le sang de Corneille vous remercient de votre noble zèle. Le roi a daigné permettre que son nom fût à la tête des souscripteurs pour deux cents exemplaires. Ni Mtre *** ni Mtre *** ne suivront ni l'exemple du roi ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédans orgueilleux et les cœurs nobles, entre des convulsionnaires et des esprits bien faits. Il y a des gens qui sont faits pour honorer la nation, et d'autres

pour l'avilir. Que pensera la postérité, quand elle verra d'un côté les belles scènes de Cinna, et de l'autre le discours de M[tre] le Daim prononcé du côté du gref? Je crois que les Français descendent des centaures, qui étaient moitié hommes et moitié chevaux de bât : ces deux moitiés se sont séparées; il est resté des hommes comme vous, par exemple, et quelques autres; et il est resté des chevaux, qui ont acheté des charges de conseillers, et qui se sont faits docteurs de Sorbonne.

Rien ne presse pour les souscriptions de Corneille; on donne son nom, et rien de plus; et ceux qui auront dit : *Je veux le livre*, l'auront. On ne recevra pas une seule souscription d'un bigot. Qu'ils aillent souscrire pour les méditations du R. P. Croiset.

Peut-être que les remarques qu'on mettra au bas de chaque page seront une petite poétique, mais non pas comme La Motte en faisait à l'occasion de *Romulus*, à l'occasion des *Machabées*. Ah! mon ami, défiez-vous des charlatans qui ont usurpé en tout temps une réputation de passade!

Je vous embrasse en Épicure, en Lucrèce, Cicéron, Platon, en *tutti quanti*. V.

22 juillet.

LETTRE XXXI.

Vous me donnez, mon illustre philosophe, l'espérance la plus consolante et la plus chère. Quoi! vous seriez assez bon pour venir dans mes déserts! Ma fin approche; je m'affaiblis tous les jours : ma mort sera douce, si je ne meurs point sans vous avoir vu.

Oui, sans doute, j'ai reçu votre réponse à la lettre que je vous avais écrite par l'abbé. Je n'ai pas actuellement un seul *Philosophe ignorant*. Toute l'édition

que les Cramers avaient faite, et qu'ils avaient envoyée en France, leur a été renvoyée bien proprement par la chambre syndicale : elle est en chemin, et je n'en aurai que dans trois semaines. Ce petit livre est, comme vous savez, de l'abbé Tilladet; mais on m'impute tout ce que les Cramers impriment, et tout ce qui paraît à Genève, en Suisse et en Hollande : c'est un malheur attaché à cette célébrité fatale dont vous avez eu à vous plaindre aussi-bien que moi. Il vaut mieux sans doute être ignoré et tranquille, que d'être connu et persécuté. Ce que vous avez essuyé pour un livre qui aurait été chéri des La Rochefoucauld doit faire frémir long-temps tous les gens de lettres. Cette barbarie m'est toujours présente à l'esprit, et je vous aime toujours davantage.

Je vous envoie une petite brochure d'un avocat de Besançon, dans laquelle vous verrez des choses relatives à une barbarie bien plus horrible; je crains encore qu'on ne m'impute cette petite brochure. Les gens de lettres, et même nos meilleurs amis, se rendent les uns aux autres de bien mauvais services, par la fureur qu'ils ont de vouloir toujours deviner les auteurs de certains livres. De qui est cet ouvrage attribué à Bolingbroke, à Boulanger, à Fréret? Eh! mes amis, qu'importe l'auteur de l'ouvrage; ne voyez-vous pas que le vain plaisir de deviner devient une accusation formelle, dont les scélérats abusent? Vous exposez l'auteur que vous soupçonnez; vous le livrez à toute la rage des fanatiques; vous perdez celui que vous voudriez sauver. Loin de vous piquer de deviner si cruellement, faites au contraire tous les efforts possibles pour détourner les soupçons. Quoi! de misérables moines n'auront qu'un même esprit, un même cœur, ils défendront les intérêts du couvent jusqu'à la mort, et ceux qui éclairent les hommes ne seront qu'un troupeau dis-

persé, tantôt dévorés par les loups, et tantôt se donnant les uns aux autres des coups de dents !

Qui peut rendre plus de services que vous à la raison et à la vertu? qui peut être plus utile au monde sans se compromettre avec les pervers? Que de choses j'aurais à vous dire, et que j'aurai de plaisir à vous ouvrir mon cœur et à lire dans le vôtre, si je ne meurs pas sans vous avoir embrassé! du moins je vous embrasse de loin, et c'est avec une amitié égale à mon estime. V.

27 octobre 1766.

LETTRE XXXII.

Mademoiselle protégeait l'abbé Cotin; la reine protège l'abbé Trublet; c'est le sort des grands génies :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

On m'assure cependant que M. Saurin entrera cette fois-ci : cela est juste; quand on a reçu un sot, il faut avoir un homme d'esprit pour faire le contrepoids. Vous allez sans doute à Voré. Mes respects à Midas *** avant votre départ; mais mille amitiés à M. Saurin.

LETTRE XXXIII.

Je suppose, mon cher philosophe, que vous jouissez à présent des douceurs de la retraite à la campagne. Plût à Dieu que vous goûtassiez les douceurs plus nécessaires d'une entière indépendance, et que vous pussiez vous livrer à ce noble amour de la vérité, sans craindre ses indignes ennemis! Elle est donc plus per-

sécutée que jamais : voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards, et la consultation de mademoiselle Clairon incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, et on ne veut pas qu'elle le soit. Eh! messieurs les inquisiteurs, accordez-vous donc; vous condamnez ceux que vous soupçonnez de n'être pas chrétiens; vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier : on ne sait plus comment faire avec vous.

Les jansénistes, les convulsionnaires, gouvernent donc Paris. C'est bien pis que le règne des jésuites : il y avait des accommodemens avec le ciel du temps qu'ils avaient du crédit; mais les jansénistes sont impitoyables. Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste ne pourrait amener les choses à quelque conciliation ?

Je suis bien consolé de voir Saurin de l'Académie. Si Le Franc de Pompignan avait eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendait, j'aurais prié qu'on me rayât du tableau, comme on a exclus Huern de la matricule des avocats.

Je trouve que notre philosophe Saurin a parlé bien ferme; il y a même un trait qui semble vous regarder, et désigner vos persécuteurs. Cela est d'une âme vigoureuse. Saurin a du courage dans l'amitié, et *** ne le fait pas trembler. Il me revient que cet *** est fort méprisé de tous les gens qui pensent. Le nombre est petit, je l'avoue; mais il sera toujours respectable. C'est ce petit nombre qui fait *le public;* le reste est *le vulgaire.* Travaillez donc pour ce petit public, sans vous exposer à la démence du grand nombre. On n'a point su quel est l'auteur de l'*Oracle des fidèles.* Il n'y a point de réponse à ce livre. Je tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet sur ceux qui l'ont lu avec atten-

ruineuse pour une nation. Je pars demain matin pour ma terre. Je n'ai que le temps de vous assurer de mon respect, et de prier Dieu qu'il vous ait toujours en sa sainte garde.

Adieu, mon illustre maître. *Vale, et me semper ama.* H.

LETTRE

D'HELVÉTIUS A VOLTAIRE.

Je suis fatigué, monsieur et cher ami, d'avoir tant écrit de vile prose sans aucune espérance d'en voir jamais rien imprimé de mon vivant. Je n'ai plus le courage de faire de longues entreprises de travail; ma mémoire s'affaiblit tous les jours. Il me faut des occupations que je puisse quitter et reprendre à volonté. J'ai repris le goût des vers, pour lesquels vous m'aviez si fort passionné il y a vingt-cinq ans et plus. On veut que je finisse le poëme du *Bonheur*. Il s'en faut bien que j'en aie si bonne opinion que mes amis. Vos vers m'ont dégoûté des miens. Mais vous n'aimeriez pas me voir commenter, comme Newton, l'*Apocalypse*. Pour amuser ma vieillesse, je ferai des vers. Avant de m'y remettre, cependant, je vous envoie cet échantillon. Dites-moi sincèrement si vous me conseillez de continuer. Je ne suis point attaché à cet ouvrage. Au nom de l'amitié, souvenez-vous, avant de me donner votre avis, que le médiocre en poésie est insoutenable.

Totus tuus, H.

De Voré, ce 15 octobre 1771.

LETTRE

DE MONTESQUIEU A HELVÉTIUS.

Mon cher, l'affaire s'est faite, et de la meilleure grâce du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là-dessus; et je ne voudrais donner aucune peine à mon cher Helvétius. Mais je suis bien aise de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare, de plus, que je ne vous ferai plus de complimens; et, au lieu de complimens, qui cachent ordinairement les sentimens qui ne sont pas, mes sentimens cacheront toujours mes complimens. Faites mes complimens non complimens à notre ami Saurin. J'ai usurpé sur lui, je ne sais comment, le titre d'ami, et me suis venu fourrer en tiers. Si vous autres me chassez, je reviendrai, *tamen usquè recurret.* A l'égard de ce qu'on peut reprocher, il en est comme des vers de Crébillon : tout cela a été fait quinze ou vingt ans auparavant.

Je suis un admirateur sincère de *Catilina*, et je ne sais comment cette pièce m'inspire du respect. La lecture m'a tellement ravi, que j'ai été jusqu'au cinquième acte sans y trouver un seul défaut, ou du moins sans le sentir. Je crois bien qu'il y en a beaucoup, puisque le public y en trouve beaucoup; et, de plus, je n'ai pas de grandes connaissances sur les choses du théâtre; de plus, il y a des cœurs qui sont faits pour certains genres de dramatique; le mien, en particulier, est fait pour celui de Crébillon; et comme dans ma jeunesse je devins fou de *Rhadamiste*, j'irai aux Petites-Maisons pour *Catilina* : jugez si j'ai eu du plaisir quand je vous ai entendu dire que vous trouviez le caractère de Catilina peut-être le plus beau qu'il y eût au théâtre. En un

mot, je ne prétends point donner mon opinion pour les autres. Quand un sultan est dans son sérail, va-t-il choisir la plus belle? Non : il dit je l'aime, il la prend, etc. Voilà comment décide ce grand personnage. Mon cher Helvétius, je ne sais pas si vous êtes autant au-dessus des autres que je le sens; mais je sens que vous êtes au-dessus des autres : et moi je suis au-dessus de vous par l'amitié.

MONTESQUIEU.

A Saint-Seurin, ce 11 février 1749.

LETTRE A HELVÉTIUS

VOYAGEANT EN ALLEMAGNE.

Eh bien! depuis que dans d'autres climats
Vous portez loin de nous vos pensers et vos pas,
Partout, Helvétius, vous aurez vu des hommes;
Ceux de l'antiquité, ceux du siècle où nous sommes,
Diogène nouveau, vous les connaissez tous.
Il les estimait peu; que nous en direz-vous?
Le soleil en faisant sa ronde
Éclaire mille esprits divers.
L'un paraît en cet univers
Ne respirer que le malheur du monde;
Un autre, presque aussi pervers,
Peu sensible au bonheur, peu touché des revers,
Sur tout ce qui se passe en la machine ronde,
Insensible, muet, ne s'échauffant de rien,
Regarde du même œil et le mal et le bien;
Tranquille également quand le tonnerre gronde,
Prêt à frapper la vertu sans soutien,
Et quand le doux espoir d'une moisson féconde
Charme dans ses travaux l'agreste citoyen.

Mais il est des cœurs nés sensibles,
Doués d'un naturel heureux,
Justes, éclairés, généreux,
Qu'un sage poursuivi par le sort rigoureux
N'éprouva jamais inflexibles.

LETTRES DIVERSES.

LETTRE D'HELVÉTIUS A VOLTAIRE.

C'est avec la plus grande reconnaissance, mon illustre maître, que j'ai reçu votre épître, et avec le plus grand plaisir que je l'ai lue. Je vais mettre vos leçons en pratique. J'envoie paître les cagots de Paris, et je pars pour la campagne, où je mènerai paître des moutons qui sont à moi. C'est à Lumigny, à une terre que j'ai près Rosay en Brie, que je me retire cette année.

J'ai l'âme attristée de toutes les persécutions qui s'élèvent contre les gens de lettres. Vous savez que l'abbé Coier, auteur de *la Vie de Sobieski*, vient d'être exilé; que son censeur est à Vincennes, et qu'enfin on a défendu jusqu'à l'*Épître au peuple* du professeur Thomas.

On a dit de tout temps que les laides ne veulent près d'elles que des hommes aveugles. Certaines gens n'y veulent que des hommes stupides. Vous en savez la raison.

J'ai vu vos derniers *Dialogues*. Votre sauvage est mon homme. Vous êtes l'Achille qui combattez pour la raison. Mais vous combattez contre les dieux : il faudra qu'enfin la raison succombe. Que peut-elle à la longue contre la puissance? On veut étouffer ici toute espèce d'esprit et de talens; et l'on ne s'apercevra du tort qu'on aura fait à la nation que lorsque le remède sera impossible. Que l'on considère l'état de bassesse et d'avilissement où se trouvent les Portugais, peuple sans arts, sans industrie, que l'Anglais habille depuis le chapeau jusqu'au soulier; et l'on verra combien l'ignorance est

rain, demeurent tous à Paris, s'occupent d'autres emplois et peu d'agriculture. S'ils habitent la campagne, c'est pour peu de temps; c'est plutôt pour pressurer la bourse de leurs fermiers que pour les encourager. Il faut vivre à Paris. On a des enfans à placer, des protecteurs à cultiver. C'est donc la forme du gouvernement qui s'oppose à ce que les propriétaires riches restent à la campagne. Quant aux propriétaires malaisés qui sont obligés de s'y fixer, ils sont dans le cas du paysan.

Il faut donc commencer tout le traité de l'agriculture par un traité de finance et de gouvernement, pour rendre plus riche l'habitant de la campagne. Qu'il soit de son intérêt d'être industrieux, et laissez faire cet intérêt; vous pouvez être sûr qu'il cultivera bien les terres. C'est alors que les lumières des physiciens pourront être utiles aux agriculteurs. Si l'on ne commence pas par mettre les habitans de la campagne à leur aise, et que les propriétaires riches n'aient point d'intérêt d'habiter leurs terres, je regarde alors tout ce qu'on dira sur l'agriculture comme inutile. C'est comme un homme qui ferait une très-belle machine, mais qui, lorsqu'elle serait faite, ne pourrait agir, faute d'eau pour la faire mouvoir.

Il est toujours bon cependant que les esprits se tournent vers ce but d'utilité publique et de première nécessité. A force d'en parler et de s'en occuper, il peut venir dans la fantaisie d'un ministre d'y penser aussi. Et pourquoi cette fantaisie-là ne lui viendrait-elle pas comme une autre? Alors, en remontant aux vrais principes qui seraient la base de l'agriculture, les observations recueillies sur ce sujet trouveraient leur place, et seraient utiles aux expériences.

PREMIÈRE LETTRE

DE M. LE COMTE DE *** A HELVÉTIUS.

Monsieur,

Vous avez acquis si justement une estime universelle, que vous n'êtes point surpris de recevoir des pays les plus éloignés l'hommage qui vous est dû. Votre génie supérieur, s'étant communiqué, par la voie de l'impression, semble vouloir partager avec nous autres les faveurs dont la nature vous a comblé. En révélant vos connaissances, il a développé les nôtres. Vous avez droit, monsieur, à la reconnaissance de tous les hommes. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais je croirais manquer à ce qu'on doit aux personnes qui nous instruisent, si, après avoir lu l'ouvrage immortel de *l'Esprit*, je ne remerciais son illustre auteur des avantages que j'en ai tirés. Je m'estimerai heureux si ma vénération pour vos lumières vous prévenait pour une nation qui a malheureusement passé dans l'esprit de bien des gens pour barbare. La plus forte preuve que vous pourriez me donner, monsieur, de vos sentimens favorables à mon égard, serait de me procurer l'occasion de vous être de quelque utilité dans ma patrie, et de prouver l'admiration et la considération distinguées avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble serviteur.

A Saint-Pétersbourg, le 20 septembre 1760.

RÉPONSE D'HELVÉTIUS

A M. LE COMTE DE ***,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Sans m'arrêter, monsieur, à tout ce que votre lettre a de flatteur pour mon amour-propre, je vous félicite, je félicite vos compatriotes sur le zèle éclairé que vous montrez pour le progrès des lumières et de la raison. Il est des hommes que le ciel fait naître pour élever l'esprit et le caractère d'une nation, et jeter les fondemens de sa gloire à venir. Le czar a ébauché l'ouvrage que vous achevez maintenant. Il faut, pour mettre en mouvement la masse entière d'une grande nation, que plusieurs grands hommes se succèdent ainsi les uns aux autres. Un souverain a sans doute des moyens plus puissans pour exciter l'émulation, que le grand seigneur, même le plus accrédité. Mais l'esprit supérieur dans un homme tel que vous supplée à la faiblesse des moyens. Vous réunissez tous les dons de la fortune. Ces avantages de la naissance, des dignités et des richesses, vous les partagez avec beaucoup d'autres grands seigneurs. Le seul amour de la gloire peut vous distinguer d'eux. C'est le seul bien qu'il vous reste à envier. C'est la récompense la plus digne d'une âme élevée, parce qu'elle est toujours un don de la reconnaissance publique. La gloire d'une infinité de nations puissantes s'est ensevelie sous les ruines de leurs capitales. Par vous, peut-être, la Rome-Russe doit encore subsister, lorsque le temps en aura détruit la puissance. Si les Grecs n'eussent vaincu que l'Asie, leur nom serait maintenant oublié. C'est aux monumens qu'ils ont éle-

vés aux sciences et aux arts qu'ils doivent encore le tribut d'admiration que notre reconnaissance leur paye.

Nous partageons encore les hommages que les beaux génies de Rome ont rendus à la bienfaisance de Mécène et d'Auguste. C'est à elle que nous devons les ouvrages immortels d'Horace et de Virgile. Vous marcherez sur leurs traces en encourageant dans votre patrie la liberté de penser. Il ne faut pas que le ciseau de la superstition et de la théologie rogné les ailes du génie. Qu'a de dangereux la liberté de tout dire! Les égaremens même de la raison ont souvent fait naître la lumière du sein des ténèbres. Il n'y eut jamais que les erreurs que le fanatisme et la superstition ont voulu consacrer qui aient semé le trouble et la division.

J'ai cru m'apercevoir dans la lettre dont votre Excellence m'a honoré, qu'elle doutait un peu du succès de ses efforts; et ce doute est peut-être fondé sur la difficulté d'accorder une certaine liberté aux écrivains de votre nation. Cette liberté, cependant, est absolument nécessaire. Avec des chaînes aux pieds, on ne court pas, on rampe.

Pour créer des hommes illustres dans les sciences et les arts, il ne suffit pas de répandre sur eux des largesses; il ne faut pas même les leur prodiguer. L'abondance engourdit quelquefois le génie. Le riche éteint l'amour de la gloire dans les jouissances. C'est par des honneurs et des distinctions qu'il faut principalement récompenser le mérite littéraire. La vanité mise en jeu développe les ressorts de l'esprit; l'appât du gain l'avilit et le courbe aux bassesses. Apollon aurait-il mérité la gloire et les éloges des poètes, s'il n'eût été qu'un Dieu, et s'il ne fût pas descendu chez Admète pour y garder ses troupeaux, et chanter dans le chœur des muses?

Les honneurs, entre les mains des princes, ressem-

blent à ces talismans dont les fées font présent dans nos contes à leurs favoris. Ces talismans perdaient leur vertu sitôt qu'on en faisait mauvais usage.

Un moyen encore de lier plus étroitement les savans russes au corps des autres gens de lettres de l'Europe, et d'exciter leur émulation, est d'associer, à l'exemple de Louis XIV, les étrangers aux honneurs que vous décernerez à vos compatriotes. Un Russe, l'associé en France d'un Voltaire, en Angleterre d'un Hume, sera curieux de lire leurs ouvrages, et voudra bientôt en composer de pareils. C'est ainsi que les lumières se répandent, et que l'émulation s'allume.

Votre Excellence voit que l'intérêt vif qu'elle prend aux sciences, aux arts, et en général aux progrès de l'esprit humain, a passé dans mon âme, m'a fait insister sur des vérités que vous n'ignorez pas. Mais une dernière, dont je désire sincèrement que vous soyez convaincu, c'est de l'estime et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

SECONDE LETTRE

DE M. LE COMTE DE *** A HELVÉTIUS.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré ; ma sensibilité répond au respect que je vous dois; j'en serais bien plus charmé encore, si je n'y trouvais des éloges que je ne puis mériter. Peut-être, monsieur, quelque homme mal informé vous a-t-il fait de moi un portrait qui ne me ressemble pas; peut-être m'a-t-il cru plus puissant et plus capable d'effectuer ce que vous attendez de moi. Je veux vous en faire un de moi-même, et vous donner une idée auparavant de notre état, par rapport aux sciences et aux arts. Pierre Ier, après

avoir créé ou réformé tout, n'a pas été suivi, après sa mort, en plusieurs parties de ses vues et sages institutions. Les sciences et les arts ont pris naissance du temps de ce grand homme : nous avions d'habiles gens en plusieurs genres. Les artistes qui avaient fait leur apprentissage en Italie pouvaient passer pour de très-bons maîtres, et faisaient honneur à notre nation. Le peu de soin qu'on prit après d'encourager ceux-ci, et plus encore la négligence d'en former d'autres, étouffa le germe de tout ce qui venait d'éclore, et fit évanouir de si belles espérances. Dans la suite des temps, les premiers postes de l'empire étant occupés par des étrangers, ceux-ci, soit que naturellement ils fussent peu portés à faire fleurir les sciences et les arts dans un pays étranger, soit qu'ils eussent en vue des objets qui ne leur laissèrent point le temps de penser et d'agir avec le zèle des patriotes, sont restés dans une parfaite inaction à cet égard. Cette négligence dans l'institution de la jeunesse (excepté l'École militaire *ou le corps des cadets*, créé en 1750, de six cents gentilshommes, qui a produit tant de bons officiers), a arrêté en quelque manière les progrès des sciences et des arts. Voilà ce qui a fait que le noble désir de s'instruire en tout a été rallenti dans plusieurs de mes compatriotes. Un intervalle aussi fâcheux pour nous a fait croire injustement à quelques étrangers, que notre nation n'est pas capable de produire des hommes tels qu'ils devraient être : préjugé d'autant plus grand, qu'il faut du temps pour le détruire. Sa majesté impériale, marchant sur les traces de Pierre-le-Grand, a fondé l'université de Moscou, et l'Académie des Arts de Saint-Pétersbourg, desquels j'ai l'honneur d'être chef. Voilà, monsieur, deux parties seulement dans lesquelles je pourrai rendre service à ma patrie, si mes lumières répondaient à mon zèle. Je me sens encouragé par vos conseils : je le serai

encore plus si vous me les continuez. Votre lettre pour moi est un recueil d'instructions. L'honneur et l'avantage de votre connaissance et de celle de quelques autres savans, particulièrement de M. de Voltaire, qui ne cesse point de me combler des marques de son amitié, me flattent au-dessus de toute expression. Que je serais heureux, monsieur, de mériter votre estime! Le suffrage d'un homme tel que vous m'est bien plus glorieux que ce que nous tenons du caprice de la fortune. Je tâcherai toujours de mettre vos sages conseils à profit. Je gagne à tous égards à votre connaissance; vous ne retirez de la mienne qu'une reconnaissance sans bornes, jointe à l'admiration avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

Saint-Pétersbourg, ce 27 juillet 1761.

LETTRE

D'HELVÉTIUS A HUME.

Lorsque j'ai rendu hommage, monsieur, à la supériorité de votre génie et de vos lumières, j'ai joint ma voix à celle de tous mes concitoyens, et je suis très-flatté que vous ayez bien voulu la distinguer. Votre nom honore mon livre, et je l'aurais cité plus souvent si la sévérité du censeur me l'eût permis.

Depuis dix mois je suis l'objet de la haine et de la persécution des dévots, et j'ai malheureusement appris à mes dépens combien ces messieurs de la cour éthérée sont implacables dans leurs vengeances. Mais quelque mal qu'ils m'aient fait, j'en suis bien dédommagé si vous accordez quelque estime à l'ouvrage, et quelque amitié à l'auteur.

Lorsque la guerre s'est déclarée entre les deux na-

tions, j'avais dessein d'aller en Angleterre pour y passer quelques mois avec des Anglais de mes amis; maintenant que vous voulez bien m'honorer de votre amitié, vous ne doutez pas que le désir d'y voir un homme que j'admire, ne m'y conduise dès que la paix me le permettra.

L'objection que vous me faites dans votre lettre me paraît très-bonne; et, s'il est permis de jurer *in verba magistri*, c'est sûrement d'après vous : aussi suis-je prêt à convenir de mon erreur. J'imagine cependant que l'estime publique conçue pour un talent ou une science doit être l'effet combiné, et de l'utilité dont ce talent est au public, et de la difficulté d'y exceller : difficulté que nous ne pouvons mesurer, en quelque genre que ce soit, que par le grand nombre des entreprises comparé au petit nombre des succès. En effet, s'il n'est point d'idées innées, qui nous aurait fait naître l'idée de l'estime pour un tel talent, si ce n'est l'intérêt? (expression que je prends dans le sens le plus étendu, puisque j'entends par ce mot depuis le plus imperceptible jusqu'au plus fort degré de plaisir et de douleur.) Si toutes les nations ont pour M. Hume la plus haute estime, c'est que ses ouvrages sont un bienfait pour l'humanité, et que chaque nation a intérêt d'estimer celui qui l'éclaire. Le plaisir et la douleur, et par conséquent l'intérêt, doivent donc être les inventeurs de toutes nos idées, et tout s'y doit généralement rapporter, puisque l'ennui même et la curiosité se trouvent alors compris sous ces noms de plaisir et de douleur. En partant de là, voyez et jugez si j'ai tort ou raison; je m'en rapporte entièrement à vous. A l'égard de l'amitié, il me paraît que la cause pour laquelle nous aimons notre ami peut être plus ou moins claire à notre esprit, selon que nous avons plus ou moins contracté l'habitude de nous étudier nous-mêmes, mais

ment attachés. Plusieurs auraient été vous rejoindre à Édimbourg, sans l'embarras de la vente de leurs biens; car rien ne se vend; toutes les bourses sont fermées. Point de circulation, parce que personne n'est sûr de ne pas mourir de faim.

Conservez-moi votre amitié : je la mérite par l'estime et la vénération que j'ai pour votre génie et pour votre caractère.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

D'HELVÉTIUS A L'ABBÉ CHAUVELIN,

CONSEILLER AU PARLEMENT.

Je vous remercie, monsieur l'abbé, des bontés que vous m'avez témoignées pendant mon séjour à Paris, et de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon affaire. Vous n'ignorez pas sans doute qu'on m'a dénoncé à la Sorbonne, et que cette dénonciation est remise au 1er octobre. Je ne sais quelle suite elle peut avoir, et si l'on peut éviter que la Sorbonne aille plus loin. Je m'en rapporte à vous sur tout cela. Je vous observerai cependant que nous croyions, vous et moi, cette affaire assoupie, et qu'il me semble qu'elle ne l'est point du tout : on m'a même assuré que M. le Dauphin était prévenu contre moi au point de n'en jamais revenir. Vous êtes à portée de savoir ce qui en est. Mandez-le moi sans me flatter, afin que je puisse en conséquence prendre un parti convenable. J'ai peur qu'en me faisant signer ma rétractation on ne m'ait tendu un piége, et qu'on n'ait eu dessein de me mettre dans le cas de ne pouvoir nier mon livre, supposé qu'on voulût me faire des affaires au parlement,

La haine théologique a passé en proverbe, et je sais qu'elle est aussi adroite qu'implacable. Vous voyez quelle est ma confiance en vous : je ne crains pas qu'elle soit trahie.

SECONDE LETTRE

D'HELVÉTIUS A L'ABBÉ CHAUVELIN.

Monsieur,

Si le parlement exigeait absolument une troisième rétractation, il en est une qui m'a été dictée par un homme respectable, qui est entre les mains de M. le comte de Saint-Florentin. Elle est honnête, elle est vraie, conforme à ma préface, et c'est la seule que je puisse signer : mais je désirerais bien que vous pussiez m'éviter cette troisième rétractation. Après les marques de bonté que vous m'avez données, j'espère, monsieur, comme vous me le promettez, que vous n'en ferez usage qu'à la dernière extrémité; que vous ne la ferez point imprimer, et que vous la laisserez au greffe, puisque cela dépend de vous. Je n'imaginais pas qu'après deux rétractations le parlement voulût encore en exiger une troisième. Je vous envoie la copie d'une lettre que je viens de recevoir du cardinal Passionei : vous y verrez que ce prélat croit les deux rétractations que j'ai données suffisantes. Le parlement serait-il moins indulgent qu'un prélat qui a été grand inquisiteur à Malte, et qui est actuellement de la congrégation de la Propagande? Vous verrez même, par le ton de la lettre de ce cardinal, qu'il ne juge pas mon livre aussi dangereux qu'on voudrait le faire croire ici : car enfin ce prélat savait la persécution suscitée contre moi; et

cependant, lorsqu'il m'a écrit, il ne dit pas, comme vous le verrez dans sa lettre, *que mon livre soit susceptible de mauvaises interprétations*, mais *qu'il pourrait l'être*. Or, quel livre est à l'abri des interprétations? Les hérésies les plus monstrueuses et les plus ridicules ne sont-elles pas toutes fondées sur quelques passages mal interprétés de l'Écriture? Quelles interprétations la malignité n'a-t-elle pas même données aux plus sages remontrances du parlement!

D'ailleurs mes intentions ne sont pas douteuses, puisque je me suis soumis à la censure, par conséquent à la loi à laquelle les magistrats ont assujetti tous les citoyens. C'est une loi que le parlement peut changer, mais qui est réputée loi jusqu'à ce qu'il ait été déclaré qu'elle ne l'est plus : autrement ce serait un piége qu'il tendrait aux citoyens; et ce corps respectable ne peut être capable d'en tendre. Si j'ai failli en observant la loi, c'est une faute de la loi même, et mes intentions sont du moins justifiées.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TROISIÈME LETTRE

D'HELVÉTIUS A L'ABBÉ CHAUVELIN.

Ce que vous me mandez, monsieur, de l'état actuel de vos affaires du parlement m'a fait réfléchir sur les causes qui ont empêché ce corps médiateur entre le roi et ses sujets de jouir de tout le crédit et de toute l'autorité dus à cette prérogative. J'ai cherché quels étaient vos ennemis naturels. J'ai vu, d'une part, des ministres qui veulent être despotiques, des grands seigneurs indignés que des bourgeois aient le droit de les juger; de l'autre, le clergé jaloux que toute espèce de puissance

ne soit pas entre ses mains, et qui voudrait que toute autorité dans l'état lui soit subordonnée. Il ne faut pas que le parlement se flatte de jamais gagner ces deux sortes d'ennemis. Il a plus à espérer de l'inconséquence et de l'amovibilité des premiers; mais il n'y a jamais de trève à faire avec les derniers. C'est un corps éternel que les circonstances forcent parfois à changer de maximes, et jamais à les abandonner, parce que son intérêt y est trop étroitement attaché, et que cet intérêt n'est jamais celui des parlemens, ni des citoyens qu'ils protégent. C'est dans notre histoire même que se trouvent toutes les preuves que je pourrais vous en fournir. Il est presque aussi impossible aux parlemens de s'attacher ces deux espèces d'ennemis, qu'à la France de se croire amie de l'Angleterre. Ces états peuvent faire des trèves passagères; mais leur position respective et la différence de leur intérêt en feront des ennemis éternels : il ne s'agit entre eux que de s'attraper.

Quels sont les amis-nés du parlement? le public, qui ne peut lui nuire, et dont il peut attendre un grand crédit. Qui peut le soutenir contre la tyrannie des grands et les intrigues sourdes du clergé? le public, dont l'opinion, à la longue, force l'autorité à être juste. Mais cette opinion ne se fonde que sur la certitude que le parlement est le protecteur des lois, de la liberté et de la propriété des citoyens. C'est un titre que les parlemens n'ont pas toujours respecté, il faut l'avouer, soit en abandonnant pour leurs propres intérêts la cause des peuples quand les ministres ont voulu les fouler, soit en se prêtant aux impulsions du clergé quand il voulait persécuter un homme de lettres. Le clergé a toujours fait adroitement de sa cause la cause de l'état; et le parlement n'a jamais voulu voir que c'était son intérêt qu'il abandonnait pour celui des prêtres. Il est peu d'hommes de lettres persécutés dans

ces derniers temps qui ne l'aient été précisément pour avoir établi dans leurs ouvrages des principes favorables aux magistrats. Le clergé l'a bien vu : aussi n'a-t-il pas manqué, par son cri ordinaire d'impiété et d'irréligion, de sonner l'alarme, et de vous engager à persécuter les meilleurs amis que vous ayez dans le public. Ne vous y trompez pas : un écrivain célèbre a de nombreux partisans; il n'a même de célébrité que pour avoir enseigné aux hommes des vérités qui les touchent ou qui les flattent. C'est d'après ces vérités qu'on le juge, et non d'après vos arrêts. Que gagnez-vous en le condamnant? Vous prêtez vos armes aux prêtres, dont vous augmentez le crédit. Sans vous en faire des amis, vous augmentez le nombre de vos ennemis de tous les partisans de l'écrivain que vous cherchez à persécuter.

Il y a long-temps qu'il est démontré que ce ne sont que les biens de la terre que recherche le clergé en prêchant les biens du ciel. Tout homme de génie opposé à ses prétentions en doit être nécessairement persécuté. Soyez-en le protecteur; établissez autant qu'il est en vous le droit naturel de la tolérance; c'est le moyen de ruiner la puissance rivale du clergé : vous multiplierez le nombre de vos partisans, parce que tous les hommes attachés à des opinions quelconques sauront que vous seuls les empêchez d'être persécutés. Ils ne verront en vous que des protecteurs, et des protecteurs que divinise le zèle que chaque secte a pour ses sentimens.

Que le parlement se souvienne toujours qu'il n'est rien sans le public; que ce n'est que par la protection du public qu'il peut contrebalancer le pouvoir de ses ennemis. Le progrès des lumières l'affoiblit de jour en jour; et, si vous savez profiter des circonstances, vous forcerez vos rivaux à n'être qu'utiles, et à renoncer aux intrigues. Les jésuites eux-mêmes cesseront de vous

donner de l'ombrage. Vous rendrez inutiles tous les piéges que ces moines dangereux tendent aux gens de bien et aux hommes de génie.

La liberté de la presse sera toujours à l'avantage du parlement, quand il se montrera le protecteur-né des gens de lettres et des citoyens. Si vous négligez ces maximes, on peut prédire que dans peu le parlement sera le mépris des grands par sa faiblesse, et celui des petits par des prétentions ridicules qu'il ne pourra faire valoir.

Votre amitié, monsieur, m'a permis ces réflexions; le zèle pour un corps que je crois utile à l'état me les a suggérées. La persécution qu'il a voulu me faire essuyer ne m'empêche pas de voir ses véritables intérêts : je les crois étroitement liés avec la gloire du souverain et le bien de ses peuples.

LETTRE

D'HELVÉTIUS A MONTESQUIEU,

Sur son manuscrit de *l'Esprit des Lois* (1).

J'AI relu jusqu'à trois fois, mon cher président, le manuscrit que vous m'avez fait communiquer. Vous m'aviez vivement intéressé pour cet ouvrage à La Brède. Je n'en connaissais pas l'ensemble. Je ne sais si nos têtes fran-

(1) On a imprimé dans plusieurs papiers publics qu'Helvétius, lors du grand succès de *l'Esprit des Lois*, en avait témoigné sa surprise à quelques-uns de ses amis intimes. Voici le fait, tel qu'on le tient d'Helvétius. Il était l'ami du président de Montesquieu, et passait beaucoup de temps avec lui dans sa terre de La Brède, pendant ses tournées de fermier-général. Dans leurs conversations philosophiques, le président communiquait à son ami ses travaux sur

çaises seront assez mûres pour en saisir les grandes beautés : pour moi, elles me ravissent. J'admire l'étendue du génie qui les a créées, et la profondeur des recherches auxquelles il a fallu vous livrer pour faire sortir la lumière de ce fatras de lois barbares dont j'ai toujours cru qu'il y avait si peu de profit à tirer pour l'instruction et le bonheur des hommes. Je vous vois, comme le héros de Milton, pataugeant au milieu du chaos, sortir victorieux des ténèbres. Nous allons être, grâce à vous, bien instruits de l'esprit des législations grecques, romaines, vandales et visigothes; nous connaîtrons le dédale tortueux au travers duquel l'esprit humain s'est traîné pour civiliser quelques malheureux peuples opprimés par des tyrans ou des charlatans religieux. Vous nous dites : voilà le monde comme il s'est gouverné, et comme il se gouverne encore. Vous lui prêtez souvent une raison et une sagesse qui n'est au

l'Esprit des Lois. Il lui fit ensuite passer le manuscrit avant de l'envoyer à l'impression. Helvétius, qui aimait l'auteur autant que la vérité, fut affligé, en lisant cet ouvrage, d'y retrouver des opinions qu'il avait combattues de vive voix et par lettres; qu'il croyait d'autant plus dangereuses qu'elles allaient être consacrées en maximes politiques par un des plus beaux génies de la France, et dans un livre étincelant d'esprit et rempli de vérités grandes et neuves. Sa modestie naturelle, et son admiration pour l'auteur des *Lettres persanes*, lui inspirant de la défiance pour son propre jugement, il pria Montesquieu de permettre qu'il communiquât son manuscrit à un ami commun, à Saurin, auteur de *Spartacus*, esprit solide et profond, que tous deux estimaient comme l'homme le plus vrai et le juge le plus impartial. Saurin fut du même avis qu'Helvétius. Quand l'ouvrage eut paru, et qu'ils en virent le prodigieux succès, sans changer d'opinion, ils se turent, en respectant le jugement du public et la gloire de leur ami.

Comme quelques idées de Montesquieu ont servi depuis à fortifier de grands préjugés, et que des passions particulières les ont érigées en principes-pratiques, il est utile de faire connaître les jugemens que les amis de Montesquieu lui adressaient à lui-même : c'est pour cette raison que nous publions cette lettre à Montesquieu, et la suivante, adressée par Helvétius à Saurin.

fond que la vôtre, et dont il sera bien surpris que vous lui fassiez les honneurs.

Vous composez avec les préjugés, comme un jeune homme entrant dans le monde en use avec les vieilles femmes qui ont encore des prétentions, et auprès desquelles il ne veut qu'être poli et paraître bien élevé. Mais aussi ne les flattez-vous pas trop? Passe pour les prêtres. En faisant leur part de gâteau à ces cerbères de l'Église, vous les faites taire sur votre religion; sur le reste, ils ne vous entendront pas. Nos robins ne sont en état ni de vous lire ni de vous juger. Quant aux aristocrates et à nos despotes de tout genre, s'ils vous entendent, ils ne doivent pas trop vous en vouloir; c'est le reproche que j'ai toujours fait à vos principes. Souvenez-vous qu'en les discutant à La Brède je convenais qu'ils s'appliquaient à l'état actuel; mais qu'un écrivain qui voulait être utile aux hommes devait plus s'occuper de maximes vraies dans un meilleur ordre de choses à venir, que de consacrer celles qui sont dangereuses, du moment que le préjugé s'en empare pour s'en servir et les perpétuer. Employer la philosophie à leur donner de l'importance, c'est faire prendre à l'esprit humain une marche rétrograde, et éterniser des abus que l'intérêt et la mauvaise foi ne sont que trop habiles à faire valoir. L'idée de la perfection amuse nos contemporains; mais elle instruit la jeunesse, et sert à la postérité. Si nos neveux ont le sens commun, je doute qu'ils s'accommodent de nos principes de gouvernement, et qu'ils adaptent à des constitutions, sans doute meilleures que les nôtres, vos balances compliquées de pouvoirs intermédiaires. Les rois eux-mêmes, s'ils s'éclairent sur leurs vrais intérêts (et pourquoi ne s'en aviseraient-ils pas?), chercheront, en se débarrassant de ces pouvoirs, à faire plus sûrement leur bonheur et celui de leurs sujets.

En Europe, aujourd'hui la moins foulée des quatre

parties du monde, qu'est un souverain alors que toutes les sources des revenus publics se sont égarées dans les cent mille canaux de la féodalité qui les détourne sans cesse à son profit? La moitié de la nation s'enrichit de la misère de l'autre; la noblesse insolente cabale, et le monarque qu'elle flatte en est lui-même opprimé sans qu'il s'en doute. L'histoire bien méditée en est une leçon perpétuelle. Un roi se crée des ordres intermédiaires; ils sont bientôt ses maîtres, et les tyrans de son peuple. Comment contiendraient-ils le despotisme? ils n'aiment que l'anarchie pour eux, et ne sont jaloux que de leurs priviléges, toujours opposés aux droits naturels de ceux qu'ils oppriment.

Je vous l'ai dit, je vous le répète, mon cher ami; vos combinaisons de pouvoir ne font que séparer et compliquer les intérêts individuels au lieu de les unir. L'exemple du gouvernement anglais vous a séduit. Je suis bien loin de penser que cette constitution soit parfaite. J'aurais trop à vous dire sur ce sujet. Attendons, comme disait Locke au roi Guillaume, que des revers éclatans, qui auront leur cause dans le vice de cette constitution, nous aient fait sentir ses dangers; que la corruption, devenue nécessaire pour vaincre la force d'inertie de la chambre haute, soit établie par les ministres dans les communes, et ne fasse plus rougir personne : alors on verra le danger d'un équilibre qu'il faudra rompre sans cesse pour accélérer ou retarder les mouvemens d'une machine si compliquée. En effet, n'est-il pas arrivé de nos jours qu'il a fallu des impôts pour soudoyer des parlemens qui donnent au roi le droit de lever des impôts sur le peuple?

La liberté même dont la nation anglaise jouit, est-elle bien dans les principes de cette constitution plutôt que dans deux ou trois bonnes lois qui n'en dépendent pas, que les Français pourraient se donner, et qui seules

rendraient peut-être leur gouvernement plus supportable? Nous sommes encore loin d'y prétendre. Nos prêtres sont trop fanatiques et nos nobles trop ignorans pour devenir citoyens, et sentir les avantages qu'ils gagneraient à l'être, à former une nation. Chacun sait qu'il est esclave, mais vit dans l'espérance d'être sous-despote à son tour.

Un roi est aussi esclave de ses maîtresses, de ses favoris, et de ses ministres. S'il se fâche, le coup de pied qu'en reçoivent ses courtisans se rend et se propage jusqu'au dernier goujat. Voilà, j'imagine, dans un gouvernement, le seul emploi auquel peuvent servir les intermédiaires. Dans un pays gouverné par les fantaisies d'un chef, ces intermédiaires qui l'assiégent cherchent encore à le tromper, à l'empêcher d'entendre les vœux et les plaintes du peuple sur les abus dont eux seuls profitent. Est-ce le peuple qui se plaint que l'on trouve dangereux? non, c'est celui qu'on n'écoute pas. Dans ce cas, les seules personnes à craindre dans une nation sont celles qui l'empêchent d'être écoutée. Le mal est à son comble quand le souverain, malgré les flatteries des intermédiaires, est forcé d'entendre les cris de son peuple arrivés jusqu'à lui. S'il n'y remédie promptement, la chute de l'empire est prochaine. Il peut être averti trop tard que ses courtisans l'ont trompé.

Vous voyez que par intermédiaires j'entends les membres de cette vaste aristocratie de nobles et de prêtres, dont la tête repose à Versailles, qui usurpe et multiplie à son gré presque toutes les fonctions du pouvoir par le seul privilége de la naissance, sans droit, sans talent, sans mérite, et retient dans sa dépendance jusqu'au souverain, qu'elle sait faire vouloir et changer de ministre selon qu'il convient à ses intérêts.

Je finirai, mon cher président, par vous avouer que je n'ai jamais bien compris les subtiles distinctions sans

cesse répétées sur les différentes formes de gouvernement. Je n'en connais que de deux espèces; les bons et les mauvais : les bons, qui sont encore à faire; les mauvais, dont tout l'art est, par différens moyens, de faire passer l'argent de la partie gouvernée dans la bourse de la partie gouvernante. Ce que les anciens gouvernemens ravissaient par la guerre, nos modernes l'obtiennent plus sûrement par la fiscalité; c'est la seule différence de ces moyens qui en forme les variétés. Je crois cependant à la possibilité d'un bon gouvernement, où, la liberté et la propriété du peuple respectées, on verrait l'intérêt général résulter, sans toutes vos balances, de l'intérêt particulier. Ce serait une machine simple, dont les ressorts, aisés à diriger, n'exigeraient pas ce grand appareil de rouages et de contrepoids si difficiles à remonter par les gens malhabiles qui se mêlent le plus souvent de gouverner. Ils veulent tout faire, et agir sur nous comme sur une matière morte et inanimée qu'ils façonnent à leur gré, sans consulter ni nos volontés, ni nos vrais intérêts; ce qui décèle leur sottise et leur ignorance. Après cela, ils s'étonnent que l'excès des abus en provoque la réforme; ils s'en prennent à tout, plutôt qu'à leur maladresse, du mouvement trop rapide que les lumières de l'opinion publique impriment aux affaires. J'ose le prédire, nous touchons à cette époque.

LETTRE

D'HELVÉTIUS A M. SAURIN,

Sur le manuscrit de *l'Esprit des Lois*.

J'AI écrit, mon cher Saurin, comme nous en étions convenus, au président, sur l'impression que vous avait faite son manuscrit, ainsi qu'à moi. J'ai enveloppé mon jugement dans tous les égards de l'intérêt et de l'amitié. Soyez tranquille, nos avis ne l'ont point blessé. Il aime dans ses amis la franchise qu'il met avec eux. Il souffre volontiers les discussions, y répond par des saillies, et change rarement d'opinion. Je n'ai pas cru, en lui exposant les nôtres, qu'elles modifieraient les siennes; mais nous n'avons pas pu dire :

. . . . Cur ego amicum
Offendam in nugis? hæ nugæ seria ducent
In mala derisum semel, exceptumque sinistrè.

Quoi qu'il en coûte, il faut être sincère avec ses amis. Quand le jour de la vérité luit et détrompe l'amour-propre, il ne faut pas qu'ils puissent nous reprocher d'avoir été moins sévères que le public.

Je vous envoie sa réponse, puisque vous ne pouvez pas me venir chercher à la campagne. Vous la trouverez telle que je l'avais prévue. Vous verrez qu'il avait besoin d'un système pour rallier toutes ses idées, et que, ne voulant rien perdre de tout ce qu'il avait pensé, écrit ou imaginé depuis sa jeunesse, selon les dispositions particulières où il s'est trouvé, il a dû s'arrêter à celui qui contrarierait le moins les opinions reçues. Avec le genre d'esprit de Montaigne, il a conservé ses préjugés d'homme de robe et de gentilhomme : c'est

la source de toutes ses erreurs. Son beau génie l'avait élevé dans sa jeunesse jusqu'aux *Lettres persanes* : plus âgé, il semble s'être repenti d'avoir donné ce prétexte à l'envie de nuire à son ambition. Il s'est plus occupé à justifier les idées reçues, que du soin d'en établir de nouvelles et de plus utiles. Sa manière est éblouissante. C'est avec le plus grand art du génie qu'il a formé l'alliage des vérités et des préjugés. Beaucoup de nos philosophes pourront l'admirer comme un chef-d'œuvre. Ces matières sont neuves pour tous les esprits ; et moins je lui vois de contradicteurs et de bons juges, plus je crains qu'il ne nous égare pour long-temps.

Mais que diable veut-il nous apprendre par son *Traité des Fiefs* ? est-ce une matière que devait chercher à débrouiller un esprit sage et raisonnable ? Quelle législation peut résulter de ce chaos barbare de lois que la force a établies, que l'ignorance a respectées, et qui s'opposeront toujours à un bon ordre de choses ? Sans les conquérans qui ont tout détruit, où en serions-nous avec toutes ces bigarrures d'institutions ? Nous aurions donc hérité de toutes les erreurs accumulées depuis l'origine du genre humain ; elles nous gouverneraient encore ; et, devenus la propriété du plus fort ou du plus fripon, ce serait un terrible remède que la conquête pour nous en débarrasser. C'est cependant l'unique moyen, si la voix des sages se mêle à l'intérêt des puissances, pour les ériger en propriétés légitimes. Et quelles propriétés que celles d'un petit nombre, nuisibles à tous, à ceux mêmes qui les possèdent, et qu'elles corrompent par l'orgueil et la vanité ! En effet, si l'homme n'est heureux que par des vertus, et par des lumières qui en assurent le principe, quelles vertus et quels talens attendre d'un ordre d'hommes qui jouissent de tout et peuvent prétendre à tout dans la société par le seul privilége de leur naissance ? Le travail de la

société ne se fera que pour eux ; toutes les places lucratives et honorables leur seront dévolues ; le souverain ne gouvernera que par eux, et ne tirera des subsides de ses sujets que pour eux. N'est-ce pas là bouleverser toutes les idées du bon sens et de la justice ? C'est cet ordre abominable qui fausse tant de beaux esprits, et dénature parmi nous tous les principes de morale publique et particulière.

L'esprit de corps nous envahit de toutes parts. Sous le nom de *corps*, c'est un pouvoir qu'on érige aux dépens de la grande société. C'est par des usurpations héréditaires que nous sommes gouvernés. Sous le nom de *Français*, il n'existe que des corporations d'individus, et pas un citoyen qui mérite ce titre. Les philosophes eux-mêmes voudraient former des corporations : mais, s'ils flattent l'intérêt particulier aux dépens de l'intérêt commun, je le prédis, leur règne ne sera pas long. Les lumières qu'ils auront répandues éclaireront tôt ou tard les ténèbres dont ils envelopperont les préjugés.....

LETTRE

D'HELVÉTIUS A M. LEFEBVRE-LAROCHE,

Sur la Constitution d'Angleterre.

Vous admirez beaucoup le gouvernement anglais, mon ami ; je suis de moitié avec vous. J'en ai dit du bien, et ne cesserai d'en dire jusqu'à ce qu'il s'en forme un meilleur. Mais ne le jugez pas sur ce qu'en dit Montesquieu. Il serait loin encore de la perfection, quand le modèle existerait comme son imagination l'a embelli. Curieux de voir de près le jeu de cette machine, je l'ai

trouvée compliquée et bien embarrassée dans ses rouages. Pouvait-on mieux à l'époque de sa formation? j'en doute. Quand les circonstances n'auraient pas forcé de la composer des élémens que l'on avait sous la main, avait-on toutes les lumières nécessaires pour s'en approprier d'autres? On craignit de détruire entièrement l'ancien édifice; on bâtit sur des ruines, et l'on en étaya d'autres. C'est de ces débris disparates et mal assortis que se forma la constitution anglaise. Si l'impossibilité de mieux faire et la force de résistance qu'opposaient de grands intérêts l'ont fait adopter, c'était déjà un grand exemple donné à l'univers de la perfectibilité des gouvernemens. La Grande-Bretagne, par sa position seule, qui donne un caractère particulier à ses habitans, en a tiré de grands avantages. Ils eussent été immenses, si sa constitution, vicieuse dans quelques-unes de ses bases, en s'améliorant par une bonne représentation, par une distribution mieux proportionnée de ses pouvoirs, avait empêché de germer les principes corrupteurs qui la dominent aujourd'hui. C'était alors un grand pas vers le bonheur des nations d'avoir pu forcer un roi à reconnaître quelques droits de son peuple, à respecter sa liberté, et à ne plus lever arbitrairement les impôts. Mais tout n'était pas fait. Après avoir lié les mains à leur despote, et s'être donné un grand principe d'activité, les Anglais sont restés en beau chemin. Pour s'être imaginé avoir un meilleur gouvernement que leurs voisins, ce qui n'était pas difficile, ils ont cru qu'ils n'avaient qu'à le laisser marcher.

Plusieurs fois la prérogative royale a tenté de se relever, et mis leur constitution en péril. Au lieu de songer aux remèdes, ils n'ont fait que changer de roi ou de ministres; ce qui n'arrive pas sans de rudes convulsions, et sans que la fortune publique ne coure de grands risques. Leur industrie et leur commerce,

sources de grandes richesses au dedans, ont maintenu leur crédit au dehors, mais n'ont fait qu'accroître cette prodigieuse inégalité de fortunes qui corrompt tous les pouvoirs, et devient pour la nation entière une banque où se calculent tous les vices et toutes les vertus. Un ministre est sûr d'y réaliser ses projets dès qu'il connaît le tarif de toutes les probités. La constitution anglaise a suffi pour développer la plus grande activité dans ce peuple. Elle n'a pas prévu les moyens qui en maîtrisent les effets, et les empêchent d'être nuisibles. C'est en exagérant ses forces que ce gouvernement étend sa puissance, et que tôt ou tard il l'affaiblira. L'époque n'en est peut-être pas éloignée.

Si l'Angleterre avait une bonne constitution, et telle que la raison humaine perfectionnée pourrait la donner, ce serait un système lié dans toutes ses parties, fondé sur la nature de l'homme, et calculé sur tous ses rapports sociaux, et non sur des chimères de puissance et de prospérité publique qui rendent un grand nombre d'individus étrangers au bonheur qu'ils envient autour d'eux.

Cependant jusqu'ici la nation anglaise a eu la vanité de se croire exclusivement heureuse. Elle l'est, en effet, plus que tous ses voisins, malgré l'inquiétude ou la mode qui la fait voyager et promener son ennui dans toutes les contrées de l'Europe. La grande inégalité des richesses y produit une multitude d'oisifs qui, fatigués de jouissances, ou entraînés par l'exemple, vont chercher ailleurs de nouveaux désirs et de nouvelles sensations. Mais ceux qui restent dans leurs foyers, occupés d'industrie et de commerce, recueillent les fruits de la liberté, ont des mœurs, des goûts simples, qui les rapprochent un peu de la nature et les garantissent en partie de la corruption de ceux qui gouvernent.

Ce qui empêchera l'Anglais d'être généralement plus

heureux, c'est que ses écrivains lui vantent trop sa constitution que nos philosophes, de leur côté, s'obstinent à croire parfaite; c'est que le coup d'œil de mépris jeté sur l'esclavage et la superstition des autres peuples la lui fait encore chérir davantage. Il croit lui devoir toute sa prospérité, qui n'est cependant que l'art d'un habile négociant faisant servir à sa fortune la sottise et l'incurie de ses voisins. Mais attendons qu'ils se réveillent, que leurs tyrans s'avilissent au point de s'en faire mépriser : alors, d'eux-mêmes, les états reprendront une nouvelle vie. Il est temps qu'ils songent à devenir libres.

Les gouvernemens des grands états vont tous sourdement au despotisme, comme l'homme qui a toujours sa tendance naturelle vers son intérêt personnel. Les lumières y naissent souvent trop tard pour éclairer les causes qui l'accélèrent. Ce n'est presque jamais que dans l'état de maladie qu'on s'occupe des vices qui minent la constitution; et souvent il arrive que l'ignorance des remèdes ou les essais qu'on en fait accélèrent la mort.

Cependant les nations de l'Europe ont encore de l'énergie; de grandes lumières sont répandues chez quelques-unes, et leurs ministres ne sont pas si habiles qu'on ne puisse profiter de leurs fautes pour anéantir leur pouvoir et le rendre au peuple. Les grands veulent gouverner, et sont ignorans. Le clergé s'avilit par ses richesses et ses mauvaises mœurs. Les corps de justice n'ont que des prétentions ridicules. Dès que le peuple sentira sa force et ses moyens, il dissipera tous ces fantômes de la tyrannie. Alors la constitution anglaise sera utile au monde; ses abus mêmes, éclairés par une longue expérience, serviront à les faire éviter. Le progrès naturel des connaissances amenera plus d'accord, plus de simplicité dans les plans d'une associa-

tion libre. Les pouvoirs seront plus distincts, moins compliqués, et plus accommodés au jeu de la machine politique.

C'est un grand mal quand un des pouvoirs a trop d'énergie pour suspendre l'action qui serait utile, et emploie des moyens dangereux pour la précipiter ou l'égarer; c'est un grand mal quand une nation maîtresse de voter ses subsides est entraînée malgré elle, par des circonstances impérieuses ou par des représentans corrompus, à les accorder contre ses propres intérêts; c'est un grand mal quand une chambre des pairs héréditaires, placée entre le monarque et les sujets, a, pour éterniser ses priviléges, un appui dans la prérogative royale, dont elle étend les abus, qu'elle partage toujours aux dépens du peuple; c'est un grand mal quand un clergé dont le roi est le chef suprême, entre comme partie intégrante dans la législation, et ne doit rien à la nation qu'il a encore le droit d'enseigner; enfin c'est un grand mal quand il n'y a dans un corps politique d'énergie pour l'intérêt commun que dans une grande opposition qui s'effraie souvent d'un danger alors qu'il n'est plus temps de le prévenir.

Voilà pourtant ce chef-d'œuvre qu'a fait naître le cours des siècles, et pour lequel les Anglais ont répandu tant de sang. La raison perfectionnée ne nous servirait-elle pas mieux que le hasard des circonstances n'a pu faire nos voisins? Quels si grands avantages trouve-t-on dans cette lutte éternelle de pouvoirs qui fatigue le peuple, et n'est qu'une trève mal assurée, garantie par la rivalité des parties, et souvent dangereuse sans les moyens corrupteurs employés par ses ministres pour les réduire à l'impuissance? Quel étrange gouvernement que celui où, même pour faire le bien, la corruption devient un moyen légal et nécessaire!

Tant que les débris de la féodalité comprimeront les

ressorts de cette vaste machine, la liberté y sera toujours orageuse et mal affermie. Voyez le clergé : ses membres, représentans-nés dans le corps législatif, n'y sont unis que par leur intérêt et par l'ambition des places dont le roi dispose. Les grands, qui ont tout à espérer du pouvoir exécutif et rien à attendre du peuple, mettront-ils en balance ses intérêts avec les leurs? les faits ne le prouvent pas.

Aussi le peuple se plaint-il souvent des atteintes portées à sa liberté, qui n'est qu'une concession fondée sur des chartres, au lieu d'être un droit reconnu que l'homme tient de la nature. Les lois assurent sa propriété : mais n'est-elle pas violée sans cesse par les contributions énormes qu'imposent avec tant de facilité les trop longs parlemens?

Le territoire de tout l'empire britannique ne forme que la moitié de celui de la France, et l'inquiétude qui tourmente les Anglais leur fait chercher des possessions sur toute la surface du globe. Ils en ont d'immenses en Asie et en Amérique; ce qui fait comparer cet empire à un moineau qui veut s'élever dans les airs avec des ailes d'aigle.

Que les voisins de l'Angleterre se donnent de meilleurs gouvernemens que le sien, elle se verra forcée d'améliorer sa constitution; ce qui peut être plus difficile que d'en créer une, parce qu'un bâtiment simple et commode à construire coûte moins qu'un édifice gothique et fastueux à réparer.

Dans un gouvernement sans principes, on peut tout attendre du progrès des lumières et de l'excès du mal. Le bien se voit mieux, frappe davantage, et se fait plus vite : les despotes abrutis n'y sont point préparés à la résistance.

Nous touchons à cette époque. Si elle arrive, l'Angleterre sera ce qu'elle doit être, une puissance réduite

à régler ses affaires sans trop se mêler de celles des autres, et sans nuire à leur repos. Elle fondera son commerce plus solidement sur son industrie que sur ses traités et ses vaines prétentions à la souveraineté des mers.

Sa constitution telle qu'elle est, il est vrai, est favorable à son industrie, et paraît évidemment le grand principe de son activité. Mais son commerce ne peut-il vivifier son île sans être la source de ses injustices, de ses longs démêlés avec les puissances du continent, de ses envahissemens de possessions dans les quatre parties du monde, de ses traités frauduleux, appuyés de la menace, et souvent violés par la force? L'extrême avidité de l'or que ce grand commerce occasionne n'allume-t-elle pas ce foyer de corruption qu'entretiennent ceux qui gouvernent, pour perdre les mœurs, dénaturer le patriotisme, et étouffer peut-être un jour la liberté sous le poids de la dette publique? Si les nations voisines, mieux éclairées sur leurs intérêts, s'avisaient de mettre en activité leur puissance réelle, que deviendrait alors la puissance factice de l'Angleterre que son système politique lui a tant fait exagérer? Alors on verra quels avantages elle aura retirés d'avoir si mal proportionné son empire à ses moyens de le conserver, et surtout d'assurer sa paix intérieure, sans quoi une constitution est mauvaise, et devient étrangère au bonheur des citoyens. La vie morale des empires est comme la vie physique des individus. Ce n'est point à la force tonique des remèdes qui la soutiennent qu'il faut juger de sa durée, mais au tempérament robuste qui facilite le jeu naturel de ses organes, sans altérer sa constitution.

Qu'est-ce qu'un système de législation que des intérêts commerciaux font vaciller sans cesse, qui a besoin, pour être soutenu, d'un parti d'opposition qui

force chaque jour le ministère à changer de mesures, à modifier ses principes? Qu'attend-on de cette lutte perpétuelle avec des colonies lointaines toujours prêtes à détacher leurs intérêts de ceux de la métropole, et que l'on ne tient en respect que par une exaltation de forces onéreuses à la nation, et dangereuses à sa liberté? Cet état violent ne saurait être durable qu'autant que la sottise et l'ignorance des nations environnantes ne le troubleront point. Si d'ailleurs il corrompait l'esprit public, s'il n'attachait de considération qu'aux richesses, et que la probité y fût vénale, les places du gouvernement deviendraient le prix de l'intrigue, de la bassesse et de tous les vices. La nation serait vendue à ses représentans, qui la dépouilleraient à leur tour pour payer ses suffrages et la gouverner à leur gré.

Je vous l'ai déjà dit; quand l'Angleterre s'est donnée une constitution, c'était la meilleure que ses lumières et les circonstances où elle se trouvait alors lui permettaient de choisir. Au lieu d'être un système combiné dans toutes ses parties, elle n'est que le résultat des passions qui l'agitaient, et des intérêts divisés que la force des partis faisait dominer. Ce n'est donc point en elle qu'il faut chercher le grand principe d'action qui lui procure quelques avantages intérieurs, et fait admirer sa prodigieuse influence dans toutes les parties du monde. Elle l'a dû plus souvent au sommeil léthargique de ses voisins qu'à une politique raisonnée, à un plan suivi d'agrandissement.

Que l'on ouvre l'histoire d'Angleterre : depuis qu'elle a une constitution, l'on verra un peuple qui marche au hasard, qui se fie à des lois qu'il n'ose perfectionner; une nation sans cesse en travail, qui prévoit peu, va sans s'arrêter, ne voit que des gains mercantiles dans ses projets, et ne fait la guerre que pour vexer ses

colonies ou troubler la tranquillité de ses voisins. Si c'est là le meilleur esprit de gouvernement qu'un législateur doive chercher dans une constitution, on ne peut nier que les Anglais l'aient trouvé dans la leur. Un philosophe ami de l'humanité serait plus difficile à satisfaire. Il voudrait une constitution telle, qu'en jouissant de toute la plénitude de sa liberté, de sa sûreté personnelle et de sa propriété, il fût obligé de respecter, je ne dis pas seulement celle de ses concitoyens, mais de tous les autres peuples, par l'heureuse impuissance où il se mettrait de les attaquer; car nuire aux droits naturels des autres, c'est sans raison compromettre les siens. Les esprits sont sur la route de cette vérité; attendons que la sotte stupidité ou l'inconséquence de ceux qui gouvernent mettent les peuples dans la nécessité d'en profiter. Un grand pouvoir n'est pas loin de sa chute quand il continue de marcher sans règle et sans mesure au milieu d'un peuple dont la raison s'éclaire et s'étend chaque jour.

J'ai beaucoup loué les Anglais dans mes ouvrages; je ne cesserai de les louer encore tant que nos gouvernemens seront plus mauvais que le leur. Nous leur devons quelques bons écrits, fruit de leur liberté de la presse. N'ont-ils pas dédommagé par là l'humanité d'une partie des maux qu'ils lui ont faits? Profitons de leurs idées pour valoir mieux qu'eux; mais ne transportons pas de leur île dans notre continent une constitution dont les élémens, quand ils seraient les mêmes, auraient des conséquences beaucoup plus fâcheuses pour nous qu'elles n'ont dû l'être pour eux, vu les changemens survenus depuis chez toutes les puissances de l'Europe, changemens qui, en amenant de nouveaux rapports, ont fait disparaître les anciens. Que seraient donc les connaissances acquises depuis un siècle, si l'expérience et l'observation ne nous enseignaient rien de mieux à

perfectionner dans nos gouvernemens modernes que ce que le hasard des circonstances a fait rencontrer aux Anglais?

Je commence à m'apercevoir que ma lettre est bien longue. Je ne la relirai pas. Vous m'aimerez avec mes défauts : quoique théologien, vous êtes tolérant.... Je vous embrasse.

Voré, ce 8 septembre 1768.

SECONDE LETTRE

D'HELVÉTIUS A M. LEFEBVRE-LAROCHE,

Sur l'Instruction du Peuple.

Je vous attends à Voré; vos conseils me seront utiles sur le parti à prendre pour l'impression de *l'Homme*. Je veux en finir, et laisser la première moitié telle que je l'avais faite pour répondre aux critiques de *l'Esprit*. Je sais que le public m'en a fait justice, et qu'il goûte assez généralement mes principes. Mais il est bon d'y revenir, et d'en faire aux superstitions religieuses une application plus précise que je ne l'ai faite dans mon premier ouvrage. Les allégories sont inutiles. La lumière se répand de jour en jour. Il faut dire nettement aux hommes la vérité; il y a assez long-temps qu'on les trompe. Je ne prends d'autres précautions que de déguiser mon style et de cacher mon nom.

Pourquoi, si l'on combat les erreurs, s'exposer à être assommé par les fripons qui les accréditent? Jean-Jacques ne sait ce qu'il dit quand il prétend qu'un honnête homme doit répondre de son ouvrage. Un honnête homme ne doit rien écrire dont il puisse rougir. Mais où est la nécessité de compromettre son repos et

son bonheur pour la sotte gloire d'être connu pour l'auteur d'un livre où l'on ne s'est occupé que du bien public? Le bien public que peut faire un particulier dans nos gouvernemens modernes est-il ailleurs que dans la destruction des préjugés funestes, et dans la révélation des vérités qui les combattent? Qu'importe le nom de l'écrivain courageux qui prend sur lui une si pénible tâche? Ne peut-on être incognito le bienfaiteur de ses semblables? et doit-on s'exposer à devenir inutilement la victime de l'envie contemporaine?...

Vous me demandez s'il est bon d'instruire le peuple. Et pourquoi l'instruction pourrait-elle nuire? Si quelques hommes ont intérêt à tromper, nul n'a intérêt à être trompé. Il faut donc laisser à tout le monde la plus grande liberté d'examiner le pour et le contre. C'est le seul moyen sûr d'empêcher qu'on ne trompe, et qu'on n'ait la tentation de nous tromper. Ces vues générales sont claires. Ont-elles des dangers dans la pratique?

Observez d'abord qu'il est assez inutile de s'opposer au progrès des lumières : il est inévitable. Pour les circonscrire dans de certaines limites, le génie despotique de Richelieu n'a pu imaginer que les académies, où les esprits, pour ainsi dire éjointés, n'avaient que la liberté de prendre le vol qui conviendrait au protecteur qui les soudoyait. Heureusement nos meilleurs philosophes ne se sont pas laissé prendre à ce piége. Quelques-uns se sont bien glissés dans ces corps; mais, par la circonspection de leur conduite, ils ont fait tolérer la hardiesse de leurs idées. Si les académies n'ont point propagé les connaissances humaines, du moins elles n'y ont pas nui comme les universités.

Observez que les peuples anciens, quoiqu'ils n'eussent point de corps enseignans, n'ont jamais pensé que l'ignorance fût bonne à quelque chose; que César et

Cicéron, dans le sénat romain, osaient parler de vérités délicates qu'on trouverait hardies dans nos sociétés particulières, et qu'en Angleterre même on blâmerait en public.

Observez encore que c'est chez les peuples où l'on a entretenu l'ignorance qu'il y a eu le plus de fanatisme, de crimes de tout genre, et d'opposition aux bonnes lois, quand il a pris fantaisie aux despotes ou à leurs ministres d'en faire. L'ignorance est le plus arbitraire des tyrans; il faut des siècles pour s'en délivrer : au lieu qu'un instant de révolution chez un peuple éclairé suffit pour lui rendre tous ses droits à la liberté. Ce n'est pas là ce que cherchent les gouvernemens. Ils favorisent les lumières jusqu'à un certain point où ils voudraient les arrêter. Mais cela n'est guère en leur puissance. On ne peut les retarder qu'avec beaucoup de vexations qui irritent les esprits, excitent le murmure, répandent l'aigreur dans les ouvrages furtifs, et les rendent par là plus dangereux.

Qu'a fait notre police moderne? de petits règlemens, d'inutiles persécutions qui ont donné plus de cours et de célébrité aux livres prohibés. Elle n'a fait de ses défenses et de ses censures que des priviléges exclusifs au profit de la sottise.

Il paraît donc que les gens en place, les seigneurs de paroisse, les curés et les prêtres, se croient seuls intéressés à l'ignorance du peuple, pour le mieux tromper, et le conduire par là plus à leur aise. Je vois bien ce qu'ils espèrent gagner à l'abrutir pour le soumettre; mais je ne vois pas que l'esclave ignorant soit plus utile au bonheur de son maître, ni qu'un peuple avili relève davantage la dignité de son prince.

On dit : le peuple instruit est processif. — En effet, le paysan qui sait lire est chicaneur. Mais si tous savaient aussi bien lire que lui, croit-on que l'équilibre

des lumières ne produisît pas équilibre de force, et que, tous connaissant mieux leurs droits, les uns attenteraient à ceux des autres par des procès coûteux dont l'issue est toujours incertaine?

Il est indocile. — Quelle nécessité y a-t-il qu'il se laisse si facilement opprimer par des fripons de toute espèce? Vous vous rappelez la réponse de mon garde-chasse, à qui je reprochais de faire souffrir les lapins qu'il portait dans sa gibecière : « Monsieur, » disait-il, il sont mauvais; ils ne veulent pas se laisser » tuer. »

Il est mécréant. — Je le crois bien. Pourquoi le prêtre, qui lui prêche tant le précepte, le persuade-t-il si peu par son exemple? Le peuple doit-il mieux valoir que ses guides? peut-on lui faire un crime de ne pas raisonner aussi mal qu'eux, quand ils démentent par leur conduite la vérité d'une religion qu'annoncent leurs discours? Le bon sens du peuple lui dit assez qu'on ne persuade bien que ce dont on est convaincu soi-même. Et, sans trop d'examen, il imagine que la vraie conviction est moins dans l'éloquence des paroles que dans celle des actions. N'a-t-on pas raison de se défier des poltrons qui vantent la bravoure?

Il est insolent. — Pourquoi cherche-t-on à l'humilier, à le mépriser et à l'opprimer? Pourquoi veut-on s'arroger le pouvoir d'être impunément injuste avec lui? J'aime la noble réponse d'un Anglais grand seigneur à qui un paysan répondait avec fierté. « Quoi! lui disait » un Français, vous souffrez ainsi l'insolence de vos » paysans! — Non-seulement je le souffre, répondit» il, mais je l'estime : c'est signe qu'ils n'ont pas be» soin de moi, et qu'ils sentent leur égalité avec tout » autre homme. »

Il n'y a rien à attendre d'un peuple ignorant qui méconnaît sa dignité, et ne sait faire aucun usage de sa

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

EXTRAITES

DES MANUSCRITS DE L'AUTEUR.

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

EXTRAITES

DES MANUSCRITS DE L'AUTEUR.

I.

Les hommes sont toujours contre la raison, quand la raison est contre eux.

II.

Faire sa fortune n'est pas le synonyme de faire son bonheur; l'un peut cependant s'accroître avec l'autre.

III.

Ceux qui sont accoutumés à disputer dans les lieux publics doivent plutôt savoir l'art de rendre des idées, que la manière de trouver des vérités.

IV.

Rarement les ministres qui ont de l'esprit choisissent des hommes supérieurs pour les mettre en place : ils les croient trop indociles, et pas assez admirateurs.

V.

Il n'y a qu'un imprudent qui risque d'avoir de l'esprit devant les gens qu'il ne connaît pas.

VI.

On sacrifie souvent les plus grands plaisirs de la vie à l'orgueil de les sacrifier.

VII.

On ne peut, en compagnie, juger de tout l'esprit d'un homme : on peut juger de la partie bonne à la société, mais non pas de la profondeur des idées.

VIII.

Il serait aisé de faire un livre pour prouver qu'une société de gens qui se conduiraient selon l'Évangile ne pourrait subsister.

IX.

La sottise veut toujours parler, et n'a jamais rien à dire; voilà pourquoi elle est tracassière.

X.

Le principe de notre estime ou de notre mépris pour une chose est le besoin ou l'inutilité dont elle nous est.

XI.

La religion a fait de grands maux, et peu de petits biens.

XII.

Les hommes laids, en général, ont plus d'esprit, parce qu'ils ont eu moins d'occasions de plaisirs, et plus de temps pour étudier.

XIII.

On ne prendra jamais le mot *homme* pour *cheval*; mais on prendra *réfléchir* pour *penser*. Tout mot collectif occasionne des disputes. Il n'y en a point aux mots d'images.

XIV.

Quand une science ne produit pas un bien très-près de sa source, on la regarde comme inutile. C'est un ruisseau qui semble se perdre dans la terre, et qu'on ne voit point produire une autre source.

XV.

Dans un gouvernement, il arrive tous les jours des malheurs auxquels on ne peut remédier, faute de re-

monter à une source très-éloignée, que souvent l'ignorance des ministres a fait tarir, tandis qu'on en ouvre d'autres dont le cours inconnu va empoisonner le bonheur public.

XVI.

Il y a des chiens bons à une chasse, d'autres à d'autres chasses. Pourquoi ne prendrait-on pas des amis dont on se servirait, des uns pour rire, d'autres pour raisonner, enfin d'autres pour pleurer avec nous ?

XVII.

On est souvent trop sage pour être un grand homme. Il faut un peu de fanatisme pour la gloire, et dans les lettres et dans les gens d'état.

XVIII.

La justice est un rapport des actions des particuliers au bien public.

XIX.

On tirerait des conséquences utiles de savoir que la mémoire est la même chose que le jugement et l'imagination. On pourrait déterminer quelles réflexions ou jugemens ferait un homme en conséquence des faits qu'il a dans la mémoire, et quelle sorte de réflexions arrivera en conséquence d'une érudition vaste et profonde.

XX.

L'histoire est le roman des faits, et le roman l'histoire des sentimens. L'histoire apprend que la vertu n'a rien à gagner avec les hommes; que sur cent à peine s'en trouve-t-il un vertueux par inclination; qu'ils sont tous faux, perfides, etc. Le roman nous présente des modèles de fidélité, de droiture.

XXI.

Le génie ressemble à ces terres vastes où il y a des endroits peu soignés et peu cultivés : dans une si grande étendue tout ne peut être peigné. Il n'y a que les petits esprits qui prennent garde à tout ; c'est un petit jardin qu'ils tiennent aisément peigné.

XXII.

Pas plus de sûreté dans un dévot que dans un courtisan : l'un abandonne son ami pour faire fortune auprès de son roi ; l'autre, pour la faire auprès de son Dieu.

XXIII.

Les gens du monde aiment les gens qui ont plusieurs sortes d'esprit, parce qu'ils croient avoir plus d'analogie avec eux.

XXIV.

L'esprit ébauche le bonheur que la vertu achève.

XXV.

Pourquoi dit-on souvent que les gens d'imagination font des projets fous? C'est que, pour exécuter leurs projets, il faudrait avoir autant d'esprit qu'eux ; et ceux qui ne voient point de moyens de les exécuter aiment mieux dire que le projet est inexécutable, que d'avouer qu'ils n'auraient pas l'esprit de l'exécuter. Ce raisonnement est confirmé par l'expérience. Les grands hommes sont ceux qui inventent et exécutent des choses que les autres hommes croient impossibles. Mais pour cela il faut que la fortune mette les hommes dans une place où ils puissent exécuter ce qu'ils ont inventé ; sans quoi ils passent en général pour des rêveurs.

XXVI.

Dans les temps de malheur, on aime plus la vertu que l'esprit, parce qu'on en a plus de besoin, et non pas, comme on dit, parce qu'elle vaut mieux. C'est toujours nos besoins qui nous font préférer une chose à l'autre.

XXVII.

Ce qui fait le bonheur des hommes, c'est d'aimer à faire ce qu'ils ont à faire. C'est un principe sur lequel la société n'est pas fondée.

XXVIII.

Un homme qui serait beaucoup au-dessus des autres hommes n'en doit point être estimé : ce qu'il voit au-dessus d'eux n'est point vu par eux.

XXIX.

Un sage jouit des plaisirs, et s'en passe, comme on fait des fruits en hiver.

XXX.

L'envie dit souvent qu'un tel livre ne fait du bruit que par sa hardiesse, pour dire hautement : « Je passerais pour avoir autant d'esprit que cet homme-là si j'étais aussi imprudent. » Vérité hardie est une vérité importante au grand nombre, et peut-être nuisible à des hommes ou à des corps puissans. Celles qui ne font point de bruit n'ont donc nulle importance; les auteurs de ces vérités devraient donc moins s'applaudir de leur prudence que rougir de l'inutilité de leur esprit.

XXXI.

Lorsqu'il tombe une étincelle de l'amour dans un cœur, elle l'anime; mais si l'amour en approche son flambeau, il le consume.

XXXII.

Il y a des gens qu'il faut étourdir pour les persuader.

XXXIII.

La vérité est pour les sots un flambeau qui luit dans le brouillard sans le dissiper.

XXXIV.

Quelque temps après qu'une erreur a disparu, les hommes ne conçoivent pas comment on l'a pu croire.. On se moque aujourd'hui des Égyptiens qui adoraient leurs dieux sous la figure d'un oignon; on rit de la sottise de ces moines qui se disputaient entre eux sur la propriété et l'usufruit de la soupe qu'ils mangeaient : nous apprêtons à rire à nos neveux sur bien d'autres absurdités pour le moins aussi ridicules! Cependant il vient à la tête de peu de gens sensés de se demander : « Que croyons-nous donc de plus raisonnable que les » Égyptiens ou les nations les plus barbares? »

XXXV.

L'humanité est un sentiment réfléchi; l'éducation seule le développe et le fortifie.

XXXVI.

Je sais, disait une dame malade, d'ailleurs assez heureuse, je sais que je suis heureuse, mais je ne le sens pas. Différence entre le sentiment et la réflexion.

XXXVII.

On pourrait calculer la bonté d'un homme par son bonheur. J'entends par bonheur, non celui qu'on attribue à la fortune, mais celui qui naît d'une bonne santé, de la satisfaction ou du moins de la modération de ses désirs.

XXXVIII.

Ceux-là seuls sont propres à écrire de la morale, qui n'ont pas besoin d'attribuer leurs actions à d'autres causes qu'à celles qui les leur ont fait faire, et qui n'ont pas besoin de s'attraper eux-mêmes sur les motifs qui les font agir, crainte de se trouver trop méprisables à leurs propres yeux. Il n'y a que celui, par exemple, à qui l'envie n'aura fait commettre aucune mauvaise action qui avouera qu'il a eu de l'envie.

XXXIX.

L'intérêt donne toujours de l'esprit. Mes fermiers m'ont toujours attrapé quand ils ont voulu, pour deux raisons : la première, parce qu'ils connaissaient mieux que moi la matière dont il s'agissait, et que cette connaissance est la base de l'esprit; la seconde, parce qu'ils avaient plus d'intérêt à m'attraper que je n'en avais à ne l'être pas, vu qu'ils étaient gueux et moi riche.

XL.

L'édit qui établit les notaires insulte plus les hommes que le livre de *l'Esprit*. L'un dit que les hommes sont fripons, l'autre dit seulement que les hommes n'agissent qu'en vue de l'intérêt personnel.

XLI.

Lorsque l'on combat les principes d'un homme, on peut montrer les conséquences qui en suivent, mais ne pas assurer qu'il les ait eues en vue, et attendre ce qu'ilrépondra.

XLII.

Annibal était borgne. Il se moqua du peintre qui le peignit avec deux yeux, et récompensa celui qui le

peignit de profil. On ne veut pas être peint trop laidement, mais on est bien aise qu'on dissimule nos défauts.

XLIII.

C'est le lot des esprits rares d'allier la justesse avec l'imagination.

XLIV.

On n'a point à craindre que la secte académique s'accrédite jamais. La vanité humaine n'aime point à suspendre son jugement; la paresse encore s'y oppose : car, pour suspendre son jugement, il faudrait réfléchir, et en général l'homme est ennemi de la réflexion, qui fatigue toujours.

XLV.

Le principe des mœurs des hommes n'est point dans leurs principes spéculatifs, mais dans leurs goûts et leurs sentimens. Il y a tant de croyans qui agissent mal, et tant d'athées qui agissent bien !

XLVI.

Les personnes dévotes sont naturellement crédules et soupçonneuses; elles doivent donc admettre légèrement tout ce qu'on dit des personnes d'une opinion ou d'une secte différente de la leur.

XLVII.

On ne cesse point de croire une absurdité parce que de bons esprits la démontrent telle; mais on la croit parce qu'un petit nombre de sots et de fripons la disent vraie.

XLVIII.

Il y a des gens qui se croient de grands raisonneurs parce qu'ils sont pesans dans la conversation, comme des bossus qui se croient de l'esprit parce qu'ils sont mal faits.

XLIX.

Faire beaucoup de rentiers dans un état, c'est lier l'intérêt du roi à l'intérêt d'un grand nombre d'hommes ennemis naturels des propriétaires.

L.

Quiconque est perpétuellement en garde contre lui-même se rend toujours malheureux de peur de l'être quelquefois.

LI.

La physique et la morale sont comme deux colonnes isolées éloignées l'une de l'autre, mais qu'un jour un même chapiteau rejoindra.

LII.

Il faut être plus lent à condamner l'opinion d'un grand homme que celle d'un peuple entier.

LIII.

Un homme d'esprit passe souvent pour un fou devant celui qui l'écoute; car celui qui écoute n'a que l'alternative de se croire sot, ou l'homme d'esprit fou : il est bien plus court de prendre le dernier parti.

LIV.

Les petites fautes dans un grand ouvrage sont les miettes qu'on jette à l'envie.

LV.

Les rois et les prêtres aiment les contradictions dans les lois, ils s'en servent tour à tour au gré de leurs intérêts. L'utilité publique qu'on poserait pour règle et pour mesure des actions des hommes serait une base de morale qui leur déplairait fort.

LVI.

Une nation soumise au despotisme connaît rarement un peuple libre. Très-peu de Français connaissent les Anglais. Aussi y a-t-il une manière très-différente de négocier avec les républicains ou avec les despotes. Les uns suivent leur intérêt, les autres leurs caprices.

LVII.

C'est un grand tort à un écrivain d'être ennuyeux. On ennuie dans un ouvrage de morale ou de raisonnement toutes les fois qu'on ne réveille pas l'esprit par des idées neuves. Dans les histoires et les romans, les faits tiennent lieu de pensées et d'esprit.

LVIII.

Raisonner, pour la plupart des hommes, c'est le péché contre nature.

LIX.

Les hommes passionnés pour les femmes, la considération ou les honneurs, les obtiendront par des crimes ou des vertus, selon le siècle ou la nation où ils vivront.

LX.

Dans les cours, le déshonneur est comme la fumée, qui se blanchit en s'étendant au large.

LXI.

Si la voix du sang parlait, il n'y a point de jour où il ne se fît dans une rue de Paris plus de reconnaissances qu'en dix ans sur les théâtres français.

LXII.

On voit se soutenir la vertu persécutée et honorée, mais rarement la vertu persécutée et méprisée.

LXIII.

Si les hommes ne croient pas aux contes des fées et des génies, ce n'est pas leur absurdité qui les retient et les empêche, c'est qu'on ne leur a pas dit d'y croire.

LXIV.

Une des choses qui nous donnent le plus de fausses idées du bonheur, c'est l'exagération des poètes qui nous peignent, par exemple, les transports momentanés de l'amour comme une durée, et nous font par là concevoir une idée de bonheur qui ne peut exister. Voilà le fantôme qui séduit la plupart des hommes, et surtout des jeunes gens.

LXV.

Le clergé est une compagnie qui a le privilége exclusif de voler par séduction.

LXVI.

Les hommes sont si bêtes qu'une violence répétée finit par leur paraître un droit. On croit en Turquie que le grand-seigneur a droit sur la vie, les biens et la liberté des citoyens.

LXVII.

Il faut être très-honnête pour étudier en soi les autres hommes : les fripons auraient trop à rougir.

LXVIII.

Les riches et les pauvres se voudraient réciproquement parfaits. Les uns et les autres ont une prétention ridicule; mais celle des pauvres est moins odieuse, parce que les riches ont de quoi supporter une injustice et s'en consoler.

LXIX.

Il y a peu d'amis à toute épreuve. Tel pour nous a risqué sa fortune, qui ne risquerait pas un ridicule.

LXX.

Un père disait à son fils : Vous êtes sot ; soyez au moins décisif ; cela réparera votre bêtise.

LXXI.

La croyance aux préjugés passe dans le monde pour bon sens.

LXXII.

Ce qui nuit le plus à l'avancement des arts et des sciences, c'est ce qu'on appelle ces gens de bon sens qui se donnent le titre de voir net, parce qu'ils ne voient pas loin.

LXXIII.

Il y a tant d'inconséquence parmi les hommes, que les rois qui craignent qu'on n'attaque le christianisme seraient bien fâchés de gouverner leurs peuples avec ses lois.

LXXIV.

La vertu a bien des prédicateurs et peu de martyrs.

LXXV.

Il ne faut pas avoir trop de petitesse ni trop d'étendue d'esprit pour paraître avoir du bon sens ; car on n'appelle bon sens parmi presque tous les hommes que l'acquiescement aux choses reçues par les sots ; et un homme qui n'a en but que la vérité, et qui par conséquent s'éloigne ordinairement des vérités reçues, passe pour fou.

LXXVI.

Les conseils durs ne font point d'effet : ce sont comme des marteaux qui sont toujours repoussés par l'enclume.

LXXVII.

Il y a des sots qui disent des choses communes d'un air singulier, et qui passent pour des gens d'esprit ; tandis qu'il y a des gens d'esprit qui disent des choses fines et bien pensées d'un air commun, et qui passent pour fous ou pour des gens médiocres.

LXXVIII.

Il en est souvent des états et des armées comme des vaisseaux que leur grandeur empêche de naviguer.

LXXIX.

Tout ce qui ne sert pas à la postérité est inutile dans l'histoire.

LXXX.

Il y a peut-être un art à séduire une femme, comme à faire de bons vers. Peut-être cet art-là est-il moins compliqué et demande-t-il par là moins d'estime que les autres ; mais c'en est un. En tout, les hommes à réflexions sont trop portés à regarder comme sots les gens qui ne savent pas raisonner. Ils devraient penser qu'il y a aussi un art à ne rien dire, peut-être peu estimable, mais enfin dont ils ne sont pas capables. Et les gens du monde se hâtent aussi trop tôt de mépriser un homme taciturne. Il est par là ridicule que l'on n'accorde pas de l'estime et de l'esprit à un grand jurisconsulte ou commerçant : cela doit toujours être en proportion de la rareté et de l'utilité.

LXXXI.

Les objets offrent tant de différentes faces, qu'il faudrait toujours examiner, et jamais disputer.

LXXXII.

Une nouvelle idée vient de la comparaison de deux choses que l'on n'a pas encore comparées.

LXXXIII.

Les grands, et surtout les ministres, ont trop de besoins pour donner à l'inclination. Ils préfèrent de sots protégés à des gens d'esprit qui leur plairaient davantage.

LXXXIV.

Il y a des gens d'esprit qui n'en ont beaucoup qu'avec les sots : tels sont les conteurs. Les raisonneurs n'en ont qu'avec les gens de leur force.

LXXXV.

Pour bien écrire l'histoire, il faut prendre le milieu entre Tacite, qui fait toujours agir les hommes avec dessein, et Plutarque, qui les fait toujours agir avec passion. En tout, les hommes tournent long-temps autour du but avant d'y atteindre.

LXXXVI.

On étudie long-temps pour se rendre habile dans sa profession; l'on néglige tout pour remplir la plus importante, celle de gouverner les hommes. Il y a beaucoup de prix à l'académie pour la solution de questions oiseuses, aucun pour celle qui décide du bonheur du genre humain.

LXXXVII.

Tous les événemens sont liés. Une forêt du nord abattue change les vents, les moissons, les arts de ce

pays, les mœurs et le gouvernement. Nous ne voyons pas toutes ces chaînes, dont le premier chaînon est dans l'éternité.

LXXXVIII.

La conversation devient plate à proportion que ceux avec qui on la tient sont plus élevés en dignité.

LXXXIX.

Les Romains pouvaient ôter la vie à leurs enfans, et non la liberté.

XC.

C'est aux places fortifiées qu'en général les rois doivent leur puissance et la permission d'être sots.

XCI.

Un malheureux dit aux gens riches : « Si vous faites » des sottises, c'est peu pour vous, mais à moi elles » ne sont pas permises; » voulant dire par là qu'il n'en fait pas.

XCII.

Il y a des gens que l'on mène par la crainte même où ils sont d'être menés.

XCIII.

Le cardinal de Richelieu disait que la chambre du roi lui coûtait plus à gouverner que l'état.

XCIV.

Si l'on connaissait bien les motifs qui font agir les hommes, on verrait peut être qu'ils font ce qu'ils doivent faire; on se tairait, et l'on emploierait son temps à trouver les moyens de les rendre vertueux en y attachant leur bonheur.

XCV.

On n'appelle pas fou un homme qui croit manger le bon Dieu, mais celui qui se dit Jésus-Christ.

XCVI.

Il ne faut avoir l'opinion ni même la raison de son côté, que parce que l'opinion et la raison font de la force. Les gens indifférens dans une question se décident pour la raison : or, comme il y a beaucoup de gens indifférens, la raison devient une force, parce qu'un grand nombre d'hommes fait toujours force, et qu'un parti, quand tout esprit n'est pas éteint dans un pays, croît toujours et devient insensiblement le plus fort.

XCVII.

Il serait fort heureux qu'on se mît bien dans la tête qu'on n'est point en droit de blâmer toute action qui ne nuit point au public : cela épargnerait bien des médisances et des chagrins aux hommes dans la société.

XCVIII.

On dit : A quoi sert la vérité dans les ouvrages? cela fera peu de bien dans la société. C'est comme si l'on disait : A quoi sert d'être honnête homme? cela fera peu de bien dans la société; car un particulier y est bien peu de chose.

XCIX.

Ceux qui disent qu'on ne peut pas être honnête homme sans religion, s'ils sont protestans, disent indirectement que qui n'est pas sot est malhonnête; car ils regardent comme une sottise à nous de croire à la transsubstantiation.

C.

Les prêtres enseignent aux enfans en termes clairs des choses inintelligibles, et aux hommes faits, en termes inintelligibles, des choses claires.

CI.

Toutes les fois qu'on n'a pas, dans le gouvernement, l'utilité publique pour point de ralliement, il n'y a plus de principe dans un état; car la soumission n'en est pas un, ni le despotisme, qui n'est que l'exercice d'une volonté arbitraire qui change à tout moment.

CII.

On se trompe toujours dans ses raisonnemens lorsqu'on raisonne *à priori*; voilà pourquoi tant de métaphysiciens sont tombés dans des erreurs : c'est *à posteriori* qu'il faut raisonner, c'est-à-dire, d'après les faits bien observés. C'est la méthode de Locke, sans contredit le premier bon métaphysicien. Le mot même de *métaphysique* nous l'indique; il signifie *après la physique*. Cette physique nous donne des faits; et, de la comparaison de ces faits, nous en tirons des résultats généraux que l'on appelle *métaphysique*; et chaque science a la sienne. Toute métaphysique qui n'est point appuyée sur une grande base de faits est une fausse métaphysique de mots.

CIII.

Quand un peuple tel que les Huns, les Goths, etc., n'a connu d'autre gloire que celle des armes, il n'est pas nécessaire d'encourager chez eux les arts pour leur faire conserver leur vertu guerrière. Il n'en est pas de même d'une nation policée : y détruire les arts, c'est éteindre toute émulation, par conséquent toute vertu guerrière. C'est l'émulation et l'envie de se distinguer qui est le

levain propre à mettre en fermentation les talens de toute espèce.

CIV.

Il y a dans la morale, comme dans l'astronomie, des temps plus propres à l'observation. Les comètes morales qui passent mettent ceux qui existent plus à portée d'observer. Quand la sottise insulte au mérite et tient le haut du pavé, quand elle est puissante et ne garde aucun ménagement, elle est bien plus facile à observer.

CV.

Les gens faux connaissent le moins les hommes : ils sont trop occupés à se cacher. Les gens francs qui n'ont point de vices, se montrent à découvert, et peuvent employer les forces de leur esprit à pénétrer les autres.

CVI.

Quand il y a tolérance dans un état, c'est qu'il y a équilibre de puissance. Ce qui faisait la tolérance d'écrire lorsque les gens de robe étaient ministres, c'est que le mal qu'on disait des grands seigneurs plaisait aux ministres charmés de voir abaisser la noblesse; et quand on disait du mal des ministres, les grands seigneurs en riaient dans les petits cabinets, parce qu'ils étaient enragés de ne pas gouverner eux-mêmes.

CVII.

Le gouvernement qui devient bien intolérant a encore bien des sottises à faire : c'est le voleur qui voudrait fermer la bouche à ceux qui déposent contre lui.

CVIII.

L'intérêt ferait nier les propositions de géométrie les plus évidentes, et croire les contes religieux les plus absurdes.

CIX.

Tout habillement qui serait propre à marquer une belle taille passera toujours pour ridicule. Il y a trop de gens mal faits intéressés à en dire du mal. C'est de même de l'esprit et d'un bon livre.

CX.

Quand on nous dit que la vertu seule nous rend heureux, c'est trop prendre les hommes pour des enfans. Il faut d'abord être au-dessus des besoins physiques : à moins qu'on ne nous suppose comme dans les romans de chevalerie, où les héros sont toujours en action et se battent toujours, sans qu'il y soit fait mention s'ils dînent, soupent et dorment.

CXI.

Quand il y a dans un état une puissance autre que la loi, la loi devient moins respectable. L'accomplissement de la loi fait la justice : or, si cette puissance est la plus forte, on vient bientôt à mépriser la justice ; et de là une infinité de crimes.

CXII.

La législation fait tout : c'est pourquoi les jésuites, qui ont la même religion que les minimes, jouent dans le monde un bien plus grand rôle qu'eux.

CXIII.

Il est rare que ce soit le génie de prévoyance qui donne une nouvelle forme aux états ; ce n'est que le malheur et l'ambition.

CXIV.

Machiavel dit que la noblesse dans une république est la vermine qui ronge les fondemens de l'état.

CXV.

Il n'y a de roturiers que ceux qui ont perdu leurs titres de noblesse.

CXVI.

Le despotisme conduit les femmes à l'esclavage.

CXVII.

Le corsaire désire la guerre, parce que son intérêt n'est pas lié à la tranquillité publique. Chacun est plus ou moins corsaire.

CXVIII.

Veux-tu plaire aux hommes : fais valoir leur esprit.

CXIX.

Une vérité qu'on veut prouver doit recevoir toute sa force et sa clarté des dernières réflexions qu'on fait pour la prouver.

CXX.

Le ridicule est comme les honneurs ; c'est la manière équitable de les distribuer qui en fait la valeur et l'utilité.

CXXI.

Les hommes qu'on appelle faibles ne sont qu'indifférens ; car on est toujours vif sur l'objet de ses passions.

CXXII.

Fontenelle dit qu'il est assez singulier de perdre successivement la vue, l'ouïe, la mémoire, et de se trouver dans la classe des végétaux, après s'être vu Fontenelle.

CXXIII.

Un homme disait à un courtisan : Vous n'êtes pas fait pour me voir, parce que je suis un bourgeois ; et

moi je ne suis pas fait pour vous voir, parce que vous êtes un sot.

CXXIV.

Avoir de la décence dans le monde, c'est être faible, souvent fripon, quelquefois et presque toujours flatteur.

CXXV.

Les intrigues et le mouvement qu'il faut se donner pour se faire une grande réputation nous empêchent de la mériter.

CXXVI.

Il n'y a personne plus tôt dupe que celui qui se donne tant de peine pour ne l'être jamais.

CXXVII.

Les princes et les grands qui ne répondent point aux gens font un mystère de leur faiblesse.

CXXVIII.

Euripide dit qu'il est honteux d'ignorer l'équité, et de savoir ce que c'est que la nature de Dieu, de l'âme, de l'univers.

CXXIX.

La justice n'a plus lieu quand la force lui manque.

CXXX.

En général, les ouvrages qui plaisent sont ceux où l'on voit de la justice et de l'humanité : les hommes en sont avides.

CXXXI.

Il est bien singulier que les prêtres, qui ont avancé des maximes aussi énormes contre les souverains, n'aient pas été sur-le-champ anéantis. C'est une furieuse preuve de leur crédit, de leurs richesses et de l'imbécillité des hommes.

CXXXII.

La justice ou l'injustice d'une loi se mesure sur le plus ou le moins de bonheur du peuple.

CXXXIII.

Ce qui fait la libéralité, c'est la cause pour laquelle on l'exerce.

CXXXIV.

Honorer n'est qu'avoir de l'estime pour la puissance de quelqu'un. Voilà pourquoi l'on n'a guère de considération pour ceux qui ne peuvent guère.

CXXXV.

Liberté, c'est avoir la permission de faire tout ce qu'on peut faire selon les forces humaines.

CXXXVI.

Une faction est un nouvel état dans le premier.

CXXXVII.

L'état monarchique n'est pas la patrie des ambitieux ni des talens; c'est la patrie où les hommes communs sont plus heureux. Les grands seigneurs n'y ont d'autre parti à prendre qu'être sots et ignorans. Avec l'âme grande et éclairée, ils seraient ambitieux et trop à craindre.

CXXXVIII.

Chacun peint l'homme comme il lui plaît; tantôt on le fait petit comme un insecte, tantôt élevé comme un géant, et puissant comme un Dieu. C'est un objet à plusieurs faces, que l'on considère du côté que l'on veut. L'éloquence l'exagère ou le rétrécit à sa manière. La raison et la philosophie seules le voient tel qu'il est, c'est-à-dire avec la conformation de ses organes, avec

sa capacité de recevoir des impressions et de les conserver.

CXXXIX.

Quand on est jeune, on fait des vers, des bouquets à Philis. Est-on plus mûr, on fait des raisonnemens solides. Il en est des hommes comme des arbres qui ne portent de fruits qu'après avoir quitté leurs fleurs. On a des sentimens et des désirs avant d'avoir des réflexions.

CXL.

Il ne suffit pas, pour bien tracer les causes de la grandeur d'un empire, de bien recueillir les faits, il faut les voir dans leur vrai point de vue. Souvent on l'ignore, souvent on cherche un système où il n'y en a point, et presque toujours on cherche un principe unique où il y en a cent. Dans son Livre sur les *Causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, Montesquieu n'a pas assez connu les hasards heureux qui ont servi Rome. Il est tombé dans l'inconvénient, trop commun aux raisonneurs, de vouloir rendre raison de tout; et dans le défaut aussi des gens de cabinet, qui, oubliant l'humanité, prêtent trop aisément des vues constantes, des principes uniformes, à tous les corps : et souvent c'est un homme seul qui dirige à son gré ces graves multitudes qu'on appelle *sénats*.

CXLI.

Si Montesquieu s'occupe moins de ce que le devoir exige de nous, que des moyens par lesquels on peut nous obliger à les remplir, il a tort. Un des grands moyens d'engager les hommes à remplir leurs devoirs, c'est de ne point leur imputer d'arbitraire, et de bien leur montrer la liaison inséparable de leurs devoirs et de leur bonheur.

CXLII.

C'est à la loi à protéger l'égalité. Remontez à la source des priviléges, ils sont tous fondés sur des préjugés ou sur des injustices. Ceux qui par hasard ont été accordés comme récompenses, sont l'effet d'une vue courte et peu sensible au bonheur des autres; car il n'y a aucun privilége qui ne nuise à un tiers. Il est injuste de favoriser une partie de la nation aux dépens du reste, et cela est toujours ainsi. Quant à l'ancienne possession, c'est un titre presque toujours vicieux dans son origine; et, aux yeux d'un philosophe, on ne prescrit jamais contre les vrais intérêts du peuple. Il est toujours sage, en rachetant ou en indemnisant les particuliers, de travailler à l'anéantissement de tout privilége. Les places seules doivent avoir des distinctions, et jamais de priviléges ni d'exemptions.

CXLIII.

Dans un temps de lumière, si l'on était vraiment éclairé, on ne tremblerait pas; si l'on avait un plan bien formé dans la tête, et le courage qui fait qu'on le suit, on ne tremblerait pas; si l'on était bien persuadé que toutes les lois se bornent à empêcher de nuire, qu'il faut d'ailleurs laisser la plus grande liberté possible; si l'on était bien persuadé que les impôts doivent être assis sur le revenu de la nation, et bornés aux vrais besoins de la nation, l'on ne tremblerait pas. C'est l'ignorance qui a peur; c'est la demi-lumière qui craint les abus de la correction. Quand on voit bien le tout, quand on pénètre bien, non la constitution d'un état particulier, mais celle des hommes et des choses, on ne dit pas qu'il y a du bien, du mieux et du pire; on dit : voilà la nature des choses et des hommes, et l'on va droit au but sans trembler.

CXLIV.

Quand je vois une espèce d'animal habiter des lieux écartés, se construire un nid bien caché, en dérober les avenues à la curiosité, je dis alors : sans doute il a des ennemis plus redoutables que ses forces ne sont grandes. S'il n'est pas dans un état de guerre, peu s'en faut; il est au moins dans un état de crainte. Tel est l'état des animaux. S'il y avait une espèce d'animal qui, outre des ennemis à craindre, eût encore des dangers à courir de la part de ses semblables, et qui pût lui-même se faire craindre d'eux, alors cette crainte réciproque constituerait l'état de guerre. Il faut de plus encore examiner s'ils n'ont rien à espérer les uns des autres ; si, aux craintes qui les éloignent, il ne se joint pas des besoins et des penchans qui les rapprochent ; et alors leur état serait guerre et paix, et la paix serait leur véritable état. S'ils avaient outre cela une raison qui, en les éclairant sur les moyens de concilier leurs vrais intérêts, leur offrît des moyens de ne plus se craindre, je crois que c'est la nature de l'homme.

CXLV.

Quand les hommes sont rassemblés et divisés en nations, que doit-il en résulter? Pour en bien juger, il faut voir comment cet état de nation a commencé. La marche naturelle a été d'abord l'état de famille simple, ensuite des familles réunies ou par le voisinage ou par la nécessité de se défendre. En conséquence, on choisit un chef ou des chefs. Donc c'est la guerre qui occasionne les institutions politiques, mais la guerre défensive. Il n'y en a point d'autre qui réunisse les hommes dans les premiers momens ; et c'est pour éviter les incursions vagues des brigands, qu'on se réunit. L'objet du brigandage, c'est la rapine; l'objet de la

guerre, c'est la défense. Il n'y a ni droit des gens, ni droit politique, ni droit civil, qu'après que les sociétés ont pris une consistance durable par le temps; jusque-là c'est une simple association de bonne foi qui n'a encore aucune loi : elle peut se dissoudre, et peut-être l'a-t-elle été plus d'une fois, avant d'acquérir de la consistance.

Quand on considère une nation toute formée, il est bon d'observer : 1°. les gradations par lesquelles on arrive à cet état-là; 2°. ce que les divers penchans de l'humanité perdent ou gagnent à ce changement; de considérer d'abord le rapport des membres de la nation entre eux, ensuite avec leur gouvernement, enfin avec les autres nations, plutôt que de suivre l'ordre renversé; car il faut réunir les volontés avant de réunir les forces, avant de les exercer au dehors; mais, avant tout, il faut que les circonstances réunissent les familles. C'est le penchant irrésistible de l'amour, c'est le besoin des enfans, c'est le sentiment des parens envers leur progéniture, qui forment la famille. Les penchans que la nature a destinés à l'union des hommes, tels que le plaisir de vivre avec ses semblables, la compassion et la bienfaisance, qui rapprochent les pères de famille, et les familles ensuite, quand les circonstances ne s'y opposent pas : voilà les sentimens qui président aux premières unions. Mais, comme le cœur humain est agité par des passions qui tendent à les diviser, l'état civil, ou la civilisation, résulte des lois qui mettent un frein à ces passions funestes. Mais, quand les premiers mouvemens de l'humanité qui présidèrent aux premières unions sont un peu attiédis, ont perdu une partie de leur énergie, alors commence l'intérêt réfléchi qui ne s'occupe que de soi; c'est là l'état de guerre sourde qui règne dans tous les gouvernemens, parce qu'il n'y en a aucun qui ait songé à fortifier les

affections sociales que la nature a mises dans notre sein, aucun qui ait pris la raison pour guide. La raison, comme je l'ai déjà dit, doit étudier les vrais et bons penchans de l'homme, pour les seconder et les fortifier, et s'opposer à ceux qui pourraient nuire au bonheur commun; c'est là son véritable exercice. Est-ce là ce dont les gouvernemens s'occupent? Ils semblent ne songer qu'à se faire obéir.

CXLVI.

Il y a d'excellentes choses dans le Chapitre II, Livre II de l'*Esprit des Lois*, et c'est dans les détails que Montesquieu est toujours un homme supérieur; mais en même temps il montre quelquefois trop le savant. Ainsi je le trouve un peu trop ébloui des choix des Romains et des Athéniens. Il confond ce que le peuple fait dans les beaux jours de sa gloire, dans l'enthousiasme de la vertu, non ce qu'il fait dans les siècles de corruption, ou dans les délires de la liberté. Si Athènes et Rome ont fait des choix admirables, si quelquefois elles se sont livrées avec confiance à des hommes respectables, quelquefois elles les ont punis des mauvais succès, et souvent encore elles ont préféré l'audace et la vaine éloquence de quelques démagogues, au mérite simple et modeste : elles ont banni Aristide et Scipion. Je suis cependant persuadé que le peuple est capable de tout ce que lui attribue de justice et de sagesse Montesquieu; mais à condition que ce peuple connaîtra bien ses vrais intérêts : et il n'en sera persuadé qu'en deux cas : 1°. lorsque le gouvernement lui-même voudra bien l'en instruire; 2°. lorsqu'il sera permis de les discuter dans tous les temps également, même avant que les occasions extraordinaires soient arrivées. Supposons, par exemple, qu'on enseigne bien aux peuples que leur véritable intérêt est dans la

paix; que peu leur importe que leur empire soit étendu ou borné, pourvu qu'il soit heureux; qu'on lui enseigne, au lieu de mille pratiques inutiles, que le bonheur consiste à suivre les penchans de la nature; qu'on ne doit surtout jamais faire de mal qu'à celui qui en fait lui-même : alors il n'y aura plus de droit de guerre, parce qu'il n'y aura que des guerres défensives, et que la guerre défensive ne doit avoir pour but ni la conquête ni la victoire, mais la paix. Quand dira-t-on au peuple, non que le droit des gens consiste à ce que les nations doivent se faire dans la paix le plus de bien, cela est outré; mais (et cela suffirait au bonheur de tous) à ne point chercher ses avantages à leurs dépens, à ne point mettre d'entraves à leur commerce, à respecter leur liberté, à ne point les diviser au dedans, en un mot à vivre tranquille et vraiment en paix, et à ne faire la guerre que malgré soi? Si le peuple était bien instruit là-dessus, des ambitieux, des intrigans, ne viendraient pas à bout de le séduire; les mots de gloire et de grandeur ne l'entraîneraient pas à de folles entreprises; et, quand il faudrait se défendre, il combattrait sans relâche pour ses enfans et leurs mères. Un peuple heureux n'est jamais lâche; il craint trop de ne l'être plus.

Je dois justifier ce que j'ai dit, que Montesquieu exagérait en disant que les nations devaient se faire dans la paix le plus de bien qu'il est possible. Il semble odieux de blâmer une maxime de bienfaisance; mais il n'y a de bon que ce qui est vrai. Je crois peu aux vertus que personne n'a jamais senties, et qui ne peuvent même pas être l'objet du sentiment. Quand je vois un homme qui souffre, je sens de la compassion pour lui; quand je veux lui faire du bien, je sens mon cœur s'émouvoir et désirer de pouvoir lui en faire : mais une nation n'offre à mes yeux qu'un être moral qui ne

m'affecte pas, et ne parle pas plus à mon cœur qu'à mes sens. Je me borne à ne point faire de mal, parce que faire du mal répugne à mon âme. Si un homme étranger s'offre à moi, il n'est plus étranger pour moi ; c'est un homme, et il a des droits à mon affection. Mais la bienfaisance ne porte que sur les êtres sensibles, et qui peuvent éprouver à leur tour les mêmes impressions de sensibilité que j'éprouve pour eux. C'est une grande source d'erreurs que le langage collectif qui semble faire une seule personne d'une assemblée d'hommes, et lui prête les sentimens d'un homme, et qu'un homme n'éprouve que parce qu'il est un. Pour que je sois sensible au bonheur ou au malheur d'une nation, il faut qu'on la dépèce, pour ainsi dire, afin de voir les particuliers heureux ou malheureux qui la composent.

CXLVII.

Je ne suis pas bien étonné que les tribunaux d'un grand état frappent sans cesse sur la juridiction patrimoniale et ecclésiastique : il est tout simple qu'ils cherchent à attirer tout à eux ; et quelque peu disposé que je sois à prêter des vues constantes aux hommes, il y en a qui naissent tellement de leur position, qu'ils ont ces vues même sans le savoir. Ainsi les parlemens ayant pris la place du clergé et de la noblesse qui jugeaient jadis les affaires, ils ont dû chercher à écarter par degré la noblesse et le clergé. Et, comme le clergé leur opposait une résistance plus soutenue, ils ont eu plus à combattre ; tandis que la noblesse, occupée à la guerre, peu curieuse du droit de juger, laissait entraîner sa juridiction, et, quelquefois par raison, quelquefois par avarice, était bien aise d'en être dépouillée. Et, au fond, ni la justice criminelle, ni les jugemens civils, ne sont bien entre les mains des particuliers ;

et, si l'on était animé par le désir du bien public, on aimerait mieux voir la justice entre les mains des villes et des corps intéressés à la manutention de la chose publique, que dans les mains des seigneurs, qui n'y prennent aucune part, parce qu'ils n'y entendent rien : et la constitution ne serait pas changée par ce changement; car les rangs intermédiaires, seuls nécessaires peut-être à la constitution monarchique, n'en subsisteraient pas moins. Montesquieu est trop féodaliste; et le gouvernement féodal est le chef-d'œuvre de l'absurdité.

Quant à la juridiction ecclésiastique, par quel droit entre-t-elle dans la constitution monarchique? Elle est déraisonnable lorsqu'elle sort des bornes ecclésiastiques; et, si elle n'en sort pas, elle doit se maintenir par la seule persuasion, sans que le prince s'en mêle. Le clergé, par la nature des choses, doit être simple pensionnaire de l'état, comme le précepteur de la maison; et ceux qui ont des dogmes et des maximes tirés d'un autre monde peuvent prêcher et non gouverner celui-ci.

CXLVIII.

En un sens, la vertu n'est le principe d'aucun gouvernement, quoiqu'elle y soit plus ou moins utile.

Qu'est-ce qu'un bon gouvernement? celui dont les lois tendent à assurer la félicité commune, et sont assez justes pour que chacun trouve son intérêt à les observer. Pour cela, il ne s'offre que deux moyens : l'un, d'éclairer assez les hommes pour qu'ils voient clairement que leur intérêt se trouve à obéir aux lois; le second, d'inspirer de la crainte à ceux qui entreprendraient de les violer. De ces deux moyens, le premier ne convient qu'à un bon gouvernement; le second convient à tous, bons et mauvais. Le premier n'a encore

été employé nulle part, et j'en sais la raison. Quant à cette espèce de fanatisme patriotique qui fut jadis en usage, il ne servit qu'à inspirer des haines nationales, la fureur des conquêtes, et les inquiétudes de l'ambition. Toutes ces passions factices ont un terme; et, ce terme arrivé, l'édifice s'écroule. Elles servent à rendre les peuples célèbres, et à couvrir leur empire de gloire et d'éclat, sans les rendre ni heureux ni durables.

En général, les gouvernemens ne sont pas faits pour les hommes vertueux; ils n'en ont pas besoin : mais enfin ceux-là il faut les éclairer, cela suffit. Quant au commun des hommes, il serait bon de les éclairer, mais il suffit de se faire craindre.

Il n'y a aucun gouvernement qui n'ait besoin de réforme dans ses lois, aucun où elles tendent assez au bien public : presque toutes sont favorables à celui qui possède, contre celui qui n'a rien. Il y en a sans nombre qui se mêlent de détails qui ne sont pas de leur ressort, beaucoup qui ont été transportées d'une nation à une autre; il y en a qui sont trop sévères, d'autres qui supposent un ordre de choses qui n'existe plus, beaucoup qui ont été dictées par l'autorité en sa propre faveur; que sais-je? le fanatisme, la bizarrerie, les haines nationales, des orages passagers, des passions populaires, en ont occasionné plusieurs qui restent encore après que tout cela est éteint.

En jetant les yeux sur toutes les espèces de gouvernemens anciens et modernes, il n'en est aucun où le mal ne contraste à côté du bien. Des hommes indifférens à tout, et qui se croient philosophes, en concluraient que tout est égal, et qu'on peut décider la question de la préférence des gouvernemens à croix ou pile. Des hommes atrabilaires en concluraient que le mal est entré dans le monde avec les gouvernemens; des philosophes paresseux en concluraient qu'il faut

rester comme on est, et que c'est une folie de réformer ce qui est. N'y aurait-il pas quelque autre conséquence à en tirer? Ne pourrait-on pas dire que jusqu'à présent on n'a pas assez médité sur les vrais moyens de rendre les peuples heureux; que les premiers législateurs, trop peu éclairés pour établir un bon système de gouvernement, ont encore eu le malheur de vouloir assurer l'immutabilité à leur ouvrage encore informe; que ce n'est que du temps et de l'expérience, du progrès des lumières et de la liberté, et fort lentement encore, que peut se former le meilleur plan de gouvernement; que la plus folle de toutes les opinions est celle qui tend à conserver les antiques législations? On y voit quelquefois des vues sublimes, mais jamais d'ensemble; des idées hardies, mais trop souvent bizarres; de grandes vertus, et beaucoup d'ignorance; en un mot, tous les caractères des peuples naissans qui se laissent entraîner à une impression forte et non réfléchie qui les égare par les séduisantes apparences de la gloire et de l'utilité momentanée.

CXLIX.

Dans une monarchie, presque personne n'est bon citoyen; car on n'y cherche généralement que ses avantages, à l'exclusion des autres. La seule chose à désirer, c'est qu'on les connaisse bien, et qu'on sache surtout qu'il ne faut pas les chercher à l'exclusion des autres : c'est là la source de tous les maux politiques; c'est au gouvernement à y veiller. Dans l'état monarchique, comme dans le despotique, tout tend, tout conspire à l'exclusif; la faveur est le dieu qu'on invoque. On n'y est rien qu'en s'approchant du maître : on est donc nécessairement mauvais citoyen. Comment y serait-on homme de bien?

CL.

L'éducation publique et commune est très-favorable à la liberté. Si l'éducation particulière s'introduisait jamais dans une république, je tremblerais pour sa liberté. Les pères sont timides, parce qu'ils ont des enfans; les enfans n'y apprendraient qu'à être insolens, parce qu'ils seraient toujours entourés de valets, c'est-à-dire, d'esclaves passagers et mercenaires. Insolens avec eux, ils seraient lâches avec leurs supérieurs; c'est une conséquence infaillible.

CLI.

Étudiez l'histoire : vous y verrez toutes les grandes actions, soit en bien, soit en mal, dans le passage d'un état à un autre. Ainsi, même dans la lie des siècles, la Hollande nous a offert un grand spectacle lorsqu'elle secoua le joug de Philippe II; ainsi Rome, ainsi Athènes, etc. Il faut encore observer que moins un peuple est policé, plus les vertus, comme les vices, sont franches, actives, sauvages même. C'est le jeune homme ardent et plein de force qui n'a point encore réfléchi; en avançant en âge, il est plus modéré et moins imprudent. Ce n'est pas la petitesse de nos âmes, c'est le caractère de prudence et de réflexion, l'esprit de calcul et de prévoyance, qui nous rend plus timides; et les grands crimes nous étonnent comme les grandes vertus.

CLII.

Pour établir l'égalité sur un fondement solide, il faut l'établir sur la liberté. Ce n'est pas l'égalité rigoureuse qu'il faut établir, ce sont les grandes inégalités passagères qu'il faut combattre; car il faut que chaque homme ait droit de se servir de tous ses talens. Que faut-il faire pour obtenir le but de la presque égalité sans

violence? Il faudrait, entre autres choses, ne pas régler les testamens, mais ordonner qu'il n'y en aura pas, et que tous partageront également, s'ils y ont un droit par leur naissance. — Mais c'est borner la liberté du citoyen. — Ce n'est pas moi, c'est la nature. Quand on est mort, on n'est plus libre. — Mais c'est ôter tout frein aux enfans. — Tant pis s'ils obéissent par ce motif: les pères ont tant d'autres moyens!

Je voudrais pourtant qu'il fût permis de faire des donations, parce que, tandis que je vis, je suis le maître de donner; mais il faudrait fixer bien l'âge où l'on peut donner, parce qu'il y a un excès de jeunesse et de vieillesse, un état de maladie et de faiblesse, où le bon sens n'existe plus ou n'existe pas encore, où par conséquent l'homme n'est plus libre. Dans une république bien ordonnée, l'excès dans ce genre n'est pas à craindre. On se marie, on a des enfans. En pareil cas les donations sont rares, ou ce sera la faute des enfans.

CLIII.

La plupart des républiques, tant anciennes que modernes, ne sont pas nées dans le sein de la paix, ne sont pas le fruit de la mûre raison, du sentiment vif et profond de l'égalité, moins encore de la persuasion intime que la démocratie fût le meilleur des gouvernemens. Les peuples se trouvaient opprimés, leur âme était entraînée violemment vers la liberté; ils secouaient le joug sans avoir même médité les moyens de donner une forme solide à la nouvelle constitution vers laquelle ils se précipitaient aveuglément. Les législateurs, qui sont des hommes, n'avaient point d'autres lumières que celles de leur siècle; et souvent ils avaient des passions particulières. Ceux même qui voulaient le bien avec droiture, se livraient à des vertus austères

qui n'ont pas leur source dans la nature humaine, mais dans une fausse idée de perfection impossible à la multitude; et, comme ils n'étaient point préparés au grand ouvrage qu'ils entreprenaient, ils faisaient des lois pour chaque jour, chaque événement, et toujours avec des idées étroites de sévérité domestique.

CLIV.

Je ne sais si Richelieu avait un caractère aussi élevé qu'on l'a dit; il n'entendait rien au moins à l'administration intérieure. Une âme ardente et de grands projets au dehors, joints à de grandes forces, donneront toujours des succès et de la réputation. Les projets même qu'il suivit étaient ceux de Henri IV. Toutes les fois qu'on placera à la tête d'une nation une âme ardente, occupée de suite d'un projet, on sera étonné de ses succès. Voyez ce qu'a fait Frédéric II, avec de moindres moyens.

CLV.

Sans doute il faut des recherches scrupuleuses sur les faits qui servent de base aux jugemens : mais à quoi bon tant de règles, de restrictions, d'extensions, qui font un art de la raison même, ou, pour parler plus exactement, qui mettent la chicane à la place du bon sens? à quoi sert cette multitude de lois qu'aucun homme ne peut savoir, et qui décident de la fortune et du repos des citoyens? en sorte que, sans le savoir, et même en croyant suivre les lumières de la raison, on se trouve exposé à violer des lois qu'on n'a pu reconnaître.

C'est une chose incroyable, et pourtant vraie, qu'on révolte les hommes en leur proposant de revenir à la simple nature. Dites à des Français que toutes les sortes de distinctions sur la nature des biens qui sont admises

dans les tribunaux de leurs pays sont ridicules, et qu'il ne doit y avoir que des biens libres; que toutes les lois doivent tendre à conserver la propriété de ces biens : ils ont peine à vous entendre; et leurs têtes sont si pleines de fiefs, de seigneuries, de cens et rentes, de lods e tventes, de quint et requint, qu'ils imaginent qu'on leur propose d'anéantir la monarchie en rendant les biens libres. Ils oublient qu'on a fait des changemens pareils, et qu'on a rendu service à l'état. Ainsi, quand on a affranchi les serfs, quel inconvénient y aurait-il à affranchir les biens? On détruirait au moins la moitié des procès; on favoriserait le commerce des biens; on soulagerait les cultivateurs ruinés par les droits seigneuriaux; on éteindrait les haines des familles nobles; on rendrait l'état plus riche; et chacun, occupé de son bien sans inquiétude, l'améliorerait avec sécurité.

CLVI.

Il serait à souhaiter que les juges prissent la manière des arbitres, en ce sens que la discussion des faits, et même de la loi quand elle n'est pas assez précise, se fît publiquement; que chacun dît son avis, et les raisons de son avis. Mais je trouve ridicule qu'on se rapproche par simple voie de conciliation. Si la persuasion n'en est pas le principe, on peut céder de ses droits par le simple désir de la paix; mais on ne peut céder les droits d'un autre, les droits de la vérité, par la vaine et sotte raison qu'il faut se rapprocher de l'avis du plus grand nombre. Cela n'est bien ni dans la république ni ailleurs.

Je trouve un grand inconvénient dans la formule romaine, parce que je trouve que rarement les faits sont assez simples pour comporter un jugement général et tranchant tout à la fois. Il y a des modifications, et il

faut les énoncer : c'est comme dans les disputes où l'on dit à son adversaire, répondez nettement oui ou non; et le plus souvent on ne doit répondre ni l'un ni l'autre pour répondre nettement, même en supposant les lois aussi simples qu'elles peuvent et doivent l'être, même en supposant une démocratie très-bien organisée. Le peuple en corps ne peut ni ne doit être juge des affaires particulières, tant civiles que criminelles : il n'a ni le temps, ni la patience, ni les connaissances, ni l'équité nécessaires. On peut absolument éclairer le peuple sur ses vrais intérêts; mais comment éclairer une multitude sur des choses auxquelles elle ne prend aucun intérêt?

CLVII.

La vertu d'une femme, quoi qu'en puissent dire de petits philosophes, consiste dans le respect pour soi-même et l'amour de la chasteté. Sans doute l'incontinence publique est l'excès de la corruption dans une femme, mais ce n'est jamais un vice national. Ce n'est jamais, dans l'état le plus corrompu, que le petit et très-petit nombre qui se voue à l'incontinence publique, à prendre ce mot dans le sens naturel. La perte de la vertu précède toujours l'incontinence publique, et n'en est pas toujours suivie. Une fille qui a un amant, une femme même qui en a un, sont encore loin d'être des femmes perdues, si elles n'ont d'autre guide que l'amour et la véritable tendresse. La corruption des femmes consiste, à parler correctement, à n'avoir d'autre motif dans leurs faiblesses que l'amour et la recherche du plaisir, sans que le goût personnel y influe. Celle qui a été entraînée par une foule de sentimens vers l'objet de son amour, celle qui a aimé long-temps avant de penser au but de l'amour, celle qui n'a cédé aux désirs de son amant que parce que l'amour dominait son

âme avant d'agir sur ses sens, peut être coupable, mais n'est point une femme perdue : elle aura manqué aux lois de la société, mais elle n'a point violé celles de la pudeur : elle est assurément bien loin de l'incontinence publique.

Les bons législateurs n'exigent point une certaine gravité de mœurs ; ils se bornent à établir, par des lois indirectes, la pureté des mœurs ; et cela est plus aisé qu'on ne croit. Avec cette gravité de mœurs, la société domestique est dure, impérieuse, tyrannique ; et ce n'est pas là le but d'une bonne législation, car ce n'est pas le but de la nature. Que si l'on me demande comment on établit la pureté des mœurs par des lois indirectes, je réponds que c'est en favorisant les mariages et le divorce, en rendant les successions égales entre frères et sœurs, les charges non héréditaires, et surtout par l'institution nationale bien éclairée.

CLVIII.

Combien chez les Romains il résultait d'inconvéniens du tribunal domestique ! 1°. la moitié du genre humain était en quelque façon esclave ; 2°. l'arbitraire était introduit, non-seulement dans la punition des crimes, mais encore dans l'estimation ; 3°. les enfans étaient amenés par degrés à n'honorer que le père, parce qu'il avait seul une vraie autorité ; 4°. les femmes n'étaient plus regardées comme les compagnes de leurs maris ; et dès lors on ôtait à la nature un des plus puissans ressorts pour adoucir les mœurs des hommes.

Je n'aime point à voir les lois, et moins encore un tribunal domestique et arbitraire, décider de ce qu'on se doit à soi-même : c'est l'éducation seule qui doit nous en instruire. On ne doit être puni qu'autant que l'on manque aux autres : si l'on ne manque qu'à soi, on sera puni par les suites nécessaires de ses fautes.

L'adultère soumis à une accusation publique est le délire de la législation. Le mari ou la femme ont droit de se séparer en pareil cas, parce que la séparation est faite par l'adultère même. Mais à quoi servent les punitions en ce genre? le crime est si difficile à prouver, et quand il devient commun, il échappe si aisément à la punition, il cesse si facilement d'être regardé comme un crime, et enfin ce crime est tellement fait pour l'ombre et le silence, qu'autant vaut ne pas le rechercher : il suffit de laisser la liberté du divorce.

CLIX.

Il n'y a au fond qu'une seule loi ; c'est la loi naturelle, qui roule toute sur un petit nombre de principes applicables à tous les objets qui intéressent l'humanité. Le droit naturel, c'est le droit qu'a chaque homme de veiller à sa propre sûreté, à la conservation de ses biens; et le premier de tous, c'est la liberté la plus étendue, qui par là même exclut cette dernière.

Le droit divin est, pour chaque homme, la liberté d'obéir à ce qu'il croit les lois de Dieu; et les autres hommes, soit rois, soit concitoyens, n'ont à cet égard que le droit d'empêcher qu'on ne prenne pour lois de Dieu des erreurs nuisibles aux autres. Tout cela n'est que le droit naturel qu'a chaque homme de penser et d'agir librement; et l'état n'a à y voir que pour empêcher qu'on ne nuise.

Le droit ecclésiastique, c'est le droit qu'ont les hommes de faire telles associations que bon leur semble, pourvu qu'elles ne nuisent à personne ni dans sa liberté ni dans ses biens.

Le droit des gens, le droit politique, le droit civil, etc., tout n'est que le droit qu'on a d'empêcher le mal qu'on veut nous faire, à la charge que nous n'en ferons point.

Quant au droit de conquête, je ne le connais pas,

à moins qu'il ne se borne à repousser un agresseur injuste, et à le mettre hors d'état de nous nuire, sans aller au-delà. Le droit domestique m'est aussi inconnu, si on le distingue du droit qu'à chaque homme de chercher son propre avantage sans nuire aux autres. J'ajoute que je ne connais pas d'autorité paternelle distinguée de l'obligation imposée par le penchant de la nature, de servir de guides à ses enfans jusqu'à ce qu'ils puissent être leurs propres guides.

La sublimité de la raison humaine consiste à bien assurer le droit naturel de chaque homme, en sorte qu'il ne soit pas effacé par des droits imaginaires. Ce n'est pas en s'asservissant à des ordres de choses purement factices que l'on trouvera le vrai; on ne trouvera que le moyen de tout embrouiller.

CLX.

En examinant l'état actuel de tous les empires, on voit qu'il n'y en a aucun dont le domaine puisse suffire à sa dépense; que, quand les dépenses varient sans cesse, il faut un revenu qui puisse varier comme elles. On voit que les domaines des souverains sont toujours mal administrés, pour les frais aussi-bien que pour le produit; que le seul revenu qui convienne est une contribution proportionnelle des biens de chaque citoyen, etc.; et de là on conclut qu'il ne faut pas de *domaine*. Il est nécessaire qu'il y ait un revenu pour les dépenses communes; mais un *revenu* et un *domaine* ne sont pas des mots synonymes.

FIN DES PENSÉES ET RÉFLEXIONS.

LES

PROGRÈS DE LA RAISON

DANS LA RECHERCHE DU VRAI,

Ouvrage attribué à Helvétius.

AVANT-PROPOS.

Avant que de vouloir rechercher l'origine des choses, il faut avoir le courage et la force d'esprit nécessaires, être exempt de tout préjugé, et n'avoir uniquement que la raison pour guide, et la vérité pour objet.

L'homme sage ne taxera point de téméraire celui qui ose soutenir que, tandis que les effets éclatent à nos yeux, leurs causes doivent toujours demeurer dans une obscurité impénétrable. Qui a assisté à la formation des essences? qui a mis des bornes à l'esprit humain? qui en a mesuré la portée? L'Intelligence suprême, par qui tout existe, n'a-t-elle pu faire des intelligences capables de connaître ce qui est? n'aurait-elle point proportionné l'activité de l'esprit humain à l'immense variété de phénomènes naturels? Et si les connaissances que l'esprit acquiert ne sont, à son égard, que de nouvelles manières d'être, pourquoi ne pourraient-elles pas être aussi diversifiées que la forme que la matière revêt à l'aide du mouvement? Celui qui fait tant de choses dignes d'être vues et connues, n'aurait-il pas des yeux assez perçans pour voir, et un esprit assez pénétrant pour comprendre?

Si les yeux voyent, les oreilles entendent, et les autres facultés font leurs fonctions sans avoir besoin d'aucun précepte, l'entendement peut bien raisonner, chercher la vérité, la trouver, et juger sans l'aide d'aucune science.

Servons-nous donc de nos yeux et de notre entendement; voyons par nous-mêmes; pensons par nous-mêmes, et ne rougissons pas de chercher la vérité.

LES

PROGRÈS DE LA RAISON

DANS LA RECHERCHE DU VRAI.

DANS mon enfance, j'ai été élevé dans les préjugés à la mode. Tout homme qui ne réfléchit pas reste tout le temps de sa vie dans ces mêmes préjugés. Ces préjugés sont les obstacles les plus funestes aux connaissances des hommes. Prévenus de passions de telle ou telle espèce, soit dévotion, débauche, haine, amour, orgueil, jalousie, curiosité, ils ne voient presque rien dans son état naturel; l'objet est toujours déguisé par la couleur intermédiaire au travers de laquelle il est aperçu.

Pour remédier à ces inconvéniens, il faut attendre que la disposition des organes soit changée, qu'elle soit rétablie dans un juste équilibre, et alors la perception sera d'une espèce toute différente, aussi-bien que la détermination du jugement.

En réfléchissant et en étudiant moi-même, j'ai eu le bonheur de me dégager de tous ces préjugés, et de les vaincre : j'ai reconnu que ce qu'on appelle la *nature* ne peut être ni contenir autre chose que l'*Intelligence* et la *matière*. Cette Intelligence est l'unique objet que nous devons reconnaître pour le vrai Dieu, et le seul de qui toute la nature dépend. C'est cette Intelligence suprême qui donne le mouvement et la vie à toute la matière; il n'y a pas un atome de cette matière qui ne soit dépendant de cette Intelligence infinie, qui n'en

soit gouverné et régi. Tous les individus de la nature sont l'ouvrage de sa toute-puissance.

Ce que nous appelons *matière* n'est que l'assemblage de tous les êtres. Ces êtres et cette Intelligence n'ont jamais eu de commencement; par conséquent ils sont éternels. Il y a une force inhérente à ces êtres, qui les rend essentiellement actifs et mobiles, capables de produire tous les effets que nous voyons. Cette force inhérente ne peut être produite que par cette Intelligence qui préside à toute la nature; c'est elle qui produit le mouvement : c'est par le mouvement que tout se forme, s'accroît, s'altère et se détruit. C'est le mouvement qui change l'aspect des êtres, qui leur ajoute et qui leur ôte des propriétés, et qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre, chacun d'eux est forcé, par une suite de sa nature, d'en sortir pour en occuper un autre, et de contribuer à la naissance, à l'entretien, à la composition d'autres êtres totalement différens pour l'espèce, l'essence et le rang.

Tous les individus de la nature ne sont que des composés d'atomes. Chaque atome a son âme particulière et distinguée de tous les autres atomes. Donc chaque individu est composé d'autant d'âmes que d'atomes. Par conséquent, il ne peut y avoir que le premier atome de la composition de mon individu où puisse résider mon âme, ou mon *moi-même*, car tous les autres atomes ne sont qu'ajoutés, et en seront séparés à ma dissolution.

Tous les êtres ou atomes qui composent la matière sont doués d'une portion d'intelligence proportionnée à la qualité de leurs espèces : ils possèdent tous de cette intelligence jusqu'à un certain degré, les uns plus, les autres moins; de sorte que chaque être a sa portion d'intelligence au même degré.

Ce petit atome ou germe d'où provient le commen-

cement de notre existence actuelle, cette petite machine aussi complète dans sa petitesse que l'est le corps lui-même (puisque celui-ci n'est que ce même atome développé par l'intus-susception d'une matière étrangère), ne pourrait-il point survivre à la dissolution de tout ce qu'il a reçu d'accidentel depuis sa conception ?

Or, puisque ce petit corps primitif où a résidé l'individualité de notre machine a subsisté pendant des temps infinis, en subissant tant de révolutions, en passant successivement par les corps de nos aïeux, n'est-ce pas un très-grand préjugé pour son immortalité ? Dépouillé de toute cette matière étrangère qu'il a reçue dans le sein de sa mère par la communication de son sang, et depuis sa naissance par la nourriture, il peut résister aux atteintes de la mort, il peut vivre éternellement, comme il a subsisté auparavant, indépendamment de toutes ces ressources.... Pourquoi même jugerions-nous que cette machine primitive, étant dégagée de tout ce qu'elle avait d'étranger, ne penserait pas, et n'aurait pas des sensations ? Doit-on croire que, sans un certain volume de matière, on ne peut ni penser ni être sensible ? Les ressorts de cette petite machine seraient très-déliés et très-minces. Mais quelle ne serait pas leur force s'ils étaient inaltérables ? et que faut-il pour leur donner cette force ? un simple vouloir de l'Intelligence suprême.

Vous me direz que vous ne vous souvenez pas d'avoir pensé ni d'avoir eu des sensations lorsque vous étiez renfermé dans les corps de vos aïeux ; mais ignorez-vous que la mémoire dépend de certaines traces du cerveau, que ces traces se font par le secours des esprits animaux, et que n'ayant alors ni les mêmes organes, ni les mêmes esprits animaux, ni les mêmes fibres que vous avez maintenant, vous ne devez pas être surpris de ne

pas vous souvenir, ni des pensées, ni des sensations que vous aviez il y a cent ans dans le corps de votre bisaïeul? vous pensiez alors par des sensations toutes différentes, de même que vous penserez dans tous les siècles à venir par des sensations qui ne seront plus les mêmes que celles que vous avez aujourd'hui.

Ce que l'on appelle l'*univers* comprend l'espace infini dans lequel sont placés tous les êtres. Le soleil, la lune, les étoiles, tous les globes et toutes les planètes, sont tous des animaux composés d'atomes, qui vivent et se nourrissent aux dépens et de la substance les uns des autres dans cet espace infini; ceux-ci en contiennent d'autres, et cela va de degré en degré jusqu'à l'infini.

L'expérience nous démontre cette vérité sans en pouvoir douter : nous sommes des animaux qui vivent et se nourrissent de la substance de cet animal que nous appelons la *terre*, et sur laquelle nous sommes placés : à notre tour, nous sommes remplis d'autres animaux plus petits sans comparaison que nous, comme sont les vers et toutes sortes de vermines et d'insectes qui habitent au-dedans et à la superficie de nos corps; ceux-ci sont encore la terre à d'autres animaux plus imperceptibles. Notre chair, notre sang, nos esprits et toute notre substance, ne sont autre chose qu'une tissure de petits animaux, qui vivent et se nourrissent aux dépens et de la substance les uns des autres, nous prêtent le mouvement qu'ils ont, se laissent conduire à notre volonté, et nous conduisent nous-mêmes; qui produisent enfin tous ensemble cette action que nous appelons la *vie*.

Puisque ce que nous appelons *matière* n'est composé que de germes ou petits animaux, par combien de révolutions ne doit pas avoir passé ce germe ou petit animal humain avant de devenir semence, et rencontrer

une matrice convenable pour le produire et en faire un homme ! Combien de millions de fois ce germe, s'acheminant au dessein de produire cet homme, n'a-t-il pas servi à la production de toutes sortes d'individus, tant dans l'animalité que dans la végétation, à cause du plus ou du moins de ces atomes qui lui manquaient pour arriver à son terme ! Il en est de même de tout ce qui se produit; et rien ne se fait ni ne se produit, que son premier commencement ne soit un germe. Combien de millions d'années une quantité prodigieuse de germes ne doivent pas encore attendre, avant de pouvoir se produire sous leurs formes naturelles, et cela faute d'avoir rencontré la matière propre à leur développement ! Car la quantité des germes est inépuisable. Tout ce qui est sent et végète; et après que chaque germe est parvenu à son terme ou à son plus haut période, il redescend et retourne dans son premier état pour revenir derechef, et jouer le même rôle.

Tout vient de l'Intelligence suprême.

Nous ne pouvons nous donner des idées. Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner. Car comment se pourrait-il qu'un morceau de matière eût en soi la vertu de produire dans moi une pensée ? Donc l'Intelligence éternelle, qui produit tout, produit aussi les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée ? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté, etc. ? C'est *moi* apercevant, *moi* sentant, *moi* voulant.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement*; mais il y a des corps mus. De même, il n'y a point d'être particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement*; mais nous

nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons. Tout cela est d'une vérité incontestable.

Maintenant comment l'Être intelligent et tout-puissant produit-il tous ces modes dans des êtres organisés? A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment, dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre? Non, sans doute; mais le grain est doué de la faculté de végéter, et le cerf de courir.

Qu'est-ce que la végétation? c'est du mouvement dans la matière. Quelle est cette faculté de courir? c'est l'arrangement des muscles qui, attachés à des os, conduisent en avant d'autres os attachés à d'autres muscles.

C'est évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiseaux, le *nagement* des poissons, la course des quadrupèdes, sont des effets démontrés des règles du mouvement continu.

La formation, la nutrition, l'accroissement, le dépérissement des animaux, sont de même des effets démontrés des lois mathématiques plus utiles.

Du Mécanisme des Sens.

Vous expliquez par ces lois comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

L'Intelligence suprême a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal; donc l'Intelligence a fait dépendre de la mécanique les sensations qui causent les actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien sensible; c'est une hélice à tours anfractueux, qui déter-

mine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir; l'air, pressé dans cet entonnoir, entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée *colimaçon*; il va frapper le tambour légèrement appuyé sur le marteau, l'enclume et l'étrier, qui jouent légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes et de bien d'autres encore porte les sons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la musique, sans les confondre; il y introduit les mots, qui sont les courriers des pensées, dont il reste quelquefois un souvenir qui dure toute la vie.

Une industrie non moins merveilleuse lance dans vos yeux, sans les blesser, les traits de lumière réfléchis des objets; traits si déliés et si fins, qu'il semble qu'il n'y ait rien entre eux et le néant; traits si rapides, qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vitesse. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les couleurs. Ils tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des instrumens qui produisent évidemment des effets déterminés et très-différens, en agissant sur les principes des nerfs; de sorte qu'il est impossible d'entendre par l'organe de la vue, et de voir par celui de l'ouïe.

L'Auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instrumens merveilleux; aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux et la lumière, entre l'air et les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé est une impuissance, la multiplicité des secours est une faiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue et pour l'ouïe; tout l'est pour les autres sens, avec un art aussi merveilleux

et aussi industrieux. L'Être suprême sera-t-il un si mauvais artisan, que l'animal formé par lui pour voir et entendre ne puisse cependant ni entendre ni voir, si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul cés fonctions? L'Intelligence suprême ne peut-elle donner tout d'un coup les sensations, après nous avoir donné les instrumens admirables de la sensation?

Elle l'a fait, on en convient, dans tous les animaux : personne n'est assez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agisse pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit de ses sens par des lois universelles; ces lois sont communes à eux et à nous. Je rencontre un ours dans une forêt; il a entendu ma voix, comme j'ai entendu son hurlement; il m'a vu avec ses yeux, comme je l'ai vu avec les miens. Il a l'instinct de me manger, comme j'ai l'instinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire : Attendez, il n'a besoin que de ses organes pour tout cela : mais, pour vous, c'est autre chose; ce ne sont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne sont point vos oreilles qui l'ont entendu; ce n'est point le jeu de vos organes qui vous dispose à l'éviter ou à le combattre : il faut consulter une petite personne qui est dans votre cervelet, sans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre?

Mécanisme de nos idées.

Certes, si les organes donnés par l'Intelligence universelle aux animaux leur suffisent, il n'y a nulle raison pour oser croire que les nôtres ne nous suffisent pas; et qu'outre l'intelligence universelle, il nous faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a des cas ou ce tiers est utile, n'est-il pas absurde au fond de l'admettre dans d'autres cas? On avoue que nous faisons une infinité de mouvemens sans le secours de ce tiers. Nos yeux se ferment rapidement au subit éclat d'une lumière imprévue; nos bras et nos jambes s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute; mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à peu près semblable à la nôtre; il n'y a guère chez eux et chez nous que les nerfs de la troisième paire, et quelques-uns des autres paires, qui s'insèrent dans les muscles qui servent aux sens, et qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, et agissent indépendamment de la volonté. C'est une chose admirable, sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui servent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pates ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger, etc., et qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang, qui circule tout entier environ cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y avait dans l'homme un petit être qui commande à ses pieds et à ses mains, et qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie et au pancréas? Et ce petit être n'existe ni dans l'éléphant, ni dans le singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, et qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous?

On a été encore plus loin; on a dit : il n'y a nul rapport entre les corps et une sensation; ce sont des choses entièrement différentes; donc ce serait en vain

que l'Intelligence suprême aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux pour nous faire voir, et aux particules élastiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire entendre, si l'Intelligence n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être simple; il est pur, intangible; il est en un lieu, sans occuper d'espace; il ne peut être touché, et il reçoit des impressions; il n'a rien absolument de la matière; il est continuellement affecté par la matière.

Ensuite on a dit : ce petit personnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut à la vérité avoir par lui-même aucune sensation, aucune idée par les objets même. L'Être intelligent a donc rompu cette barrière qui le sépare de la matière, et a voulu qu'il eût des sensations et des idées à l'occasion de la matière. L'Intelligence suprême a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, et qu'il entendît quand notre tympan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans le secours de ce petit être; mais il faut en donner un à l'homme; cela est plus noble : l'homme combine plus d'idées que les autres animaux; il faut donc qu'il ait ses idées et ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, messieurs, à quoi bon l'Auteur de la nature a-t-il pris tant de peine? si ce petit être que vous logez dans le cervelet ne peut par sa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets et lui, il ne fallait ni œil, ni oreille, ni tambour, ni marteau; l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine, tout cela était absolument inutile.

Dès que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion avec aucun arrangement de matières, cet arrangement est entièrement superflu. L'Être suprême n'avait qu'à dire, tu auras le

sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un personnage étranger qui n'est point dans les autres cerveaux, est donc au moins sujette à beaucoup de difficultés; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres sans nécessité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain et trompeur.

L'Intelligence suprême fait tout.

Il est sûr que nous ne pouvons nous donner aucune sensation; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible et intangible dans notre cervelet, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que, dans tous les systèmes, l'Auteur de la nature a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées qui en sont les suites.

Puisque nous sommes ainsi sous la main de l'Intelligence suprême, Mallebranche, malgré toutes ses erreurs, a donc raison de dire philosophiquement que nous sommes dans Dieu, et que nous voyons tout en Dieu, comme saint Paul le dit dans le langage de la théologie, et Aratus et Caton dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en Dieu?* Ou ce sont des paroles vides de sens, ou elles signifient que l'Intelligence suprême nous donne toutes nos idées.

Que veut dire *recevoir des idées?* Ce n'est pas nous qui les formons quand nous les recevons; donc c'est l'Intelligence suprême qui les forme : de même que ce

n'est pas nous qui formons le mouvement; c'est l'Intelligence. Tout est donc une action de cette Intelligence suprême sur tous les êtres.

Comment tout est action de l'Intelligence suprême.

Il n'y a dans la nature qu'un principe universel, éternel et agissant; il ne peut en exister deux, car ils seraient semblables ou différens. S'ils sont différens, ils se détruisent l'un l'autre; s'ils sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de dessein dans le grand tout, infiniment varié, annonce un seul principe; ce principe doit agir sur tous les êtres, ou il n'est plus principe universel.

S'il agit sur tous les êtres, il agit sur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un seul mode, une seule idée, qui ne soit l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

Cette cause universelle a produit le soleil et les astres immédiatement. Il serait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du soleil et des astres.

Si tout est toujours effet de cette cause, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé d'agir? Cette cause universelle est nécessairement agissante, puisqu'elle agit, puisque l'action est son attribut, puisque tous ses attributs sont nécessaires; car s'ils n'étaient pas nécessaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc toujours agi. Il est aussi impossible de concevoir que l'Être éternel, essentiellement agissant par sa nature, eût été oisif une éternité, qu'il est impossible de concevoir l'être lumineux sans lumière.

Une cause sans effet est une chimère, une absurdité, aussi-bien qu'un effet sans cause. Il y a donc eu éternellement et il y aura toujours des effets de cette cause universelle.

Ces effets ne peuvent pas venir de rien ; ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à l'Intelligence suprême autant que les idées, et les idées autant que la matière. Dire que quelque chose est hors de lui, ce serait dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini.

L'Intelligence suprême étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent donc en elle et par elle.

L'Intelligence suprême inséparable de toute la nature.

Il ne faut pas inférer de là qu'elle touche sans cesse à ses ouvrages par des volontés et des actions particulières. Nous faisons toujours l'Intelligence suprême à notre image. Tantôt nous la représentons comme un despote dans son palais, ordonnant à des esclaves; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de sa machine. Mais un homme qui fait usage de sa raison peut-il concevoir l'Intelligence suprême autrement que comme un principe toujours agissant, et qui a tout présent à soi? S'il a été principe une fois, il l'est donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaison du soleil et de la lumière avec l'Intelligence suprême et ses productions, est sans doute infiniment imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très-faible et fautive, d'une cause toujours subsistante et de ses effets toujours subsistans.

Enfin, je ne prononce le nom de l'Intelligence suprême que comme un perroquet, ou comme un imbécille, si je n'ai pas l'idée d'une cause nécessaire, immense, agissante, présente à tous ses effets, en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'opposer les objections faites à Spinosa. On lui disait qu'il faisait son Dieu intelligent et brute, que son Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point l'Intelligence suprême l'uni-

versalité des choses; nous disons que l'universalité des choses émane d'elle : et, pour nous servir encore de l'insuffisante comparaison du soleil et de ses rayons, nous disons qu'un trait de lumière lancé du globe du soleil, et absorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut causer aucune souillure dans cet astre. Ce cloaque n'empêche pas que le soleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ces rayons sont tirés de la substance du soleil, qu'ils en sont des émanations, et que, si les productions de l'Intelligence suprême sont des émanations d'elle-même, elles sont des parties d'elle-même. Ainsi nous retomberions dans la crainte de donner une fausse idée de cette Intelligence suprême, de la composer de parties désunies, de parties qui se combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà répondu, que notre comparaison est très-imparfaite, et qu'elle ne sert qu'à former une faible image d'une chose qui ne peut être représentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière pénétrant dans la fange, ne se mêle point à elle, et qu'il y conserve son essence indivisible. Mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut représenter l'Intelligence suprême. La lumière émane du soleil, et tout émane de l'Intelligence suprême. Nous ne savons pas comment : mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir l'Être suprême que comme l'être nécessaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un despote qui a des huissiers dans son antichambre.

Nous croyons que toutes les images sous lesquelles on a représenté ce Principe intelligent, universel, nécessairement existant par lui-même, nécessairement agissant dans l'étendue immense, sont encore plus erronées que les comparaisons tirées du soleil et de ses rayons. On l'a peint assis sur les vents, porté dans les

nuages, entouré des éclairs et des tonnerres, parlant aux élémens, soulevant les mers; tout cela n'est que l'expression de notre petitesse. Il est au fond très-ridicule de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs et nos tonnerres qui sont vus et entendus quatre ou cinq lieues à la ronde, tout au plus, sont de petits effets physiques perdus dans le grand tout; et c'est ce grand tout qu'il faut considérer, quand on parle de l'Intelligence suprême.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre système planétaire aux autres systèmes planétaires, qui sont plus éloignés mille et mille fois de nous que notre globe ne l'est de Saturne. Les mêmes lois éternelles régissent tous les astres; car si les forces centripète et centrifuge dominent dans notre monde, elles dominent dans les mondes voisins, et ainsi dans tout l'univers. La lumière de notre soleil et de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force, s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raison directe du carré de la distance.

Quoique la lumière des étoiles, qui sont autant de soleils, vienne à nous dans un temps donné, la lumière de notre soleil parvient à elle réciproquement dans un temps donné. Puisque ces traits, ces rayons de notre soleil se réfractent, il est incontestable que les rayons des autres soleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent précisément de la même façon, s'ils y rencontrent les mêmes milieux.

Puisque cette réfraction est nécessaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'est pas vraisemblable que ce bel usage de la lumière soit perdu pour les autres globes.

Puisque l'instrument y est, l'usage de l'instrument doit y être aussi. Partant toujours de ces deux principes; que rien n'est inutile, et que les grandes lois de la nature sont partout les mêmes, donc ces soleils innombrables allumés dans l'espace éclairent des planètes innombrables; donc leurs rayons y opèrent comme sur notre globe; donc des animaux en jouissent. La lumière est de tous les êtres, ou de tous les modes du grand Être, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de sa divinité, tant loin qu'elle est de la représenter.

En effet, après avoir vu les ressorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne savons pas si les habitans des autres globes ont de tels organes: Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages de notre atmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldeboram sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; mais la lumière se présente partout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est la lumière qui, d'un coin de cette petite sphère sur laquelle l'homme rampe, entretient une correspondance continuelle entre tous ces univers. Saturne nous voit, et nous voyons Saturne; Sirius aperçu par nos yeux peut aussi nous découvrir; il découvre certainement notre soleil, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une distance qu'un boulet de canon, qui parcourt six cents toises par seconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliards d'années.

La lumière est réellement un passager rapide, qui court dans le grand tout, de monde en monde. Elle a quelques propriétés de la matière, et des propriétés supérieures. Et si quelque chose peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de l'Être suprême, c'est la lumière; elle est partout comme lui, elle agit partout comme lui.

Il résulte, ce me semble, de toutes ces idées, qu'il y a une Intelligence éternelle et toute-puissante, d'où découlent en tous temps tous les êtres et toutes les manières d'être dans tout l'univers.

Je sais que je suis aussi nécessairement borné que le grand Être est nécessairement immense. Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi, du soleil des esprits.

Réflexions sur l'Homme.

La source des erreurs dans lesquelles l'homme est tombé lorsqu'il s'est envisagé lui-même, est venu de ce qu'il a cru se mouvoir de lui-même : il n'a pas fait réflexion que les parties de tous les corps, les premiers élémens qui les composent, sont les mêmes, et produisent, par la seule diversité de leur arrangement, les différens corps que nous voyons ; il a cru agir toujours par sa propre énergie, dans ses actions et dans ses volontés qui en sont les mobiles ; être indépendant des lois générales de la nature et des objets, que, souvent à son insu et toujours malgré lui, cette nature fait agir sur lui. S'il se fût attentivement examiné, il eût reconnu que tous ces mouvemens ne sont rien moins que spontanés ; il eût trouvé que sa naissance dépend de causes entièrement hors de son pouvoir ; que c'est sans son aveu qu'il entre dans le système où il occupe une place ; que, depuis le moment où il naît jusqu'à celui où il meurt, il est continuellement modifié par des causes qui, malgré lui, influent sur sa machine, modifient son être, et disposent de sa conduite. La moindre réflexion ne suffit-elle pas pour lui prouver que les solides et les fluides dont son corps est composé, et que son mécanisme caché, qu'il croit indépendant des causes antérieures, sont perpétuellement sous les influences

de ces causes, et seraient, sans elles, dans une incapacité totale d'agir? Ne voit-il pas que son tempérament ne dépend aucunement de lui-même; que ses passions sont des suites nécessaires de ce tempérament; que ses volontés et ses actions sont déterminées par ces passions, et par des opinions qu'il ne s'est pas données? Son sang, plus ou moins abondant ou échauffé, ses nerfs et ses fibres, plus ou moins tendus ou relâchés, ses dispositions durables ou passagères, ne décident-elles pas à chaque instant de ses idées, de ses pensées, de ses désirs, de ses craintes, de ses mouvemens, soit visibles, soit cachés; et l'état où il se trouve ne dépend-il pas nécessairement de l'air diversement modifié, des alimens qui le nourrissent, et des combinaisons secrètes qui se font en lui-même, et qui conservent l'ordre, ou portent le désordre dans sa machine? En un mot, tout aurait dû convaincre l'homme qu'il est, dans chaque instant de sa durée, un instrument passif entre les mains de la nécessité.

Dans un monde où tout est lié, où toutes les causes sont enchaînées les unes aux autres par l'Intelligence qui préside à toute la nature, il ne peut y avoir d'énergie ou de force indépendante et isolée. C'est donc toujours cette Intelligence agissante dans la nature, qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire; c'est elle qui élabore et combine les élémens dont il doit être composé; c'est elle qui lui donne son être, sa tendance, sa façon particulière d'agir; c'est elle qui le développe, qui l'accroît, qui le conserve pour un temps, pendant lequel il est forcé de remplir sa tâche; c'est elle qui place sur son chemin les objets et les événemens qui le modifient d'une façon tantôt agréable et tantôt nuisible pour lui; c'est elle qui, lui donnant le sentiment, le met à portée de choisir les objets, et de prendre les moyens les plus propres à

se conserver; c'est elle qui, lorsqu'il a fourni sa carrière, le conduit à sa dissolution, et lui fait ainsi subir la loi générale et constante dont rien n'est exempté. C'est ainsi que, par le mouvement, elle fait naître l'homme, le soutient quelque temps, et enfin le dissout, ou l'oblige de rentrer dans le sein d'une nature qui bientôt le reproduira épars sous une infinité de formes nouvelles, dont chacune de ses parties parcourra de même les différentes périodes, aussi nécessairement que le tout avait parcouru ceux de son existence précédente.

Ne soyons donc point surpris si l'homme rencontra tant d'obstacles, lorsqu'il voulut se rendre compte de son être et de sa façon d'agir, et s'il imagina de si étranges hypothèses pour expliquer le jeu caché de sa machine, qu'il vit se mouvoir d'une façon qui lui parut si différente de celle des autres êtres de la nature. Il vit bien que son corps et ses différentes parties agissaient, mais souvent il ne put voir ce qui le portait à l'action; il crut donc renfermer au dedans de lui-même un principe moteur, distingué de sa machine, qui donnait secrètement l'impulsion aux ressorts de cette machine, se mouvait par sa propre énergie, et agissait suivant des lois totalement différentes de celles qui règlent les mouvemens de tous les autres êtres. Il avait la conscience de certains mouvemens internes qui se faisaient sentir à lui; mais comment concevoir que ces mouvemens invisibles puissent souvent produire des effets si frappans? comment comprendre qu'une idée fugitive, qu'un acte imperceptible de la pensée, puissent souvent porter le trouble et la discorde dans tout son être? En un mot, il crut apercevoir en lui-même une substance distinguée de lui, douée d'une force secrète, dans laquelle il supposa des caractères entièrement différens de ceux de ces organes mêmes. Il ne fit point

attention que la cause primitive qui fait qu'une pierre tombe, ou que son bras se meut, est peut-être aussi difficile à concevoir ou à expliquer que celle du mouvement interne dont la pensée et la volonté sont les effets. Ainsi, faute de méditer sur l'Intelligence qui règle tous les mouvemens de la nature, et d'envisager cette nature sous son véritable point de vue, de remarquer la conformité et la simultanéité des mouvemens de ce prétendu moteur et de ceux de son corps, ou de ses organes matériels, il jugea que c'était non-seulement un être à part, mais encore d'une nature différente de tous les êtres de la nature, d'une essence plus simple, et qui n'avait rien de commun avec tout ce qu'il voyait. C'est de là que sont venus successivement les notions de *spiritualité*, d'*immatérialité*, d'*immortalité*, et tous ces mots vagues que l'on a inventés peu à peu, à force de subtiliser, pour marquer les attributs de la substance inconnue que l'homme croyait renfermée en lui-même, et qu'il jugeait être le principe caché de ses actions visibles. Pour couronner la conjecture hasardée que l'on avait faite sur cette force motrice, on supposa que, différent de tous les autres êtres et du corps qui lui servait d'enveloppe, elle ne devait point comme eux subir de dissolution; que sa parfaite simplicité l'empêchait de pouvoir se décomposer ou changer de forme; en un mot, qu'elle était, par son essence, exempte des révolutions auxquelles on voyait les corps sujets, ainsi que tous les autres êtres composés dont la nature est remplie.

Ainsi l'homme devint double; il se regarda comme un tout, composé par l'assemblage inconcevable de deux natures différentes, et qui n'avaient point d'analogie entre elles.

Il distingua deux substances en lui-même : l'une, visiblement soumise aux influences des êtres grossiers

et composés de matière grossière et inerte, fut nommée *corps*; l'autre, que l'on composa simple, d'une essence pure, fut nommée *âme*, ou *esprit*, et les fonctions de l'âme furent appelées *spirituelles* et *intellectuelles*: l'homme, considéré relativement aux premières, fut appelé l'*homme physique*; et, quand on le considéra relativement aux dernières, il fut distingué ou désigné sous le nom d'*homme moral*.

Ces distinctions, adoptées aujourd'hui par la plupart des philosophes, ne sont fondées que sur des suppositions gratuites. Les hommes ont toujours cru remédier à l'ignorance des choses, en inventant des mots auxquels ils ne peuvent jamais attacher un vrai sens. On imagina que l'on connaissait la matière, toutes ses propriétés, toutes ses facultés, ses ressorts et ses différentes combinaisons, parce qu'on en avait entrevu quelques qualités essentielles: l'on ne fit réellement qu'obscurcir les faibles idées que l'on avait pu s'en former, en lui associant une substance beaucoup moins intelligible qu'elle-même. C'est ainsi que des spéculateurs, en créant des mots et en multipliant les êtres, n'ont fait que se plonger dans des embarras plus grands que ceux qu'ils voulaient éviter, et mettre des obstacles aux progrès des connaissances. Dès que les faits leur ont manqué, ils ont eu recours à des conjectures, qui bientôt, pour eux, se sont changées en réalité; et leur imagination, que l'expérience ne guidait plus, s'est enfoncée sans retour dans le labyrinthe d'un monde idéal et intellectuel qu'elle seule avait enfanté. Il fut presque impossible de l'en tirer, pour la remettre dans le bon chemin, dont il n'y a que l'expérience qui puisse donner le fil. Elle montrera que, dans nous-mêmes, ainsi que dans tous les objets qui agissent sur nous, il n'y a jamais que de la matière douée par l'Intelligence suprême de propriétés qui lui sont données. Enfin,

l'homme est un tout organisé, composé de différentes parties de matière, de même que toutes les autres productions de la nature. Il suit des lois générales et connues, ainsi que des lois ou des façons d'agir qui lui sont particulières et connues.

Ainsi, lorsqu'on demandera ce que c'est que l'homme, nous dirons que c'est un être matériel, organisé, ou formé de manière à sentir, à penser, à être modifié de certaine façon propre à lui seul, à son organisation, aux combinaisons particulières qui se trouvent rassemblées en lui. Si l'on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'espèce humaine, nous dirons que, de même que tous les autres êtres, l'homme est une production de la nature, qui leur ressemble à quelques égards, et se trouve soumis aux mêmes lois, et qui en diffère à d'autres égards et suit des lois particulières, déterminées par la diversité de sa formation. Si l'on demande d'où l'homme est venu, nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de répondre à cette question, parce que nous ne pouvons pénétrer dans les secrets de l'Intelligence infinie, et qu'elle ne peut nous intéresser véritablement ; il nous suffit de savoir que l'homme existe, et qu'il est constitué de manière à produire les effets dont nous le voyons susceptible.

Mais, dira-t-on, l'homme a-t-il toujours existé? l'espèce humaine a-t-elle été produite de toute éternité? y a-t-il eu de tout temps des hommes semblables à nous? y en aura-t-il toujours? y a-t-il eu un premier homme dont tous les autres sont descendus? les espèces, sans commencement, seront-elles sans fin? ces espèces sont-elles indestructives ou passent-elles comme les individus? l'homme a-t-il toujours été ce qu'il est? ou bien, avant de parvenir à l'état où nous le voyons, a-t-il été obligé de passer par une infinité de déve-

loppemens successifs? l'homme peut-il enfin se flatter d'être parvenu à un état fixe, ou bien l'espèce humaine doit-elle encore changer? Si l'homme est le produit de la nature, on demandera si nous croyons que cette nature puisse produire de nouveaux êtres, et faire disparaître les espèces anciennes? Enfin, dans ces suppositions, l'on voudra savoir pourquoi la nature ne produit pas sous nos yeux des êtres nouveaux ou des espèces nouvelles?

Il paraît que l'on peut prendre, sur toutes ces questions indifférentes au fond de la chose, tel parti que l'on voudra. Au défaut de l'expérience, c'est à l'hypothèse à fixer une curiosité qui s'élance toujours au-delà des bornes prescrites à notre esprit. Cela posé, le contemplateur de la nature dira qu'il ne voit aucune contradiction à supposer que l'espèce humaine, telle qu'elle est aujourd'hui, a été produite, soit dans le temps, soit de toute éternité : il n'en voit pas davantage à supposer que cette espèce soit arrivée par différens passages au développement successif à l'état où nous le voyons. La matière est éternelle et nécessaire; mais ses combinaisons et ses formes sont passagères et contingentes; et l'homme est-il autre chose que de la matière combinée, dont la forme varie à chaque instant?

Cependant quelques réflexions semblent favoriser ou rendre plus probable l'hypothèse que l'homme est une production faite dans le temps, particulier au globe que nous habitons, qui, par conséquent, ne peut dater que de la formation de ce globe lui-même, et qui est un résultat des lois particulières qui le dirigent. L'existence est essentielle à l'univers, ou à l'assemblage total de matières essentiellement diverses que nous voyons; mais les combinaisons et les formes ne leur sont point essentielles. Cela posé, quoique la matière qui compose notre terre ait toujours existé, cette terre n'a

ou influence de la part des causes qui agissent actuellement sur elle, et qui lui donnent son énergie, l'espèce humaine changerait pour faire place à des êtres nouveaux, propres à se coordonner avec l'état qui succéderait à celui que nous voyons subsister maintenant.

O homme! ne concevras-tu jamais que tu n'es qu'un éphémère? Tout change dans l'univers; la nature ne renferme aucune forme constante; et tu prétendrais que ton espèce ne pût point disparaître, et dût être exceptée de la loi générale, qui veut que tout s'altère! Toi qui, dans ta folie, prends arrogamment le titre de roi de la nature! toi qui mesures la terre et les cieux! toi, pour qui ta vanité s'imagine que tout a été fait, parce que tu as une petite portion d'intelligence! il ne faut qu'un léger accident, qu'un atome déplacé pour te faire périr, pour te dégrader, pour te ravir cette portion d'intelligence dont tu parais si fier.

Si l'on se refusait à toutes les conjectures précédentes, et si l'on prétendait que la nature agit par une certaine somme de lois immuables et générales; si l'on croyait que l'homme, les quadrupèdes, les poissons, les insectes, les plantes, sont de toute éternité, et demeurent éternellement ce qu'ils sont; si l'on voulait que de toute éternité les astres eussent brillé au firmament; si l'on disait qu'il ne faut pas plus demander pourquoi l'homme est tel qu'il est, que demander pourquoi la nature est telle que nous la voyons, ou pourquoi le monde existe; nous ne nous y opposerons pas: et quel que soit le système qu'on adopte, il répondra peut-être également bien aux difficultés dont on s'embarrasse; et, considérées de près, on verra qu'elles ne font rien aux vérités que nous avons posées d'après l'expérience. Il n'est pas donné à l'homme de tout savoir; il ne lui est pas donné de connaître son ori-

gine ; il ne lui est pas donné de pénétrer dans l'essence des choses, ni de remonter aux premiers principes ; mais il lui est donné d'avoir de la raison, de la bonne foi, de convenir ingénument qu'il ignore ce qu'il ne peut savoir, et de ne point substituer des mots inintelligibles et des suppositions absurdes à ses incertitudes. Ainsi, à ceux qui, pour trancher les difficultés, prétendent que l'espèce humaine descend d'un premier homme et d'une première femme créés par la Divinité, nous répondrons que nous sommes très-convaincus de la nature et de l'Intelligence suprême, et que nous n'avons aucune idée de la création, mais bien de la formation ; puisque la matière est éternelle, et que se servir des mots *âme* et *création*, c'est dire en d'autres termes que l'on ignore l'énergie de l'Intelligence suprême sur la nature, et qu'on ne sait point comment elle a pu produire les hommes que nous voyons.

De toute éternité, l'Intelligence suprême a connu la matière. Il est contradictoire de dire que l'on connaît une chose qui n'est pas. Donc la matière doit être éternelle.

L'on a inventé ce mot *âme* pour exprimer faiblement les ressorts de notre vie ; comme *végétation* est un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Intelligence suprême fait que la plante tire les sucs de la terre. Tous les animaux se meuvent ; et cette puissance de se mouvoir, on l'appelle *force active* ; mais il n'y a pas un être distinct qui soit la force ; cette force doit donc venir d'ailleurs.

Nous avons des passions, de la mémoire, de la raison : mais ces passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part ; ce ne sont pas des êtres existans dans nous ; ce ne sont pas de petites

personnes qui aient une existence particulière, ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'*âme* qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'est l'Intelligence suprême. Qui fait végéter les plantes? c'est cette Intelligence. Qui fait la pensée dans l'homme? c'est cette Intelligence suprême.

Si l'âme humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens et les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan de la nature, une impuissance et un artifice indigne de lui? Il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement et de la pensée? Vous n'osez nier que l'Intelligence suprême ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière* : pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus; que ferait cette âme que vous donnez si librement à notre corps? D'où viendrait-elle? Faudrait-il que cette Intelligence suprême fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes et des femmes; qu'elle remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps de l'homme et entre dans le corps d'une femme; et qu'alors elle envoyât vite une âme dans son germe? Et si ce germe meurt, que deviendra cette âme? elle aura été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le Maître de la nature; non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il fasse de même avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions; et si une âme est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire,

ces idées, ces passions, il faut que l'Intelligence suprême travaille continuellement à forger des âmes pour tous les animaux de la nature.

Quelle idée puis-je me faire de l'Artisan de tant de millions de globes, qui serait obligé continuellement à faire des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage? Puisque je suis animé par l'Intelligence suprême même, à quoi me servirait cette âme?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de son existence.

Ce n'est pas nous qui nous donnons des idées; nous les avons presque toujours malgré nous; nous en avons quand nous sommes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'âme aurait beau dire au sang et aux esprits animaux, courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir; ils circuleront toujours de la manière que l'Intelligence suprême leur a prescrite. J'aime mieux être la machine de cette Intelligence, qui m'est démontrée, que d'être la machine d'une âme dont je doute.

L'homme est un tout composé de l'assemblage d'un grand nombre de parties de différentes espèces, qui toutes sont assujetties irrévocablement aux lois inflexibles du mécanisme universel : parties solides, parties fluides, parties dures, parties molles, leviers de tout genre, poulies, tuyaux, glandes, liqueurs, esprits; tout cela forme un tout, qui, par quelques-unes de ses parties, devient capable de sentimens et de connaissance, comme une pendule devient propre à sonner l'heure.

La structure, la liaison, l'assortiment, les usages, les effets de ces différentes parties, sont bien dignes de notre curiosité, et devraient faire une des principales études des premières années de notre vie.

Mais ce qui doit surtout attirer notre attention, par

rapport au sujet dont il s'agit, c'est notre cerveau : car c'est le cerveau qui est le siége des sentimens et des connaissances.

Comme les yeux sont l'organe de la vue, en sorte que, sans les yeux, nous ne verrions point; de même nous ne pensons que par la partie inférieure du cerveau, où tous les nerfs aboutissent, ou, ce qui est la même chose, d'où tous les nerfs tirent leur origine, et d'où ils vont se distribuer dans les sens; en sorte que cette partie du cerveau est notre sens interne; on peut la comparer, en quelque sorte, à l'araignée, qui, dans le réduit où elle se tient, est avertie par les fils de sa toile, des divers mouvemens qui se passent en quelqu'un de ses fils, et qui sont portés jusqu'à elle.

Cette partie du cerveau est ce que communément on appelle *âme*, nom auquel le vulgaire donne une signification bien différente; car il regarde l'âme comme une substance différente du corps, et comme le principe de toutes les opérations de l'animal vivant; mais le mot *âme* n'est qu'un terme abstrait et métaphysique, qui n'a pas plus de réalité en lui par rapport au reste du corps, que le mot *vue* n'en a par rapport aux yeux, et celui d'ouïe par rapport aux oreilles.

Il est inutile de rechercher en nous un être étranger à notre corps, qui soit le principe de nos opérations; elles sont le résultat de l'ensemble et du concours des différentes parties du corps même, dépendamment des lois du mécanisme universel. C'est cet ensemble, c'est ce concours qui forme l'animal vivant.

Nous ne connaissons les divers êtres qui sont dans le monde, que par le sentiment des effets que nous voyons que ces êtres produisent en nous : je vois un tel corps, et je sens qu'il excite en moi le sentiment de chaleur et de lumière; je dis donc qu'il est chaud et lumineux, et en cela différent de la glace et des autres corps solides

que je vois aussi, mais qui ne me font sentir ni chaleur, ni lumière. Je sens que je suis capable de sentiment et de pensée; ainsi j'affirme que j'ai la propriété de sentir et de penser. J'ai un corps organisé en conséquence des différentes élaborations et des divers mouvemens qui s'y passent, et surtout dans le cerveau; je sens que je suis affecté de sentimens et de pensées; je reconnais donc en moi la propriété de sentir et de penser; et je dis que je suis un corps organisé qui sent et qui pense dépendamment des différentes impressions qui se font sur l'organe de la pensée, qui est le sens intérieur.

Toute chose est réputée être dans l'état où on la trouve, jusqu'à ce qu'un motif légitime nous oblige de la regarder autrement; or, je n'ai point de motif raisonnable qui m'oblige de transférer à un autre être que je ne connais point, une propriété que je trouve si intimement attachée à mon corps.

Ce qui a fait imaginer une substance différente du corps, et seule capable de penser, c'est l'habitude où sont les hommes de n'attribuer les propriétés qu'aux êtres auxquels ils voient que ces propriétés sont jointes: ils n'aperçoivent pas cette liaison, leur ignorance leur est à charge; et plutôt que de demeurer indéterminés, ils imaginent un être qu'ils font le suppôt inconnu de cette propriété. C'est ainsi que lorsque, pendant la nuit, le vulgaire entend quelque bruit sans voir le corps qui le cause, il l'attribue ou à un esprit, ou à quelque autre être chimérique. Ainsi, comme on pense sans savoir comment la pensée est une propriété du corps vivant et organisé, on a imaginé un être qu'on ne connaît point, pour en faire le suppôt de la pensée.

Mais ce qui prouve invinciblement que nous n'avons pas besoin de recourir à un être étranger et idéal pour reconnaître ce qui pense en nous, ce sont les différentes

manières dont on pense selon les divers états où le corps se trouve.

Il y a l'état de veille et l'état de sommeil; l'état de santé et l'état de maladie; l'état de la passion et l'état tranquille et rare de la raison; l'état de la folie, de la manie, de la mélancolie, de la joie et de l'affliction : la nature et la qualité des alimens, le climat même, la température de l'air, tout cela influe sur la pensée.

Nous nous trouvons épuisés après avoir pensé longtemps de suite sur quelque sujet qui demande de l'attention; et comme l'application de notre faculté de penser influe sur le reste du corps, nous éprouvons aussi que les travaux du corps influent sur les facultés de penser, et qu'après un travail pénible, nous avons besoin de repos pour ne point troubler les opérations des parties internes de notre corps, qui fournissent de nouvelles forces à l'organe de la pensée.

Les différens âges de la vie apportent aussi des changemens à notre manière de penser; on voit croître cette faculté avec le corps; on la voit se fortifier et s'affaiblir avec lui, et se perdre enfin avec les autres propriétés de nos organes.

La constitution ou qualité de la pâte dont chaque homme a été formé produit aussi des différences dans la manière de penser.

Or, si ce n'était pas le cerveau qui pensât, et que la pensée fût une propriété (ou, comme le veulent certains auteurs, l'essence, autre substance dont le concept, à ce qu'ils prétendent, exclut toute corporéité), comment ce qui se passerait dans le corps pourrait-il influer sur la pensée? l'essence du cercle influe-t-elle sur l'essence du carré? Chaque être est ce qu'il est en lui-même, indépendamment d'un autre être, du moins quant à sa propriété essentielle; le corps n'a pas besoin de l'esprit pour être étendu; de

même, si l'esprit était une substance dont la propriété essentielle fût de penser, nous penserions comme nous voudrions, et quand nous voudrions ; et nous ne sommes les maîtres, ni de nos pensées, ni de nos sensations : si notre âme avait par elle-même cette propriété de sentir et de penser, les divers états du corps et les différentes élaborations qui s'y passent ne pourraient pas influer sur l'exercice de cette propriété essentielle de l'esprit, du moins au point où nous sentons que ces états y influent, surtout dans le sommeil, dans la maladie, dans l'ivresse, la folie, etc.

Tout cela, dit-on, n'arrive qu'en vertu de l'union que l'Être suprême a établie entre le corps et l'âme.

Mais, encore un coup, l'union de deux substances ne saurait apporter de changement en ce qu'elles ont d'essentiel.

Ce mot *union* n'est ici qu'un terme métaphysique, tiré de l'assemblage ou jonction des corps ; mais rien de semblable ne pourrait se trouver entre deux substances qui n'auraient entre elles aucun rapport.

D'ailleurs, pour soutenir que deux substances sont unies, ne faut-il pas auparavant apercevoir bien distinctement ces deux substances ? Si l'existence particulière de chacune de ces deux substances ne nous est pas connue, comment pouvons-nous assurer avec confiance qu'elles sont unies ? Or, je n'aperçois et ne connais que mon corps dans lequel je découvre par sentiment la propriété de penser, d'être susceptible de joie et de tristesse, de plaisir et de douleur.

De plus, ces docteurs soutiennent qu'il y a si peu de rapport entre leur prétendue substance qui pense et la substance étendue ; ils assurent si affirmativement que l'idée de l'une exclut l'idée de l'autre, que je ne conçois pas comment, dans leur hypothèse, ils peuvent

admettre cette union, et soutenir qu'elle consiste dans un commerce réciproque entre l'âme et le corps; le beau commerce réciproque entre l'âme et le corps d'un fou, d'un malade, d'un apoplectique, d'un homme ivre, d'un homme qui dort! N'est-ce pas là ce que les jurisconsultes appellent *une société léonine*, où les avantages ne sont que d'un côté?

D'ailleurs, ce commerce réciproque ne serait pas l'union; il la supposerait : et quelle union peut-on concevoir entre deux substances qui, à ce qu'on prétend, sont si différentes, que le concept de l'une exclut le concept de l'autre?

Mais pouvons-nous douter de cette union, disent ces docteurs, puisque nous sentons si indubitablement que ce qui pense en nous agit sur notre substance étendue?

Je réplique que ce sentiment intérieur ne prouve ni l'existence, ni l'union de deux substances différentes, dont l'une m'est entièrement inconnue; ce sentiment sert uniquement à prouver que la pensée est une propriété du corps vivant, dont les organes sont parvenus à un certain point de consistance. Je sens si indubitablement que mon corps organisé est vivant; je pense que je suis persuadé que la pensée est une propriété que l'Intelligence suprême m'a donnée, et que je n'ai que parce que je suis un corps organisé et vivant.

Quoique nous ne connaissions les propriétés des êtres que par le sentiment que les êtres mêmes nous donnent de ces propriétés, puis-je douter que mon corps, tant qu'il est vivant, n'ait la propriété de penser, que je sens si intimement être un effet de la continuation de mon corps?

Il ne sert de rien de dire que le cerveau et les esprits animaux n'étant que des corps ou des substances

étendues, ils ne peuvent ni penser, ni faire penser. Notre propre expérience, fondée sur le sentiment intérieur, détruit cette objection vulgaire.

Il est vrai que, comme nous ne savons rien que par les sens, et que nos sens ne sont pas assez déliés pour apercevoir comment la pensée résulte de toutes les opérations qui se passent dans notre cerveau, nous ne savons pas comment notre cerveau a la propriété de penser; mais tout ce que nous pouvons conclure de ce défaut de lumière, c'est uniquement notre ignorance sur le détail du *comment*, et non l'impossibilité d'un fait dont nous avons la conscience.

L'aveugle-né ne connaît pas comment les corps dans lesquels il ne découvre que les qualités tactiles, peuvent exciter l'impression de lumière et de couleur, dont il n'a et ne peut avoir aucune idée; mais s'il niait ces propriétés, parce qu'elles lui sont inconnues, et qu'il ne les aperçût point dans l'idée qu'il a des corps, serait-il bien raisonnable d'assurer que ce qu'il ne connaît point ne saurait être?

Ces docteurs ont encore plus de tort que cet aveugle, parce que, encore un coup, nous ne saurions douter que nous ne pensions. Notre propre sentiment et nos réflexions nous ont donné l'idée de la lumière et des couleurs, au lieu qu'une infinité de faits nous font découvrir dans le cerveau la propriété de penser; propriété dont l'exercice dépend des sens et de toutes les opérations qui se passent dans le corps.

Mais la pensée, dit-on, n'est point enfermée dans l'idée de l'étendue. C'est parce que les yeux ni les autres sens ne peuvent l'y découvrir; comme les sens de l'aveugle-né n'y découvrent pas la lumière ni les couleurs.

L'idée que nous avons de l'étendue n'est qu'une idée métaphysique; *étendue* n'est qu'un terme arbitraire :

il n'y a point d'être réel qui soit l'*étendue*. Ce mot ne marque qu'une idée générale, tirée de toutes les propriétés des objets qui affectent nos sens, et auxquels nous donnons un suppôt commun que nous appelons *étendue*. C'est ainsi que *figure* est un terme abstrait, qui marque la vue de notre esprit, qui conçoit en général cette manière d'être des corps, en tant qu'ils ont une forme extérieure, sans s'arrêter à aucune forme particulière : or, en ce sens, il n'y a point d'être qui soit la figure en général ; il en est de même de l'étendue ; elle n'est que le suppôt commun que nous imaginons de toutes les propriétés sensibles qui affectent nos sens : or, la pensée étant intérieure, et ne pouvant point affecter les sens extérieurs, elle ne peut jamais être considérée comme ayant le même suppôt que les propriétés sensibles, ni par conséquent être renfermée dans l'idée de l'étendue; ce qui n'a aucune part à la cause de l'idée ne peut entrer dans la compréhension de cette même idée.

De plus, les objets d'un sens ne sont pas les objets d'un autre sens : la vue ne peut sentir les saveurs, ni les odeurs, ni les sons, ni les qualités tactiles, et les autres sens ne peuvent pas voir les objets : or, la propriété que le cerveau a de penser, n'étant exercée que dans l'intérieur de la boîte osseuse de la tête, d'où partent tous les nerfs qui vont former les organes des sens, elle ne peut être aperçue par aucun sens externe; elle n'est donc pas plus l'objet des sens, que les couleurs ne le sont du goût ou de l'odorat : cette propriété est à peine saisie par le sentiment intérieur guidé par la réflexion ; mais elle ne renvoie ni lumière aux yeux, ni vibration de l'air aux oreilles, ni sels aux organes du goût, etc. Ainsi elle ne peut point être aperçue par les sens, ni par conséquent être renfermée dans l'idée de l'étendue.

Ayez un sens de plus qui puisse se réfléchir sur lui-

même, et vous découvrirez comment votre cerveau pense, et bien d'autres propriétés encore, qui jusque-là vous seront toujours aussi inconnues que les satellites de Saturne et ceux de Jupiter l'étaient aux astronomes avant la découverte du télescope.

Nos connaissances sont bornées; celles des animaux le sont encore davantage; les êtres inanimés n'en ont point : il y a des matières pesantes et d'autres légères; il y a des corps solides et d'autres fluides, qui sont toujours en mouvement, comme l'éther et le feu. Soyons contens les uns et les autres de notre état; reconnaissons les avantages que l'Intelligence suprême nous a donnés; mais ne cherchons point à nous ennoblir par des titres chimériques.

Pour être en droit d'exclure de tout être étendu la propriété de penser, il faudrait connaître exactement toutes les propriétés que peut avoir un tel être, et nous n'en connaissons que celles que nos sens y découvrent. Et pourquoi lui refuserions-nous de plus celle que notre conscience nous y fait sentir? Pourquoi imaginerions-nous un être dont nous n'avons aucune idée, pour lui donner, pour tout suppôt, la propriété unique de penser? être idéal, dont l'union chimérique avec le corps implique tant d'impossibilité et de contradiction. Pourquoi recourir au miracle, quand il n'y a qu'à se tâter pour reconnaître que tout ce qui n'est pas contradiction est sous la puissance de l'Intelligence suprême?

Je sais que j'ai un cerveau; et quoique ce qu'il y aurait de plus important à connaître dans les parties fines qui le composent, échappe à nos meilleurs microscopes, cependant, comme l'anatomie m'apprend que c'est là que tous les sens aboutissent, et que d'ailleurs je sais par conscience que c'est là où je pense, que je juge, que j'imagine, et que je me souviens, etc., j'en infère que je pense, que je juge, que j'imagine,

et que je me ressouviens par le cerveau vivifié par les esprits animaux. C'est un sens de plus, ou plutôt c'est le centre de tous les sens, et à l'égard duquel les esprits animaux font les mêmes fonctions que les rayons de la lumière font aux yeux, les vibrations de l'air aux organes de l'ouïe, les sels au goût, et les divers corpuscules des corps odoriférans à l'organe de l'odorat ; en un mot, je me prends tel que je me trouve, tel que je me sens, et je n'imagine pas en moi-même un être que je ne connais pas, un être d'une nature différente de la mienne et de moi-même, un être dont je sens que la propriété qu'on lui prête de penser, qui fait, dit-on, toute son essence, n'est qu'une propriété de moi-même ; un être enfin qui, s'il était tel qu'on me le dit, ne serait qu'un accident absolu, et ne saurait avoir aucune relation avec mon corps.

Je sens que, lorsque mon corps paraît obéir aux ordres de l'organe de la pensée et de la volonté, il ne fait que suivre les mouvemens de son propre mécanisme ; ou, comme nous l'avons déjà remarqué, il suit les lois invariables du mécanisme universel, mécanisme auquel tous les sens sont assujettis, même celui de la pensée : ainsi, bien loin que cette prétendue substance qu'on appelle *âme* commande, elle ne fait qu'obéir. Et n'est-il pas étonnant que, pendant qu'on éprouve à chaque instant son impuissance et sa subordination, pendant que l'on reconnaît qu'elle ne peut se donner à elle-même le moindre plaisir, ni écarter la plus légère douleur, ni hâter la digestion, ni purifier le sang, ni dissiper la moindre obstruction, ni guérir la plus légère maladie, ni rectifier dans les insensés l'exercice de sa prétendue faculté essentielle de penser, on établisse un commerce réciproque entre l'âme et le corps, et qu'on définisse l'âme une *substance douée de raison* et disposée de telle sorte qu'elle gouverne le

corps? N'en est-elle pas plutôt gouvernée elle-même, au point de cesser d'être quand le corps perd son mécanisme?

De l'Organisation.

Toute la matière est vivante : il n'y a que de la matière vivante dans le système matériel. La matière ne saurait perdre sa vie ni son organisme. Lorsqu'un tout organique et vivant se dissout en d'autres corps organiques et vivans, il n'y a pas plus de matière morte après cette dissolution, qu'il n'y en avait auparavant; c'est un composé vivant qui se décompose en d'autres composés vivans, sans que jamais il y ait la moindre parcelle de matière qui meure dans toutes ces compositions ou décompositions. Le passage de la matière de l'état de vie à l'état de mort, et son retour de l'état de mort à l'état de vie, ne peuvent avoir lieu : la vie étant essentielle à la matière, elle reste toujours vivante; elle change seulement de forme et de combinaison. Les germes, considérés comme moules ou formes, passent; considérés comme matière organique, ils ne passent point, c'est-à-dire qu'il n'y a point de destructions dans la nature, mais une métamorphose continuelle.

Défaisons-nous donc de ces idées de matière morte, brute, inorganique. Croyons que c'est mal raisonner que de dire : il n'y a point de vie où nous n'en apercevons point; c'est le premier moyen pour parvenir à en apercevoir partout.

L'expérience journalière nous démontre un instinct ou une intelligence dans chaque particule de matière. Un grain de semence, jeté dans une terre qui lui est propre et convenable, choisit dans cette terre ce qui convient à sa substance et à son accroissement. Il est donc visible que ce grain doit être doué d'une espèce d'intelligence capable de le faire agir. Le défaut de

développement dans les germes suspend les fonctions, mais il n'anéantit ni les uns ni les autres. Le germe conserve tout le fond de l'appareil organique du corps qui en résultera. Le principe qui y est uni a de même le fond des opérations qu'il produira lors et à mesure du développement du germe. Il a la faculté de penser, de vouloir, de sentir, de se mouvoir, de se ressouvenir : mais le sujet qui doit le lui faire exercer n'a point encore acquis ce qu'il faut pour cela. (Une génération nouvelle ne doit être regardée que comme la manifestation d'un corps qui existait sous une forme imperceptible.) Il n'y a rien d'inutile dans la nature; s'il y avait une seule inutilité, il serait plus probable que le hasard eût présidé à sa formation, qu'il ne le serait qu'elle eût pour auteur une Intelligence parfaite. Car il est plus singulier qu'une *Intelligence* infinie agisse sans dessein, qu'il ne serait étonnant qu'un principe aveugle se conformât à l'ordre par pur accident : mais chaque chose a sa destination.

L'organisation est une qualité essentielle à la matière; qualité aussi essentielle que l'étendue. Elle est la base des facultés communes à tous les êtres, qui est celle de se nourrir, de croître et d'engendrer. On peut diviser, briser, hacher des êtres organiques; on détruira la forme et la structure totale, sans détruire l'organisation des parties; on ne peut la leur enlever tant qu'elles sont matière; elles demeurent organiques dans quelque état qu'elles soient, et conservent les facultés de se nourrir, de croître et d'engendrer, pour les déployer quand les circonstances seront favorables.

Tout ce qui meurt ne fait que changer de forme. Il n'y a pas un grain de la substance qui soit anéanti, parce que toute la matière est vivante et impérissable.

Les animaux, les plantes et les minéraux sont tous des modifications de la matière organisée; ils parti-

cipent tous à une même essence, sans avoir d'autres distinctions entre eux que la mesure selon laquelle ils ont part aux propriétés de cette essence.

Rien ne périt dans la nature. L'homme et tout ce qui respire, après s'être dépouillé de l'enveloppe grossière de cette espèce de masque qui les environne et les couvre, et qui en faisait, par exemple, des hommes, ou toute autre espèce d'animal; des insectes, ou tout autre composé, subsisteront vivans dans leur première forme, et voltigeront dans les airs jusqu'à ce que des occasions favorables les fassent reparaître sous d'autres formes.

L'homme fait partie de l'univers, la partie a des rapports au tout. L'univers est un système immense de rapports; ces rapports sont déterminés réciproquement les uns par les autres. Dans un tel système, il ne peut y avoir d'arbitraire. Chaque état d'un être quelconque est déterminé naturellement par l'état antécédent; autrement l'état subséquent n'aurait point de raison de son existence.

Un corps vivant qui se dissout, ne meurt pas pour cela; mais chaque partie emporte avec soi sa vie et son âme, lorsqu'il se corrompt.

Tout assemblage de matière pense, et la pensée qui a subsisté dans l'assemblage, subsiste sous d'autres modifications dans les parties désunies après la dissipation de l'assemblage.

Du Mouvement.

C'est le mouvement qui donne la pesanteur à la matière, qui, d'elle-même, n'est ni pesante ni légère. Le mouvement est le principe connu de la gravitation des corps. La végétation est l'effet du mouvement, comme la génération et la vie des corps organisés sont

produits et conservés par le mouvement. C'est au mouvement qu'il faut attribuer nécessairement tous les phénomènes; et, grâce aux bornes de l'esprit humain, tout est phénomène pour nous.

Il n'y a point de mouvement sans direction; car le mouvement sans direction serait un mouvement de tous les côtés à la fois; ce qui est contradictoire. La direction est une détermination vers un côté plutôt que vers un autre. Cette direction ne peut être que l'effet d'une intelligence : l'existence du mouvement prouve donc l'existence d'une intelligence.

Ainsi, tout mouvement, ses lois, ses effets sont l'ouvrage d'un être libre, infiniment puissant, infiniment intelligent.

Si une Intelligence suprême ne gouvernait pas la matière et le mouvement, tout serait en confusion. Or, nous voyons que, dans tout ce qui sort de la matière, il y a de l'arrangement et de l'ordre; par conséquent une puissance infinie doit y présider.

Si l'activité doit entrer dans la définition de la matière, elle doit aussi en exprimer l'essence. En effet, il est certain qu'une définition, pour être bonne, doit contenir toutes les propriétés d'une chose, ou ces propriétés devraient nécessairement en découler; sans cela, la définition n'est pas suffisante pour distinguer la chose, elle est confuse et incomplète. Cela posé, il me semble que jusqu'ici on n'a pas parfaitement défini la matière en disant qu'elle est étendue. Voilà la raison pour laquelle l'on n'a point regardé les effets que le mouvement y produit comme essentiels à la matière, mais comme accidentels et d'une nature différente, vu qu'on ne les a point compris dans sa définition : au lieu que si, dans la définition de la matière, l'on fait entrer l'activité avec l'étendue et la solidité, comme l'a dit Locke, on verra tous ses effets en découler na-

turellement, et l'on ne sera plus obligé de recourir à une autre cause pour les expliquer, non plus que les conséquences de l'étendue.

En supposant que c'est une erreur de dire que le mouvement soit étranger à la matière, l'on conviendra que toutes les définitions qu'on en donne pour l'ordinaire, étant fondées sur cette définition, ont contribué beaucoup à fortifier cette erreur dans l'esprit des hommes. Par là ils se sont accoutumés à priver la matière de mouvement, et ils se sont fait de cette idée un principe qu'ils ont cru évident, et que jamais ils n'ont osé révoquer en doute. D'ailleurs, l'on sait que ceux qui se sont proposé d'introduire des opinions fausses, qu'ils jugeaient propres à fortifier leurs desseins ou à leur attirer de la célébrité, ou que ceux qui ont voulu maintenir leur autorité en soutenant des opinions absurdes qui étaient déjà établies, ont posé pour invariable, que l'on ne doit point disputer sur les principes; après quoi ils ont donné pour des principes toutes les maximes qu'ils jugeaient utiles à leurs propres vues. Quoi qu'il en soit, si le mouvement est essentiel à la matière, il est essentiel aussi de le faire entrer dans la définition de la matière.

J'en conviens; avant de faire une telle définition de la matière, il faut commencer par prouver clairement que l'activité lui est nécessaire. C'est aussi ce que je me propose de faire dans le cours de cet écrit; et je tâcherai de faire goûter la définition que je demande, par les raisons que j'apporterai pour prouver que, dans la nature, toute matière, ainsi que toutes ses particules, ont toujours été en mouvement, et ne peuvent jamais en être privées; que les molécules qui sont renfermées au centre des rochers les plus durs et les plus grands, au centre d'une barre de fer ou d'un lingot d'or, sont dans une action aussi constante que les molécules du feu, de l'air

ou de l'eau, quoique suivant des degrés divers et des déterminations différentes, de même que le sont les dernières, comparées entre elles. En effet, cette action interne leur est également naturelle à toutes, ainsi qu'à toutes les autres classes de matière qui sont dans l'univers, quoique leurs mouvemens spécifiques soient si variés; ce qui vient des différentes façons dont elles s'affectent les unes les autres. Mais il sera temps de chercher une nouvelle définition de la matière lorsque nous aurons fait voir évidemment que le mouvement lui est essentiel.

Je soutiens que la matière ne peut être conçue sans une action qui lui soit propre, ou sans quelque effet de cette action : et je persiste à soutenir que la matière ne peut pas plus être conçue sans mouvement que sans étendue, et que l'une de ses propriétés en est aussi inséparable que l'autre.

Si quelqu'un voulait tâcher de me donner l'idée de la matière sans action, il faudrait, pour y parvenir, qu'il en fît quelque chose qui fût privé de toute couleur, de toute figure, de toute légèreté, de toute pesanteur; qui ne fût ni rude, ni lisse, ni doux, ni aigre, ni chaud, ni froid; en un mot, un être privé de toutes les qualités sensibles, dépourvu de parties, de proportions, et de tous rapports : vu que toutes ces choses dépendent immédiatement du mouvement, ainsi que les formes des êtres corporels, leurs générations, leurs successions, leurs corruptions, leurs combinaisons infinies, leurs transpositions, les arrangemens de leurs parties, qui sont indubitablement les effets naturels du mouvement, ou plutôt qui sont le mouvement lui-même, désigné sous ces noms divers et sous ces déterminations.

La divisibilité de la matière, qui est généralement reconnue, est encore une preuve convaincante que l'on ne peut la concevoir sans mouvement; puisque c'est le

mouvement qui seul la divise et la diversifie, par conséquent, le mouvement est préposé, ainsi que l'étendue, dans l'idée de la divisibilité : d'où il faut conclure que le mouvement est aussi essentiel à la matière que son étendue. En effet, comment pouvoir concevoir que la matière soit une substance ou quelque chose, à moins qu'elle n'ait de l'action? Comment la matière pourrait-elle être le sujet des accidens, suivant qu'on le dit dans la définition vulgaire, puisque tous les accidens ne sont que les différentes déterminations de l'action dans la matière, diversifiées suivant qu'elles sont différemment placées relativement à nos sens, mais qui réellement ne sont point distinguées de notre imagination ou de la chose même dans laquelle nous disons que les accidens existent? La rondeur ne diffère en rien du corps rond; il en est de même de toutes les autres figures. En effet, *rondeur* n'est point le nom d'un être réel; c'est seulement un mot destiné pour exprimer la façon d'être particulière d'un certain corps. Le chaud et le froid, les sons, les odeurs, les couleurs, ne sont pas même les façons d'être ou les postures des choses; ce ne sont que des noms que nous donnons aux façons dont elles affectent notre imagination; car la plupart des choses sont conçues par nous relativement à notre propre corps, et non relativement à leur vraie nature. Voilà pourquoi ce qui est doux pour l'un paraît aigre pour l'autre; ce qui donne du plaisir à l'homme sain est douloureux pour le malade; cependant les organes étant à peu près les mêmes dans la plupart des hommes, ils sont conséquemment affectés de la même manière, quoique avec des différences plus ou moins marquées. Mais ces différences, ainsi que toutes les autres qu'on voit dans la matière, étant dues à des changemens divers, ou à ces choses elles-mêmes, n'étant que les conceptions de différens mouvemens, je crois pou-

voir hardiment affirmer que la matière n'est jamais conçue qu'agissante, et je compte prouver qu'elle l'est même dans ce qu'on appelle le repos.

Cela posé, que l'on prive, si l'on peut, la matière de mouvement; alors je devinerai d'avance l'idée que l'on en aura : elle sera la même que celle qu'ont prétendu nous en donner ceux qui ont ci-devant tenté de la définir. Selon eux, la matière première est *neque quid, neque quale, neque quantùm, neque quidquam eorum quibus ens denominatur*. Ce qui, en beaucoup de mots, signifie que la matière n'est rien du tout.

Cependant l'on prétend que l'étendue de la matière est très-facile à découvrir, si même elle n'est pas évidente par elle-même; mais l'on dit qu'il n'en est point ainsi de son activité. Je ne puis être en cela de cet avis, et je soutiens que l'une de ces propriétés est aussi facile à découvrir que l'autre, et qu'elle ne peut être méconnue ou révoquée en doute que par ceux qui ne jugent que d'après les apparences, l'habitude et l'autorité, sans daigner consulter leur propre raison. En suivant cette méthode de raisonner, ils pourraient nous prouver que la lune n'est pas plus grande qu'un fromage; car, comme le vulgaire ne croit pas qu'il y ait de l'étendue lorsqu'il n'aperçoit pas l'objet visible, de même bien des personnes qui seraient très-choquées d'être mises au rang du vulgaire en bien d'autres choses, s'accordent néanmoins avec lui pour croire qu'il n'y a point d'action lorsqu'elles n'aperçoivent point de mouvement local et déterminé. L'expérience doit nous convaincre que la multitude des adversaires ne prouve rien contre la vérité d'une proposition quelconque : les choses les plus claires et les plus simples ont été de grands mystères pendant des siècles entiers; cependant il n'est point surprenant que l'on ne trouve rien où l'on n'a point cherché. Pour peu que vous ayez de patience, je me flatte que je

vous montrerai ce qui a conduit toutes les sectes des philosophes, ainsi que le vulgaire, à croire la matière inerte ou dépourvue d'activité. Cependant plusieurs des premiers se sont très-bien aperçu de son mouvement universel; mais, aveuglés par les préjugés de l'enfance, ils l'ont attribué à toutes sortes de causes par préférence à la véritable : ce qui les a souvent forcés d'imaginer des hypothèses ridicules et bizarres.

Je sais que plusieurs savans philosophes soutiennent l'existence du vide; idée qui semble fondée sur l'inertie de la matière. A quoi j'ajoute que quelques-uns de ces philosophes nient, avec les Épicuriens, que le vide ait une étendue réelle, et prétendent qu'il n'est rien, tandis que d'autres en font une substance étendue qui n'est, selon eux, ni corps ni esprit. Ces notions ont fait éclore une infinité de disputes sur la nature de l'espace. La croyance du vide est une des conséquences erronées sans nombre qui sont résultées de la définition de la matière par sa seule étendue, de ce qu'on l'a supposée dépourvue d'action, et de ce qu'on l'a crue divisée en parties réelles, indépendantes les unes des autres. D'après de pareilles suppositions, il est impossible de ne pas conclure qu'il doit y avoir du vide, et il est pareillement impossible de ne pas conclure une foule d'absurdités.

Ce que nous appelons *parties* dans la matière, n'est, comme on peut le prouver, que des façons différentes de concevoir ses affections, ses distinctions, ses modifications; ainsi ces parties ne sont qu'imaginaires ou relatives, et ne sont pas réelles et absolument divisées. L'eau, comme telle, peut être produite, divisée et corrompue, augmentée ou diminuée, mais non quand elle est considérée comme matière.

Pour éviter toute équivoque là-dessus, il est à propos que j'avertisse que, par *corps*, j'entends certaines

modifications de la matière, que l'esprit conçoit comme autant de systèmes limités, ou des qualités particulières abstraites mentalement, mais qui ne sont point réellement séparées de l'étendue de l'univers. Nous disons donc qu'un corps est plus grand ou plus petit, qu'un autre est brisé ou dissout, etc., lorsqu'il éprouve des changemens divers dans les modifications; mais nous ne pouvons point dire proprement que des matières sont plus grandes les unes que les autres, parce qu'il n'y a qu'une espèce de matière dans l'univers; et si elle est infiniment étendue, elle ne peut avoir des parties absolues, indépendantes les unes des autres, vu que les parties ou molécules ne sont conçues que comme je viens de dire que l'étaient les corps.

On a inventé une infinité de mots pour aider notre imagination; ils servent comme les échafauds aux ouvriers; mais ils doivent être supprimés quand l'édifice est achevé; il faut bien se garder de les prendre pour des piliers ou des fondemens. De cette espèce sont, par exemple, les mots *grand* et *petit*, qui ne sont que des comparaisons que fait notre esprit, et non des noms de sujets positifs. Un homme est *grand* relativement à son enfant, et *petit* comparé à un éléphant, et l'enfant est *grand* si on le compare à son oiseau, etc.; ces mots et ceux de même nature sont très-utiles quand on les applique convenablement; mais on en fait un abus fréquent; et des relatifs faits pour désigner des modes, on en fait des réalités, des êtres positifs et absolus. Tel est l'abus qu'on fait des mots *corps*, *parties*, *particules*, *quelque chose*, *un certain être*, etc. On peut bien les passer dans l'usage ordinaire de la vie; mais on ne devrait pas les permettre dans les spéculations de la philosophie.

D'autres n'ont admis dans la nature que des parties nomales et relatives, et non des parties réelles et posi-

tives; cependant, nonobstant leurs subtilités, ils n'ont pu alléguer aucune preuve contre l'existence d'un vide que leurs adversaires ne pussent aisément détruire, vu qu'ils s'accordaient avec eux à supposer la matière dépourvue d'action. Ceux qui sont au fait de la philosophie savent que les difficultés sont égales des deux côtés; ce qui a fait que bien des gens ont cru que la chose était par sa nature inexplicable. Ils s'en prenaient, comme souvent on fait très-injustement, à leur propre entendement qui n'était point satisfait, et non aux suppositions précaires que l'on fait de part et d'autre, qu'ils n'ont point aperçues.

Il n'y a rien de plus certain que, de deux contradictions, l'une doit toujours être vraie, de même que l'autre doit être fausse. Ainsi, quoiqu'il soit indubitable ou qu'il doit y avoir du vide, ou que tout est plein (pour me servir de leurs expressions impropres), quoiqu'il soit évident que la vérité doit se trouver dans l'une de ces deux propositions, aucun des deux partis n'a été capable de démontrer laquelle était vraie; parce que tous deux sont partis d'un faux principe duquel il ne pouvait découler que des faussetés et des absurdités.

Mais si l'on est convaincu, comme j'espère le faire voir bientôt, que la matière est active aussi-bien qu'étendue, toutes les difficultés sur le vide disparaissent sur-le-champ. En effet, comme les quantités particulières et limitées que nous nommons *corps*, ne sont que des modifications diverses de l'étendue générale de la matière qui les renferme tous, et qu'ils ne peuvent ni augmenter ni diminuer; de même, tous les mouvemens locaux ou particuliers de la matière ne sont que des déterminations diverses de son action générale, qui les dirige vers un côté ou vers un autre à l'aide de telle ou telle cause, de telle ou telle manière,

sans que ces mouvemens augmentent ou diminuent l'action générale.

Dans tous les traités que l'on a faits sur les lois ordinaires du mouvement, l'on trouve les différens degrés de mouvement qu'un corps perd ou acquiert; ces lois ont pour objet la quantité de l'action des corps particuliers les uns sur les autres, et non l'action de la matière en général; de même que des quantités particulières de matière sont mesurées par d'autres quantités moindres, et non l'étendue du tout. Les mathématiciens calculent la quantité et les proportions du mouvement, lorsqu'ils voient les corps agir les uns sur les autres, sans s'embarrasser des raisons physiques, qu'ils laissent à expliquer aux philosophes. Ceux-ci les expliqueraient bien mieux, s'ils commençaient par étudier les faits et les observations des mathématiciens, comme Newton l'a très-bien remarqué.

Il n'y a pas dans la matière d'attribut inséparable qui n'ait un nombre infini de modifications qui lui sont aussi propres que l'étendue. L'action et la solidité sont dans ce cas; cependant il faut que tous les attributs concourent à produire les modes particuliers à chacun, parce qu'ils ne sont que la même matière considérée sous des points de vue différens. Ainsi, en disant, comme l'ont dit une foule de philosophes, que, s'il n'y avait point de vide, il n'y aurait point de lieu où le corps C pût se placer, ni aucun espace libre pour que le corps B pût pousser le corps C; en parlant ainsi, je dis que c'est n'avoir de l'espace que les idées grossières du peuple; c'est supposer que les points B et C, ainsi que tous ou la plus grande partie des points qui les environnent, sont réellement fixes et dans un repos absolu. Mais un vrai philosophe n'est point fait pour donner dans les erreurs de la multitude; et si je parviens à prouver que l'action est naturelle, essentielle,

intrinsèque et nécessaire à la matière, l'on verra bientôt que ces objections ne sont d'aucune force, et que les exemples qu'on nous oppose de cercles formés par des boules contiguës, d'un poisson sur le point de se mouvoir dans l'eau, etc., ne prouvent rien, vu que toutes ces choses supposent un repos absolu aussi-bien que la génération du mouvement; ce qui est précisément la chose en question. Si elle pouvait être prouvée, il n'y aurait point d'argument solide pour répondre à ce dont on se sert pour établir le vide.

J'ai déjà fait pressentir quelque chose sur l'abus des mots dans la philosophie; nous en avons une preuve en particulier dans quelques termes utilement inventés par les mathématiciens, mais mal entendus et pervertis par d'autres, et souvent mal appliqués par les mathématiciens eux-mêmes; ce qui ne peut manquer d'arriver quand on prend des notions abstraites pour des êtres réels, et dont on fait ensuite la base pour élever des hypothèses. C'est ainsi que les lignes, les surfaces, les points mathématiques, ont été regardés comme des choses réellement existantes; ce qui a fait tirer une infinité de fausses conclusions. Dire, par exemple, que l'étendue est composée de points, c'est dire que la longueur et la profondeur sont formées par ce qui n'est ni long, ni large, ni profond, ou la mesure d'aucune quantité.

C'est ainsi que le mot *infini* a donné lieu à de très-grands embarras, qui ont fait naître une foule d'erreurs et d'équivoques. On a rendu le nombre infini, comme si de ce que des unités peuvent se joindre à des unités sans fin, il s'ensuivait qu'il existe réellement un nombre infini : c'est ainsi que l'on a fait un temps infini; on a fait la pensée de l'homme infinie; on a imaginé des lignes asymptotes, et plusieurs autres progressions sans fin, qui ne sont infinies que relativement aux opérations de notre esprit, sans l'être en elles-mêmes : car ce qui

est réellement infini, devrait exister actuellement comme tel; au lieu que ce qui n'est que potentiellement infini, ne l'est pas positivement.

Mais il n'est point de mot que l'on ait plus mal appliqué, et qui par conséquent ait donné lieu à plus de disputes que celui d'*espace*, qui n'est qu'une notion abstraite, comme on le verra par la suite, ou qui n'est que le rapport qu'un être a avec d'autres êtres qui sont à une distance de lui, sans avoir égard aux choses qui se trouvent entre eux, quoique ces choses aient une existence réelle. Ainsi le lieu est ou la position relative d'un corps, eu égard aux autres corps qui l'environnent, ou la place que ce corps remplit de son propre volume, d'où l'on conçoit que les autres corps sont exclus : ce ne sont là que de pures abstractions, vu que la capacité ne diffère point du corps contenu. De même, la distance est la mesure entre deux corps quelconques, sans avoir égard aux choses dont l'étendue est ainsi mesurée. Néanmoins, comme les mathématiciens ont eu besoin de supposer un espace sans matière, de même qu'ils ont supposé une durée sans êtres, des points sans quantités, etc., les philosophes, qui n'ont pu sans cela rendre raison de la génération du mouvement dans la matière qu'ils regardaient comme inerte, ont imaginé un espace réel, distingué de la matière, qu'ils ont regardé comme étendu, incorporel, immobile, homogène, indivisible, infini.

1°. Si la matière elle-même est essentiellement active, on n'a pas besoin de recourir à cette invention pour lui procurer le mouvement, et il n'est pas nécessaire de chercher la génération du mouvement.

2°. Si la matière est infinie, elle ne peut point avoir de parties séparées qui se meuvent indépendamment les unes des autres en lignes droites, ou en lignes courbes, nonobstant ces modifications que nous distinguons par le nom de corps particuliers et divisibles.

3°. La matière pareillement doit être homogène, si

elle a de l'action par elle-même, aussi-bien que de l'étendue et de la solidité, sans être divisée en parties.

4°. Si la matière est infinie, l'univers doit ne point avoir de mouvement local; puisque hors de lui il ne peut y avoir de points fixes auxquels il puisse être successivement appliqué, ni aucun lieu dans lequel il puisse passer.

Je sens bien que je combats une opinion universellement reçue, et que même en particulier de ce que je dis sur l'espace, j'ai contre moi le plus grand homme de l'univers; mais il ne perdra rien de sa gloire, quand même il se serait trompé dans cette occasion, vu que les démonstrations et les découvertes que renferme son livre n'en demeureront pas moins vraies. Pour moi, je ne puis pas plus admettre un espace absolu distingué de la matière, que le lieu où le placer, ou que je ne puis admettre un temps absolu distingué des choses dont on considère la durée. Cependant il y a lieu de penser que non-seulement Newton a cru ces choses, mais encore les a mises sur un même pied : « Le temps » et les espaces, dit-il, sont les lieux propres d'eux-» mêmes, ainsi que de tous les êtres : tous les êtres » sont placés dans le temps, quant à l'ordre de suc-» cession; et dans l'espace, quant à l'ordre de situa-» tion : il est de leur essence d'être des lieux, et il est » absurde de dire que les lieux primitifs se meuvent. » Ainsi ces lieux sont absolus, et les seules translations » de ces lieux sont des mouvemens absolus. »

(Voyez les *Principes Mathématiques*, p. 7.)

Je suis persuadé que ces mots sont susceptibles d'être interprétés d'une façon favorable à mon opinion; mais je préfère de les rapporter dans le sens qu'on leur attache communément, vu surtout que, comme je l'ai dit ci-devant, cela ne doit faire aucun tort à l'ouvrage de ce grand homme.

A l'égard de ce que l'on allègue en faveur de l'inertie de là matière, aussi-bien que l'existence du vide, en disant qu'un corps est ou plus pesant ou plus léger qu'un autre corps de même volume, il faut que l'on suppose que la pesanteur et la légèreté ne sont point de pures relations, ou des comparaisons de quelques situations et de quelques pressions extérieures ; il faut qu'on les regarde comme des êtres réels, comme des qualités absolues et inhérentes, sentiment qui est maintenant rejeté par tout le monde, et qui est contraire aux notions que l'on a en mécanique. Il ne serait pas difficile de prouver, même à des personnes d'une capacité très-ordinaire, qu'il ne peut y avoir ni gravité ni légèreté dans le chaos qu'on suppose, et que ces qualités dépendent uniquement de la fabrique ou du mécanisme de l'univers, c'est-à-dire, sont des conséquences nécessaires du monde actuellement existant, des effets nécessaires de son arrangement présent, mais non des attributs de la matière, vu que le même corps devient alternativement pesant ou léger, suivant qu'il se trouve placé parmi d'autres corps, et d'autant qu'il n'y a rien de plus connu, que bien des êtres ne sont quelquefois ni dans un état de légèreté ni de pesanteur. Vouloir imaginer qu'aucune partie de la matière ait par elle-même de la gravité ou de la légèreté, parce que l'on voit ces effets dans la fabrique de l'univers, ou vouloir déduire ces effets des lois communes de la gravitation, c'est non-seulement supposer que la matière est également affectée en tout lieu, mais encore c'est supposer que les roues, les ressorts et les chaînes d'une montre peuvent, étant séparés, produire les mêmes mouvemens qu'ils produisent réunis.

C'est néanmoins d'après des suppositions si fausses, que les philosophes, dans les systèmes qu'ils ont imaginés sur la formation de l'univers, ont inventé la fable

des quatre élémens qui venaient se placer d'eux-mêmes suivant leurs différens degrés de pesanteur et de légèreté. La terre, selon eux, se plaça dans le lieu le plus bas, ou au centre; les eaux vinrent ensuite, le séjour des airs et le feu occupèrent la région supérieure. Tous les peuples et toutes les sectes ont été superstitieusement attachés à ces idées de chaos primitif, notion aussi informe et aussi embrouillée que son nom semble l'annoncer, et qui, dans toutes ses parties, est fondée sur des suppositions non-seulement arbitraires, mais entièrement chimériques et fausses. Telles sont les idées grossières que l'on s'est faites du nombre et du non-mélange des quatre élémens, tirées des corps les plus composés de l'univers; telle est la légèreté et la pesanteur des molécules de la matière; telle est la séparation de ce qu'on appelle les germes des êtres, séparation qui, dit-on, n'aurait pu se faire sans cette légèreté et cette gravité, et qui, d'après ces conditions, ne pouvait s'exécuter sans les secours d'un Architecte tout-puissant, que l'on n'a point toujours pourvu de ce qui était nécessaire, ou à qui l'on a fourni des instrumens si mauvais et si mal inventés, qu'ils prouvent la faiblesse du jugement de ceux qui ont formé le monde sur leur propre modèle.

En un mot, c'est d'après une supposition aussi précaire que l'on a décidé qu'il fut un temps où la matière a été dans le désordre, sans nous dire combien ce temps a duré, ni la cause de cette confusion. Cela peut nous prouver, au reste, combien peu l'on doit compter sur le consentement universel, ou plutôt qu'il faut se défier des erreurs épidémiques qui se répandent sous le nom imposant de consentement universel.

Mais ne nous jetons point dans des digressions, quoiqu'elles se présentent très-naturellement. L'on convient que la plupart des corps sont actuellement en

mouvement, et l'on dit que cela ne prouve pas qu'ils y aient toujours été, et qu'il n'y en ait pas d'autres qui soient dans un repos absolu. J'accorde que, quoique la chose soit vraie, une pareille conséquence ne s'ensuit pas nécessairement. Cependant, avant d'aller plus loin, il ne serait pas hors de propos de voir jusqu'où peut s'étendre ce mouvement actuel dont l'on convient. Quoique la matière de l'univers soit partout la même, cependant, eu égard à ses différentes modifications, on la conçoit divisée en une infinité de systèmes particuliers et de tourbillons de matière : ces systèmes ou tourbillons se sous-divisent encore en d'autres plus ou moins grands, qui dépendent les uns des autres, comme chacun d'eux dépend du tout dans leurs centres, leurs tissus, leurs formes, leur cohérence. Notre soleil, par exemple, est le centre de l'un de ces grands systèmes qui en renferme un grand nombre d'autres plus petits dans la sphère de son activité, de même que toutes les planètes qui se meuvent autour de lui; ces systèmes sont sous-divisés en d'autres plus petits qui en dépendent, comme les satellites de Jupiter dépendent de lui, ou comme la lune dépend de la terre. Notre globe est sous-divisé en atmosphère, en terre, en eau, etc. Ceux-ci se sous-divisent encore en hommes, en quadrupèdes, en oiseaux, en plantes, en arbres, en poissons, en vers, en insectes, en pierres, en métaux, et en une infinité d'autres êtres différens. Comme tous ces êtres sont liés ou dépendent les uns des autres, de même, pour me servir du langage ordinaire, leur matière se résout l'une dans l'autre. En effet, non-seulement la terre, l'air, l'eau, et le feu sont intimement unis et combinés; mais, par une révolution continuelle, ils sont transformés les uns dans les autres. La terre devient eau, l'eau se change en air, l'air se convertit en matière éthérée, et ensuite ils servent à

former des combinaisons sans nombre et sans fin. Les animaux que nous détruisons contribuent à nous conserver; jusqu'à ce que, détruits nous-mêmes, nous contribuons à la conservation d'autres êtres; nous devenons de l'herbe, des plantes, de l'eau, de l'air, ou d'autres substances qui servent à produire d'autres hommes, d'autres animaux; ceux-ci à leur tour se changent en pierres, en bois, en métaux, en minéraux ou en nouveaux animaux, ou bien deviennent des parties de ces êtres ou de beaucoup d'autres; vu que les animaux ou les végétaux se consomment et se dévorent les uns les autres : tant il est vrai que chaque être vit par la destruction d'un autre.

Toutes les parties de l'univers sont continuellement dans un mouvement qui produit et détruit; les systèmes les plus grands ont leurs mouvemens continuels de même que les molécules les plus petites; les globes, placés aux centres des tourbillons, tournent sur leur propre axe, et chaque molécule du tourbillon gravite vers son centre. Quelque idée flatteuse que nous ayons de nous-mêmes, nos corps ne diffèrent en rien de ceux des autres êtres; comme eux, ils s'accroissent ou diminuent par la nutrition et les sécrétions, par l'accrétion, la transpiration, et par beaucoup d'autres voies, par lesquelles nous faisons part de notre substance à d'autres corps de qui nous recevons quelque chose en échange. Il résulte de là que nous ne sommes plus aujourd'hui ce que nous étions hier, et que nous ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui. Tant que nous vivons, nous sommes dans un flux et reflux perpétuel; et quand nous sommes dans l'état de la dissolution totale de notre système, ce qui arrive par notre mort, nous devenons partie d'une infinité d'autres êtres qui s'emparent de nos dépouilles; nos cadavres se mêlent en partie avec la poussière et les eaux de la

terre; une portion s'évapore dans l'air, d'où elle va voltiger en différens lieux; elle se mêle et s'incorpore avec une infinité d'êtres.

Aucune partie de la matière n'est attachée à une figure ou forme; toutes changent perpétuellement, c'est-à-dire qu'étant dans un mouvement continuel, elles sont divisées, usées, triturées, dissoutes par d'autres parties qui prennent leur figure, et changent ainsi sans cesse de forme : la terre, l'air, le feu et l'eau, le fer, le bois, le marbre, les plantes et les animaux, sont raréfiés ou condensés, liquéfiés, congelés, dissous ou coagulés, sont, en un mot, par une infinité de mouvemens, changés les uns dans les autres. Toute la surface de la terre nous montre ces changemens à chaque moment; il n'est point d'être qui demeure le même pendant une heure de suite : or, tous ces changemens n'étant que des mouvemens de différentes espèces, sont indubitablement des effets d'une action universelle. Mais les changemens des parties ne produisent aucun changement dans l'univers; car il est évident que les altérations, les successions, les révolutions, les transmutations continuelles de la matière, ne peuvent pas plus accroître ou diminuer la somme de cet univers, que l'alphabet ne peut perdre aucune de ses lettres, malgré les combinaisons infinies que l'on en fait dans une langue. En effet, aussitôt qu'un être quitte une forme, il en prend une autre; il sort, pour ainsi dire, de la scène dans un certain habillement, pour y reparaître bientôt sous un déguisement nouveau; ce qui produit dans la nature une jeunesse et une vigueur perpétuelles, qui ne sont jamais suivies de déclin ni de décrépitude, comme l'ont imaginé follement quelques hommes qui n'ont consulté ni l'expérience ni la raison. L'univers, ainsi que toutes ses parties, demeure toujours le même.

Les grands systèmes de l'univers étant sous-divisés en des systèmes plus petits de matière, les individus qui composent ces moindres systèmes périssent, à la vérité, sans cependant être anéantis; ils conservent quelque temps leur forme, en raison de la force ou de la faiblesse de leurs dispositions, de leur structure ou de leurs constitutions; c'est ce que nous appelons l'*âge* ou le temps de la durée d'un tel être. Néanmoins, quand cette constitution est détruite avant d'avoir achevé son période ordinaire, par des mouvemens plus puissans partis des êtres qui l'environnent, nous donnons à ce changement le nom d'*accident* ou de *violence;* comme lorsqu'un jeune homme est assassiné, nous disons qu'il est mort par accident, qu'il a péri par une mort violente, qu'il est mort avant le temps.

Les espèces se perpétuent par la propagation, nonobstant le déclin et la destruction des individus. La mort de nos corps n'est que de la matière qui va se revêtir de quelque forme nouvelle : les empreintes de la cire peuvent varier, mais la cire demeure toujours la même, et dans la réalité, notre mort est la même chose que notre naissance. En effet, mourir n'est que cesser d'être ce que nous étions auparavant; naître, c'est commencer à être ce que nous n'étions pas jusqu'à ce moment.

Avant de quitter cette matière, je dois faire observer qu'en considérant que les générations sans nombre qui se sont succédées sur ce globe sont, par leur mort, rentrées dans la masse commune, et se sont dispersées et combinées avec ses autres parties; et en joignant à cela les flots de matière que la transpiration fait incessamment sortir des corps des hommes pendant qu'ils vivent, ainsi que la nourriture qu'ils prennent journellement, l'inspiration de l'air, et les additions continuelles des matières qui augmentent leur volume;

en considérant, dis-je, ces choses, il paraîtra probable qu'il n'y a point sur la surface de la terre entière une molécule de matière qui n'ait fait partie de l'homme. Ce raisonnement, applicable à notre espèce, est également vrai relativement à tout ordre d'animaux, de végétaux et d'êtres, vu que tous ont été dissous et changés les uns dans les autres par des révolutions continuelles; en sorte que rien n'est plus certain que chaque être matériel est toutes choses, et que toutes les choses se réduisent à une seule.

Les effets sensibles que nous voyons nous forcent donc de reconnaître un mouvement continuel dans les êtres. L'on convient que les particules de l'air, de l'eau, du feu, de la matière éthérée, des vapeurs, sont dans une action perpétuelle; l'on reconnaît encore le mouvement dans les corpuscules imperceptibles qui émanent de tous les corps grands et visibles, qui, par leur masse, leur figure, leur nombre et leurs mouvemens, agissent sur nos sens, et produisent en nous les sensations et les idées que nous avons des couleurs, des odeurs, des saveurs, du chaud, du froid, etc. Mais en même temps l'on en appelle à nos sens pour prétendre qu'il y a des corps qui sont dans un repos absolu. L'on cite, par exemple, les rochers, le fer, l'or, le plomb, les bois de construction, et les autres corps qui ne changent point de place sans le secours d'une force extérieure. Je réponds que c'est la raison et non les sens qui doit guider notre jugement dans cette affaire; nos sens ne peuvent point nous tromper lorsque nous appelons la raison à notre secours; quand les sens seront unis à la raison, je ne ferai point de difficulté de laisser décider la question.

Il faut donc que l'on distingue toujours entre l'énergie interne ou l'action essentielle de toute matière, sans laquelle elle ne pourrait être susceptible d'aucune

altération ou division, et les mouvemens locaux extérieurs ou les changemens de lieux qui ne sont que des modifications particulières de l'action essentielle qui est le sujet. Les mouvemens particuliers étant déterminés par d'autres mouvemens plus puissans qui les rendent ou directs, ou circulaires, ou rapides, ou lents, ou continués, ou interrompus, suivant les mouvemens des autres corps qui les rencontrent, qui les suivent ou qui les entourent, il n'y a aucune partie de la matière qui n'ait une énergie interne qui lui est propre; mais elle est ainsi déterminée par les parties qui l'avoisinent, suivant que leur détermination particulière est plus forte ou plus faible, cède ou résiste. Ces parties, à leur tour, continuent à être variées d'une autre manière par la plus proche; et c'est de cette manière que tous les êtres continuent à changer sans cesse par un mouvement que je trouve perpétuel. Mais comme tout le monde convient que tous les mouvemens locaux que l'on peut imaginer sont des accidens qui s'augmentent, s'altèrent, diminuent, s'anéantissent, sans pourtant que le sujet qu'ils modifient, ou dans lequel ils existent, se détruise, ce sujet ne peut point être entièrement imaginaire, une notion purement abstraite; il doit être quelque chose de réel et de positif. L'étendue ne peut point être ce sujet, puisque les idées de variété, d'altération ou de mouvement ne découlent pas nécessairement de l'idée de l'étendue; ainsi, comme je viens de le dire, il faut que ce soit l'action, vu que tous ces mouvemens ne sont que des modifications diverses de l'action, de même que tous les corps particuliers ou quantités ne sont que différentes modifications de l'étendue. Je parlerai en son lieu de la solidité ou de l'impénétrabilité, et je ferai voir la manière dont ces trois attributs essentiels ou ces trois propriétés sont inséparables et coopèrent ensemble.

Mais n'oublions pas que nous en avons appelé à nos sens. Le vulgaire croit que les étoiles ne sont pas plus grandes que des lampes ordinaires, que le soleil et la lune n'ont environ qu'un pied de diamètre. C'est notre raison qui nous a mis à portée de calculer la distance qui est entre nos yeux et ces corps, et de mesurer leur masse réelle par la façon dont ils se montrent à nous à une telle distance. N'est-ce pas encore la raison qui nous apprend à distinguer les étoiles fixes des planètes, et qui nous met à portée de concevoir les mouvemens de celles-ci, qui sont très-différens de ce que les sens nous montrent? Je ne parle point d'un bâton droit qui paraît courbé dans l'eau, ni des couleurs que l'on voit sur la gorge d'un pigeon; je ne parle point non plus de la chaleur et du froid, de la saveur et des odeurs, qui n'existent point dans les choses même que nous distinguons par des noms qui expriment les sensations qui s'excitent en nous; je m'en tiens au sujet que je traite. Le mouvement local n'est-il pas lui-même souvent si lent que nos sens ne peuvent point l'apercevoir? Nous ne voyons point un corps passer successivement d'un lieu dans un autre, quoiqu'il ne cesse de se mouvoir, et quoique nous en soyons à la fin convaincus par des effets indubitables et par des intervalles visibles qu'il laisse. N'en avons-nous point des exemples dans l'aiguille d'une montre, dans l'ombre d'un cadran solaire? Il en est de même dans les mouvemens qui sont très-rapides, dans lesquels nous ne voyons point distinctement des successions, comme dans le passage d'une balle de fusil, etc.

Si l'on jugeait du corps d'un homme ou de tout autre animal par sa surface extérieure, il paraîtrait n'avoir pas plus de mouvement local interne que le plomb, que l'or, qu'une pierre. Nous ne porterions pas un jugement plus sensé d'un arbre ou d'une plante;

cependant, si toutes les parties d'un arbre n'étaient pas en mouvement, il ne pourrait ni s'accroître ni décliner. Les connaissances que l'on a en anatomie, jointes à l'expérience journalière, ne permettent pas de douter que toutes les parties des animaux ne soient dans un mouvement continuel, ainsi que celles des plantes; elles croissent, elles décroissent, elles transpirent, elles se dissolvent, elles se flétrissent, elles se corrompent, elles s'engraissent ou maigrissent; elles s'échauffent ou se refroidissent, même lorsque l'homme ou l'animal est en repos ou sommeille, ou quoique l'arbre ne sorte point de sa place. Personne n'ignore aujourd'hui la circulation du sang et de la sève. Le fer, la pierre, l'or et le plomb ne sont pas plus dépourvus d'un mouvement interne que les corps que nous nommons fluides; sans cela ils ne subiraient point les changemens que l'air, le feu et l'eau leur font éprouver. Mais quoique ces corps soient sortis d'un état précédent pour prendre les formes que nous leur voyons maintenant, quoique les changemens qu'ils éprouvent dans leur figure fassent voir clairement que leurs parties sont dans un mouvement continuel, cependant les causes qui les environnent ne leur font point changer de forme ou de situation d'une façon assez marquée pour se montrer à nos sens. C'est ce qui a été cause que bien des gens ont cru que ces corps n'avaient aucun mouvement ni aucune détermination particulière.

Cependant, ces corps mêmes, en demeurant dans une même place, éprouvent une action réelle, les efforts et la résistance d'une de leurs parties étant égaux, pendant quelque temps, aux mouvemens déterminans des corps voisins qui agissent sur elle, et qui les empêchent de franchir de certaines bornes. Cela est aisé à concevoir, si l'on se rappelle ce que j'ai déjà dit des déterminations successives et sans nombre du

mouvement, dont celle-ci est une espèce que l'on a nommée *repos*, pour distinguer cet état du corps de celui où il est dans le mouvement local et visible.

Un corps qui descend ou qui tombe par son propre poids ou par l'impulsion plus forte qui lui est imprimée par d'autres corps, ayant plus de force que les corps qui lui cèdent sur la route, n'en est pas moins en action quand il est arrêté; il est seulement empêché d'avancer plus loin par la résistance plus forte que lui oppose la terre; il ne peut retourner sur ses pas à cause de la pression égale des corps qui sont derrière lui. Un vaisseau n'est point sans action quand la force du vent qui le fait aller vers l'embouchure d'une rivière est égale à la force de la marée qui remonte ou qui le pousse vers la source de la rivière. En effet, si l'une des forces l'emporte sur l'autre, le vaisseau voguera : mais durant tout ce temps, le vaisseau n'a été privé que d'une sorte de mouvement, et non de tout effort ou action. Le fer, le plomb ou l'or ne sont pas plus privés d'action; les changemens qu'ils subissent, soit par leurs mouvemens internes, soit de la part des mouvemens des corps environnans, dont l'effet est de les user, de les dissoudre, de les ternir, de les diminuer, d'altérer leurs formes, etc., doivent nous convaincre de cette vérité.

Ainsi, puisque le repos n'est qu'une certaine détermination du mouvement des corps, une action réelle par laquelle ils résistent à deux mouvemens égaux, il est évident que ce qu'on nomme *repos* n'est qu'un état relatif, eu égard à d'autres corps qui changent sensiblement de lieu.

Mais le vulgaire, prenant le mouvement local pour un être réel, comme il fait de tous les autres rapports, a regardé le repos comme une privation, ou bien a cru que le mouvement était actif, et que le repos était passif, relativement au corps qui lui a donné sa dernière

détermination, tout comme il est actif relativement au corps qu'il détermine ensuite. C'est en ôtant à ces mots une signification relative, pour leur en prêter une absolue, que l'on a donné lieu à la plupart des erreurs et des disputes qui se sont élevées à ce sujet.

Cependant les plus habiles géomètres et les grands philosophes, quoiqu'ils supposassent le mouvement accidentel ou étranger, et le repos essentiel à la matière, n'ont pas laissé de reconnaître que toutes ses parties étaient actuellement en mouvement; ils y ont été forcés par le pouvoir irrésistible de l'expérience et de la raison. Ils conviennent que les corps renfermés dans le sein de la terre éprouvent des mouvemens et des changemens continuels, ainsi que ceux que l'on voit à la surface, c'est ce que nous prouvent les bancs ou lits de pierre qui se forment, les métaux et les minéraux qui se produisent journellement, et tous les phénomènes du monde souterrain. Ils avouent que c'est par le mouvement que l'on peut expliquer tout ce qui arrive dans la nature; que c'est par l'action réciproque des corps les uns sur les autres, qu'ils suivent toujours les lois de la mécanique. C'est ainsi qu'ils nous rendent raison de toutes les variétés que la nature nous présente; c'est ainsi qu'ils nous expliquent les qualités sensibles et primitives, les formes, les combinaisons, les modifications, les changemens de la matière. Ainsi ceux qui se sont fait les idées les plus nettes du mouvement local, considèrent les points d'où un corps part et vers lesquels il tend, non comme dans un repos absolu, mais seulement comme dans un état de repos relatif au mouvement de ces mêmes corps. Quoique le grand Newton soit regardé comme le partisan d'un espace étendu, incorporel, il ne laisse pas de dire que peut-être n'y a-t-il pas un seul corps qui soit dans un repos absolu; que peut-être il n'y a point

de centre corporel immobile que l'on puisse trouver dans la nature. Voici comme il s'exprime dans un endroit : « Le vulgaire attribue la résistance aux corps en » repos, et l'impulsion aux corps mouvans ; mais le mou» vement et le repos, de la manière dont on les conçoit » pour l'ordinaire, ne sont que relativement distingués » l'un de l'autre ; et les êtres que vulgairement on croit » en repos, ne se reposent point réellement. » (Voyez *Principes mathématiques*, p. 7). C'est ainsi que parle cet homme si justement admiré, qui a porté ses vues plus loin qu'aucun autre dans la nature ou dans l'état actuel de la matière : en effet, toute la physique est comprise sous le titre qu'il a donné au premier Livre de ses *Principes*, qu'il a intitulé : *Du Mouvement des corps*.

Je crois pouvoir conclure hardiment de tout ce qui précède, que l'action est de l'essence de la matière, puisque c'est cette action qui est réellement le sujet de toutes les modifications que l'on désigne sous les noms de mouvemens locaux, de changemens, de différences et de variétés ; et surtout parce que le repos absolu, sur lequel on s'est fondé pour croire l'inertie ou l'activité de la matière, est une pure chimère.

Cette erreur vulgaire, qui faisait supposer un repos absolu, a été occasionnée par les apparences que présentent les corps pesans, durs et en masse. En voyant que ces corps ne changeaient point de direction, mais qu'il fallait, pour les en faire changer, des déterminations ou des forces plus grandes dont les effets frappaient les sens, on a conclu : 1°. qu'il y avait un repos absolu ; 2°. que tous les corps resteraient dans un état de repos sans un moteur extérieur, qu'on n'a point regardé comme matériel, vu que tous les corps étaient matière, et que ce qui était naturel aux parties, devait l'être au tout. Du moins les philosophes ont tiré ces inductions

de la notion du repos dont ils s'étaient imbus dès leur enfance, et en ne consultant que leurs sens. En effet, personne ne naît théologien, philosophe ou politique; ainsi, au commencement, tout le monde est au niveau du vulgaire, et reçoit les mêmes impressions ou les mêmes préjugés que lui; et quoiqu'un homme parvienne à se débarrasser d'un grand nombre d'erreurs, cependant s'il donne entrée dans son esprit à quelque principe qu'il n'ait point examiné, quelque lumière qu'il ait d'ailleurs, il finira par tomber dans des absurdités sans nombre qui découleront de ce principe admis sans examen.

Puis donc qu'il n'y a point de repos absolu dans les exemples que l'on a apportés, et puisqu'au contraire toutes les parties de la matière sont dans un mouvement absolu, l'on ne doit point se ranger du côté de ceux d'entre les philosophes qui sont les plus superstitieux et les moins clairvoyans. L'on ne doit point partir, dans ses raisonnemens, d'une erreur vulgaire; mais, en voyant que toutes les parties de la matière sont toujours en mouvement, l'on doit encore conclure que le mouvement lui est essentiel, autant par la même raison que l'on croit que l'étendue est de son essence, parce que toute partie de la matière a de l'étendue. Ces deux cas sont les mêmes, et la raison le prouvera à ceux qui renonceront aux préjugés.

C'est à ce dessein que j'ai omis de parler des mouvemens relatifs de tous les corps que l'on suppose dans le repos; je ne ferai que les indiquer ici, afin de rappeler qu'en même temps ces mouvemens ne cessent point d'être absolus. Tous les êtres qui se trouvent sur notre globe terrestre, participent à son mouvement continuel. Il en est de même de ceux qui sont dans les autres planètes, vu que le mouvement du tout n'est que la somme totale du mouvement des parties. Cela est

évident par soi-même, et se démontre encore par la force proportionnelle qui est nécessaire, soit pour imprimer une nouvelle direction ou détermination à un corps, soit pour arrêter la direction qu'il a déjà reçue; car l'une ne peut pas être moindre que l'autre. Quoique toutes les parties imaginables d'une boule en mouvement soient en repos, les unes relativement aux autres, ou relativement à la place qu'elles occupent dans la boule, cependant personne ne dira que toutes les parties ne sont point réellement en mouvement, et comme faisant parties de la boule, et relativement aux corps qui sont hors d'elle. C'est ainsi qu'un passager participe au mouvement d'un vaisseau qui navigue, quoique ce passager paraisse être en repos relativement à l'endroit où il est placé, ou aux autres parties du vaisseau qui, nonobstant le mouvement du tout, demeurent à la même distance que lui, et dans la même position à son égard.

Je n'ai encore dit qu'un mot en passant de la force centripète, par laquelle tous les corps de la terre tendent vers son centre, de même que tous les corps tendent vers le centre de leurs mouvemens; je n'ai rien dit non plus de la force centrifuge par laquelle les corps s'efforcent de s'éloigner du centre par une ligne droite, s'ils ne sont point autrement déterminés par une cause plus forte. C'est ainsi qu'une pierre tournée par une fronde est retenue dans son orbite par le cuir de la fronde, pendant que les cordons étant tendus par le mouvement de la pierre sont contractés et resserrés du côté de cette pierre par les efforts qu'elle fait pour s'échapper en ligne directe à chaque point du cercle qu'elle décrit. Ces cordons sont également tendus et contractés près de la main de l'homme, d'où il suit que le centre s'approche autant de la pierre que la pierre s'approche du centre, ce qui par bien des raisons n'arrive pas toujours. Des effets bien remarquables dépendent de ces forces à mesure

qu'elles sont plus près d'être égales, ou à proportion que l'une est plus forte que l'autre; c'est pourquoi la force centripète étant beaucoup plus grande que la force centrifuge des parties de la terre, en y comprenant son atmosphère, on voit la raison qui l'empêche de perdre aucune de ses matières, et pourquoi elle demeure toujours d'un même volume ou avec les mêmes dimensions; vu que la force centripète de la gravité, qui retient les différens corps dans leurs orbites, est bien plus forte que la force centrifuge du mouvement par lequel ils cherchent à s'échapper suivant la tangente.

De quelque nature que soient les causes de ces forces, elles fournissent des preuves incontestables du mouvement continuel que je soutiens exister dans tous les êtres. Mais je ne dirai rien de plus là-dessus, de peur de m'engager dans une dispute sur la nature de la gravité, et d'être obligé de rechercher si la pesanteur des corps est toujours proportionnelle à la quantité de matière qu'ils contiennent; c'est-à-dire s'il y a plus de matière comme plus de poids dans un pied cube de plomb que dans un pied cube de liége (sentiment que je sais que de très-habiles philosophes soutiennent), ou si la même quantité de matière est contenue dans les mêmes dimensions de mercure, d'or, d'argent, de fer, de plomb, de terre, d'eau, d'air, quoique leurs pesanteurs spécifiques soient différentes : ce qui vient en partie des pressions extérieures et en partie des structures intérieures ou des modifications qui donnent à leurs matières communes les formes diverses qui constituent leurs espèces, et qui les distinguent de leur poids, comme elles le sont par leurs figures, leurs couleurs, leurs saveurs, leurs odeurs ou leurs autres qualités qui sont dues à leurs dispositions particulières, à

l'action des autres corps, ou à notre propre imagination et à nos sens.

Tel est mon sentiment, sur quelque raison qu'il se fonde; joint à ce que, si la gravité était un attribut essentiel de la matière, et non un mode particulier, les mêmes choses seraient également pesantes dans tous les lieux, et dans toutes les circonstances, de même qu'elles sont partout également solides et étendues; elles ne varieraient point dans l'accélération et le retardement de leur chute à des distances variées du centre.

Ainsi, selon moi, la gravité ne prouve point l'existence du vide, elle n'est qu'un des modes nombreux de l'action, de quelque manière que cette détermination arrive; ce que nous n'examinerons point quant à présent, vu que personne ne nie son existence, que les quantités et les proportions du mouvement sont dues à la gravité, ou à l'action des corps particuliers à cet égard, et que l'on doit les calculer d'après des faits et des observations, de quelque nature que soient leurs causes physiques. Par la même raison, je ne parlerai point de l'attraction des planètes, de leur gravitation, de leur façon d'agir les unes sur les autres; vu qu'il est certain, par les influences du soleil, par le flux et reflux occasionnés par la lune, et par beaucoup d'autres preuves, que les planètes s'affectent très-sensiblement les unes les autres, en raison de leur masse, de leur figure, de leur distance et de leur position.

Les opinions de ceux qui se persuadent que le mouvement est accidentel à la matière, qu'elle a des parties actuellement indépendantes et séparées, qu'il existe un vide ou espace incorporel, ne sont point les seules erreurs auxquelles la notion d'un repos absolu ait donné lieu. En effet, les philosophes les moins superstitieux, et qui ont le plus attentivement considéré

la nature des choses, ont enseigné que toute la matière était animée, et que les molécules de l'air, de l'eau, du bois, du fer, de la pierre, jouissaient de la vie, comme l'homme et les animaux, ou comme la masse entière. Ils ont été naturellement conduits à cette idée, parce qu'on leur avait appris que la matière était essentiellement inerte, préjugé dont ils ne se sont point dégagés. Cependant, comme ils voyaient, à l'aide de l'expérience, que la matière, ainsi que toutes ses parties, était dans un mouvement continuel, et comme ils crurent pareillement que la vie était une chose distinguée du corps vivant ou organisé, ils ont conclu que la cause de ce mouvement était quelque être intimement uni avec la matière, de quelque façon qu'elle fût modifiée, et qu'il en était inséparable. Ces philosophes vivifians se partagèrent en différentes classes; car il faut un grand nombre d'expédiens pour donner à l'erreur les apparences de la vérité. Quelques-uns, parmi lesquels ont doit placer les stoïciens, regardaient cette vie comme l'âme de l'univers, coétendue avec la matière, répandue dans le tout, et pénétrant toutes ses parties, comme essentiellement corporelle, quoique infiniment plus déliée que tous les autres corps que l'on suppose très-grossiers en comparaison d'elle.

Mais l'âme universelle des platoniciens était immatérielle ou n'était qu'un pur esprit. D'autres, parmi lesquels se trouvent Straton de Lampsaque et les modernes hylozoïstes, ont enseigné que les molécules de la matière avaient de la vie, et conséquemment de la pensée jusqu'à un certain degré, ou une perception directe sans aucune réflexion. A quoi Héraclite chez les anciens, et Spinosa chez les modernes, ont ajouté de l'intelligence ou des actes réfléchis, sans jamais s'embarrasser de lever les difficultés qui se présentaient contre un système si peu fondé, et sans même se don-

connues et adoptées pour que j'aie besoin de les répéter. La matière n'est pas moins infinie quand on la conçoit comme une substance étendue; car l'on ne peut point imaginer des limites auxquelles l'on ne puisse ajouter encore de l'étendue à l'infini; ainsi, si elle n'est pas actuellement infinie, sa qualité d'être finie doit venir d'une autre cause que de son étendue.

Ceux qui, d'après des principes philosophiques, ont cru que la matière était finie, se sont imaginé qu'elle était inactive, divisible en parties séparées et indépendantes les unes des autres, entre lesquelles se trouvaient des interstices; ils ont pensé que ces parties étaient pesantes ou légères par elles-mêmes; qu'elles avaient des figures diverses, des degrés variés de mouvement, quand elles avaient été une fois forcées de sortir de leur état naturel de repos. Cela les conduisit nécessairement à supposer des étendues infinies, en même temps qu'ils admettaient une autre étendue infinie. Pour lors ils ne purent se dispenser de faire ces étendues différentes à d'autres égards : l'une fut immobile, pénétrable, indivisible, invariable, homogène, incorporelle, et renfermant tout; l'autre fut mobile, impénétrable, divisible, variable, hétérogène, corporelle et contenue; l'une désigna l'espace infini, et l'autre les corps particuliers.

Mais toute cette distinction est fondée sur la supposition de la chose en question, et sur la signification équivoque des mots de *lieu*, de *tout*, de *parties*, de *particules*, de *divisibilité*, etc. Ainsi, après avoir regardé comme constant que la matière était finie, divisée en parties, qu'elle avait besoin de recevoir le mouvement d'ailleurs, qu'elle agissait dans un lieu vide, ces philosophes ont fait cette roue dans une autre roue, ou ont supposé une étendue qui en pénétrait une autre, comme si des modes pouvaient être pénétrés par leur sujet.

Mais toutes ces suppositions n'étant, comme je l'ai dit, que des conséquences de la supposition générale que la matière était dépourvue d'action, et ayant au contraire prouvé que le mouvement lui est essentiel, il n'y a pas de raison pour ne pas croire que la matière soit infinie, et que, comme le néant n'a point de propriété, l'étendue, que tout le monde s'accorde à reconnaître pour infinie, convient à ce sujet qui est infini lui-même, et qui est modifié à l'infini par son mouvement, son étendue et ses attributs inséparables.

Je pourrais m'arrêter ici; mais pour mettre la chose dans tout son jour et hors de toute dispute, je vais montrer que tout ce qu'on attribue à l'espace et aux corps comme leurs différences essentielles, appartient indubitablement à la matière infinie. Car j'avoue que ces propriétés ont une existence réelle; et quoiqu'elles soient en apparence opposées, elles ne sont que les affections du même sujet considérées sous divers points de vue. Quand on conçoit les corps comme finis, mobiles, et divisibles, en repos, pesans ou légers, de différentes formes, et dans des situations variées, alors nous séparons par abstraction les modifications du sujet, ou, si l'on veut, nous séparons les parties du tout, et nous imaginons des limites propres à certaines portions de la matière, qui les séparent et les distinguent de tout le reste; c'est de là qu'est venue originairement la notion de vide : mais lorsque nous considérons l'espace infini comme impénétrable, immobile, indivisible, comme le lieu qui reçoit tous les corps, où ils sont contenus et se meuvent, tandis qu'il est lui-même privé de forme, exempt de changement; pour lors, au contraire, nous séparons par abstraction le sujet infini des modifications finies, c'est-à-dire le tout de ses parties.

Appliquons maintenant cette doctrine à des exem-

ples particuliers. Puisque rien ne peut être ajouté à l'infini, ni ne peut être retranché, l'univers ne peut ni augmenter ni diminuer, vu qu'il n'existe point de lieu hors de lui dans lequel vous puissiez placer ce que vous en aurez retranché, ni où vous puissiez prendre ce que vous voudrez ajouter; conséquemment, il est immuable et indivisible ; ainsi il est sans figure, puisqu'il n'a point de limites; il est immense, puisque nulle quantité infinie, quelque souvent qu'on la répète, ne peut égaler ou mesurer son étendue.

C'est pourquoi, quand nous disons que l'espace renferme tout, nous parlons de la matière infinie pour distinguer le tout des parties, qui néanmoins ne diffèrent point réellement du tout; lorsque nous séparons par abstraction l'étendue de la matière de ses autres propriétés, nous faisons la même chose lorsque nous disons que l'espace est incorporel, vu qu'alors nous ne le considérons que comme les géomètres considèrent les points, les lignes, les surfaces. Quand nous disons qu'il est un, nous voulons désigner qu'il est infini et indivisible; car il n'y a qu'un seul univers, quoiqu'il y ait des mondes sans nombre. Lorsque nous disons qu'il est le lieu de toutes choses, nous indiquons qu'il est le sujet de ses propres modifications, de ses propres mouvemens, de ses propres figures, etc. Quand nous disons qu'il est homogène, nous voulons annoncer que la matière est toujours la même, quelque variées que soient ses modifications. Enfin, quand nous disons que des corps finis ne peuvent point être, à moins qu'ils n'existent, nous entendons par là leur existence relative, vu que leur propre solidité ou leur façon d'être relativement à d'autres êtres est ce qu'on appelle leur place, abstraction faite de l'univers dont ils sont des parties, et dont ils partagent, d'une manière finie et limitée, le mouvement, la solidité et

l'étendue infinie; car la matière infinie est l'espace et le lieu réel, aussi-bien que le sujet réel de ses propres modifications et de ses portions.

Ce qui vient d'être dit doit faire sentir comment la notion d'un espace absolu s'est formée. Elle est venue en partie de suppositions gratuites, telles que sont celles que la matière est finie, qu'elle est inerte, et qu'elle peut être divisée; et en partie de ce qu'on a fait abstraction de l'étendue, qui est la propriété la plus frappante de la matière, sans faire attention à ses autres propriétés ou à leur connexion absolue dans le même sujet, quoique chacune d'elles puisse être abstraite mentalement des autres; ce qui, dans plusieurs occasions, est d'une très-grande utilité pour les géomètres. Mais il ne faut jamais prendre ces abstractions pour des réalités, ni les faire exister hors du sujet dont on les a mentalement séparées, ni les placer dans un autre sujet incertain ou inconnu. La matière est souvent considérée abstraction faite du mouvement, de même que le mouvement est souvent considéré abstraction faite de la matière, l'étendue abstraction faite du mouvement, de la solidité, etc. Chacune de ces propriétés peut être considérée séparément des autres; quoique, dans la réalité, le mouvement de la matière dépende de sa solidité et de son étendue, et quoique ces attributs soient inséparables les uns des autres. Mais ceux qui soutiennent l'existence d'un espace absolu, après avoir considéré la matière, abstraction faite de l'étendue, ont distingué l'étendue générale de l'étendue particulière de la matière de tel ou tel corps, comme si la dernière était quelque chose de surajouté à la première; quoiqu'ils ne pussent point assigner le sujet de la première étendue, ni dire si c'était une substance qui ne fût ni corps ni esprit, ou si c'était une

nouvelle espèce de néant, doué pourtant des propriétés de l'être.

Bien plus, plusieurs d'entre eux ont voulu le faire passer pour l'Être suprême lui-même, ou du moins pour une idée incomplète de la divinité, comme on peut le voir dans le *Traité de l'Espace réel* de M. Ralphson; quoique l'on puisse voir, d'après les autorités qu'il allègue, qu'il n'est point le premier inventeur de cette notion, ni le seul qui la soutienne aujourd'hui. Je ne doute point que la plupart de ces messieurs n'aient cru fermement l'existence de l'Intelligence suprême, et je veux charitablement le croire de tous: mais il me semble qu'à force de subtiliser, ils l'ont réduite à rien du tout, ou du moins ils ont fait de l'univers ou de la nature le seul Dieu, ce dont ils ne voudraient assurément pas convenir. Mais la bonté de leurs intentions doit les disculper auprès des personnes équitables, et empêcher qu'on ne les accuse d'athéisme. Cependant leur erreur a été aperçue par les athées eux-mêmes, et quelques-uns s'en sont moqué, comme on peut le voir dans ces quatre vers d'un poëme, où après avoir chicané sur quelques autres notions de la divinité, ils tournent en ridicule cet espace incorporel infini avec bien plus de raison : « D'autres, y est-il dit, » dont la tête s'est fait des notions plus sublimes, prou- » vent avec beaucoup d'adresse que tout l'espace n'est » rien ; donc il en est de même de toi. » Ces gens, sans y penser, ont rencontré la vérité. En effet, l'idée d'une étendue qui en pénètre une autre a paru ridicule à bien des gens d'ailleurs très-éloignés de l'athéisme ou de l'irréligion. Ils pourraient demander où peuvent résider l'intelligence, la raison, la sagesse d'un espace étendu? si c'est dans le tout ou dans quelqu'une de ses parties? Quand je parle de parties, c'est pour m'ac-

commoder aux idées ordinaires; car l'infini ne peut avoir de parties; mais si, comme l'un des interlocuteurs des dialogues de Cicéron, on prétendait que le tout a de l'intelligence, ou que quelques-unes des parties en ont; outre qu'on ne pourrait leur accorder que l'intelligence de ces parties appartînt d'aucune manière à leur étendue, nous pourrions encore leur rétorquer, avec l'autre interlocuteur de Cicéron, que, par le même raisonnement, le tout doit être un courtisan, un musicien, un maître à danser, un philosophe, vu que plusieurs des parties le sont. Mais ce sont là des sophismes de part et d'autre, vu que c'est confondre des modes variables avec des propriétés essentielles, ou effets véritables à des causes imaginaires, étrangères ou peu proportionnées à ces effets.

Après avoir vu que le mouvement est essentiel à la matière, l'on trouvera que les argumens de ceux qui soutiennent l'existence de l'espace absolu sont plutôt des comparaisons et des similitudes que des raisonnemens; qu'ils ne prouvent rien que ce que l'on veut y concevoir, et qu'en général ce sont des pétitions de principes. Je puis supposer avec eux que Dieu a partagé toute la matière de l'univers en deux sphères égales; que si elles sont à une certaine distance l'une de l'autre, il se trouvera entre elles un espace ou un vide que l'on peut mesurer; ou que si elles se touchent dans un seul point, comme des corps sphériques parfaits doivent le faire, il y aura un espace qui ne sera point corps entre les autres points de leur circonférence. Mais n'est-ce pas supposer en même temps la matière finie, que de supposer cet espace que l'on prétend prouver, et par aucune autre raison que j'aperçoive, si ce n'est la simple considération de la gravité? Je puis bien avec Locke concevoir le mouvement d'un seul corps sans qu'un autre lui succède immédiatement

pour prendre sa place, mais ce sera en faisant abstraction de ce corps unique, ou en empêchant mon attention de se porter sur ceux qui lui succèdent réellement. Je puis avec lui concevoir deux corps placés à une certaine distance, qui s'approchent l'un de l'autre sans déplacer aucun autre corps, jusqu'à ce qu'ils viennent à se rencontrer; mais ce sera en faisant abstraction de tout ce qu'ils déplaceront. Car, comme Locke l'observe très-bien lui-même, de ce que nous concevons qu'une chose peut être ainsi, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle existe dans cet état, sans cela nous remplirions le monde de chimères, de centaures, de monstres qui n'ont jamais existé. Mais je lui accorde que, par ces sortes d'exemples, j'entends très-bien l'idée de ceux qui soutiennent l'existence de l'espace ou du vide, qu'il était absurde aux cartésiens de nier, ainsi qu'il était impardonnable à eux de disputer contre une chose dont ils avouaient n'avoir aucune idée.

Locke a dit tout ce qu'on pouvait dire là-dessus, dans son *Essai sur l'Entendement humain*, et surtout dans le Chapitre XIII du second Livre, où entre autres il s'exprime ainsi : « Si le corps n'est point supposé infini, » ce que je crois que personne n'affirmera, je puis con- » cevoir à l'extrémité de la matière un homme qui » pourra tendre la main au-delà de son corps ». Ce philosophe ne pouvait point ignorer que bien des gens, avant qu'il fût né, avaient soutenu l'infinité de la matière, et je ne suis pas le seul qui la soutienne de son temps. Mais quoique je puisse concevoir par abstraction ces limites imaginaires, cependant je ne puis rencontrer une bonne raison pour me persuader que l'étendue, que Locke avoue être infinie, puisse exister quelque part hors de la matière. Je dis que, bien loin de trouver dans tout ce qu'on a écrit à ce sujet quelque raisonnement péremptoire, ou capable au moins de

balancer les miens, je n'y vois que des suppositions que j'ai déjà détruites, sans parler des difficultés insurmontables qui résultent de ces extrémités fictives, quand il s'agit d'examiner leur consistance et leur figure, et de savoir si quelque chose peut s'en détacher, ce que deviennent ces fractions ou parties détachées, et infinité d'autres problèmes inexplicables.

Je puis encore, pour faire plaisir à Locke, considérer des parties divisées; mais je nie que la continuité de la matière infinie puisse être jamais rompue ou séparée par aucunes surfaces distinguées par des espaces vides intermédiaires; car, comme je l'ai dit, nous ne faisons qu'abstraire ce que nous appelons des parties, en ne considérant qu'autant d'étendue qu'il est nécessaire pour notre objet; et en distinguant ces parties, non par des divisions réelles du tout, mais par les modifications de la couleur, de la forme, du mouvement, etc.: de même que nous considérons la chaleur du soleil sans faire attention à sa lumière.

Locke dit encore que ceux qui assurent l'impossibilité de l'existence de l'espace sans matière, non-seulement sont forcés de faire les corps infinis, mais encore doivent nier que l'Intelligence suprême ait le pouvoir d'anéantir aucune partie de la matière. Il est constant qu'ils font la matière infinie; mais on nie ce qu'il ajoute sur l'anéantissement de ses parties; car outre que l'on ne peut montrer que l'Intelligence suprême ait jamais révélé qu'elle dût anéantir aucune partie de la matière, ce ne serait pas plus un argument pour un espace réel, que de dire que l'Intelligence suprême a le pouvoir d'anéantir les portions de la matière, que de prétendre que le monde finira dans trois jours, parce que l'on convient et que l'on conçoit qu'il est possible à l'Être suprême de le détruire dans un temps si court.

Je ne sais pas pourquoi Locke dit dans le même

endroit que ceux qui soutiennent l'infinité de la matière devraient être réservés à déclarer leur opinion : je ne sais pas ce qui doit les rendre plus réservés que ceux qui soutiennent l'existence d'un espace infini, ou tout autre être infini; car ce mot s'applique à plusieurs sujets. Ce qui a empêché Descartes d'affirmer nettement que la matière fût infinie, et ce qui l'a déterminé à se contenter de la dire indéfinie, c'est qu'il était d'un côté assuré que l'étendue était infinie, tandis que de l'autre il disait que la matière était inerte par elle-même, et réellement divisible; ce qui faisait qu'il ne pouvait démontrer son infinité, quoique l'on pût très-bien prouver par ses écrits qu'il l'a très-positivement affirmé.

Quant aux difficultés que les théologiens peuvent opposer contre ce principe, elles sont de très-peu de poids, et montrent qu'il y a des hommes qui ont très-peu de philosophie avec beaucoup de zèle et de chaleur. Pour moi, je ne crois pas que les théologiens modérés de notre siècle aient envie de faire revivre les sophismes futiles de leurs ignorans prédécesseurs; mais je prie que l'on se souvienne que, quoique je ne sois point de l'avis de Locke sur l'espace, je fais tout le cas que je dois de son excellent ouvrage sur *l'Entendement humain*, et que je le juge comme le plus propre à guider le raisonnement d'une façon exacte, convenable et intelligible, sur toutes sortes de matières. Ce n'est point par affectation que je me déclare ici contre le sentiment de ce grand homme; mais, sachant le cas que l'on doit faire de son autorité, j'ai cru devoir écarter les préjugés qu'elle pourrait faire naître contre l'infinité de la matière, contre le mouvement qui est de son essence, ou contre toutes les inductions que l'on pourrait tirer de ces principes.

J'ose donc me flatter que tout ce que j'ai dit convaincra que le mouvement doit entrer dans la défini-

tion de la matière, ainsi que son étendue et sa solidité. Si l'on me demande la définition du mouvement lui-même, je dirai que ni moi ni personne ne pouvons la donner. Ce n'est pas que nous le connaissions moins pour cela; au contraire, nous le connaissons beaucoup mieux que bien des choses qui peuvent se définir. Les idées simples, telles que celles du mouvement, de l'étendue, de la couleur, du son, etc., sont évidentes par elles-mêmes, quoiqu'on ne puisse les définir; mais les mots qui désignent des idées complexes, c'est-à-dire, un assemblage d'idées évidentes considéré comme une seule chose, sont les vrais objets de la définition, parce que les différens termes qui représentent ces idées, quand ils sont réunis, montrent la liaison, la possibilité et la conception du tout. C'est ainsi que tous les mots de l'univers ne pourraient point expliquer ce que c'est que le *bleu*, ni en donner une idée claire à celui qui n'aurait jamais vu cette couleur. Si l'on suppose que la même personne n'ait jamais vu de l'or, quoiqu'elle connaisse très-bien d'autres métaux, elle sera en état de s'en faire une idée distincte, quand on lui aura dit que c'est un métal jaune, pesant, malléable, fusible, fixe au feu, etc. Ainsi, quand on définit les mots qui désignent des idées simples, nous ne devons point prendre ces mots pour les sujets de ces idées; car des termes synonymes n'expliquent point la nature d'une chose; ils ne font que nous expliquer le sens du mot d'une façon plus intelligible; c'est pourquoi les termes de passage, de translation, d'application successive, ne sont que des mots différens pour désigner le mouvement, et n'en sont pas plus des définitions que celle d'Aristote qui dit que, *c'est l'action d'un être qui a le pouvoir de s'avancer autant qu'il en a le pouvoir.* Mais tous les mouvemens locaux particuliers peuvent être définis par les lignes qu'ils décrivent et par les causes

qui déterminent le cours ou les degrés de ces mouvemens.

On peut dire la même chose de l'étendue générale de la matière et de ses déterminations particulières, par la mesure, les figures, etc. La solidité de la matière est pareillement une idée intuitive, ou indéfinissable : mais je ne prends point ici la solidité dans le sens des géomètres, je n'entends point par là toute quantité assignée à trois dimensions ; mais je la prends dans le sens de Locke, qui a substitué le terme positif de *solidité* au terme négatif d'*impénétrabilité*, pour désigner la résistance que nous trouvons dans chaque corps lorsqu'il en empêche un autre de se mettre dans le lieu qu'il occupe avant de l'avoir abandonné. C'est ainsi qu'une goutte d'eau également pressée de tous les côtés, est un obstacle insurmontable à la réunion des corps les plus forts de l'univers, tant que ses parties ne sont point écartées; c'est ainsi qu'un morceau de bois empêchera vos deux mains de se joindre, quelque effort que vous fassiez pour cela. La même chose est aussi vraie de tous les corps mous et fluides, que des corps les plus durs et les plus fixes, des plus pesans et des plus légers ; de l'air que de l'or et des diamans, comme l'observe très-bien Locke, qui porte tant d'exactitude partout ; qui distingue le mot employé pour désigner une propriété inséparable de la matière, de son acception commune ; quand on se sert du mot solide au lieu du mot dur, dans quel sens il désigne la cohésion des parties de tout corps difficile à séparer, tandis que dans le sens philosophique, c'est une répétition ou une exclusion totale de tous les autres corps ; et voilà le sens que je lui attache dans tout cet écrit.

Je ne prétends point dire que la matière n'ait pas d'autres propriétés essentielles que celle de l'étendue, de la solidité, de l'action ; mais je suis persuadé que,

si l'on fait l'attention convenable à ces trois propriétés, on pourra expliquer une infinité de phénomènes d'une façon bien plus claire que l'on n'a fait jusqu'à présent. Mais il faut s'attendre à ne faire que très-peu de découvertes dans la physique, quand on voudra faire abstraction d'une de ces propriétés, ou de celle qui seule peut compléter l'essence de la matière ; car il est certain que, dans la matière, ces attributs ne peuvent être séparés que mentalement.

Je nie, par exemple, que l'étendue épuise l'idée de la matière, puisqu'elle ne renferme point la solidité et son mouvement ; il peut être très-vrai que la matière soit étendue, quoiqu'elle ne soit pas uniquement étendue, mais encore active et solide. Mais puisque, dans la considération pure de ces idées, l'une ne suppose point les autres, et quoique chacune d'entre elles ait de certains modes que l'on conçoit lui appartenir en propre et immédiatement ; cependant elles sont tellement liées dans la nature, que l'une ne peut exister sans l'autre, et que toutes concourent nécessairement à la production de ces modes qui sont propres à chacune d'elles.

L'étendue est le sujet immédiat de toutes les divisions, les figures et les portions de la matière ; mais c'est son action qui produit ces changemens, et ils ne pourraient point être distingués sans la solidité. L'action est la cause immédiate de tous les mouvemens locaux, de tous les changemens et de toutes les variétés que nous voyons dans la matière ; mais l'étendue est le sujet et la mesure de leurs distances ; et c'est de la solidité que dépend la résistance, l'impulsion et la protrution des corps ; et cependant c'est l'action qui les produit dans l'étendue.

Ainsi la solidité, l'étendue et l'action, sont trois

idées distinctes, sans être trois êtres différens; ce sont des façons diverses d'envisager la même matière.

Mais, pour en revenir au sujet particulier que nous traitons, l'on apercevra facilement à présent que la vraie force motrice est cette action essentielle à la matière, et que la force imprimée des corps particuliers est quelque détermination ou direction de l'action générale; car, dans ce sens, il est indubitable que rien ne peut se mouvoir, c'est-à-dire, se déterminer lui-même jusqu'à ce qu'il soit déterminé par quelque autre être : ainsi, la matière étant active, la direction donnée à cette action, dans quelque partie que ce soit, continuerait pour toujours d'elle-même, puisqu'il ne peut y avoir d'effets sans cause, et que par conséquent cette direction devrait être changée par une force supérieure, et celle-là par une autre, et ainsi de suite, l'une ne cessant d'agir que lorsqu'une autre commence; de même qu'une forme n'est jamais détruite dans la matière, que pour faire place à une autre. Ainsi chaque mouvement est toujours succédé par un autre mouvement, et ne l'est jamais par un repos absolu; de même que, dans chaque partie de la matière, la cessation de la figure serait la cessation de tout; ce qui est impossible.

Ces déterminations du mouvement dans les parties de la matière solide et étendue, sont ce que nous appelons les phénomènes de la nature, auxquels nous donnons des noms et nous attribuons des usages, des perfections ou des imperfections, suivant la manière dont ils affectent nos sens, ou causent du plaisir ou de la douleur à nos corps, et contribuent à notre conservation ou à notre destruction. Cependant nous ne leur donnons pas toujours des déterminations tirées de leurs causes réelles, ou de la manière dont ils se produisent les uns les autres, telles que l'élasticité, la dureté, la

mollesse, la fluidité, la quantité, les figures et les rapports des corps particuliers; au contraire, nous n'attribuons souvent plusieurs déterminations du mouvement à aucune cause du tout, comme nous faisons dans les mouvemens spontanés des animaux; car quand même ces mouvemens seraient accompagnés de pensée, néanmoins, si on les considère comme des mouvemens, ils ont leurs causes physiques. C'est ainsi qu'un chien court après un lièvre; ce qui vient de ce que l'objet extérieur agit avec toute sa force impulsive ou attractive sur les nerfs, qui sont disposés, avec les muscles, les jointures et les autres parties, de manière à produire des mouvemens divers dans le mécanisme de l'animal. Quiconque a quelque idée de l'action des corps les uns sur les autres par leur contact immédiat ou par les molécules imperceptibles qui en partent incessamment, et qui à cette connaissance joint celle des lois de la mécanique, de l'hydro-statique et de l'anatomie, sera convaincu que tous les mouvemens par lesquels l'homme s'assied, se tient debout, se couche, se lève, marche et court, etc., ont pour principe des déterminations propres, matérielles, et proportionnelles à leurs effets.

Newton, dans la Préface de ses *Principes mathématiques*, après avoir parlé de la gravité, de l'élasticité, de la résistance, de l'impulsion, de l'attraction, et de la façon dont il explique le système du monde par ces choses, dit : « Je souhaiterais bien que l'on pût, à l'aide » des principes de la mécanique, expliquer de même » les autres phénomènes de la nature; car bien des » choses me font soupçonner qu'ils pourraient bien dé» pendre de quelques forces qui, mises en action par » des causes encore inconnues, font que les corps sont » poussés les uns contre les autres, et s'unissent pour » former des figures régulières, ou s'éloignent et se

» fuient les uns les autres : mais ces forces étant incon-» nues, les philosophes ont tenté vainement d'expliquer » la nature. » Personne au monde n'est plus en état que ce grand homme de découvrir la nature de ces forces et de ces figures particulières, et de les réduire en système. Quant à la force générale ou à la force motrice de toute la matière, j'ose me flatter d'avoir dans cet écrit contribué à la faire connaître.

L'on ne peut donner aucune raison pourquoi l'Intelligence suprême n'aurait pas donné l'activité à la matière aussi-bien que l'étendue; l'une de ces deux propriétés ne lui est pas plus impossible que l'autre : ne faut-il pas nécessairement que cette Intelligence suprême dirige sans cesse tous les mouvemens? Peut-on autrement rendre raison de la formation des plantes et des animaux que par l'étendue de la matière? L'homme est-il en état de pouvoir prouver, sans la puissance de cette Intelligence suprême, que l'action ou la réaction des corps et de toutes les molécules de la matière les unes sur les autres, eût jamais pu produire le mécanisme admirable de ces plantes et de ces animaux? Toutes les connaissances profondes de la mécanique ne serviront de rien. Toutes les rencontres fortuites des atomes, tous les coups de hasard que l'on puisse supposer, ne peuvent pas plus donner aux parties de l'univers l'ordre que nous y voyons, que les caractères de l'imprimerie jetés confusément cent mille millions de fois, ne produiront des poëmes comme l'*Énéïde* de Virgile, ou comme l'*Iliade* d'Homère.

A l'égard de l'infinité de la matière, elle ne fait qu'en exclure, comme font toutes les personnes sensées, un Dieu étendu et corporel, mais non une Intelligence suprême et immatérielle.

Un homme exempt de tous préjugés doit être convaincu de toutes ces vérités, et par conséquent peut vivre

tranquillement sans d'autres embarras que celui de conserver sa santé et cultiver sa raison; c'est l'occupation la plus agréable qu'il puisse avoir pendant le cours de sa vie : il s'applaudit à lui-même en comparant la tranquillité intérieure dont il jouit, avec les inquiétudes, les embarras et la crainte qui tourmentent les autres, et auxquels, selon eux, la mort même ne doit point mettre de fin. Il se voit, par l'usage de sa raison, rassuré contre les vains fantômes et les chimères qui infestent sans relâche la plupart des mortels. Content de ce qui lui est permis de connaître, et des découvertes qu'il fait chaque jour, il ne se croit point intéressé à sonder des profondeurs impénétrables. Il n'est point, comme un animal stupide, entraîné par une autorité impérieuse; content et libre de son sort, il attend sans trembler la mort comme un terme inévitable que l'auteur de la nature a fixé à tous les êtres. Cette mort ne peut point effrayer tout homme qui sait que son sort est entre les mains d'une Intelligence infiniment parfaite, dont la bonté, la sagesse, la justice, ne peuvent être mêlées d'aucune imperfection, ni jamais se démentir.

Caractère du vrai philosophe.

Le vrai philosophe est une machine humaine comme un autre homme; mais c'est une machine qui, par sa constitution mécanique, réfléchit sur ses mouvemens. Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir ni connaître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait.

Le philosophe, au contraire, démêle ces causes autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient et se livre à elles avec connaissance; c'est une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même; ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentimens

qui ne conviennent ni au bien-être, ni à l'être raisonnable, et cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve.

La raison est, à l'égard du philosophe, ce qu'est la grâce à l'égard du chrétien. Dans le système de saint Augustin, la grâce détermine le chrétien à agir volontairement; la raison détermine le philosophe sans lui ôter le goût du volontaire.

Les autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion; ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres : au lieu que le philosophe, dans ses passions même, n'agit qu'après la réflexion; il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau.

Le philosophe forme ses principes sur une infinité d'observations particulières; le peuple adopte le principe sans penser aux observations qui l'ont produit. Il croit que la maxime existe pour ainsi dire par elle-même; mais le philosophe prend la maxime de sa source, il en examine l'origine, il en connaît la propre valeur, et n'en fait que l'usage qui lui convient.

De cette connaissance que les principes ne naissent que des observations particulières, le philosophe en conçoit de l'estime pour la science des faits; il aime à s'instruire des détails et de tout ce qui ne se devine point; ainsi il regarde comme une maxime très-opposée aux progrès des lumières de l'esprit, que de se borner à la seule méditation, et de croire que l'homme ne tire la vérité que de son propre fond.

Certains métaphysiciens disent : « Évitez les impres-
» sions des sens, laissez aux historiens la connaissance
» des faits, et celle des langues aux grammairiens. »

Nos philosophes, au contraire, sont persuadés que toutes nos connaissances nous viennent des sens; que nous ne nous sommes fait des règles que sur l'unifor-

mité des impressions sensibles; que nous sommes au bout de nos lumières quand nos sens ne sont ni assez déliés, ni assez forts pour nous en fournir. Convaincus que la source de nos connaissances est entièrement hors de nous, ils nous exhortent à faire une ample provision d'idées en nous livrant aux impressions extérieures des objets, mais en nous y livrant en disciples qui consultent et qui écoutent, et non en maîtres qui décident et qui imposent silence. Ils veulent que nous étudions l'impression précise que chaque objet fait en nous, et que nous évitions de la confondre avec celle qu'un autre objet a causée.

De là la certitude et les bornes des connaissances humaines; certitude quand on sent que l'on a reçu du dehors l'impression propre et précise que chaque jugement suppose; car tout jugement discerne et sent l'impression extérieure qui lui est particulière; et les bornes sont quand on ne saurait recevoir des impressions, ou par la nature de l'objet, ou par la faiblesse de nos organes. Augmentez, s'il est possible, la puissance des organes, vous augmenterez les connaissances. Ce n'est que depuis la découverte des télescopes et des microscopes, qu'on a fait tant de progrès dans l'astronomie et dans la physique.

C'est aussi pour augmenter le nombre de nos connaissances et de nos idées que nos philosophes étudient les hommes d'autrefois et les hommes d'aujourd'hui.

« Répandez-vous comme des abeilles, nous disent-
» ils, dans le monde passé et dans le monde présent;
» vous reviendrez ensuite dans votre ruche composer
» votre miel. »

Le philosophe s'applique à la connaissance de l'univers et de lui-même; mais comme l'œil ne saurait se voir, le philosophe connaît qu'il ne saurait se connaître parfaitement, puisqu'il ne saurait recevoir d'im-

pression extérieure du dedans de lui-même, et que nous ne connaissons rien que par de semblables impressions.

Cette pensée n'a rien d'affligeant pour lui, parce qu'il se prend lui-même tel qu'il est, et non pas tel qu'il semble à l'imagination qu'il pourrait être; d'ailleurs, cette ignorance n'est pas en lui une raison de décider qu'il est composé de deux substances opposées. Ainsi, comme il ne se connaît pas parfaitement, il dit qu'il ne connaît pas comment il pense; mais comme il sent qu'il pense, il reconnaît que sa substance est capable de penser, de la même manière qu'elle est capable d'entendre et de voir.

La pensée est à l'homme un sens, comme l'ouïe et la vue, dépendant également d'une constitution organique : l'air seul est capable de rendre les sons; le feu seul peut exciter la chaleur; les yeux seuls peuvent voir; les seules oreilles peuvent entendre, et la seule substance du cerveau est susceptible de pensées.

Que si les hommes ont tant de peine à unir l'idée de la pensée avec l'idée de l'étendue, c'est qu'ils n'ont jamais vu d'étendue penser; ils sont à cet égard ce qu'un aveugle-né est à l'égard des couleurs, un sourd de naissance à l'égard des sons; eux qui ne sauraient unir ces idées avec l'étendue qu'ils tâtent, parce qu'ils n'ont jamais vu cette union. La vérité n'est pas pour le philosophe une maîtresse qui corrompe son imagination, et qu'il croie trouver partout. Il se contente de pouvoir la démêler où il peut l'apercevoir; il ne la confond point avec la vraisemblance; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable; il fait plus, et c'est ici une grande perfection du philosophe, c'est que, lorsqu'il n'a point de motif propre pour juger, il sait demeurer indéterminé.

Chaque jugement, comme on l'a déjà remarqué, suppose un motif extérieur qui doit l'exciter. Le philosophe sent quel doit être le motif propre du jugement qu'il doit porter; si le motif manque, il ne juge point, il l'attend, et se console quand il voit qu'il l'attendait inutilement.

Le monde est plein de personnes d'esprit, et de beaucoup d'esprit, qui jugent toujours; toujours ils devinent: car c'est deviner, que de juger sans sentir que l'on a le motif propre du jugement; ils ignorent la portée de l'esprit humain; ils croient qu'il peut tout connaître; ainsi ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement, et s'imaginent que l'esprit consiste à juger. Le philosophe, au contraire, est plus content de lui-même, quand il a suspendu sa faculté de se déterminer, que s'il s'était déterminé avant que d'avoir senti le motif propre de la décision. Ainsi il juge et parle moins, mais il juge plus sainement et parle mieux; il n'évite point les traits vifs qui se présentent naturellement à l'esprit par un prompt assemblage d'idées qu'on est souvent étonné d'avoir unies. C'est dans cette prompte liaison que consiste ce que communément on appelle *esprit*, mais aussi c'est ce qu'il cherche le moins; il préfère à ce brillant le soin de bien distinguer les idées, et d'en connaître la juste étendue et la liaison précise, d'éviter de prendre le change, en portant trop loin quelques rapports particuliers que les idées ont entre elles. C'est dans ce discernement que consiste ce qu'on appelle *jugement* et *justesse d'esprit*.

A cette justesse se joignent encore la souplesse et la netteté. Le philosophe n'est pas tellement attaché à un système, qu'il ne sente toute la force des objections. La plupart des hommes sont si fort livrés à leurs opi-

nions, qu'ils ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres.

Le philosophe comprend le sentiment qu'il rejette avec la même étendue et la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte.

L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse qui rapporte tout à ses véritables principes : mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive ; il porte plus loin son attention et ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doit vivre que dans les abîmes de la mer ou dans le fond d'une forêt. Les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire ; et dans quelque état qu'il se trouve, ses besoins et son bien-être l'engagent à vivre en société.

Ainsi la raison exige de lui qu'il connaisse, qu'il étudie les qualités sociales, et qu'il travaille à les acquérir. Il est étonnant que les hommes s'attachent si peu à tout ce qui est de pratique, et qu'ils s'échauffent si fort sur de vaines spéculations. Voyez les désordres que tant de différentes hérésies ont causés : elles ont toujours roulé sur des points de théorie. Tantôt il s'est agi du nombre de personnes de la *Trinité* ; tantôt de leurs *émanations*, tantôt du nombre des *sacremens* et de leurs vertus, tantôt de la nature de la *grâce*. Que de guerres, que de troubles pour des chimères !

Le peuple philosophe est sujet aux mêmes visions. Que de disputes dans les écoles ! Que de livres sur de vaines questions ! Un mot les déciderait, ou ferait voir qu'elles sont insolubles.

Une secte, aujourd'hui fameuse, reproche aux personnes d'érudition de négliger l'étude de leur propre esprit pour charger leur mémoire de faits et de recher-

ches sur l'antiquité, et nous reprochons aux uns et aux autres de négliger de se rendre aimables, et de n'entrer pour rien dans la société.

Notre philosophe ne se croit pas en exil dans ce monde; il ne croit point être en pays ennemi; il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre; il veut trouver du plaisir avec les autres; et pour en trouver, il faut en faire. Ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre, et il trouve en même temps ce qui lui convient; c'est un homme qui veut plaire et se rendre utile.

La plupart des grands, à qui les dissipations ne laissent pas assez de temps pour méditer, sont féroces envers ceux qu'ils ne croient pas leurs égaux.

Les philosophes ordinaires, qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, le sont envers tout le monde : ils fuient les hommes, et les hommes les évitent.

Mais notre philosophe, qui sait se partager entre la retraite et le commerce des hommes, est plein d'humanité. C'est le chartier de Térence, qui sent qu'il est homme, et que la seule humanité intéresse à la bonne ou à la mauvaise fortune de son voisin.

Il serait inutile de remarquer ici combien le philosophe est jaloux de tout ce qui s'appelle *honneur* et *probité* : c'est là son vrai objet.

La société civile est, pour ainsi dire, la seule divinité qu'il reconnaisse tant qu'il est sur la terre; il l'encense, il l'honore par sa probité, par une attention exacte à ses devoirs, et par un désir sincère de n'être pas un membre inutile et embarrassant.

Les sentimens de probité entrent autant dans la constitution mécanique du philosophe que les lumières de l'esprit; plus il sera éclairé, plus vous trouverez en lui de probité; au contraire, où règne le fanatisme et la superstition, règnent les passions, l'emportement : c'est

Magdelaine qui aime le monde, et Magdelaine qui aime Dieu ; c'est toujours Magdelaine qui aime avec violence.

Or, ce qui fait l'honnête homme, ce n'est point d'agir par amour ou par haine, par espérance ou par crainte; c'est d'agir par esprit d'ordre ou de raison. Tel est le tempérament du philosophe ; or, il n'y a guère à compter que sur les vertus du tempérament. Confiez votre vin plutôt à celui qui ne l'aime pas naturellement, qu'à celui qui forme tous les jours de nouvelles résolutions de ne s'enivrer jamais.

Le dévot n'est honnête homme que par passion ; or, les passions n'ont rien d'assuré : de plus, le dévot, j'ose le dire, est dans l'habitude de n'être pas honnête homme par rapport à Dieu, parce qu'il est dans l'habitude de ne pas suivre exactement sa règle.

La religion est si peu proportionnée à l'humanité, que le plus juste fait des infidélités à Dieu sept fois par jour, c'est-à-dire, plusieurs fois. Les fréquentes confessions des plus pieux nous font voir dans leur cœur, selon leur manière de penser, une vicissitude continuelle du bien et du mal; il suffit sur ce point qu'on croie être coupable pour l'être.

Ce combat éternel, auquel l'homme succombe si souvent, forme en lui une habitude d'immoler la vertu au vice ; il se familiarise à suivre son penchant, et à faire des fautes, dans l'espérance de se relever par le repentir. Quand on est si souvent infidèle à Dieu, on se dispose insensiblement à l'être aux hommes.

D'ailleurs, le présent a toujours plus de force sur l'esprit de l'homme, qu'un avenir que l'amour-propre fait toujours regarder dans un point de vue fort éloigné. Le superstitieux se flatte toujours de réparer ses fautes, d'éviter les peines et de mériter les récompenses; aussi l'expérience fait assez voir que le frein de la religion est bien faible. Malgré tant de sermons, tant de prônes,

le peuple est toujours le même; la nature est plus forte que les chimères. Il semble qu'elle soit jalouse de ses droits; elle se retire souvent des chaînes où l'aveugle superstition veut follement la tenir. Le seul philosophe, qui sait en jouir, la règle par la raison.

Examinez tous ceux contre lesquels la justice humaine est obligée de se servir de son épée; vous trouverez ou des tempéramens ardens ou des esprits peu éclairés, et toujours des superstitieux ou des ignorans. Les passions tranquilles du philosophe peuvent bien le porter à la volupté, mais jamais au crime; sa raison cultivée le guide, et ne le conduit jamais au désordre.

La superstition ne fait sentir que faiblement combien il importe aux hommes, par rapport à leur intérêt présent, de suivre les lois de la société; elle condamne même ceux qui ne les suivent que par ce motif, qu'elle appelle avec mépris motif humain. Le chimérique est pour elle bien plus parfait que le naturel. Ainsi ses exhortations n'opèrent que comme doit opérer une chimère. Elles troublent, elles épouvantent; mais quand la vivacité des images qu'elles ont produites est ralentie, que le feu passager des imaginations est éteint, l'homme demeure sans lumière, abandonné aux faiblesses de son tempérament.

Notre sage, en ne craignant rien après la mort, semble prendre un motif de plus d'être honnête homme pendant sa vie. Mais il y gagne de la consistance, pour ainsi dire, et de la vivacité dans le motif qui le fait agir; motif d'autant plus fort, qu'il est purement humain et naturel; le motif est la propre satisfaction qu'il trouve à être content de lui-même, et suivant les règles de la probité : motif que le superstitieux n'a qu'imparfaitement, car tout ce qu'il a de bien en lui n'est qu'imaginaire. A ce motif se rapporte encore un autre

motif bien puissant : c'est le propre intérêt du sage, et un intérêt présent et réel.

Séparez pour un moment le philosophe de l'honnête homme, que lui reste-t-il? La société civile, son unique soutien ici-bas, l'abandonne. Le voilà privé des plus douces satisfactions de la vie; le voilà banni sans retour du commerce des honnêtes gens. Ainsi, il lui importe bien plus qu'au reste des hommes de disposer tous ses ressorts à ne produire que des effets conformes à l'idée de l'honnête homme. Ne croyez pas que, parce que personne n'a les yeux sur lui, il s'abandonne à une action contraire à la probité. Non, cette action n'est point conforme à la disposition mécanique du sage. Il est pétri, pour ainsi dire, avec le levain de l'ordre et de la règle; il est rempli des idées du bien de la société civile; il en connaît les principes bien mieux que les autres hommes. Le crime trouverait en lui trop d'oppositions. Il y aurait trop d'idées naturelles et trop d'idées acquises à détruire. Sa faculté d'agir est, pour ainsi dire, comme une corde d'instrument de musique montée sur un certain ton; elle n'en saurait produire un contraire. Il craint de se détonner, de se désaccorder d'avec lui-même.

D'ailleurs, dans toutes les actions que les hommes font, ils ne cherchent que leur propre satisfaction actuelle; c'est le bien, ou plutôt l'attrait présent, suivant la disposition mécanique où ils se trouvent, qui les fait agir. Or, pourquoi voulez-vous que, parce que le philosophe n'attend ni peines ni récompenses après cette vie, et laissant agir la Providence, il doive trouver un attrait présent qui le porte à vous tuer ou à vous tromper? N'est-il pas, au contraire, plus disposé par ses réflexions à trouver plus d'attraits et de plaisirs à vivre avec vous, à s'attirer votre confiance et votre estime,

à s'acquitter des devoirs de l'amitié et de la reconnaissance? Ces sentimens ne sont-ils pas dans le fond de l'homme, indépendamment de toutes croyances sur l'avenir? L'idée de malhonnête homme est autant opposée à l'idée de philosophie, que l'est l'idée de stupide; et l'expérience fait voir tous les jours que plus on a de raison et de lumières, plus on est bon, sage, et propre pour le commerce de la vie.

J'entrerais volontiers dans un plus grand détail; mais on sent assez combien la république doit tirer plus d'utilité de ceux qui, élevés aux grandes places, sont pleins des idées de l'ordre et du bien public, et de tout ce qui s'appelle humanité. Il serait à souhaiter qu'on en pût exclure tous ceux qui, par leur mauvaise éducation, sont remplis d'autres sentimens.

Le vrai philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse, les mœurs et les qualités sociales.

Le vrai philosophe sent qu'il est quelque chose d'existant. Or, ce quelque chose qu'il sent, il ne peut le savoir que par l'Intelligence, puisque sans elle on ne peut rien concevoir. Cette Intelligence est donc la seule nécessaire; et tout ce qui n'est pas elle, lui est contingent. Elle est donc la première cause et l'unique source de tout ce qui existe. Cette Intelligence ne peut avoir eu de commencement, elle est donc éternelle et infinie; comme Intelligence, elle n'a besoin que de soi pour exister, et elle est certainement sa propre cause. Puisqu'elle est sa propre cause, et que rien ne peut exister sans elle, elle est donc aussi la cause de tout ce qui existe; car il est de l'essence de l'effet d'avoir une cause : par conséquent l'Intelligence est cause nécessaire, tant de soi, que de tout ce qui existe, ou qui peut exister.

Le philosophe ne peut douter que la substance in-

telligente ne soit déterminée, puisqu'elle est cause générale d'elle-même et de tout ce qui existe. Il ne peut douter que cette cause intelligente ne soit libre, puisqu'elle est sa propre cause d'exister et d'agir.

Le philosophe appelle *contingent* ce qui peut être et ne pas être; auquel sens, il est évident que la substance intelligente ni ses actions ne peuvent être entendues, puisque sa nature et ses conséquences sont également nécessaires et déterminées.

Le philosophe appelle *nécessaire* tout ce qui est déterminé, et en ce sens, la substance intelligente est nécessaire, étant déterminée par elle-même; et les êtres particuliers sont aussi nécessaires, en tant que déterminés par leurs causes. Mais il y a une autre sorte de nécessité, qui est celle de la nature; telle est celle de la *substance* dont l'existence est nécessaire par sa définition, laquelle par conséquent ne convient point aux êtres particuliers, qui peuvent être conçus comme n'existant pas.

Il y a pareillement une autre sorte de détermination, qui consiste dans les bornes prescrites à l'existence des êtres particuliers, soit en étendue, soit en conformation d'organes, soit en perceptions et en connaissances; mais cette espèce de détermination bornée est opposée à l'idée générale, et se renferme dans les individus.

Cela posé, le philosophe conclut que l'action de la substance intelligente est éternelle, libre, infinie et nécessaire comme sa nature, parce qu'autrement son action ne dépendrait pas d'elle; elle aurait une autre cause qu'elle-même, contre sa définition, que le philosophe conçoit comme sa propre cause d'exister et d'agir.

Et de là même il s'ensuit qu'elle est toute-puissante, c'est-à-dire, qu'elle peut faire tout ce qui est possible, non pas à des êtres bornés, ou à un entendement in-

fini, mais en général à tout ce qui peut être conséquent de ses attributs infinis. Or, de l'infinité des attributs suit l'infinité des conséquences. Partant, la substance intelligente, ou l'être absolu, est infinie dans son action, et conséquemment toute-puissante.

A cette énumération des attributs de la substance intelligente, mais plus sensiblement à celui que le philosophe conçoit sous le nom de *cause absolue* et de *toute-puissance*, il n'est pas difficile de reconnaître l'Être suprême, que le philosophe conçoit comme l'Être absolument infini, la substance douée d'une infinité d'attributs, ou plutôt connaissable par une infinité de propriétés, dont chacune exprime infiniment son essence éternelle et infinie.

DISCOURS

ENTRE

UN DÉISTE ET UN ATHÉE.

L'ATHÉE.

Notre dispute se réduit à savoir si la nature éternelle agit avec sagesse et dessein, ou si elle prend toutes sortes de formes par une nécessité aveugle. Ne nous éblouissons point sur les préjugés vulgaires. Un philosophe ne doit croire que lorsqu'il y est forcé par une évidence entière. Je ne raisonne que sur ce que je vois, et je ne vois, dans toute la nature, qu'une matière immense et une force infinie. Cette matière agissante est éternelle. Or, dans un temps infini, une force toute-puissante doit donner nécessairement toutes sortes de formes à une matière immense. Elle en a eu d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui; elle en prendra de nouvelles. Tout a changé, tout change, tout changera. Voilà le cercle éternel dans lequel roulent les atomes.

LE DÉISTE.

Voilà un sophisme, et non pas une preuve. Vous ne voyez, dites-vous, dans toute la nature, qu'une force infinie et une matière immense. J'en conviens : mais s'ensuit-il que la force infinie soit une propriété de la matière? La matière est éternelle, ajoutez-vous; cela se peut, parce que la force infinie, toujours agissante, l'a pu produire de tout temps : mais concluez-vous de

là qu'elle soit l'unique substance existante? Je conviendrais encore que la force toute-puissante peut donner dans un temps infini toutes sortes de formes à une matière immense; mais est-ce là une preuve que cette force agit par une nécessité aveugle et sans dessein? Quand j'admettrais vos principes, je nierais cependant vos conséquences, qui me paraissent absolument fausses. En voici la raison :

L'idée que nous avons de la lumière ne renferme pas celle de force. Elle ne laisse point d'être matière quand elle est dans un parfait repos; elle ne saurait se rendre le mouvement lorsqu'elle l'a perdu. De là je conclus qu'elle n'est pas active par elle-même, et par conséquent que la force infinie n'est pas une de ses propriétés.

De plus, j'aperçois en moi, et dans plusieurs êtres qui m'environnent, un principe comparateur qui sent, qui raisonne et qui juge. Or, il est absurde de supposer qu'une matière sans pensée et sans sentiment puisse sentir et devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure; il n'y a aucune liaison entre ces idées. Il est vrai que la vivacité de nos sentimens dépend souvent du mouvement de nos humeurs; cela prouve que l'esprit et le corps peuvent être unis, mais nullement qu'ils sont un. De là je conclus qu'il y a dans la nature une autre substance que la matière, et par conséquent qu'il doit y avoir une Intelligence souveraine fort supérieure à mon âme, à la vôtre, et à celle de tous les hommes.

Pour savoir s'il y a une telle Intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers. J'observe la constance et la régularité de ses lois, la fécondité et la variété de ses productions, la liaison et la convenance de ses parties, la conformation des animaux, la structure des plantes, l'ordre des élémens, la révolu-

tion des astres : alors je ne puis plus douter que tout ne soit l'effet d'un dessein, d'un art et d'une sagesse suprême. De là je conclus que la force infinie que vous reconnaissez dans la nature est une Intelligence souveraine et toute-puissante.

Une vue superficielle dans ces prodiges peut laisser l'esprit dans l'incertitude; mais lorsqu'on entre dans le sanctuaire de la nature, lorsqu'on étudie à fond ses secrets, on ne peut hésiter. Je ne vois pas comment l'athée peut résister à la force de ces preuves.

Après vous avoir exposé les raisons qui me font croire, je vous prie de me dire celles qui peuvent vous faire douter.

L'ATHÉE.

Un être infiniment sage et puissant doit avoir toutes sortes de perfections; sa bonté et sa justice doivent égaler sa sagesse et sa puissance : cependant l'univers est rempli de défauts et de vices. Je vois partout des êtres malheureux et méchans. Or, je ne saurais concevoir comment les souffrances et les crimes peuvent commencer ou subsister sous l'empire d'un Être souverainement bon, sage et puissant. L'idée d'une cause infiniment parfaite me paraît incompatible avec des êtres si contraires à sa nature bienfaisante. Voilà la raison de mes doutes.

LE DÉISTE.

Quoi! nierez-vous ce que vous voyez clairement, parce que vous ne voyez pas plus loin? La plus petite lumière nous porte à croire; mais la plus grande obscurité n'est pas une raison de nier. Dans ce crépuscule de la vie humaine, les lumières de l'esprit sont trop faibles pour nous montrer les premières vérités dans une clarté parfaite. On ne fait que les entrevoir de loin par un rayon échappé qui suffit pour nous conduire;

mais ce n'est pas une évidence qui dissipe tous les nuages. Rejetterez-vous les preuves les plus convaincantes d'une Intelligence souveraine, à cause que vous ne voyez pas les raisons secrètes de sa conduite? Vous niez la Sagesse éternelle, parce que vous ne concevez pas comment le mal peut subsister sous son empire. Est-ce là raisonner? Une chose n'existe pas, parce que vous ne la voyez point : voilà à quoi se reduisent toutes vos difficultés.

Le désir de tout pénétrer et de tout expliquer, de tout ajuster à nos idées imparfaites, est la plus dangereuse maladie de l'esprit humain. Le plus sublime effort de notre raison, est de se taire devant la raison souveraine. Laissons à l'Intelligence suprême le soin de justifier un jour les voies incompréhensibles de sa providence. Notre orgueil et notre impatience font que nous ne voulons pas attendre ce dénoûment; nous voulons devancer la lumière, et nous la perdons de vue.

Le véritable bonheur, sans l'idée d'une Intelligence toute-puissante, est une contradiction. L'homme, loin de pouvoir se procurer par lui-même son bonheur, ne peut qu'être misérable, imparfait, faible et borné; agité par mille désirs bien au dessus de son pouvoir, comment pourrait-il se flatter d'être heureux, sans le secours d'un être tout sage pour éclairer notre esprit, tout-puissant pour nos faiblesses, et infiniment parfait pour suppléer à nos imperfections? Si cet être n'existait pas, l'homme serait le plus malheureux de tous les êtres qui existent sur la terre : car il porte avec soi les causes de sa misère; ce qu'on ne voit pas dans les autres animaux.

FIN DES PROGRÈS DE LA RAISON DANS LA RECHERCHE DU VRAI.

ESSAI

SUR

LE DROIT ET LES LOIS POLITIQUES DU GOUVERNEMENT.

AVERTISSEMENT.

CET Essai, trouvé dans les papiers d'Helvétius, a été inséré en l'an IV dans la *Décade philosophique*. On y reconnaît ses principes politiques et son style; cependant on ne peut point assurer qu'il soit réellement de lui. Il date d'environ trente ans avant la Révolution, et on le croirait écrit quelques années plus tard. L'auteur y examine rapidement les sociétés politiques depuis leur origine jusqu'à l'établissement du gouvernement monarchique; et il aurait sans doute poussé plus loin ses réflexions, si le souvenir des persécutions qu'il avait déjà éprouvées n'avait retenu sa plume.

ESSAI

SUR

LE DROIT ET LES LOIS POLITIQUES

DU GOUVERNEMENT.

Avant de porter ses regards sur un gouvernement quelconque, il est nécessaire de fixer ses idées sur le droit naturel de l'homme ; droit essentiel et imprescriptible, parce qu'il en constitue l'espèce ; droit sans contredit inaliénable, parce que nulle espèce ne peut cesser d'être elle-même qu'en cessant d'exister.

Nous disons qu'il est nécessaire, avant de passer à l'examen des lois politiques d'un gouvernement, de fixer ses idées sur le droit naturel de l'homme, parce que tout gouvernement dont les lois politiques blesseraient ce droit essentiel, serait un gouvernement tyrannique, qui n'aurait de principe que la force, auquel la force pourrait être légitimement opposée, et qui serait toujours dans un état de guerre, injuste de la part de l'usurpateur du pouvoir, légitime de celle des individus qui réclameraient leur droit essentiel.

L'homme est nécessairement né libre, parce que sa conservation étant sa fin principale, la recherche et le choix des choses nécessaires à sa conservation est son premier devoir, et que sa liberté est nécessaire pour le remplir. Cette recherche étant un travail, la première destination de l'homme est donc de travailler ; mais son travail ayant pour premier objet sa conservation, il doit être nécessairement libre, parce que, s'il ne l'était pas, sa conservation serait incertaine, et que

sa fin et sa destination principales pourraient n'être pas remplies.

Du travail nécessairement libre, et de la prévoyance naturelle à l'homme, suit l'amas des subsistances; et de cet amas de subsistances nécessaires, fruit d'un travail libre, naît la propriété : la propriété est donc de droit naturel.

La propriété étant de droit naturel, ne peut donc être envahie en totalité, ni même partiellement, sans blesser essentiellement le droit naturel de l'homme.

Mais la fin principale de l'homme, après sa conservation, étant la perpétuité de son espèce, les individus se sont nécessairement multipliés.

La nature ayant inégalement distribué la force physique dans les individus, celui qui a été doué d'une plus grande force a pu envahir la propriété du plus faible; et le travail étant une peine, et la jouissance un plaisir, il a certainement tenté de le faire.

Mais la prévoyance naturelle à l'homme faisant craindre à chaque individu plus faible l'assujettissement au plus fort, ils ont dû réunir leurs forces contre la violence; et la réunion de ces forces les rendant supérieurs à celle qui était à redouter, l'ordre a été rétabli. C'est ainsi que les associations se sont formées.

Le violateur des droits naturels, contre lequel l'association s'est formée, n'a pas dû être compris dans l'association : en étant séparé nécessairement, il a formé une famille à part; et l'espèce se multipliant, il s'est formé différentes associations, séparées par la différence des signes et des langues imaginées pour expliquer les besoins et les désirs.

Les différentes associations, sans rapports entre elles, ont dû être en méfiance les unes des autres, et chacune d'elles sentit qu'elle avait besoin, pour sa sûreté, de s'étendre et de s'unir plus particulièrement. Les

premières associations n'étaient que de simples confédérations; celles-ci furent des sociétés politiques.

Ces sociétés politiques n'ayant pour objet que la conservation des intérêts particuliers, furent le produit des volontés particulières réunies dont il se forma une volonté générale, premier fondement de la société politique; mais cette volonté générale n'aurait pas pu se former si la liberté et la propriété n'avaient pas été conservées dans toute leur intégrité, puisqu'elles étaient l'objet de la formation de la société.

Pour conserver la liberté et la propriété dans toute leur intégrité, objet de la formation de la société, il fallut que les droits respectifs de chaque individu fussent fixés par des lois; et ces lois étant le résultat et le produit de la volonté générale, ne purent être considérées que comme organes des volontés particulières réunies, et formant une volonté générale; il fallut donc, pour faire la loi, que les volontés particulières se fussent réunies en une volonté générale : le droit de faire des lois appartient donc nécessairement et essentiellement à l'assemblée de tous les membres de la société dont les volontés réunies pouvaient seules former une volonté générale, dont les lois furent l'expression.

La loi une fois formée fut nécessairement impérative, parce qu'elle était l'expression de la volonté générale : la volonté générale fut donc le souverain, et la loi la parole du souverain. La parole du souverain étant le titre conservateur des droits naturels et essentiels de chaque individu, il fallut, pour qu'elle ne se perdît point, lui choisir des dépositaires. La loi étant impérative, nécessairement il fallut que ces dépositaires la fissent exécuter : il fallut donc donner le pouvoir exécutif à ces dépositaires; mais ce pouvoir ne pouvait être donné que par les volontés réunies : tout

pouvoir émane donc essentiellement de la réunion des volontés, en quoi réside la souveraineté.

Le pouvoir exécutif des dépositaires de la loi fut donc légitime, mais nécessairement borné à faire exécuter la loi, car la loi étant la parole du souverain, et les dépositaires de la loi n'étant que les agens commis par le souverain pour faire exécuter la volonté générale, furent nécessairement soumis à la loi qui en était le résultat; s'ils n'avaient pas été soumis à la loi, ils auraient été hors de la souveraineté, et par conséquent n'eussent plus fait partie de la société politique, résidante essentiellement dans la réunion de toutes les volontés. Comme agens du souverain, les dépositaires de la loi, chargés de son exécution, dûrent compte au souverain de l'exercice du pouvoir qui leur était confié. L'assemblée générale de la nation, en qui réside essentiellement toute la souveraineté, fut donc nécessaire pour statuer sur l'exercice du pouvoir de ses agens, et en appeler d'autres à l'exercice de ce pouvoir, s'ils n'avaient pas répondu à la confiance publique.

La société politique se multipliant sans cesse, et avec elle les rapports nécessaires entre ses différens membres et avec les autres sociétés politiques qui l'avoisinaient, les assemblées nationales dûrent être fréquentes et indiquées à des jours fixes, parce que les circonstances exigeaient de nouvelles lois, et les lois n'étant que le résultat des volontés réunies, ne pouvaient être faites que dans l'assemblée générale. Les agens dépositaires du pouvoir exécutif soumis eux-mêmes à la loi, dans les cas fortuits qui exigeaient une loi nouvelle, dont le retardement pouvait porter préjudice à la société, dûrent avoir le pouvoir d'appeler la nation à des assemblées extraordinaires, et d'y proposer la loi qu'ils jugèrent nécessaire; ainsi il dut y avoir des assemblées

nationales fixes, et des assemblées nationales extraordinaires.

Les agens du souverain, à qui il confia le pouvoir exécutif, furent choisis en plus ou moins grand nombre, suivant les circonstances : il dut même se trouver des sociétés où ce pouvoir tout entier fut remis à un seul individu, qui, par ses qualités personnelles, avait mérité la confiance de la société.

Dans les sociétés où le choix d'un seul avait été préféré, on dut s'apercevoir bientôt qu'un homme, quelque supérieur qu'il soit aux autres en vertu et en intelligence, n'est exempt ni de passions ni d'erreurs. Pour remédier aux inconvéniens de l'infirmité humaine, on eut recours à l'expédient sage de lui nommer un conseil électif, par l'avis duquel il dut se conduire, où du moins contre l'avis duquel il ne lui fut pas permis d'agir. Ce conseil dut être composé d'un nombre fixé par le souverain, et les matières y dûrent être décidées à la pluralité des voix. La décision des matières ne peut être que préliminaire. Le souverain, c'est-à-dire l'assemblée nationale ayant seule le droit de porter une loi permanente.

Le désir naturel à l'homme de dominer et d'obtenir la considération attachée au pouvoir, dut inspirer à celui qui en était revêtu le désir de le conserver, et aux autres celui de l'acquérir; d'où naquirent des prétentions qui pouvaient faire naître le trouble dans la société politique. Pour y remédier, le premier moyen qui dut se présenter fut de stipuler que le dépositaire du pouvoir choisi par la nation jouirait jusqu'à la mort de cette auguste prérogative. L'amovibilité des membres du conseil n'ayant pas les mêmes inconvéniens, ils dûrent n'être choisis que pour un temps, et ce temps dut être fixé par l'assemblée nationale.

Ces sages précautions furent nécessairement prises,

parce que la nature des choses les démontrait indispensables pour la conservation de la tranquillité de la société politique; et que cette tranquillité, sans laquelle la liberté et la propriété de chaque individu ne pouvaient être assurées, étaient l'objet permanent de la volonté générale. Au moyen de ces stipulations, la société, à l'abri des prétentions sans cesse agissantes, ne tarda pas à s'apercevoir que ces prétentions assoupies se réveillaient avec plus de force dans le dernier terme de la vie, ou à la mort du dépositaire du pouvoir. Chaque membre de la société ayant un droit égal au principal pouvoir, et l'amour-propre naturel à l'homme lui inspirant une estime de préférence personnelle, il aurait dû y avoir autant de prétendans au pouvoir, qu'il y avait d'individus dans la société; mais l'adresse, la persuasion, l'éloquence, cet art d'entraîner les volontés et de les assujettir, dut obtenir le sacrifice des prétentions de plusieurs, en faveur des prétentions de quelques-uns; de là des confédérations particulières qui divisaient la société. Un moyen naturel se dut présenter pour prévenir ce danger éminent; celui de stipuler par une loi permanente que le dépositaire du pouvoir serait toujours choisi dans une même famille, et qu'il y serait choisi par la nation assemblée; ainsi le dépositaire du pouvoir fut en même temps successif et électif.

Nous croyons impossible de ne pas se persuader, après avoir médité profondément, que telles dûrent être les premières constitutions politiques, à la perfection desquelles il paraît que rien ne manquait, si on les considère isolées.

Mais les diverses sociétés s'étant accrues par la population, et la nécessité des subsistances les ayant forcé d'étendre leur territoire, elles dûrent nécessairement se rencontrer. Ces sociétés, sans rapport entre elles, se

trouvèrent des intérêts divisés : elles se virent avec méfiance, et bientôt la haine qui en est la suite, jointe à la cupidité, fit naître la violence; c'est ainsi que les sociétés se trouvèrent en état de guerre réciproque.

Dans cette position, la violence faite à un des membres de la société fut une insulte faite au souverain, dont chacun des membres faisait partie; et la confédération politique ne s'étant formée que pour la liberté et la propriété de chacun, tous furent dans l'obligation de s'armer pour repousser l'injure faite à un seul. Les guerres entre les sociétés divisées furent donc de tous contre l'agresseur, quand elles furent défensives; et dans ce cas, le service militaire fut le devoir de tous, parce que la conservation de la société intéressait également tous les membres. Mais dans les guerres offensives, entreprises au-delà du territoire, la société n'étant point en danger, le service militaire cessa d'être un devoir, et la volonté particulière et libre put faire prendre les armes.

Dans le premier cas, le souverain dut commander par les dépositaires du pouvoir exécutif qu'il avait choisi; dans le second, les dépositaires du pouvoir étant chargés de l'exécution des lois, et leur présence étant nécessaire pour leur maintien, les guerriers qui s'étaient armés par le seul mouvement de leur volonté particulière dûrent se choisir leur chef.

Le chef et ces guerriers ne pouvaient avoir pour objet dans leurs expéditions que l'enlèvement, par la force, des choses qui pouvaient satisfaire leur avidité, ou d'envahir des terres pour s'y établir. Ces acquisitions se faisant en commun, dûrent se partager de même; il fallut donc des règles de partage. Le chef ou les chefs dûrent y être assujettis ainsi que le moindre des guerriers; mais ces chefs ayant, et par leur valeur et par leurs talens, plus contribué au succès, dûrent avoir un

partage plus avantageux, soit en butin, soit en terres conquises; il dut donc s'établir naturellement que les chefs auraient tant de parts dans le total du butin ou des terres conquises.

Au retour de leurs expéditions, ces guerriers rentrés dans la société politique, et leurs chefs redevenus simples citoyens, ne dûrent pas tarder à s'ennuyer de la vie paisible qu'ils menaient. Le butin qu'ils avaient conquis avait fait connaître de nouvelles jouissances, et l'habitude de ces jouissances avait fait sentir de nouveaux besoins; il fallut donc recourir, pour les satisfaire, à de nouvelles expéditions : la société entière devint donc guerrière, parce que tous les individus en état de porter les armes dûrent désirer de se procurer ces nouvelles jouissances.

Ces expéditions, couronnées par le succès, repoussèrent au loin les sociétés étrangères; il fallut donc par la suite parcourir de grandes distances pour exercer le brigandage; mais pendant ces expéditions lointaines les troupeaux furent négligés, les terres restèrent incultes; il fallut pourvoir à cet inconvénient.

L'homme n'est cruel que par la crainte et la faiblesse : quand il sent la supériorité de sa force, il écoute la voix de l'humanité, ou peut-être le sentiment de l'amour-propre; ainsi, nos guerriers ne trouvant point de résistance ne dûrent pas être cruels; mais ils dûrent penser que les hommes qui leur étaient étrangers, parce qu'ils n'étaient point dans leur société, pouvaient être compris dans le butin qu'ils se proposaient d'enlever, et qu'ils pouvaient en retirer une très-grande utilité, en les assujettissant à la culture de leurs terres, et en les obligeant de travailler pour eux : ainsi s'établit l'esclavage et cette espèce de droit des gens qui a subsisté tant de siècles, qui assujettissait tout peuple vaincu.

C'est ainsi qu'il nous semble que dûrent se former

les premières sociétés politiques, et parvenir de conséquence en conséquence à la meilleure constitution qu'elles purent acquérir, que nous croyons être le terme où nous nous sommes arrêtés, parce qu'au-delà, les droits de la liberté et de la propriété ont été attaqués, et que ces droits essentiels et naturels de l'homme sont imprescriptibles.

Nous sommes d'autant plus fondés à le croire, que nous voyons que telles furent les constitutions politiques des peuples neufs, si l'on peut parler ainsi. Telle était celle des peuples de Germanie, au rapport de César et de Tacite; peuples dont l'origine inconnue ne devait pas être très éloignée, et dont les mœurs rudes, mais naturelles, n'avaient pas encore été corrompues.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.